

Les Carnets de Turner

Un roman

d'Andrew Macdonald (William L. Pierce)

Avant-propos

Il existe une telle somme de littérature consacrée à la Grande Révolution, y compris les mémoires de quasiment toutes les personnalités qui survécurent dans la Nouvelle Ere, qu'un autre ouvrage concernant les événements et les circonstances de ces temps de bouleversement cataclysmique et de renaissance, peut désormais sembler superflu. Cependant, *Les Carnets de Turner* donnent une vision d'une grande perspicacité sur le fond de la Grande Révolution, qui est exceptionnellement valable pour deux raisons:

1) C'est un rapport parfaitement détaillé et continu sur une portion de la lutte, durant les années précédant le point culminant de la Révolution, rapporté tel que cela c'est déroulé, jour après jour. De cette manière, on évite les travers de la distorsion rétrospective. Bien que les journaux personnels d'autres protagonistes de cet important conflit existent, aucun d'entre eux n'a été publié à ce jour en fournissant un compte-rendu aussi précis et minutieux.

2) Il est écrit du point de vue d'un militant de base de l'Organisation qui, même s'il souffre d'une myopie occasionnelle, est un document totalement franc. Différent des comptes rendus de quelques leaders de la Révolution, son auteur n'avait pas les yeux dans sa poche lors de cette histoire, comme il l'écrit lui-même. Au fil des pages, nous acquérons une meilleure compréhension par rapport à n'importe quelle autre source. Cela tient probablement au fait qu'il s'agisse des véritables réflexions et des sentiments exprimés par ces hommes et ces femmes qui combattirent et se sacrifièrent pour sauver notre race. Dans ces temps de grand péril, ils furent ceux qui nous conduisirent à la Nouvelle Ere.

Earl Turner, l'auteur de ces carnets, est né en 43 ANE (Avant la Nouvelle Ere) à Los Angeles. C'était alors le nom d'une vaste métropole de la côte ouest du continent Nord Américain au cours de l'Ancienne Ere, qui incluait les actuelles communautés d'Eckatsville et de Wesselton, ainsi que la vaste campagne environnante. Il a grandi dans la région de Los Angeles et a reçu une formation d'ingénieur en électricité.

Après ses études il s'est installé près de la ville de Washington, qui était alors la capitale des Etats-Unis. Il y fut employé par une compagnie de recherche sur les composants électroniques.

Son engagement débuta au sein de l'Organisation en 12 ANE. Quand son manuscrit commence, en 8 ANE (1991 selon l'ancienne chronologie), Turner avait alors 35 ans et était célibataire.

Ces carnets couvrent deux années de la vie d'Earl Turner, pourtant ils nous donnent une connaissance intime d'un de ceux dont le nom est inscrit dans le Livre des Martyres. Pour cette raison, chacun de ses mots doit avoir une résonance particulière pour nous tous qui, au cours de notre instruction quotidienne, avons la tâche de nous remémorer les noms de tous ces Martyres, contenus dans ce Recueil sacré, transmis par nos ancêtres.

Les Carnets de Turner sont composés, sous leur forme manuscrite, de cinq grands registres reliés en tissus, entièrement noircis et de quelques pages du début du sixième tome. Il y a beaucoup d'insertions et de notes entre les pages des volumes. Ces dernières furent apparemment écrites par Turner en ces jours où il était éloigné de sa base et ont été intercalées ensuite, dans son journal permanent.

Les registres ont été découverts l'année passée, avec une quantité fabuleuse d'autre matériel, historiquement important, par la même équipe de l'Institut d'Histoire, conduite par le Professeur Charles Anderson, qui la première découvrit le Centre Ouest de Commandement de la Révolution dans ses excavations, près des ruines de Washington. Il est maintenant indispensable qu'ils soient accessibles pour le grand public, à l'occasion du centième anniversaire de la Grande Révolution.

A.M.

*New Baltimore
Avril 100*

Chapitre I

16 septembre 1991: Aujourd'hui, c'est finalement arrivé! Après toutes ces années de paroles -- et rien d'autres que de simples paroles -- nous avons finalement entrepris notre première action. Nous sommes en guerre contre le Système et ce n'est plus une simple guerre de mots.

Je ne peux pas dormir, j'essaierai donc de transcrire sur le papier les pensées qui me viennent à l'esprit. En fait, c'est loin d'être sans danger de parler ici. Les murs sont fins comme du papier et les voisins pourraient s'interroger sur les raisons d'une conférence aussi tardive. D'ailleurs George et Katherine sont déjà endormis. Seul Henry, qui fixe le plafond et moi-même, sommes éveillés

Je suis vraiment tendu. Tellement excité que je ne puis rester assis. Je suis épuisé. Je suis debout depuis 5h30 ce matin, quand George nous a appelés pour nous prévenir que les arrestations avaient commencé. Il est plus de minuit maintenant. J'ai bougé toute la journée.

Mais en même temps je suis grisé. Nous avons finalement agi! Combien de temps serons-nous en mesure de continuer à défier ZOG, nul ne le sait. Peut-être que tout sera fini dès demain, mais nous ne devons pas penser à cela. Maintenant que nous avons réellement commencé, nous devons continuer le même plan que nous avons développé si minutieusement depuis le début des Opérations Flingue, il y a deux ans de cela.

Quel coup brutal ce fut pour nous! Et combien nous avons eu honte! Tout ce baratin des patriotes, "le gouvernement ne m'enlèvera jamais *mes* flingues," et quand cela c'est produit, cela n'a pas provoqué autre chose qu'une docile soumission.

D'un autre côté, on pouvait peut-être aussi être écoeuré par le fait qu'encore quelques-uns des nôtres étaient toujours armés et cela presque 18 mois après le vote de la Loi Cohen. Cette législation scélérate déclarait hors-la-loi tout particulier détenteur d'armes à feu, aux Etats-Unis. C'était seulement parce que beaucoup d'entre nous défiaient la loi en cachant nos armes, au lieu de les rendre, que le gouvernement ne fut pas capable d'agir plus sévèrement contre nous après les Opérations Flingues.

Jamais je n'oublierai ce terrible jour: le 9 novembre 1989. Ils frappèrent à ma porte à 5 heures du matin. Je ne soupçonnais rien en allant voir ce qui se passait.

J'ai ouvert la porte et quatre nègres entrèrent en me poussant dans l'appartement avant que je puisse les arrêter. L'un d'eux tenait une batte de base-ball et deux autres avaient de longs couteaux de cuisine glissés dans leurs ceintures. Celui avec la batte me poussa dans un coin et me tint en respect, la batte brandie de façon menaçante, pendant que les trois autres commençaient à saccager mon appartement.

Ma première idée fut qu'il s'agissait de voleurs. Des cambriolages de cette sorte étaient devenus assez fréquents depuis la Loi Cohen. Des bandes de noirs s'introduisaient dans des maisons de blancs pour piller et violer, sachant que même si leurs victimes avaient des armes, elles n'oseraient pas s'en servir.

Soudain, celui qui montait la garde exhiba une espèce de carte et m'informa que lui et ses complices étaient des "suppléants spéciaux" du Conseil des Relations Humaines de la Virginie du Nord. Ils recherchaient des armes à feu, me dit-il.

Je ne parvenais pas à le croire. Ça ne pouvait pas arriver. Puis je vis qu'ils portaient des brassards verts autour du bras droit. Alors qu'ils jetaient au sol le contenu des tiroirs et arrachaient les affaires des placards, ils ignoraient des choses qui n'auraient pas laissé indifférents des voleurs: mon rasoir électrique flambant neuf, une coûteuse montre-gousset en or, une bouteille de lait remplie de pièces de 10 cents... Ils recherchaient des armes à feu!

Juste après que la Loi Cohen fut adoptée, tous les membres de l'Organisation durent cacher les calibres et les munitions qu'ils possédaient, dans des endroits où ils ne pouvaient être découverts. Ceux de mon unité avaient pris soin de graisser leurs armes, de les entreposer dans un bidon d'huile et de les enterrer dans un trou de deux mètres de profondeur, à 300 kilomètres d'ici, dans les bois à l'ouest de la Pennsylvanie.

Cependant j'avais conservé un revolver. J'avais caché mon 357 magnum et 50 cartouches, dans la charpente de la porte séparant la cuisine et le salon. En extrayant deux clous dissimulés et en enlevant une planche de la structure de la porte, je pouvais atteindre mon revolver en moins de deux minutes, si le besoin se faisait sentir. Je m'étais chronométré.

Même une perquisition policière ne le trouverait jamais. Et ces noirs inexpérimentés pourraient le chercher durant un million d'années.

Après avoir orienté leurs recherches dans des endroits évidents, ils déchiquetèrent mon matelas et les coussins du sofa. Je protestai vigoureusement et essayai de me débattre.

A ce moment il y eut du raffut dans le hall. Un autre groupe d'enquêteurs avait trouvé un fusil caché sous un lit, dans l'appartement d'un jeune couple situé à l'étage. Tous deux avaient été menottés et étaient énergiquement escortés vers les marches de l'escalier. Ils étaient simplement habillés de leurs sous-vêtements et la jeune femme se plaignait bruyamment parce que son bébé était laissé seul dans le logement.

Un autre individu entra dans mon appartement. C'était un blanc, malgré un teint exceptionnellement mat. Il arborait également un brassard en tissu vert, il portait un attaché case et un dossier.

Les noirs le saluèrent avec déférence et lui firent part du résultat négatif de leur fouille: "Pas d'armes ici, Monsieur Tepper."

Tepper parcouru de son index une liste de noms et de numéros d'appartements figurant dans son dossier, jusqu'à ce qu'il arrive au mien. Il fronça les sourcils. "Celui-ci est un mauvais gars" dit-il. "Il a un casier raciste. A été cité deux fois par le Conseil. Et il possède huit armes à feu qui n'ont jamais été restituées."

Tepper ouvrit son attaché case et sortit un petit objet noir, d'à peu près la taille d'un paquet de cigarettes, relié par long cordon à un instrument électronique placé dans sa mallette. Il commença à agiter l'objet, balayant de long en large les murs, jusqu'à ce que son attaché case émette un désagréable bruit sourd. Le son du gadget devint plus sourd encore en approchant du commutateur électrique, mais Tepper savait que ce changement était occasionné par la boîte de jonction métallique et le conduit celé dans le mur. Il continua son sondage méthodique.

A l'instant où il balaya le côté droit du montant de la porte de la cuisine, le bourdonnement se mua en un hurlement strident. Tepper grogna d'excitation et un des métèques s'éclipsa pour revenir quelques secondes plus tard avec une massette et un burin. Il fallut au nègre bien moins de deux minutes pour trouver mon revolver.

J'ai été menotté sans explication supplémentaire et conduit à l'extérieur. Au total, nous étions quatre à avoir été arrêté dans mon immeuble. En plus du couple, il y avait un homme, d'un âge avancé, du quatrième étage. Ils n'avaient pas découvert d'arme à feu dans son appartement, mais ils avaient trouvé quatre cartouches de fusil de chasse sur l'étagère de son armoire. Munitions qui étaient également prohibées.

Monsieur Tepper et quelques-uns de ses "suppléants" poursuivirent leurs investigations, mais trois gros noirs, armés de battes et de couteaux, furent affectés à notre garde devant l'immeuble.

Tous quatre fûmes forcés de nous asseoir sur le trottoir glacé, tous plus ou moins dénudés, durant plus d'une heure, avant qu'un car de police n'arrive finalement pour nous embarquer.

Les autres résidants sortaient de l'immeuble pour se rendre au travail. Ils nous dévisagèrent curieusement. Nous frissonnions tous et la jeune femme sanglotait de manière hystérique.

Un homme s'arrêta pour demander ce qui se passait. Un de nos gardes a expliqué rudement que nous étions tous en état d'arrestation pour possession illégale d'armes. Le type nous dévisagea et hocha la tête d'un air réprobateur.

Ensuite le noir me désigna du doigt et dit: "En plus celui-ci est raciste." Toujours en secouant la tête l'homme s'éloigna rapidement, en détournant le regard.

Ce gars n'était pas un inconnu pour moi. Il répondait au nom de Herb Jones. Il avait appartenu à l'Organisation et faisait alors partie des fameux fanfarons qui claironnaient à tout bout de champs: "ils ne me prendront jamais mon flingue." Mais c'était avant l'entrée

en vigueur de la Loi Cohen. Son appartement avait été également fouillé, mais Herb était en règle. Il avait été pratiquement le premier homme de la ville à remettre ses armes à la police, juste après que l'adoption de la Loi Cohen le rende passible de dix années d'emprisonnement dans un pénitencier Fédéral, s'il les avait conservées.

C'était la peine que nous encourions tous les quatre sur le trottoir. Cependant ce ne fut pas le cas, puisque que les perquisitions entreprises à travers le pays ce jour-là, aboutirent à un coup de filet qui permis au Système de prendre plus de poissons qu'il n'en espérait, soit plus de 800 000 personnes arrêtées.

Dans un premier temps, les médiats tentèrent de susciter chez le public le sentiment que ces arrestations étaient méritées. Le fait qu'il n'y avait pas assez de cellules carcérales dans tout le pays pour nous enfermer fit suggérer aux journaux de fabriquer des enclos de fil de fer barbelé et de nous y retenir prisonniers, jusqu'à ce que de nouvelles prisons soient prêtes. Et cela par un temps glacial!

Je me souviendrai toujours de ce que titra le *Washington Post* le lendemain: "Une Conspiration Fasciste-Raciste Ecrasée, Des Armes Illicites Saisies." Mais même soumis au lavage de cerveau, le public américain ne put entièrement accepter l'idée que près d'un million de citoyens puissent être engagés secrètement dans une conspiration armée.

De plus en plus de détails concernant les opérations transpirèrent et agitèrent le public. Un des points qui agaça le plus les gens, était que le gouvernement avait exempté les banlieues noires de toutes perquisitions. L'explication donnée à cela fut de considérer que les "racistes" étaient les premiers suspectés de détenir des armes à feu et qu'il n'y avait pas besoin de perquisitionner aux domiciles des noirs.

L'étrange logique de cette explication vola en éclat lorsqu'un certain nombre de personnes, qui pouvaient difficilement être taxées de "racistes" et "fascistes," furent prises dans les rafles. Parmi elles, deux éminents chroniqueurs de journaux libéraux, qui avaient été dès l'origine les fers de lance de la croisade anti-flingues, quatre députés nègres (qui résidaient dans des banlieues blanches), et une grande quantité, embarrassante, d'agents du gouvernement.

Il s'avéra que la liste des personnes perquisitionnées, émanait en premier lieu des registres des détenteurs d'armes, établis par les armuriers lors de tout achat. Si une personne rendait une arme à la police après la mise en vigueur de la Loi Cohen, son nom était rayé de la liste. Si elle ne l'avait pas encore fait, alors elle subissait une perquisition comme celle du 9 novembre -- sauf si elle résidait dans un quartier noir.

De surcroît, certaines catégories de personnes furent perquisitionnées, qu'elles aient acquis une arme auprès d'un armurier ou non. Tous les membres de l'Organisation furent ainsi raflés.

La liste gouvernementale des suspects était tellement vaste, que beaucoup de "responsables" de groupes civiques durent prêter main forte à la réalisation de ces opérations.

J'imagine que les planificateurs du Système savaient qu'une quantité de gens, figurant sur leur liste, avait acheté leurs armes à d'autres particuliers avant l'adoption de la Loi Cohen, ou encore en disposait par quelque autre filière. Probablement laissèrent-ils de côté environ le quart de tous ceux qui furent alors arrêtés.

De toute manière, tout un ensemble de facteurs devenait gênant et si peu exploitable que la plupart des détenus furent libérés en moins d'une semaine. Le groupe dans lequel j'étais -- quelques 600 personnes -- fut retenu trois jours dans le gymnase du lycée d'Alexandria avant d'être relâché. Durant ces trois jours, nous fûmes seulement nourris à quatre reprises et quant au sommeil nous n'en avons virtuellement pas obtenu.

Cependant, la police pris le soin d'obtenir les photos et les empreintes digitales de tout le monde. Quand on nous relâcha, il nous fut signifié que nous étions toujours techniquement en état d'arrestation et que nous pouvions à tout moment être incarcéré de nouveau, pour être mis en accusation, selon une nouvelle procédure d'inculpation.

Les médiats hurlèrent un moment en exigeant des poursuites, mais tout cela se tassa peu à peu. Actuellement, le Système a enterré l'affaire assez discrètement.

Durant quelques jours nous étions tous plus effrayés que joyeux d'être libres. C'est alors que beaucoup de membres de l'Organisation commencèrent à décrocher. Ils ne voulaient plus prendre aucun risque.

D'autres encore se servirent des Opérations Flingue comme d'un prétexte à l'inactivité. Maintenant que les éléments nationalistes de la population avaient été désarmés, disaient-ils, nous étions tous à la merci du Système et devons être beaucoup plus prudents. Ils souhaitaient que nous cessions toutes activités publiques de recrutement et que nous "entrions dans la clandestinité."

Ce qu'ils avaient réellement en tête, c'était que l'Organisation devrait se limiter dorénavant à des activités "sûres," consistant principalement à se lamenter les uns auprès des autres -- si possible en chuchotant -- de la mauvaise tournure des choses.

Les membres les plus déterminés quant à eux étaient partisans de déterrer nos armes et de déclencher un programme contre ZOG immédiatement, en commençant à exécuter les juges fédéraux, les rédacteurs de quotidiens nationaux, les législateurs, les membres du B'nai B'rith (la franc-maçonnerie juive) et les autres personnages influents du Système. L'heure est venue pour une telle action, pensaient-ils, parce qu'à la suite des Opérations Flingue nous pourrions gagner la sympathie du public, avec une telle campagne contre la tyrannie.

C'est difficile de dire maintenant si ces militants radicaux avaient raison ou non. Je pense qu'ils avaient tort -- bien que je puisse me compter parmi eux à ce moment-là. Nous aurions certainement pu assassiner un grand nombre de créatures responsables des maux de l'Amérique, mais je crois que nous aurions perdu, à long terme. En premier lieu, l'Organisation n'était pas assez disciplinée pour déclencher une campagne de terreur contre le Système. Il y avait trop de lâches et de jacasseurs parmi nous. Les informateurs, les cinglés, les faibles et les irresponsables auraient causé notre perte.

Deuxièmement, je suis maintenant certain que nous étions beaucoup trop optimistes dans notre jugement sur l'humeur du public. Ce que nous oublions, c'était que le ressentiment à l'égard de l'abrogation des droits civils par le Gouvernement, durant les Opérations Flingue, n'était qu'une vague d'inquiétude passagère, résultant de l'émotion causée par les arrestations en masse.

Dès lors que les médiats rassurèrent le public sur le fait qu'il n'était pas en danger, que le gouvernement ne s'en prenait qu'aux "racistes, fascistes et autres éléments asociaux" qui avaient conservé illégalement leurs armes, tout ce petit monde commença à se relaxer et retourna à sa télévision et à ses magazines.

Lorsque nous avons commencé à réaliser cela, nous avons été plus découragés que jamais. Nous avons basé tous nos plans -- en fait c'était tout le raisonnement de l'Organisation -- sur la supposition que les américains étaient fermement opposés à la tyrannie et que, lorsque le Système deviendrait suffisamment oppressif, ils pourraient être amenés à le renverser. Nous avons également sous-estimé le degré auquel le matérialisme avait corrompu nos compatriotes, ainsi que l'étendue de la manipulation de leurs sentiments que pouvaient orchestrer les médiats.

Tant que le gouvernement est en mesure de maintenir l'économie à un niveau acceptable, le peuple quant à lui, peut être conditionné à accepter n'importe quel outrage. Malgré l'inflation continue et le niveau de vie graduellement en déclin, la plupart des américains a toujours la possibilité d'avoir aujourd'hui le ventre rempli. Nous devons accepter le fait qu'il s'agisse de l'unique chose qui compte pour la majorité d'entre eux!

Découragés et incertains comme nous l'étions, nous avons cependant commencé à tirer de nouveaux plans sur l'avenir. Premièrement nous avons décidé de poursuivre notre programme de recrutement public. En fait, nous l'avons intensifié et avons délibérément élaboré notre propagande de la manière la plus provocatrice possible. Le but n'était pas uniquement d'attirer de nouveaux membres pourvus de dispositions militantes, mais en même temps de purger l'Organisation des lèches-bottes, des opportunistes, des forts-en-gueule et des "balances" potentielles.

Nous avons aussi renforcé la discipline. Quiconque manquait deux fois de suite une réunion planifiée était expulsé. Quiconque échouait dans l'exécution d'une mission était expulsé. Quiconque violait nos règles de discrétion vis-à-vis de l'Organisation était expulsé.

Nous voulions que l'Organisation soit prête, la prochaine fois que le Système trouverait l'opportunité de frapper de nouveau. La honte de notre échec à agir, réellement, notre incapacité à réagir en 1989, nous tourmentait et nous poussait sans relâche. C'était certainement l'unique facteur important forgeant nos volontés, afin d'engager l'Organisation dans un combat impeccable, en dépit des obstacles.

Une autre chose nous décida -- en tout cas, pour ma part -- ce fut la constante menace d'être de nouveau arrêté et inculpé. Même si j'avais voulu tout plaquer pour rejoindre l'amusant-monde-de-la-télé, je n'aurais pas pu. Je ne pouvais tirer de plans pour une vie sociale "normale," sans savoir quand je serai jugé, en vertu de la Loi Cohen. (La Constitution garantissant un procès rapide avait, bien entendu, été "réinterprétée" par les tribunaux au même titre que la Constitution garantissant le droit de détenir et de porter des armes.)

Ainsi, et je sais que cela s'applique également à George, Katherine et Henry, je me suis lancé sans réserve au service de l'Organisation et je n'ai plus échafaudé de projets que pour le devenir de l'Organisation. Ma vie privée a cessé d'exister.

Si l'Organisation *est* actuellement prête, je pense que nous verrons bientôt l'aboutissement. Même si cela semble bien loin. Notre plan pour éviter un autre encerclement de masse, comme celui de 1989, semble pourtant avoir fonctionné.

Dès le début de l'année dernière, nous avons commencé à placer un certain nombre de nouveaux militants inconnus des services de police politique, au sein des agences de police et des différentes organisations para-officielles, telles que les conseils de relations humaines. Ils servaient de réseau de première alerte et nous informaient sur les menées du Système à notre rencontre.

Nous avons été surpris de la facilité avec laquelle nous avons pu mettre en place et rendre opérationnel ce réseau. Nous n'aurions jamais pu en faire autant sous le mandat de J. Edgard Hoover.

Il est ironique que depuis le temps que l'Organisation avertissait le public des dangers de l'intégration raciale au sein de notre police, elle devienne maintenant une couverture pour nous. Avec une opportunité semblable, les gars ont réellement réalisé un merveilleux travail de sabotage, à l'intérieur du FBI et des autres agences de renseignements, et leur efficacité a payé. Tout de même, nous aurions mieux fait de nous montrer plus discrets et plus prudents.

Bon sang! Il est 4 heures du matin. Il faut que je dorme!

Chapitre II

18 septembre 1991: Ces deux derniers jours ont été marqués par une série d'erreurs comiques, et aujourd'hui la comédie a pratiquement tourné à la tragédie. Hier, quand enfin les autres ont réussi à me réveiller, nous nous sommes demandés ce que nous pourrions faire. Le premier point sur lequel nous étions tous d'accord, était de nous armer et de trouver une meilleure planque.

Notre unité, en fait nous quatre, avait loué cet appartement sous un faux nom depuis près de six mois, simplement pour qu'il soit disponible en cas de besoin. (Nous avions échappé de justesse à la nouvelle loi obligeant le propriétaire à fournir à la police le numéro de sécurité sociale de chaque nouveau locataire, comme lorsqu'une personne ouvre un compte bancaire.) Parce que nous étions restés éloignés de l'appartement jusqu'à présent, je suis sûr que la police politique n'a pu établir aucun lien entre nous et cette adresse.

Mais c'est trop étroit pour que nous puissions vivre ici sur une longue durée et que cela nous permette d'être suffisamment discret vis-à-vis des voisins. Nous étions trop préoccupés par les économies lorsque nous avons choisi cet endroit.

L'argent était désormais notre principal problème. Nous avons pensé à stocker dans notre appartement, de la nourriture, des médicaments, des outils, des vêtements de rechange, des cartes et même une bicyclette mais nous avons omis le fric. Il y a deux jours, quand le mot est passé indiquant qu'ils recommençaient les arrestations, nous n'avons pu retirer de l'argent à la banque; c'était trop tôt dans la matinée. Maintenant nos comptes bancaires étaient sûrement gelés.

Donc, nous avons seulement l'argent qui se trouvait dans nos poches à ce moment-là: un peu moins de 70\$ à nous tous (*Note à l'attention du lecteur: Le "dollar" était l'unité monétaire commune aux Etats Unis dans l'Ancienne Ere. En 1991, deux dollars permettaient d'acheter une demie-livre de pain ou à peu près deux livres de sucre.*)

En outre, nous ne disposions pas de moyen de locomotion, hormis le vélo. Conformément au plan, nous avons tous abandonné nos voitures, depuis que nous savions que la police pouvait nous tomber dessus. Même si nous avions eu un véhicule, nous aurions eu un problème pour faire le plein. En effet nos cartes de crédit sont depuis peu reliées informatiquement avec notre numéro de sécurité sociale. Ainsi lorsque nous les introduisons dans l'ordinateur d'une station service, ils peuvent bloquer la distribution -- et instantanément appeler les fédéraux par l'ordinateur central et cela où que nous soyons.

Hier, George, qui est notre contact avec l'Unité 9, a enfourché la bicyclette et les a rejoints en pédalant, pour leur faire part de la situation. Ils sont un peu mieux lotis que nous, mais tout est relatif. Ils disposent à eux six d'environ 400\$, mais ils s'entassent dans un taudis qui, selon George, est beaucoup moins appréciable que le nôtre.

Ils disposent de quatre automobiles et d'une bonne réserve d'essence, semble-t-il. Carl Smith, qui est des leurs, a réalisé de faux permis de conduire et de fausses cartes grises, pour tous ceux de son unité possédant une voiture. Nous aurions dû faire de même, mais il est maintenant trop tard.

Ils ont offert à George une voiture et 50\$ en liquide, qu'il a accepté avec reconnaissance. En revanche, ils n'ont pas voulu se séparer de leur carburant, sauf celui contenu dans réservoir de la voiture qu'ils nous ont donné.

Cela ne nous laissait pas assez d'argent pour louer un autre studio, pas plus que d'essence pour nous rendre à notre cache d'armes en Pennsylvanie et en revenir. Nous n'avions pas non plus assez d'argent pour nous procurer des vivres pour tenir au-delà d'une semaine. Notre stock actuel de nourriture serait quant à lui épuisé dans quatre jours.

Le réseau sera opérationnel dans dix jours, mais d'ici là nous sommes livrés à nous-mêmes. De plus, quand notre unité rejoindra le réseau, cela suppose que nous ayons déjà résolu ces problèmes d'intendance et que nous soyons prêts à entrer en action de concert avec les autres unités.

Si nous avions plus d'argent, nous pourrions résoudre tous nos problèmes, y compris celui du carburant. Bien entendu, l'essence est toujours disponible au marché noir -- à 10\$ le gallon, soit grosso-modo le triple du prix en station-service.

Nous avons ruminé sur notre situation tout l'après-midi. Puis, désespérés de perdre autant de temps, nous avons finalement décidé de sortir et de *prendre* de l'argent. Henri et moi nous nous sommes chargés de la corvée. Nous ne pouvions plus risquer que George soit arrêté, car il est le seul à connaître le codage des transmissions du réseau.

Tout d'abord Katherine réalisa sur nous un très habile travail de maquillage. Elle fait partie d'une troupe de théâtre amateur et possède le matériel ainsi que le savoir-faire pour modifier complètement l'apparence de quelqu'un.

Mon idée était d'entrer dans le premier magasin de liqueur, de fracasser la tête du patron avec une brique et de retirer le fric du tiroir-caisse.

Henri n'était pas d'accord avec ça. Il disait que nous ne devrions pas employer de méthodes contradictoires avec nos buts. Si nous voulons que le public commence à nous soutenir, nous ne devons pas être considéré comme un vulgaire gang de criminels, en opposition avec toute la hauteur de nos aspirations. Pire encore, nous risquons en définitive d'avoir la même piètre opinion de nous.

Henry prend en compte chaque terme de notre idéologie. Si quelque chose n'est pas conforme, il ne voudra pas y prendre part.

Dans un sens ça semble inapplicable, mais je pense qu'il est dans le vrai. C'est seulement en plaçant notre espoir dans une foi ardente, nous guidant jour après jour, que nous

maintiendrons la force morale nécessaire pour affronter les obstacles et les épreuves face au mensonge.

Quoi qu'il en soit Henry me convainquit que si nous devions attaquer des magasins de liqueurs, nous devions le faire de façon socialement consciente. Si nous devions ouvrir le crâne de certains à coup de brique, ils devaient le mériter.

Nous avons superposé la liste des magasins d'alcool figurant dans les pages jaunes de l'annuaire téléphonique, avec une liste des membres du Conseil des Relations Publiques de Virginie du Nord. Cette dernière nous avait été transmise par une fille que nous avons envoyé faire du travail bénévole pour eux. A la lumière de cette comparaison, nous avons jeté notre dévolu sur la boutique des Vins et Spiritueux Berman. Le propriétaire répondant au doux nom exotique de Saul Berman.

Il n'y avait pas de brique à portée de main, alors nous nous sommes munis de massues, confectionnées avec d'énormes barres de savon disposées dans de grosses chaussettes de laine. Henry portait également à la ceinture un couteau dans son étui.

Nous nous sommes garés à un pâté de maisons et demi des Spiritueux Berman, à l'angle d'une rue. Lorsque nous sommes entrés, il n'y avait pas de client. Un noir était à la caisse et surveillait le magasin.

Henry lui demanda une bouteille de Vodka placée sur une haute étagère derrière le comptoir. Quand il s'est retourné, je lui ai balancé ma "massue" sur la base du crâne. Il s'écroula silencieusement au sol et demeura sans connaissance.

Henry vida calmement le tiroir-caisse ainsi qu'une boîte à cigares contenant de nombreux billets. Après être sortis, nous nous sommes dirigés vers la voiture. Nous avons récupéré un peu plus de 800\$. Cela avait été incroyablement facile.

A trois magasins de là, Henry stoppa net et pointa son index vers la devanture "Délices Berman". Sans un instant d'hésitation, il ouvrit la porte et entra. Mu par une soudaine et téméraire impulsion, je le suivis sans tenter de le retenir.

Berman en personne se tenait derrière le comptoir, dans le fond de la boutique. Henry l'attira en lui demandant le prix d'un article placé dans la vitrine, que Berman ne pouvait voir depuis sa place.

Lorsqu'il est passé devant moi, je lui ai cogné l'arrière de la tête le plus fort possible. J'ai senti la barre de savon s'écraser sous la violence du coup.

Berman tomba en hurlant de tous ses poumons. Puis il s'écroula sur le sol de la boutique en gueulant si fort qu'il aurait pu réveiller les morts. J'étais complètement calme face à ce vacarme et restais imperturbable.

Ce n'était pas le cas d'Henry. Il sauta sur le dos de Berman, le saisit par les cheveux et lui trancha la gorge, d'une oreille à l'autre d'un mouvement vif.

Le silence retomba en une seconde. Alors une grasse et grotesque femme, d'une soixantaine d'années -- certainement l'épouse de Berman -- sortie du fond de la pièce et se précipita sur nous en émettant un hurlement strident, un couperet à viande à la main. Henry pivota dans sa direction et lui balança, sans la moindre hésitation, un gros bocal de pickles kasher. Elle s'effondra dans un mélange de pickles et de verre brisé.

Henry récupéra alors le contenu de la caisse, chercha une autre boîte à cigares, la découvrit et prit les billets.

Je suis sorti de ma torpeur et j'ai suivi Henry vers l'entrée, quand soudain la grosse femme se remis à hurler. Henry dut m'attraper par le bras pour courir jusqu'à la voiture.

Cela ne nous a pas pris plus de 15 secondes pour y arriver, mais cela me parut 15 minutes. J'étais terrifié. Il m'a fallu plus d'une heure pour arrêter de trembler et retrouver suffisamment de contrôle de moi-même pour parler sans bégayer. Quel terroriste!

Toutefois nous avons 1426\$ -- soit suffisamment pour acheter des commissions pour nous quatre pendant plus de deux mois. Une chose fut également décidée, Henry serait désormais le seul à dévaliser les boutiques d'alcool. Je n'avais pas assez de sang froid pour cela, même si j'estimais m'être bien comporté lorsque Berman avait hurlé.

19 septembre 1991: En relisant ce que j'ai écrit, j'ai du mal à croire que toutes ces choses ont vraiment eu lieu. Sans les Opérations Flingue d'il y a deux ans, ma vie serait aussi banale que n'importe qui en ce moment.

Même après avoir été arrêté et avoir perdu ma place au laboratoire, j'étais toujours capable de vivre comme beaucoup. J'aurai pu réaliser des travaux en tant que consultant et des boulots spéciaux pour un bon nombre d'usines en électronique de cette région. La seule chose sortant de l'ordinaire dans mon style de vie aurait été mon travail pour l'Organisation.

Maintenant tout est chaotique et incertain. Quand j'imagine le futur je deviens dépressif. Il est impossible de prévoir ce qui va se passer, mais il est certain que je ne serai jamais plus capable de revenir à cette espèce de quiétude de la vie ordinaire, que je menais avant.

On dirait bien que je suis en train d'écrire le début d'un journal intime. Peut-être que cela m'aidera d'écrire ce qui arrive et ce que sont mes réflexions, chaque jour. Cela restituera les choses, les ordonnera, et me rendra plus facilement capable de me ressaisir et de me réconcilier avec ce nouveau mode de vie.

C'est amusant de se dire, que tout cet énervement que j'ai ressenti la première nuit ici, s'est évanoui. Ce que je ressens à présent c'est de l'inquiétude. Peut-être que le

changement d'air de demain améliorera mes perspectives. En effet, j'irai avec Henry, en Pennsylvanie pour nos flingues, pendant que George et Katherine essayeront de nous trouver un cadre de vie plus approprié.

Aujourd'hui nous avons fait les préparatifs pour notre départ. Notre projet d'origine nous obligeait à utiliser les transports en commun jusqu'à la petite ville de Bellefonte et de là crapahuter à travers les bois où se situe notre cache. A la place, nous utiliserons la voiture que nous possédons désormais.

Nous avons pensé avoir seulement besoin de 5 gallons de super, en plus de ce qu'il y avait déjà dans le réservoir, pour effectuer le trajet. Pour plus de sécurité nous avons aussi deux bidons de 5 gallons chacun, provenant d'une compagnie de taxis à Alexandria qui a également à sa botte, une partie du ravitaillement.

De plus en plus, au fil des dernières années, une corruption mesquine s'est instaurée à tous les niveaux. J'imagine que les nombreuses arnaques touchant les plus hautes sphères du gouvernement (comme le scandale du Watergate dévoilé il y a quelques années) ont fini par transpirer au niveau de l'homme de la rue. Quand les gens ont commencé à réaliser que les politiciens les plus haut placés étaient des escrocs, ils ont été incités à profiter un peu, eux aussi, du Système. La nouvelle affaire du rationnement a tout bonnement exacerbé cette tendance -- tout comme le pourcentage d'escroqueries pratiquées par des métèques, à chaque échelon de la bureaucratie.

L'Organisation a été l'une des plus critique vis-à-vis de la corruption, mais je constate maintenant que ça nous donne un avantage important. Si tout le monde obéissait à la loi et faisait ce qu'elle dictait, il serait impossible à un groupe clandestin d'exister.

Non seulement nous serions incapables d'acquérir de l'essence, mais un millier d'autres obstacles bureaucratiques (par lesquels le Système contrôle de manière exponentielle la vie de nos concitoyens) nous seraient insurmontables. Ainsi, un pot de vin glissé à un fonctionnaire municipal ou quelques dollars en dessous de table à un employé ou une secrétaire pourront nous permettre de contourner une multitude d'obligations gouvernementales. Autrement, nous ne nous pourrions pas circuler.

Plus la moralité publique en Amérique approche le niveau d'une république bananière et plus il nous sera facile d'opérer. Bien sûr avec tant de gens à arroser nous aurons besoin de fonds importants.

Au regard de la philosophie, d'aucuns peuvent tirer la conclusion que c'est la corruption, et non la tyrannie, qui conduira au renversement des gouvernements. Un gouvernement fort et dynamique, pas nécessairement répressif, ne devrait pas craindre la révolution. Mais un état corrompu, inefficace et décadent -- même s'il est généreux -- est toujours mûr pour le soulèvement. Le Système contre lequel nous luttons est aussi corrompu qu'oppressif, et nous pouvons remercier les dieux pour la corruption.

Le silence qui pèse sur nos activités, au niveau des informations, est profitable. L'affaire Berman de l'autre jour ne nous a, bien entendu, pas été attribuée et n'a donné lieu qu'à un paragraphe dans le *Post* d'aujourd'hui. Les attaques de ce type -- même ayant occasionné un meurtre -- sont si communes de nos jours qu'ils ne méritent pas plus d'attention qu'un accident de la route.

Par contre, le fait que le gouvernement ait organisé une descente massive pour ficher les membres de l'Organisation, mercredi dernier en visant presque chacun d'entre nous, soient plus de 2000 personnes, fut passé totalement sous silence. Pourquoi cela n'a-t-il pas été rapporté par la presse? Les nouveaux médiats collaborent étroitement avec la police politique, évidemment, mais quelle stratégie utilisent-ils contre nous?

Il y avait un petit article dans l'Associated Press, en bas d'une page dans la livraison d'hier, mentionnant l'arrestation de neuf "racistes" à Chicago et de quatre autres à Los Angeles mercredi. L'article disait que les treize arrêtés étaient membres de la même organisation -- on s'en serait douté -- mais aucun autre détail n'a filtré. Curieux!

Qu'ils ne disent rien sur l'échec des dernières descentes, c'est probablement pour ne pas mettre le Gouvernement dans l'embarras. Ca ne leur ressemble pas.

A priori ils sont un peu paranoïaques en ce qui concerne la façon dont nous avons échappé à la rafle. Ils semblent craindre qu'une substantielle partie du public fraternise avec nous et nous aide et ils ne veulent rien dire qui pourrait encourager nos supporters.

Nous devons être prudents sur le sentiment trompeur selon lequel "les choses suivent leur cours" car cela pourrait nous entraîner à relâcher notre vigilance. Nous devons être certains que la police politique a échoué sa tentative de nous mettre la main dessus. Ce sera un soulagement lorsque le réseau sera opérationnel et que nous pourrons enfin recevoir des rapports réguliers, de la part de nos informateurs, pour savoir où en sont exactement les chacals.

Entre-temps notre sécurité dépend principalement du changement de nos apparences et de nos identités. Nous avons tous changé notre style de coiffure et certains ont teint ou décoloré leurs cheveux. J'ai commencé à porter de nouvelles lunettes à larges montures pour changer des précédentes, et Katherine s'est mis des lentilles de contacts. Henry a subi la plus radicale transformation en rasant sa barbe et ses moustaches. Nous avons tous de faux permis de conduire assez convaincants, même s'ils ne résisteront pas longtemps à une comparaison avec les registres fédéraux.

Pour quiconque d'entre nous ayant à effectuer un délit, comme les vols de la semaine passée, Katherine pourrait réaliser un travail rapide et temporaire et ainsi donner une troisième identité. Pour cela elle possède des perruques et des accessoires en plastique qui se placent dans les narines et dans la bouche et qui changent l'allure générale d'un visage -- et également la voix. Ce n'est pas confortable mais cela peut être aisément toléré pendant quelques heures, comme lorsque je suis sans mes lunettes un instant, par nécessité.

Demain sera une longue et rude journée.

Chapitre III

21 septembre 1991: Je souffre de tous les muscles de mon corps. Hier nous avons passé 10 heures à voyager, à creuser et à transporter les armes hors des bois. Cet après-midi nous avons déménagé toutes nos affaires de notre ancien appartement à notre nouvelle planque.

Il était presque midi quand nous sommes arrivés à proximité de Bellefonte et sommes sortis de l'autoroute. Nous avons roulé le plus près possible de notre cache, mais l'ancienne route minière que nous avons empruntée il y a trois ans de cela, était bloquée et impraticable à plus d'un mile de l'endroit où nous avions prévu de nous garer. Le talus sur le bord de route s'était écroulé et il aurait fallu un bulldozer pour dégager le chemin. (*Note à l'attention du lecteur:* Au fil de ces carnets Turner emploie ce qu'on appelle des "unités de mesures anglaises," qui étaient toujours en usage, en Amérique du Nord, dans les dernières années de l'Ancienne Ere. Pour le lecteur qui ne serait pas familiarisé avec ces unités, un "mile" équivalait à 1.6 kilomètre, un "gallon" valait 3.8 litres, un "pied" représentait 30 cm, un "yard": 91 cm, un "pouce": 2.5 cm et une "livre" avait la valeur approximative de 500 grammes.)

Par conséquent, nous avons dû parcourir près de 2 miles par ce chemin, soit plus de dix fois la distance que nous avions prévue. Il nous a fallu faire trois aller-retour chacun, pour décharger les ustensiles de la tire. Nous avons pris des pelles, une corde et une paire de grands sacs (un cadeau des services postaux US), mais par la suite, ce matos s'est révélé inapproprié pour la tâche.

Aller de la caisse à la cache avec nos pelles sur le dos était assez rafraîchissant après le long chemin depuis Washington. Le temps était agréablement frais, la forêt en automne était merveilleuse, et il était certainement plus facile de prendre par cette satanée vieille route, certainement plus emprunté depuis des lustres, que de couper par les chemins.

Après avoir creusé et atteint le haut du fût d'huile (en l'occurrence un bidon de 50 gallons avec un couvercle amovible) dans lequel nous avons entreposé nos armes, nous avons constaté qu'il n'était pas en trop mauvais état. Le sol était agréablement tendre, et cela nous laissa penser qu'il nous faudrait moins d'une heure pour dégager le fût, en passant notre corde par les poignées du couvercle.

C'est alors que nos difficultés commencèrent. Nous avions beau tirer autant que nous pouvions sur la corde, le fût ne bougeait pas d'un pouce. C'était comme s'il était scellé dans du béton.

Même si le bidon rempli pesait près de 400 livres, deux d'entre nous avait été capables de le placer dans le trou sans trop de difficulté trois ans avant. A l'époque, bien entendu, les alentours avaient été déblayés. Désormais la terre, en se tassant, s'était agglomérée fermement contre le métal.

Nous avons laissé tomber l'idée de hisser le bidon et avons décidé de l'ouvrir là où il était. Pour ce faire, nous avons dû creuser pendant une heure, pour élargir le trou et dégager quelques pouces de terre tout autour du sommet de fût. Ainsi nous pourrions glisser nos mains sur le joint isolant le couvercle. Puis il me restait à entrer dans le trou, avec Henry me tenant par les jambes.

Bien que la surface du bidon ait été peinte au goudron pour prévenir la corrosion, le joint de fermeture lui-même était tellement rouillé, que j'ai cassé le seul tournevis en ma possession, en tentant de l'ouvrir. Finalement, après plusieurs tentatives j'ai réussi à faire levier à l'aide d'une pelle. Même une fois le joint enlevé, le couvercle restait toujours à sa place, apparemment collé au bidon par le goudron que nous avons appliqué.

Travailler au-dessus de ce trou étroit était difficile et pénible. Nous n'avions pas les outils nécessaires pour forcer sur les bords et les enfoncer. A la fin, pratiquement désespéré, j'ai tenté une fois encore de passer la corde par les poignées du couvercle. Nous avons violemment tiré dessus, et le couvercle céda!

Il restait simplement le problème de mon entrée, tête la première, dans le trou une fois encore. Je devais prendre appui sur un bras, sur le rebord du fût et passer prudemment les armes emballées dans des chiffons, le long de mon corps, pour qu'Henry puisse les récupérer. Quelques gros paquets -- et cela comprenait six boîtes de munitions hermétiquement closes -- étaient trop lourds et trop volumineux pour cette méthode et devaient être hissés au moyen de la corde.

Inutile de préciser, que depuis le temps que nous avons ouvert le bidon, j'étais complètement naze. Mes bras me faisaient souffrir, mes jambes étaient instables et mes vêtements complètement trempés par la transpiration. Mais il nous restait à traîner péniblement jusqu'à la route, plus de 300 livres de munitions, sur un quart de mile à travers un bois très dense. Ensuite il fallait faire plus d'un mile pour arriver à la voiture.

Avec des sacs corrects pour répartir convenablement le chargement sur nos dos, nous aurions pu tout charger en un seul trajet. Cela aurait été encore plus facile en deux fois. Mais avec uniquement ces foutus sacs postaux, que nous devons saisir à bras le corps, il fallut porter notre croix, à grand peine, durant trois voyages.

Nous devions nous arrêter tous les 100 mètres et poser nos paquets pour souffler une minute. A partir du second voyage, nous avons été plongés dans une totale obscurité. Ayant prévu une opération au grand jour, nous n'avions pas embarqué de lampe. Si nous ne planifions pas mieux nos coups futurs, nous allons nous en mordre les doigts!

En rentrant sur Washington nous avons fait une halte à un petit bar près d'Hagerstown, en bordure de la route, pour acheter des sandwiches et du café. Il y avait une douzaine de clients sur place. Les infos de 11 heures venaient juste de commencer et nous avons pu les suivre depuis un téléviseur placé sur le comptoir, à notre arrivée. Ce fut un programme d'informations que je n'oublierai jamais.

La grosse affaire du jour était que l'Organisation entrait en action à Chicago. Le Système, semble-t-il, avait exécuté l'un des nôtres, et en retour nous avons flingué trois des leurs. Il s'engagea alors une spectaculaire -- et victorieuse -- fusillade avec les autorités. Non loin du lieu, l'ensemble des reporters s'activaient pour couvrir ces événements.

Nous avons également appris par les journaux que neuf de nos membres ont été arrêtés à Chicago la semaine dernière et ont été placés à la Prison du Comté de Cook, où l'un d'entre eux est mort. Il était impossible de savoir avec exactitude ce qui s'était réellement passé de la bouche du présentateur télé. Mais si le Système a agi conformément aux instructions des autorités, ils ont dû mettre nos gars, séparément, dans des cellules remplies de criminels noirs en fermant les yeux et en se bouchant les oreilles sur ce qui s'ensuivit.

Il y a longtemps que le Système emploie des voies extralégales afin de punir nos amis, lorsqu'il peut les épingler et les "traduire" en justice. C'est un plus affreux et plus horrible châtiment que ce qui se pratiquait dans les chambres de torture du moyen âge, ou dans les cellules du KGB. Ils peuvent continuer à appliquer ces méthodes car les médias n'admettront jamais que cela se produit. Après tout si vous voulez convaincre le public que toutes les races sont égales, comment pourriez-vous admettre qu'il est pire d'être bouclé dans une cellule pleine de nègres plutôt que dans une cellule de blancs?

En tout cas, le lendemain du meurtre de notre homme -- les envoyés spéciaux disaient qu'il s'appelait Carl Hodges et je n'avais jamais entendu parler de lui dans le passé -- l'Organisation de Chicago fit le serment de faire plus fort encore que l'année passée, lorsqu'un de nos membres fut gravement brutalisé dans la prison de Chicago. Ils attendirent le shérif du Comté de Cook à la sortie de chez lui et lui firent sauter la tête d'un coup de feu. Ils accrochèrent ensuite un mot sur son corps, sur lequel on pouvait lire: " C'est pour Carl Hodges."

Cela eut lieu dans la soirée de samedi dernier. Le dimanche, le Système était sur les dents. Le shérif du Comté de Cook était un gros bonnet de la politique, à l'avant-garde des *goïm enjuivés* et cela les rendait vraiment fous furieux.

Même si le feu des projecteurs était uniquement braqué sur Chicago en ce dimanche, ils ont dépêché plusieurs charognards de la communauté sur place afin de dénoncer le meurtre et l'Organisation dans des flashes télévisés spéciaux. Un des intervenants présenté était un "responsable conservateur," et l'autre une tête pensante de la communauté Juive de Chicago. Tous deux décrivaient l'Organisation comme un "gang de bigots racistes" et appelaient "tous les habitants bien-pensants" à coopérer avec la police politique pour appréhender les "racistes" qui ont assassiné le shérif.

Tôt ce matin, le fameux responsable conservateur a perdu ses jambes et souffre de graves lésions internes car une bombe a explosé lorsqu'il a démarré sa voiture. Le porte-parole juif n'a pas été plus chanceux. Pendant qu'il attendait l'ascenseur, dans l'immeuble où le bureau de son lobby était situé, quelqu'un sorti une hachette de sous son manteau et

détacha, d'un coup tranchant, la bonne tête de juif de ses épaules. L'Organisation revendiqua immédiatement ces deux actes.

Après cela, ça a drôlement bougé. Le gouverneur de l'Illinois a déployé les troupes de la Garde nationale dans Chicago afin d'aider la police locale et les agents du FBI dans leur chasse aux membres de l'Organisation. Des centaines de personnes ont été contrôlées dans les rue de Chicago aujourd'hui, et sommées de décliner leur identité. La paranoïa du Système est réellement visible.

Cet après-midi, trois hommes ont été acculés dans l'appartement d'un petit immeuble de Cicéro. Le quartier tout entier a été investi par des troupes, traquant les hommes, en accord avec la police. Les équipes de télé étaient toutes sur place, bien décidées à ne rien rater du massacre.

L'un des hommes de l'appartement disposait de toute évidence d'un fusil à lunette, car deux flics Noirs se trouvant un immeuble plus loin ont été abattus avant de réaliser quoi que ce soit, alors qu'un autre flic blanc, en uniforme, n'a pas été pris pour cible. Cette immunité raciale n'a apparemment pas été étendue à la police politique, puisqu'un agent du FBI a quant à lui été déchiqueté par une rafale de fusil mitrailleur, en provenance de l'appartement, au moment où il s'est découvert pour balancer une grenade par la fenêtre.

Nous étions tenus en haleine par l'action retransmise à la télé, mais le point culminant fut pour nous, le moment où l'appartement fut pris d'assaut et découvert vidé des ses occupants. Une rapide recherche pièce par pièce de l'immeuble n'a pas permis de coincer le tireur.

La déception de cette sortie était évidente dans la voix du commentateur, mais un homme assis à l'autre bout du comptoir siffla et applaudit lorsqu'on annonça que le "raciste" était parvenu à s'échapper. La serveuse sourit à cette annonce et il nous sembla clair, que pendant que certains n'approuvaient pas unanimement les actions de l'Organisation à Chicago, d'autres étaient ici unanimement en leur faveur.

C'était presque comme si le Système avait anticipé ce type de réaction vis-à-vis des événements de l'après-midi, les choses changèrent à Washington lorsque le procureur général des Etats Unis convoqua une conférence de presse. Il annonça à la nation que les autorités fédérales lançaient toutes ses forces de police pour extirper l'Organisation.

Il nous décrivit comme des "dépravés criminels racistes" dont la seule motivation était la haine et qui voulaient "faire échec au progrès représenté par une vraie égalité," mise en place par le Système depuis les dernières années.

Tous les citoyens devaient être en alerte et assister le gouvernement pour mater la "conspiration raciste". Quiconque constaterait des agissements suspects, tout spécialement de la part d'un inconnu, devrait immédiatement en aviser le bureau du FBI ou du Congrès pour les Relations Humaines, les plus proches.

Ensuite, le procureur eut une phrase malheureuse, trahissant vraiment le pétrin dans lequel s'était fourré le Système. Il déclara que tout citoyen se livrant à de la rétention d'informations ou nous offrant quelque réconfort ou assistance "serait très sévèrement puni." C'étaient là ses propres mots -- une sorte de chose qu'on pouvait s'attendre à entendre en Union Soviétique, mais qui eut une résonance désagréable, pour plus d'une oreille Américaine. Et ce, en dépit des meilleurs efforts de la propagande médiatique, pour faire avaler la pilule.

Tous les risques pris par nos camarades à Chicago furent récompensés, car cela amena le procureur général à commettre une telle gaffe psychologique. Cet incident prouve également la valeur de la déstabilisation du Système, face à des attaques surprises. Si le Système avait gardé son calme et avait réagi plus prudemment en réponse à nos actions de Chicago, cela n'aurait pas seulement déclenché une gaffe, qui nous amènera des centaines de nouvelles recrues; mais ça leur aurait probablement ouvert la voie pour gagner le soutien d'un plus large public, dans leur lutte contre nous.

Le programme d'informations se conclut par l'annonce, qu'une heure spéciale d'émission serait consacrée dans la soirée de mardi (c'est à dire ce soir) à la "conspiration raciste". Nous finissons précisément de regarder ce programme, un boulot bâclé, truffé d'erreurs et d'inventions, pas très convaincant de l'avis de chacun. Mais une chose est certaine: le black-out des médias est tombé. Chicago a donné immédiatement à l'Organisation un statut de célébrité, et nous devons probablement être le principal sujet de conversation, partout dans le pays.

A l'issue des dernières infos de la nuit, Henry et moi avons terminé notre repas et sommes sortis. J'étais empli d'émotions: excitation, exultation par rapport au succès de nos gars de Chicago, nervosité d'être devenu l'une des cibles de la chasse à l'homme nationale, et déçu que pas une de nos unités de Washington n'ait pris d'initiatives semblables à celles de Chicago.

Je cherchais à faire quelque chose, et le premier truc qui me vint à l'esprit fut de tenter d'établir un contact avec le type du bistro, qui nous avait paru sympathique. J'ai voulu prendre des tracts dans notre caisse et les placer sur chaque pare-brise des voitures du parking. Henry, qui garde toujours la tête froide, a mis son veto sur l'idée. Lorsque nous fûmes assis dans la caisse il m'expliqua que ce serait une pure folie d'attirer l'attention sur nous, avant même que nous ayons terminé notre mission, et déchargé en lieu sûr notre cargaison d'armes pour notre unité. De plus, il me rappela que ce serait un écart vis-à-vis de la discipline de l'Organisation, qu'un membre d'une unité clandestine s'investisse dans une quelconque activité de recrutement directe, même minime. Cette fonction relevait de nos unités "légales".

Les unités clandestines sont composées de membres connus des autorités et recherchés, en vue de leur arrestation, par la police. Leur fonction est de détruire le Système par l'action directe.

Les unités "légal" consistent en des membres pas encore connus du Système. (Ainsi il serait impossible de prouver que certains d'entre eux sont membres. En cela nous nous sommes basés sur la littérature communiste.) Leur rôle est de nous fournir des renseignements, des fonds, une assistance juridique et tout autre soutien.

A chaque fois qu'un "illégal" découvre une recrue potentielle, il est supposé donner cette information à un "légal," qui approchera le nouvel espoir pour le sonder. Les "légaux" sont également supposés s'occuper de toute la propagande à faible risque, telle le tractage. A franchement parler, nous ne devrions jamais avoir de tracts de l'Organisation sur nous.

Nous avons attendu que l'homme qui avait applaudi à la fuite de nos camarades de Chicago sorte et monte dans sa camionnette pick-up. Nous nous sommes garés à sa hauteur et avons relevé son numéro d'immatriculation, puis nous sommes partis. Quand le réseau fonctionnera nous transmettrons l'information à la personne compétente qui l'exploitera.

Lorsque nous sommes revenus à l'appartement, George et Katherine étaient aussi excités que nous. Ils avaient également suivi le programme TV. En dépit des efforts de la journée, mes camarades et moi n'aurions jamais pu trouver le sommeil. Nous nous sommes donc tous, de nouveau, engouffrés dans le véhicule. George et Katherine ont pris place sur la banquette arrière, avec une partie de notre graisseuse cargaison, et nous sommes allés à un ciné-parc ouvert toute la nuit. Nous pouvions ainsi rester à discuter dans notre voiture sans éveiller de suspicion, et c'est ce que nous avons fait jusqu'au petit jour.

Nous avons décidé d'emménager immédiatement dans les nouveaux quartiers que George et Katherine ont loués hier. Le vieil appartement n'était plus satisfaisant. Les murs étaient si fins que nous devions chuchoter pour ne pas être entendu par nos voisins. Et je suis sûr que nos emplois du temps irréguliers ont déjà fait l'objet de spéculations de la part de nos voisins, qui doivent s'interroger sur ce que nous faisons pour vivre. Avec la demande du Système de rapporter tout comportement suspect d'inconnus, il était devenu dangereux pour nous de revenir dans cet endroit présentant si peu d'intimité.

La nouvelle location était meilleure à tout point de vue, excepté le coût du loyer. Nous disposons d'un immeuble entier pour nous seuls. Il s'agit d'une récente tour commerciale en béton, construite avec de petits magasins au premier, des garages au sous-sol, avec des bureaux et un entrepôt à l'étage.

L'endroit a été condamné parce qu'ils ont raconté des salades quant à la conformité du nouvel accès vers l'autoroute, qui avait été prévu lors des quatre dernières années. Comme tous les projets gouvernementaux d'aujourd'hui, celui-ci a également coulé, probablement à jamais. Même si des centaines de milliers de personnes ont été payées pour construire ces nouvelles autoroutes, aucune n'a actuellement abouti. Depuis cinq ans un grand nombre de routes de ce pays se sont détériorées, même si chacun a pu voir des équipes d'entretien à proximité, alors que rien ne semble réparé.

Le gouvernement n'a pas non plus payé le terrain qu'il a réquisitionné pour l'autoroute, laissant les propriétaires porter le chapeau. Légalement le promoteur de l'immeuble n'est pas censé le louer, mais il a bien évidemment pu s'arranger avec quelqu'un en douce. Cela représente pour nous l'avantage de n'être pas consigné officiellement -- donc pas de numéro de sécurité sociale communiqué à la police, pas de contrôleur d'hygiène, de sécurité et d'incendie pour venir fouiner. Pour cela George doit simplement verser 600\$ -- en liquide -- le premier de chaque mois.

George pense que le propriétaire, un vieil arménien ridé au lourd accent, est persuadé que nous voulons utiliser l'endroit pour fabriquer des stupéfiants ou pour stocker de la camelote volée et il ne souhaite pas en savoir d'avantage. Je suppose que c'est une bonne chose, parce qu'ainsi il ne viendra pas rôder dans les parages.

Les lieux ressemblent vraiment à l'enfer depuis l'extérieur. Les trois côtés sont entourés d'une haute clôture rouillée. Les espaces verts sont inondés et jonchés d'immondices. Le ciment des places de parking est endommagé et noirci par de vieilles flaques d'huile.

Il y a une énorme pancarte, à moitié arrachée, sur la façade de la construction. On peut y lire: " Soudure et Mécanisme, J.T. Smith et Fils." Il manque un quart des fenêtres donnant sur l'espace vert, mais les emplacements sont barricadés de l'intérieur par des planches.

Il y a pour tout voisinage une centrale électrique crasseuse, le garage d'une petite compagnie de camions et son entrepôt. Des bahuts vont et viennent à toute heure du jour et de la nuit et on peut penser que cela n'éveillera pas les soupçons des flics, s'ils nous voient conduire dans le secteur à d'étranges horaires.

Donc, nous avons déménagé aujourd'hui comme convenu. Puisqu'il n'y avait pas d'électricité, d'eau, ou de gaz à la nouvelle planque, ça a été mon boulot de résoudre les problèmes de chauffage, d'éclairage et de plomberie pendant que les autres ont déplacé nos affaires.

Rétablir la flotte fut facile, dès que j'ai pu localiser le compteur et l'arrivée d'eau. Après avoir ouvert le robinet, j'ai recouvert d'ordures le compteur, pour qu'aucun employé de la compagnie ne puisse le trouver facilement.

Le problème de l'électricité me donna plus de mal. Il y avait bien des lignes arrivant à l'immeuble par un câble, mais le courant avait été coupé depuis le compteur, qui était situé sur un mur extérieur. J'ai dû pratiquer prudemment, de l'intérieur, un trou dans le mur derrière le compteur. Ensuite, il m'a fallu tirer les fils électriques à travers la boîte de dérivation. Ca m'a pris la majeure partie du jour.

Le reste de ma journée fut occupée à obstruer les fissures des planches, disposées à l'emplacement des fenêtres manquantes du rez-de-chaussée et à placer du carton fort sur les fenêtres de l'étage. Ainsi, pas une raie de lumière ne pourrait être vue durant la nuit.

Nous n'avions pas encore de chauffage et d'équipement ménager, hormis la plaque chauffante, provenant de l'autre appartement. Mais en définitive, la lumière fonctionne et l'endroit est assez propre, même si c'est plutôt dénudé. Nous pouvons continuer à dormir à même le sol, dans nos sacs de couchages, pendant quelque temps. Nous achèterons deux convecteurs électriques et ferons d'autres aménagements dans les prochains jours.

Chapitre IV

30 septembre 1991: Il y a eu tellement de travail la semaine passée, que je n'ai pas eu le temps d'écrire. Notre plan pour nous mettre à la disposition du réseau était simple et direct, mais le réaliser maintenant requerrait un terrible effort, du moins pour ma part. Les difficultés que je devais surmonter étaient énormes. Une nouvelle fois, je devais prendre en compte le fait que même le meilleur des plans pouvait comprendre une marge d'erreurs et d'impondérables.

Fondamentalement, le réseau reliant toutes les unités de l'Organisation, dépend toujours de deux modes de communication: des messagers humains et des transmissions radio à très haute fréquence. Je suis responsable, non seulement de la radio de notre propre unité, mais aussi de toute la maintenance et l'installation des récepteurs des onze autres unités de Washington. De plus, je suis chargé des transmissions pour le Poste de Commandement de Washington et l'Unité 9. La décision de dernière minute du PCW d'équiper également l'Unité 2 d'un émetteur a vraiment désorganisé ma semaine. J'ai dû réaliser toute la mise en service.

De la façon dont est organisé le réseau, toutes communications requérant une consultation, un long entretien, ou un rapport de situation, se font verbalement, en tête à tête. Depuis que la compagnie du téléphone a créé un central analogique, aussi bien pour les appels locaux, que les appels longue distance et avec la police politique qui enregistre nombre de communications, la règle est de ne se servir du téléphone qu'en cas d'urgence.

Par ailleurs, les messages de nature plus anodine, qui peuvent être brièvement et aisément cryptés, sont habituellement transmis par radio. L'Organisation a développé, au prix d'une grande réflexion, un "dictionnaire" de presque 800 codes différents. Ceux-ci sont composés d'un nombre à trois chiffres et constituent des messages.

En plus, dans des cas précis, le nombre "2006" peut spécifier le message suivant: "L'opération programmée par l'Unité 6 est remise jusqu'à nouvel ordre." Un membre de chaque unité a mémorisé l'ensemble des messages et est responsable du déchiffrement, à tout moment. Dans notre unité cette personne est George.

Concrètement, ce n'est pas aussi complexe qu'on pourrait le croire. Les messages du dictionnaire ont été créés dans un ordre très logique, et pour celui qui peut se souvenir de leurs structures de base, il n'est pas trop dur de s'en rappeler. Le codage des messages change aléatoirement et très fréquemment, mais ça ne signifie pas que George doive réapprendre entièrement le dictionnaire. Il a simplement besoin de connaître la nouvelle combinaison, grâce à un message simple, et il peut alors modifier mentalement, la structure de tous les autres.

L'utilisation de ce système de cryptage nous permet de maintenir un contact radio, avec une grande sécurité, en employant un équipement extrêmement simple et transportable. Comme nos émissions radio n'excèdent jamais une seconde et peuvent se produire à tout

moment, la police politique n'a pas les moyens de déterminer la direction précise d'un transmetteur ou encore de décoder un quelconque message intercepté.

Nos récepteurs sont aussi simples que nos émetteurs et sont un croisement entre un baladeur et une calculatrice de poche. Ils restent en marche tout le temps, et si un signal est reçu sur la bonne fréquence par l'un de nos récepteurs, il sera retransmis aux autres.

Ma contribution majeure en faveur de l'Organisation a été le développement de ces éléments de communication -- et, en pratique, la réalisation de bon nombre de ceux-ci.

La première série de messages, diffusée par le Poste de Commandement de Washington à toutes les unités du territoire, a eu lieu dimanche. Les instructions pour chaque unité étaient d'envoyer leur contact pour faire le bilan de la situation numérique, recevoir les instructions et faire le point concernant leur unité.

Lorsque George revint de son briefing de dimanche, il répercuta les informations auprès de nous tous. La pénurie d'essence se faisait sentir, même s'il n'y avait pas encore de troubles sur Washington, et le PCW s'inquiétait de la teneur des rapports émanant de la police politique, transmis par nos informateurs.

Le système mettait tout en oeuvre pour nous alpaguer. Des centaines de personnes suspectées d'entretenir des liens ou d'avoir de la sympathie pour l'Organisation, ont été arrêtées et interrogées. Parmi elles figurent certains de nos "légaux," mais a priori, les autorités n'ont pas été capables de trouver quoique ce soit de probant à leur rencontre. Pour l'instant leurs interrogatoires n'ont pas pu produire d'éléments tangibles. Tout de même, la réaction du système aux événements de Chicago a été plus étendue et plus énergique que prévue.

Ils travaillent sur l'informatisation et la généralisation d'un passeport intérieur. On fournira à toute personne, dès l'âge de 12 ans, un passeport exigible à tout moment, sous peine d'une sévère amende. Non seulement les passeports pourront être demandés lors de contrôle de police, mais ils étudient la possibilité de rendre cette pièce obligatoire pour quantité d'opérations courantes, comme acheter un billet d'avion, de bus ou de train, signer le registre d'un hôtel ou d'un motel et recevoir des soins médicaux dans un hôpital ou une clinique.

Tous les guichets, les motels, les cabinets médicaux seront équipés de micro-ordinateurs, reliés par les lignes téléphoniques à d'énormes bases de données nationales et un serveur central. Un consommateur devra taper le code magnétique de son passeport, préalablement à un achat, au règlement d'une facture ou à la commande d'un service. Si une irrégularité apparaît, un voyant alertera le plus proche poste de police, localisant depuis le serveur principal le délinquant et infortuné client.

Ils ont déjà planché sur ce passeport intérieur depuis quelques années et ont tout étudié en détail. La seule raison pour laquelle ils n'ont pas pu instaurer ce principe, c'est à cause des groupes pour les libertés civiques. Ces derniers y voient un pas vers l'état policier -- et

c'est bien le cas. Mais désormais, le Système est sûr de pouvoir balayer cette résistance des libertaires, en ce servant de nous comme prétexte. Tout est permis dans le combat contre le "racisme"!

Cela prendra au moins trois mois pour installer les infrastructures nécessaires et rendre le système opérationnel. Mais ils sont en train de faire le plus vite possible, et l'annonceront comme un *fait accompli* avec le plein soutien des médiats. Ensuite, le système sera étendu graduellement, avec des terminaux d'ordinateurs installés chez tous les petits détaillants. Personne n'aura plus la possibilité de commander un repas au restaurant, d'acquérir de la lessive, ou de faire des courses sans avoir passé son numéro magnétique de passeport devant le scanner d'une caisse enregistreuse.

Certains savent même que le support de ce numéro d'identification pourra être une puce implantée dans notre organisme, comme cela se fait déjà en remplacement du tatouage pour les animaux. Il suffira d'une injection, de type vaccinal, pour que le microprocesseur soit *en nous* pour toujours et que l'on puisse nous repérer par satellite où que nous soyons. Il paraît même que les chercheurs de ZOG auraient mis au point une puce, sous forme de cristaux liquides, capable de se fixer sur nos protéines et de modifier notre volonté. Raison de plus de se méfier de leurs vaccins, qui représentent soi-disant un bienfait pour l'humanité.

Quand les choses en seront à ce point, le Système aura une emprise très forte sur les citoyens. Avec, à sa disposition, la puissance des ordinateurs modernes, la police politique sera en mesure de repérer n'importe qui, n'importe quand, et de savoir où est une personne et ce qu'elle fait. Nous allons devoir nous creuser la tête pour contourner ce système de passeport.

D'après ce que nous ont dit nos informateurs, ne se posera pas seulement le problème de contrefaire des passeports et de maquiller leurs numéros. Si l'ordinateur central repère un faux numéro, un signal sera aussitôt transmis à un commissariat. La même chose se produira si John Jones, résidant et utilisant son passeport à Spokane pour faire ses commissions, se retrouve soudain à faire de même à Dallas. Ou encore si, l'ordinateur ayant formellement identifié Bill Smith dans un bowling de Main Street, le repère en même temps dans une laverie automatique à l'autre bout de la ville.

Tout cela représente de terribles perspectives pour nous -- toute cette mise en oeuvre, seulement réalisable depuis peu, sur le plan technique. Il nous avait paru impossible que le Système tente cela.

Une partie des nouvelles que George nous rapporta de sa réunion me concernait. J'étais convoqué sans délai par l'Unité 2 afin de résoudre une difficulté technique qu'ils rencontraient. D'ordinaire, ni George ni moi ne devions avoir connaissance de la localisation de la base de l'Unité 2. S'il devenait nécessaire de rencontrer quelqu'un de leur unité, cela devait avoir lieu à un autre endroit. Seulement ce problème m'obligeait à me rendre à leur cache et George me répéta les indications qu'il avait reçues.

Ils étaient situés dans le Maryland, à plus de 30 miles de nous, et comme je devais embarquer tous mes outils, je pris la voiture.

Ils disposent d'un magnifique site, une grande ferme et quelques dépendances sur quelques 40 acres de prairies et de bois. Ils sont huit dans leur unité, soit plus que dans la nôtre, mais apparemment aucun d'entre eux ne peut différencier un volt d'un ampère et savoir par quel bout s'attrape un tournevis. C'est inhabituel, car le plus grand soin aurait dû être apporté à la formation de nos unités, lors de la distribution de ce précieux et sensible matériel.

L'Unité 2 est assez proche de deux autres unités, mais toutes trois présentent l'inconvénient d'être éloignées des neuf autres du secteur de Washington -- et plus spécialement de l'Unité 9. Celle-ci était la seule dotée d'un transmetteur pour contacter le PCW. Pour cette raison le PCW a décidé de leur donner un transmetteur, mais ils n'ont pas été capables de le faire fonctionner.

La raison de leurs difficultés m'apparut évidente dès qu'ils me firent pénétrer dans leur cuisine, où leur transmetteur, une batterie de voiture, et d'autres étranges fils étalés sur la table. En dépit des explications précises que j'avais préparé avec chaque transmetteur et malgré les nombreux signes visibles sur et sous le boîtier, ils avaient branché les bornes sur les mauvais pôles.

J'ai demandé à deux d'entre eux de m'aider à sortir mon matériel de la caisse. Pour commencer, j'ai vérifié l'état de leur batterie qui s'avéra être complètement déchargée. Je leur ai demandé de la brancher sur le chargeur pendant que je vérifiais le transmetteur. Un chargeur? Quel chargeur, me demandèrent-ils? Ils n'en avaient pas!

A cause des variations et des sautes de tensions des lignes électriques de ces derniers jours, tout notre matériel de communication était alimenté par les batteries (rechargée de temps à autre sur les prises de courant). A raison de cela nous n'étions pas tributaires des pannes où des grèves, comme celles qui avaient lieu toutes les semaines, voire tous les jours, depuis ces dernières années.

Tout comme les autres services publics du pays, le prix de l'électricité n'avait cessé d'augmenter à mesure que sa fiabilité baissait. Au mois d'août dernier, par exemple, le service de distribution électrique pour les particuliers de Washington a été complètement défectueux durant quatre jours et le voltage a été réduit de 15% sur un total de 14 jours.

Le gouvernement a diligenté une enquête et établi un rapport relatif à ce problème, mais c'est tout simplement devenu encore pire. Tout ça car aucun politicien n'était prêt à faire face à la cause réelle de ce problème. C'est en fait l'un des désastreux effets de la domination israélienne sur la politique extérieure de Washington, au cours des 20 dernières années, qui a entraîné la dépendance américaine vis-à-vis du pétrole étranger.

Je leur ai montré comment relier la batterie à leur camionnette, en cas d'urgence. J'ai ensuite ouvert le transmetteur pour constater les dommages. On devra trouver un chargeur pour leur batterie plus tard.

La partie la plus critique du transmetteur, le processeur de cryptage, générant le signal numérique depuis le clavier miniature, semblait être en état. Il était protégé par une diode, contre des dommages pouvant être causés par un court-circuit. Par contre, dans le transmetteur proprement dit, trois transistors étaient grillés.

J'étais pratiquement sûr que le PCW devait avoir un transmetteur en réserve, mais avant d'en récupérer un, je devais leur envoyer un message. Cela signifiait en clair: envoyer un courrier à l'Unité 9 qui fera part de la demande au PCW. Ce dernier devra s'arranger pour qu'un de leurs hommes nous en assure la livraison. J'hésitais à déranger le PCW, au regard de nos consignes de restrictions des liaisons radio, afin de laisser le champ libre aux seuls messages prioritaires.

Comme l'Unité 2 avait de toute manière besoin d'un chargeur de batterie, je décidais d'obtenir des transistors de rechange, dans un magasin spécialisé, en même temps que je prendrai un chargeur. Ainsi je ferai la réparation moi-même, mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Il était plus de 18 heures quand j'ai finalement quitté la ferme.

Le réservoir était à sec lorsque j'ai quitté leur allée. Inquiet d'avoir à me servir de ma carte de crédit à la station service et ne sachant pas où trouver de l'essence au noir dans les parages, j'ai dû demander à ceux de l'Unité 2 de me fournir quelques gallons d'essence pour rentrer. Et bien, non contents de ne pas avoir plus d'un gallon dans le réservoir de leur camionnette, ils ne savaient pas non plus à qui s'adresser pour le marché noir.

Je me demandais comment un groupe aussi abruti et dépourvu de ressources pourrait survivre en tant qu'unité clandestine. Il semblait que l'Organisation ait rassemblé dans une même unité tous ceux qui ne semblaient pas aptes pour les activités de guérilla. Quatre d'entre eux étaient rédacteurs au service des publications de l'Organisation, et ils continuent leur boulot à la ferme en réalisant des pamphlets de propagande et des tracts. Les quatre autres jouent le rôle de l'intendance, s'occupant du ravitaillement en nourriture et autres denrées.

Comme personne dans l'Unité 2 n'avait vraiment besoin d'un moyen de locomotion, ils ne s'étaient pas préoccupés du carburant. Finalement, l'un d'eux s'est porté volontaire pour aller siphonner de l'essence à une ferme voisine. Après cela, nous avons subi une autre panne d'électricité, m'empêchant d'utiliser mon fer à souder. J'ai laissé tombé pour cette journée.

Cela me prit tout le lendemain et une bonne partie de la nuit pour arriver à remettre en état leur transmetteur, du fait de nombreuses difficultés que je n'avais pas prévues. Quand le boulot fut terminé, aux alentours de minuit, j'ai suggéré que le transmetteur soit disposé dans un endroit plus approprié que la cuisine, de préférence au grenier ou au deuxième étage de la maison.

Nous avons trouvé un endroit adéquat et tout monté à l'étage. Dans l'agitation, je me suis fait tomber la batterie sur le pied droit. J'étais presque sûr de m'être cassé le pied. Je ne pouvais plus faire un pas.

Il en a résulté la perte d'une nuit supplémentaire à la ferme. En dépit de leurs défauts, tous les gars de l'Unité 2 étaient vraiment satisfaits de moi, et ont vraiment apprécié mes efforts en leur faveur.

Comme promis, on me fournit de l'essence pour mon retour. De surcroît ils ont insisté pour remplir la voiture d'un maximum de boîtes de conserve, pour mon rétablissement. Ils semblaient en détenir en quantité illimitée. Je leur ai demandé comment ils avaient fait pour en obtenir autant, et la seule réponse que j'ai reçue fut un sourire et l'assurance qu'ils pouvaient en avoir autant qu'ils souhaitaient. Peut-être avaient-ils plus de ressources que je ne l'avais imaginé en premier lieu.

Il était 10 heures du matin quand j'ai regagné notre immeuble. George et Henry étaient sortis, et ce fut Katherine qui m'accueillit en m'ouvrant la porte du garage. Elle me demanda si j'avais déjà déjeuné.

Je lui ai répondu que j'avais mangé avec l'Unité 2, mais je m'inquiétais pour l'état de mon pied. Celui-ci me lançait douloureusement et avait doublé de volume. Elle m'aida à gravir les marches pour gagner le lieu d'habitation. Elle me prépara une grande bassine d'eau glacée pour tremper mon pied.

L'eau froide fit désenfler mon pied presque instantanément. Je me suis calé avec reconnaissance sur les oreillers que Katherine avait disposés sur le canapé. Je lui ai expliqué comment je m'étais cogné et nous avons échangé d'autres nouvelles sur les événements de ces deux derniers jours.

Ils avaient tous trois passé les jours précédents à déblayer, faire de petites réparations, terminer de nettoyer et peindre, ce qui nous aurait pris plus d'une semaine. Avec le reste des fournitures que nous avons emmené pour aménager les lieux, ça prenait un aspect convivial. C'était une amélioration sensible, par rapport aux locaux dénudés, froids et sales du magasin lors de notre installation.

Katherine m'informa que la nuit précédente, George fut convié par radio à un autre rendez-vous avec un homme du PCW. Et, tôt le matin, lui et Henry sont partis ensemble, en lui disant uniquement qu'ils seraient absents toute la journée.

J'ai dû m'assoupir pendant quelques minutes, et lorsque je me suis réveillé j'étais seul et mon bain de pied n'était plus très froid. Mon pied semblait aller mieux, et la tuméfaction restait visible. J'ai décidé de prendre une douche.

C'était une douche de fortune, une seule arrivée d'eau froide, que j'avais installé avec Henry dans un grand placard, la semaine passée. Nous avons réalisé la plomberie et branché une lampe. Katherine a recouvert les murs et le sol avec du vinyle autocollant

pour l'étanchéité. Le placard s'ouvrait sur la pièce que George, Henry et moi utilisions pour dormir, au-dessus de la boutique. Des deux autres pièces, Katherine utilisait la plus petite comme chambre et l'autre servait tout à la fois de salle commune, de cuisine et de salle à manger.

Je me déshabillais, pris une serviette et ouvrit la porte de la douche. Et je me suis retrouvé en face de Katherine, trempée, nue, et belle, debout face à l'ampoule, en train de se rincer. Elle me regarda sans surprise et sans un mot.

Je restais là un instant, et au lieu de m'excuser et de refermer la porte, je l'ai prise dans mes bras, impulsivement. Elle se raidit, hésitante. La nature reprit ses droits.

Nous sommes ensuite restés durant un long moment au lit et nous avons discuté. C'était la première fois que je parlais réellement à Katherine, en particulier. Sous la froideur professionnelle, dont elle a toujours fait preuve dans son boulot pour l'Organisation, perce une fille affectueuse, sensible et très féminine.

Il y a quatre ans, avant l'Opération Flingues, elle était secrétaire parlementaire. Elle partageait un appartement à Washington avec une autre fille travaillant également au Parlement. Un soir, de retour du travail, elle découvrit le corps de sa camarade reposant dans une flaque de sang. Elle avait été violée et assassinée par un intrus nègre.

C'est pourquoi Katherine acheta un pistolet et le conserva même après que la Loi Cohen rendit illégale la détention d'arme. Puis, comme presque un million d'autres, elle fut raflée lors des Opérations Flingue de 1989. Bien qu'elle n'eût préalablement aucun contact avec l'Organisation, elle rencontra George dans un centre de détention et ils sont restés en contact après avoir été arrêtés. Katherine était alors apolitique. Si quelqu'un l'avait interrogé, à l'époque où elle travaillait pour le gouvernement, ou avant cela, lorsqu'elle était étudiante, elle se serait probablement définie comme une "libérale". Mais elle était libérale seulement dans l'absolu, comme l'est machinalement, la plupart des gens. Sans vraiment y songer, ou tenter d'analyser cela, elle acceptait superficiellement l'idéologie contre-nature prônée par les mass-médiats et le gouvernement. Elle n'était ni bigote, ni culpabilisée ou pleine de ressentiment, tout ce qui mène à l'engagement de la majorité des libéraux.

Après que la police les relâcha, George lui a donné à lire quelques ouvrages sur la race, l'histoire et quelques publications de l'Organisation. Pour la première fois de sa vie elle commença sérieusement à réfléchir sur l'importance des questions raciales, sociales et politiques dans les problèmes actuels.

Elle apprit la réalité du mythe "égalitaire" du système. Elle comprit le rôle central des juifs en tant que ferment de décomposition pour les races et les civilisations. Et le plus important, était qu'elle commençait à acquérir le sentiment d'une identité raciale. Surmontant ainsi une vie entière de lavage de cerveau, cela la réduisait à l'état d'un atome humain, isolé dans un chaos cosmopolite.

Elle avait perdu son boulot au Parlement à la suite de son arrestation, et deux mois plus tard, elle se mit au service de l'Organisation en tant que dactylo, auprès de notre département publications. Elle est élégante et dure à la tâche, et elle a été promue au rang de correctrice, puis à la rédaction. De sa propre initiative, elle rédigea quelques articles pour des publications de l'Organisation. Elle a exploré tout particulièrement, à travers ses écrits, le rôle des femmes au sein du mouvement et plus largement dans la société. Le mois dernier, elle a été nommée rédactrice en chef d'un trimestriel de l'Organisation, orienté principalement vers le public féminin.

Sa carrière éditoriale est maintenant compromise, du moins temporairement. Sa contribution la plus significative à notre effort actuel, consiste en son remarquable et habile travail de grimace et de déguisement.

Même si le premier contact fut établi avec George, Katherine n'a jamais eu d'aventure ni de romance avec lui. Quand ils se sont rencontrés pour la première fois, George était encore marié. Par la suite, après que l'épouse de George, qui n'avait jamais approuvé son engagement, l'eut quitté et que Katherine ait rejoint nos rangs, ils étaient tous deux trop occupés, dans des départements différents, pour plus de relation. George, en fait, de part sa fonction de collecteur de fonds et d'organisateur itinérant sans cesse sur la route, n'était jamais beaucoup sur Washington.

C'est une pure coïncidence qui a fait que George et Katherine se retrouvent dans la même unité, mais manifestement, George ressent un certain intérêt pour elle. Bien que Katherine n'ait rien dit ou fait qui renforce ma supposition, jusqu'à ce matin je tenais pour acquis que le comportement de George vis-à-vis d'elle, trahissait la tentative d'établir une relation entre eux.

Comme George est le chef de notre unité, j'ai intériorisé mon attirance pour Katherine. Maintenant j'ai peur que la situation devienne délicate. Si George est incapable de s'y faire, les choses vont se ternir et ne pourront être résolues que par un transfert de personnel entre notre unité et une autre de la région.

De toute façon, il y a pour l'instant d'autres problèmes à résoudre -- et de bien plus importants! Quand George et Henry sont rentrés ce soir, nous avons découvert ce qu'ils avaient fait toute la journée: cela concernait le quartier général national du FBI, situé en ville. Notre unité a été désignée pour le faire sauter!

L'ordre initial venait tout droit du Commandement de la Révolution, un homme a été envoyé du Centre de Commandement Est, à la réunion de George dimanche, au PCW. Il a rencontré tous les responsables des unités locales et en a choisi un pour cette mission.

Apparemment le Commandement de la Révolution a décidé de passer à l'offensive contre la police politique avant qu'ils arrêtent trop de nos "légaux," ou qu'ils finissent de mettre au point leur système de passeport informatisé.

L'instruction fut donnée à George après qu'il ait été convoqué une seconde fois par le PCW hier. Un homme de l'Unité 8 était également à cette réunion. L'Unité 8 nous aidera.

En gros, le plan est le suivant: l'Unité 8 mettra en lieu sûr une grosse quantité d'explosifs -- entre cinq et dix tonnes. Notre unité détournera un camion effectuant une livraison officielle au siège du FBI. Nous nous rendrons au point de rendez-vous, où l'Unité 8 nous attendra avec les explosifs et nous les chargerons à bord. Nous roulerons jusqu'à l'aire de réception des marchandises, dans l'immeuble du FBI. Nous amorcerons la charge et quitterons le camion.

Pendant que l'Unité 8 résoudra le problème des explosifs, nous devons réfléchir à tous les autres détails de la mission, y compris une connaissance des horaires de réception des marchandises du FBI. Nous nous sommes donnés une marge de dix jours.

Mon boulot sera de concevoir et de réaliser le mécanisme de la bombe en lui-même.

Chapitre V

3 octobre 1991: J'ai momentanément cessé mon travail concernant le projet du FBI, pour me consacrer à quelques activités manuelles dans notre immeuble. La nuit dernière j'ai achevé la réalisation de notre système d'alarme-périmétrique, et aujourd'hui j'ai fait un rude et salissant boulot pour notre tunnel d'évacuation d'urgence.

Tout le long des côtés et de l'arrière de l'immeuble, j'ai disposé une rangée de détecteurs de mouvement, qui sont reliés, vers l'intérieur, à une lampe et une alarme sonore. Les détecteurs sont semblables à ceux utilisés au niveau des portes de magasin pour signaler l'arrivée d'un client. Ils sont composés de deux bandes de métal longues de deux pieds, insérées dans une plaque de plastique flexible, et ils sont étanches. Recouverts par un pouce de crasse, ils sont indécélables, mais ils nous signaleront si quelqu'un franchit leur champ.

Cette méthode ne peut être utilisée à l'avant de l'immeuble, parce que le terrain comprend l'allée en béton et les places de parking. Après avoir considéré, puis rejeté, l'idée d'un détecteur à ultra sons, j'ai opté pour une cellule photoélectrique placée entre les deux poteaux en acier, de l'autre côté de la partie bétonnée.

Pour rendre la source de lumière et la cellule indécélables, il était nécessaire de les placer dans un poteau, avec un minuscule et discret réflecteur placé dans l'autre. J'ai dû percer quelques trous dans un poteau et un réglage était nécessaire pour faire du boulot correct.

Katherine me fut d'une grande aide pour cela, en ajustant délicatement le réflecteur pendant que je plaçais la lumière et la photo-cellule. Ce fut également sur sa suggestion que j'ai modifié le système d'alarme à l'intérieur de l'immeuble. Ainsi, il ne se déclencherait pas seulement à l'instant où un intrus passerait à proximité d'un détecteur ou couperait le champ lumineux, mais aussi s'il allumait une lampe dans le garage. Tout cela nous permettra de savoir si quelqu'un rôde pendant que nous serons tous sortis -- et à quel moment cela s'est produit.

Nous avons débarrassé la fosse servant pour la vidange et les réparations sous les voitures. Cette dernière était remplie d'un tas crasseux de bidons d'huile vides, de chiffons graisseux, et diverses saletés. Lorsque ce fut terminé, nous avons découvert que la fosse de service donne directement sur les égouts, par une grille en fer, fixée dans le sol en béton.

En forçant la grille, nous avons constaté qu'il est possible de passer par la bouche d'égout, qui est un tube en béton de quatre pieds de diamètre. Le tube cours sur 400 yards et donne sur un large fossé de drainage. Le long du parcours, il y a environ une douzaine de petits conduits vides dans le conduit principal, émanant apparemment de la rue. La sortie de l'égout est protégée à l'aide d'une grille renforcée par des barreaux d'un quart de pouce, celés dans le ciment.

Aujourd'hui, j'ai pratiqué une ouverture, à la sortie du tube, en sciant complètement deux des barreaux d'acier. Cela laisse la grille en place, mais rend le passage possible, avec un peu d'effort, en se pliant pour ramper vers l'extérieur.

C'est ce que j'ai fait, pour jeter un coup d'oeil. Le talus du fossé est assez haut, fournissant un bon abri par rapport à la route toute proche. Et depuis la route il n'est pas possible de voir notre immeuble ou quelque partie de la rue qui est devant, grâce à la disposition des lieux. J'ai regagné le conduit et je me suis démené en grognant jusqu'à ce que la grille retrouve sa place initiale.

Manque de chance, les gens qui utilisaient le garage avant notre installation avaient dû déverser de l'huile pendant des années dans le tube. Il y avait quatre pouces d'une épaisse couche noire et gluante, tout le long du conduit. Quand je suis sorti en rampant, pour regagner le magasin, j'étais couvert de cette matière.

Henry et George étaient tous deux à l'extérieur, et Katherine me fit déshabiller à l'intérieur de la fosse avant de me laisser gravir les marches pour prendre une douche. Elle déclara que les chaussures et les habits que je portais, étaient totalement irrécupérables et les jeta.

A chaque fois que je prends une douche glacée, je regrette amèrement qu'avec Henry nous n'ayons pas ajouté l'eau chaude, à notre installation improvisée.

6 octobre 1991 Aujourd'hui j'ai achevé le mécanisme du détonateur pour la bombe que nous utiliserons contre l'immeuble du FBI. Le mécanisme de déclenchement en lui-même est assez simple, mais j'ai dû attendre jusqu'à hier en ce qui concerne l'excitateur, car je ne savais pas quel type d'explosifs nous utiliserions. Les gars de l'Unité 8 ont projeté de cambrioler une remise de matériel, dans une zone où le métro de Washington est en court d'extension, mais ils n'ont pas eu de chance jusqu'à hier -- et pas plus depuis. Ils ont été simplement capables de voler deux caisses de gélatine combustible, et l'une d'elles n'était pas vraiment pleine. Moins de 100 livres au total.

Mais cela a malgré tout résolu mon problème. La gélatine est assez sensible pour être initiée par l'un de mes détonateurs à l'acide fait maison, et 100 livres seront plus que suffisantes pour faire détoner quelque charge que ce soit. Si bien sûr l'Unité 8 trouve plus d'explosifs, en admettant qu'ils soient en mesure de le faire.

J'ai bourré quatre livres de gélatine dans une boîte de compote vide, en plaçant les piles et la minuterie sur le haut de la conserve. J'ai relié le tout à un petit interrupteur situé au bout d'un câble de 20 pieds. Quand nous chargerons le camion d'explosifs, la boîte de conserve sera placée à l'arrière, au sommet des deux caisses de gélatine. Nous pratiquerons de petits trous dans les parois de la remorque et de la cabine, pour faire passer le câble et l'interrupteur dans la cabine.

Soit Henry, soit George -- probablement Henry -- conduira le camion jusqu'à la zone de réception des marchandises dans l'immeuble du FBI. Avant de sortir de la cabine, il

enclenchera l'interrupteur qui fera démarrer la minuterie. Dix minutes plus tard, les explosifs seront initiés. Si nous avons de la chance, se sera la fin de l'immeuble du FBI -- et du nouveau complexe gouvernemental d'ordinateurs, à trois milliards de dollars dépensés pour leur système de passeport interne.

Il y a six ou sept ans de cela, lorsqu'ils ont commencé les premiers "procès montgolfière," pour tester la réaction du public confronté au nouveau système de passeport, ils dirent que leur intention était de détecter les étrangers illégaux et ainsi de pouvoir les expulser.

Même si quelques citoyens avaient judicieusement flairé la véritable machination, la plupart des autres se sont satisfait des explications du gouvernement. De cette manière, de nombreux membres de syndicats, qui voyaient dans ces étrangers clandestins une menace pesant sur leurs emplois par ces temps de chômage important, pensèrent que l'idée était excellente. Les libéraux, quant à eux s'y opposaient généralement, estimant cette disposition "raciste" -- les immigrés clandestins étant tous virtuellement des sous-hommes. Plus tard, lorsque le gouvernement a garanti la citoyenneté automatique à tous ceux qui, après avoir franchi la frontière Mexicaine, ont résidé dans notre pays pendant deux ans, l'opposition libérale s'est évaporée -- exception faite d'un noyau dur de libertaires, toujours sur leur garde.

De plus en plus, il devint facile pour le Système de décevoir et de manipuler le peuple américain -- du moins les "républicains" relativement naïfs, ou les pourris et pseudo-sophistiqués "libéraux". Même les libertaires, fondamentalement hostiles à tout gouvernement, furent intimidés à l'idée de lui emboîter le pas, quand Big Brother a annoncé que le nouveau système de passeport était nécessaire afin de pourchasser et de mettre hors d'état les "racistes" -- comme ils nous appellent.

Si la liberté du peuple américain était la seule chose en jeu, l'existence de l'Organisation serait à peine justifiée. Les américains dans leur ensemble ont perdu le droit d'être libres. L'esclavage est un état juste et mérité pour un peuple comme le nôtre, devenu faible, indulgent et crédule. En fait nous sommes d'ores et déjà des esclaves. Nous avons permis à une minorité étrangère aussi habile que diabolique, d'enchaîner nos esprits et nos âmes. Ces chaînes spirituelles sont pourtant une marque d'esclavage bien plus authentique que les chaînes d'acier qui serreront bientôt nos cous.

Pourquoi ne nous sommes-nous pas rebellés il y a 35 ans de cela, quand ils nous ont dérobé nos écoles pour commencer à les convertir en des jungles racialement mélangées? Pourquoi avons-nous gobé leurs bobards sur les bienfaits des vaccins et de toutes leurs expériences "médicales?" Pourquoi avoir accepté de manger, boire et respirer leur produits toxiques? Pourquoi ne les avons-nous pas expulsé de notre pays il y a 50 ans au lieu de les laisser nous utiliser comme chair à canon au cours de leur guerre mondiale, simplement pour subjuguier l'Europe et instaurer le Gouvernement Mondial?

Plus encore, pourquoi ne nous sommes-nous pas rebellés il y a 3 ans quand ils commencèrent à nous prendre nos armes? Pourquoi ne nous sommes-nous pas levés dans une furie légitime et n'avons-nous pas rassemblé tous ces arrogants étrangers dans les

rues pour trancher la gorge de chacun d'eux? Pourquoi ne les avons-nous pas fait rôtir dans d'immenses brasiers au coin de chaque rue d'Amérique? Pourquoi n'avons-nous pas mis un terme définitif aux agissements de cet infect clan éternellement arriviste, cette peste issue des égouts de l'Orient, au lieu de le laisser impunément nous injecter leurs saloperies transgéniques, puis nous désarmer pour mieux nous asservir?

La réponse est simple. Nous nous serions rebellés si tout ce que nous avons subi durant ces cinquante dernières années nous avait été infligé en une seule fois. Mais comme les chaînes qui nous entravent ont été forgées, imperceptiblement, maillon par maillon, nous nous y sommes soumis. L'addition de chaque nouveau maillon à la chaîne n'a jamais été suffisant pour déclencher un gros tapage. Au plus nous avons continué sans protester, au plus un nouvel échelon a été gravi.

Une chose que les historiens devront déterminer -- si jamais les hommes de notre race survivent pour écrire l'histoire de cette période -- c'est l'importance de la préméditation et celle du hasard qui nous ont fait passer d'une société d'hommes libres à un troupeau de bétail humain.

Ceci étant, pouvons-nous attribuer ce qui nous arrive, uniquement à une subversion délibérée, menée par une insidieuse propagande des médias, des écoles, des églises et du gouvernement? Ou devons-nous rejeter une large part de responsabilité sur l'inéluctable décadence -- du mode de vie débile avec lequel les occidentaux se sont glissés dans le vingtième siècle?

Probablement les deux choses ont-elles déteint l'une sur l'autre, et il sera difficile d'analyser chaque cause séparément. Le lavage de cerveau nous a rendu la décadence plus acceptable, et la décadence nous a rendu moins résistant au lavage de cerveau. Dans chacune de ces épreuves, nous avons été trop aveuglés par l'arbre pour distinguer clairement la forêt.

Mais une chose est assez claire: ce n'est plus seulement la liberté qui est en jeu. Si à présent l'Organisation faillit à sa tâche, tout sera perdu -- notre histoire, notre héritage, tout le sang et les sacrifices et tous les innombrables efforts ancestraux fournis depuis des siècles. L'Ennemi que nous combattons n'a qu'un but: détruire le fondement racial de notre existence.

L'excuse pour les échecs commis n'aura pas de sens pour la horde grouillante indifférenciée de zombies mulâtres, qui l'entendront. Il n'y aura plus d'hommes Blancs pour se souvenir de nous -- pour blâmer nos faiblesses ou pour pardonner notre folie.

Si nous échouons, cette planète retombera dans l'état où elle se trouvait il y a des millions d'années, dépourvue d'humains élevés, accomplissant sa rotation dans l'éther.

11 octobre 1991 Demain ce sera le grand jour. Malgré l'échec de l'Unité 8 pour trouver autant d'explosifs que nous voulions, nous allons quand même mener notre opération contre le FBI.

La décision finale a été prise cet après -- midi, lors d'une conférence au quartier général de l'Unité 8. Henry et moi y assistions, tout comme un staff d'officiers du Commandement de la Révolution -- ce qui indique, l'urgence avec laquelle, les responsables de l'Organisation veulent que cette opération soit menée.

D'ordinaire le personnel du Commandement de la Révolution ne doit pas s'impliquer dans les actions d'unité, à un niveau opérationnel. Nous recevons nos ordres de missions du PCW et lui en rendons compte. Des représentants du Centre de Commandement Est participent occasionnellement aux conférences, quand des affaires d'une haute importance doivent être traitées. J'ai assisté seulement deux fois dans le passé, à des réunions en présence de quelqu'un du Commandement de la Révolution. Il s'agissait à chaque fois de prendre des décisions simples, concernant l'équipement en communication de l'Organisation, qui était de mon ressort. Et ce, bien sûr, avant que nous n'entrions en clandestinité.

Ainsi, la présence du Major Williams (un pseudonyme, je suppose) à notre réunion de cet après-midi fit une forte impression sur chacun d'entre nous. J'ai été convoqué en tant que responsable du bon fonctionnement de la bombe. Henry était là, car c'est lui qui la posera.

L'ordre du jour de la réunion était l'incapacité pour l'Unité 8 d'obtenir, ce que Ed Sanders et moi-même estimions être une quantité minimale, d'explosifs pour un tel travail. Ed est l'expert en artillerie pour l'Unité 8 -- et, tout aussi intéressant, un agent spécial formé par le FBI, familier de la structure et de la disposition de l'immeuble en question.

Le plus soigneusement possible, nous avons calculé que nous devrions avoir 10 000 livres de TNT ou d'un explosif équivalent pour détruire une partie significative de l'immeuble et démolir le nouveau centre informatique au sous-sol. Au lieu de cela nous avons un peu moins de 5000 livres, presque intégralement composées d'engrais à base de nitrate d'ammonium, ce qui est beaucoup moins efficace que le TNT pour nos projets.

Après les deux caisses de gélatine, l'Unité 8 a tiré 400 livres de dynamite, provenant d'un autre hangar du métro en construction. Cela nous avait donné l'espoir de réunir la quantité nécessaire d'explosifs de la même manière. Bien que beaucoup d'explosifs soient employés tous les jours pour le métro, ils sont entreposés par petites quantités et l'accès y est très difficile. Deux des gars de l'Unité 8 ont été interpellés au moment où ils volaient de la dynamite.

Mardi dernier, arrivait la date butoir pour achever notre job, trois hommes de l'Unité 8 ont mené une expédition sur l'entrepôt d'une ferme à proximité de Fredericksburg, à environ 50 miles en direction du sud. Ils n'ont également pas trouvé d'explosifs, hormis du nitrate d'ammonium. Ils en ont taxé quarante-quatre bidons, pesant 100 livres chacun.

Mélangé avec du mazout et bien tassé hermétiquement, cela donne un bon agent explosif, quand l'objectif est simplement de faire voler des pierres et de la poussière. Mais notre plan originel à propos de la bombe requiert une puissance capable d'exploser deux

niveaux de plancher en béton armé, ce qui provoquera un appel d'air assez puissant pour faire s'écrouler la façade d'un massif et solide immeuble.

Finalement, il y a deux jours, l'Unité 8 indiqua que l'opération devait commencer. Les trois mêmes types qui avaient récupéré le nitrate d'ammonium, se rendirent dans le Maryland avec leur camion pour casser un arsenal militaire. Ed Sanders m'expliqua que nous avions un légal dans la place et qu'il serait en mesure de nous aider.

Mais jusqu'à cet après-midi, nous étions sans nouvelles d'eux et le Commandement Révolutionnaire n'était pas disposé à attendre plus longtemps. Les arguments pour et contre ce que nous devons maintenant faire sont les suivants:

Le Système est en train de nous porter de mauvais coups en continuant à arrêter les légaux, de qui l'Organisation est largement tributaire pour les finances. Si les fonds provenant de nos légaux se tarissent, nos unités clandestines seront forcées de se lancer dans des braquages à grande échelle pour l'autosubsistance.

Aussi, le Commandement Révolutionnaire estime qu'il est indispensable de porter un coup au Système immédiatement. Une explosion ne brisera pas seulement l'encerclement de nos légaux par le FBI, du moins temporairement, mais remontera également le moral de l'Organisation, tout en embarrassant le Système en démontrant notre capacité de réaction. D'après ce que Williams avait dit, je devinais que ces deux buts étaient devenus plus pressants, que notre objectif initial de mettre hors service la banque de données informatiques.

D'un autre côté, si nous provoquons une explosion n'impliquant pas de sérieux dommages à la police secrète du Système, nous n'échouerons pas uniquement dans ces nouveaux buts, car, en dévoilant à l'ennemi nos intentions et nos tactiques, il sera plus difficile d'atteindre les ordinateurs par la suite. C'était le point de vue défendu par Henry, dont le grand talent est l'habileté à toujours garder la tête froide et de ne pas se laisser distraire par les difficultés présentes, au détriment des initiatives futures. Mais il est aussi un bon soldat et c'est de bon coeur qu'il a souhaité prendre part à l'action de demain, en dépit de son avis initial, selon lequel nous devrions la reporter jusqu'à ce que nous soyons certains d'accomplir un travail impeccable.

Je pense que les personnes du Commandement Révolutionnaire sont également conscientes du danger de la précipitation, d'une action prématurée. Mais ils ont dû prendre en considération différents facteurs que nous ignorons. Williams est intimement convaincu qu'il est impératif de prendre de vitesse le FBI, sans cela ils nous écrabouilleront comme des vers de terre. Ainsi, la majeure partie de notre discussion de cet après-midi s'est limitée à la seule question de savoir quels dégâts nous pourrions provoquer avec la quantité d'explosifs dont nous disposons.

Si, en accord avec notre plan initial, nous conduisons un camion par l'entrée principale de l'immeuble du FBI et le faisons exploser dans l'aire de réception des marchandises, l'explosion aura lieu dans une grande cour centrale, bordée de chaque côté par d'épais murs, et à ciel ouvert. Ed et moi sommes tombés d'accord sur le fait qu'avec la présente quantité d'explosifs, nous ne pourrions pas endommager sérieusement la structure, dans ces conditions.

Nous pouvons causer des ravages dans tous les bureaux dont les fenêtres donnent sur la cour, mais nous ne pouvons espérer pulvériser la façade intérieure de l'immeuble, ou toucher le sous-sol, là où les ordinateurs sont situés. Quelques centaines de personnes seront tuées, mais la machine pourra continuer à fonctionner.

Sanders demanda un ou deux jours de plus, pour que son unité puisse trouver plus d'explosifs, mais leur crédibilité était affaiblie par leur incapacité à trouver ce dont on avait besoin depuis 12 jours. Avec près d'une centaine de nos légaux arrêtés chaque jour, Williams a dit que nous ne pouvions être persuadés que ces deux jours supplémentaires nous apporteraient ce dont nous aurions besoin.

Nous avons finalement décidé de tenter de placer notre bombe directement au premier niveau du sous-sol, qui est aussi une entrée de marchandises de la 10ème Rue, près de l'accès principal. Si nous faisons péter notre bombe en dessous de la cour, le confinement rendra l'effet plus destructeur. Cela devrait aussi certainement faire écrouler le plancher du deuxième niveau sur le sous-sol, enterrant ainsi les ordinateurs. De plus cela devrait couper certaines, sinon toutes, sources de communications et d'énergie, qui sont également aux niveaux inférieurs. La grosse inconnue qui subsiste est de savoir si la structure de l'immeuble aura subi assez de dommages pour être inhabitable sur une longue durée. En l'absence d'un plan détaillé de l'immeuble, d'une équipe d'architectes et d'ingénieurs en génie civil, nous pouvons simplement nous poser la question.

L'inconvénient de nous rendre au sous-sol réside dans le fait que seules très peu de livraisons y sont effectuées, et que l'entrée est généralement close. Henry est prêt à la défoncer avec le camion si nécessaire.

Voilà ce qu'il en est. Demain soir, nous en saurons plus qu'aujourd'hui.

Chapitre VII

23 octobre 1991: Ce matin c'est ma première occasion d'écrire depuis qu'avec Katherine, nous sommes allés chercher les munitions dans le Maryland, la semaine passée. Notre unité a mené à bien trois missions dans les six derniers jours.

Au total, l'Organisation s'est rendue responsable de plus de 200 incidents distincts, dans différentes parties du pays, selon les reportages diffusés aux infos. Désormais, nous sommes vraiment en plein dans une guérilla.

Lundi dernier, dans la nuit, Henry, George et moi-même avons fait une descente sur le *Washington Post*. Ce fut une chose rapide, requérant peu de préparation, bien que nous ayons dû en discuter quelques minutes, avant d'arrêter la façon dont ça allait se faire.

Henry était partisan de s'en prendre au personnel, alors qu'en revanche, nous voulions anéantir l'une de leurs centrales de presse. L'idée d'Henry était que trois d'entre nous s'introduisent en force dans la salle de presse et dans les bureaux éditoriaux, au sixième étage de l'immeuble du *Washington Post* et tuent autant de personnes possibles, avec des grenades à fragmentation et des pistolets mitrailleurs. Si nous agissons juste avant leur bouclage de 19 h 30, nous pouvons tous les choper à l'intérieur.

George rejeta cette manoeuvre car il était trop risqué de ressortir sans plan détaillé. Des centaines de gens travaillent dans l'immeuble du *Washington Post* et le bruit des grenades et des coups de feu, attirerait probablement beaucoup de ceux qui pullulent dans les cages d'escalier et le vestibule. Si nous tentons de nous tirer par les ascenseurs, quelqu'un pourrait couper le courant, et nous serions attrapés.

Par ailleurs, on peut voir l'imprimerie du *Post* à travers une grande vitrine, depuis le hall d'entrée. Donc, j'ai fabriqué une espèce de bombe en couplant une grenade à main avec une petite mine antichar. Cet engin pesait six livres et était assez compact, mais pouvait être jeté à 50 pieds comme une grenade traditionnelle.

Nous nous sommes garés dans une allée à 100 yards de l'entrée principale du *Post*. Dès que George a désarmé le gardien, Henry a fait un trou dans la vitrine avec son fusil à canon scié. J'ai ensuite dégoupillé et jeté la mine/grenade de ma fabrication, elle s'est logée dans les rouleaux de la presse la plus proche, qui venait juste d'être mise en route pour le tirage de la nuit.

Nous avons plongé derrière un parapet pendant que la bombe explosait, puis Henry et moi avons précipitamment balancé une demi-douzaine de grenades thermites dans la salle de presse. Nous étions revenus dans l'allée, avant que quiconque sorte sur le seuil, et ainsi personne ne vit la voiture. Katherine, comme d'habitude, avait mis en oeuvre sa magie sur nos visages.

Le matin suivant , le *Post* apparut dans les rues seulement une heure plus tard que d'ordinaire, et les abonnés reçurent leurs journaux malgré tout, même si les éditions matinales étaient passées à la trappe, le *Post* n'avait apparemment pas subi les pires dommages. Nous avons uniquement ravagé une presse avec notre bombe et brûlé quelques affaires avec nos grenades incendiaires. Au nombre desquelles, un tonneau d'encre qui s'était enflammé. Pour toute récompense à nos efforts, le *Post* n'avait virtuellement pas perdu une seule de ces capacités à imprimer ses mensonges et son venin.

Nous étions assez attristés par ce résultat. Il devenait clair pour nous que nous avions pris, de manière insensée, des risques disproportionnés, par rapport aux avantages que nous pouvions raisonnablement espérer.

Nous avons décidé que, dans le futur, nous n'effectuerons plus de mission de notre propre initiative, sans en avoir précisément évalué ses objectifs et s'en être convaincus que cela en vaut la peine. Nous ne pouvons pas nous engager dans une lutte contre le système seulement pour le plaisir de combattre. Sans cela, nous ressemblerions à une armée de moucheron tentant de mettre à mort un éléphant. Chaque coup doit être minutieusement calculé, en fonction des ses effets.

L'idée d'Henry d'attaquer la salle de presse et les bureaux éditoriaux semble rétrospectivement meilleure. Nous aurions dû consacrer quelques jours à mettre au point un plan solide afin de vraiment paralyser le *Post*, au lieu de nous ruer sur ses presses, dans un raid à moitié débile. Tout ce que nous avons réussi à faire, c'est mettre en garde le *Post* contre de prochains raids plus hasardeux.

N'importe comment, nous avons dû nous racheter le matin qui suivit cette attaque. Supposant que l'équipe éditoriale avait certainement perdu une bonne partie de la nuit, dans leurs bureaux à écrire de nouvelles copies à propos des événements de la soirée. Ils devaient être chez eux à faire la grasse matinée et nous avons décidé de leur rendre une petite visite.

Après avoir jeté un oeil dans le journal, nous nous sommes penchés sur l'éditorial du rédacteur en chef, qui avait été écrit avec une animosité toute particulière à notre rencontre. Ses mots suintaient la haine talmudique. Des racistes tels que nous, disait-il, ne mérite aucune pitié de la part de la police ou de quelques bons citoyens que ce soit. Nous devrions être tiré à vue comme des chiens enragés. Quel contraste avec l'habituelle sollicitude vis-à-vis des violeurs et des assassins nègres, cela tranche avec ses tirades contre les "brutalités policières"!

Depuis son éditorial, qui était un appel au meurtre, il nous semblait que la seule chose appropriée était de lui faire goûter à son propre remède.

Henry et moi avons pris le bus à l'intérieur de la ville et ensuite, nous sommes montés dans un taxi avec un conducteur noir. Le temps de rejoindre le quartier du rédacteur, dans Silver Spring, le nègre était dans le coffre-mort.

J'attendais dans le taxi pendant qu'Henry sonna à la porte. Une femme lui demanda ce qu'il y avait et il lui répondit qu'il devait livrer un colis en provenance du *Post*, en échange d'une signature sur le reçu. Lorsque, quelques instants plus tard, le rédacteur apparut drapé dans sa robe de chambre, l'oeil glauque, Henry l'a complètement coupé en deux en lui déchargeant deux salves de son fusil à canon scié, dissimulé jusque là sous son manteau.

Mercredi nous avons tous les quatre (Katherine était au volant de la voiture) complètement détruit l'émetteur TV le plus puissant de Washington. Ce coup-là était ardu et il y a eut des moments pendant lesquels, je ne pensais pas que nous pourrions nous échapper.

Il n'est pas encore aisé de connaître les effets de notre activité sur le public. Pour la plupart ils continuent à vaquer à leurs occupations, comme ils ont toujours fait.

Tout de même, certains effets ont eu lieu. La Garde Nationale d'une douzaine d'Etats a été appelée en renfort des forces de police locales. Maintenant, il y a de nombreux gardes, en faction 24 heures sur 24, devant chaque bâtiment du gouvernement à Washington. Il en est de même pour les offices de presse, dans quantité de villes et aux domiciles de centaines de fonctionnaires.

D'ici une semaine, je suppose que chaque député, chaque juge fédéral et tout bureaucrate depuis la secrétaire, jusqu'au plus haut niveau, s'assureront en permanence les services d'un garde du corps. Tous les sacs de sable, les mitrailleuses et les uniformes kakis, que tout le monde commence à voir un peu partout dans Washington, peuvent aider le public à ouvrir les yeux -- même si je suis certain que la situation est bien moins dramatique dans l'Iowa qu'ici.

Notre plus grande difficulté est que le public nous perçoive, nous et nos actes, seulement à travers les médiats. Nous sommes en mesure de causer suffisamment de nuisance pour que les médiats ne puissent nous ignorer ou minimiser notre impact, alors ils emploient la tactique inverse. Celle-ci consiste à submerger l'opinion de distorsions, demies-vérités et mensonges à notre encontre. Pendant les deux dernières semaines ils nous ont placé sur le grill, en essayant de convaincre tout le monde que nous sommes une incarnation du diable, une menace pour tout ce qui est décent, noble et respectable.

Ils ont déchaîné la toute puissance des médiats contre nous; ils ne se sont pas contentés de traiter les sempiternels sujets de reportages tronqués, car de longs articles de "rétrospective" ont trouvé leur place dans les suppléments du dimanche. Le tout agrémenté de photographies truquées, censées représenter des réunions et des activités de l'Organisation, des débats "d'experts" sur le plateau de chaînes TV -- la totale! Quelques unes des histoires qu'ils ont fabriquées sur notre compte sont véritablement incroyables, mais j'ai peur que le public américain soit suffisamment crédule pour tomber dans le panneau.

Ce qui se produit à présent est une réminiscence de la campagne orchestrée contre Hitler et les allemands depuis les années 40: les histoires d'Hitler entrant dans des rages folles au point de mordre les tapis, les plans germaniques d'invasion de l'Amérique, les bébés écorchés vifs pour fabriquer des abats-jour et transformés en savonnettes. Les bobards des filles kidnappées et placées dans des "haras" nationaux-socialistes, sans oublier la loufoque légende des chambres à gaz et leurs très lucratifs six millions. Les juifs ont réussi à convaincre le peuple américain de l'authenticité de ces mythes. Le résultat de la seconde guerre mondiale fut une boucherie pour les millions des meilleurs de notre race, ainsi le placement de l'Europe Centrale et de l'Europe de l'Est, dans un gigantesque camp de concentration communiste.

Maintenant, il semble bien que le Système ait de nouveau décidé de déclencher un état d'hystérie dans le public, en nous représentant comme une menace plus importante que celle que nous représentons en réalité. Nous sommes les nouveaux allemands.

Ainsi, le Système coopère mieux encore que nous ne l'imaginions, pour exciter la conscience populaire vis-à-vis de notre lutte. Le plus énervant dans tout cela, c'est que je suspecte fortement les plus hauts échelons du Système de n'être pas autant embarrassés par nos actions, qu'ils le prétendent. Ils se servent cyniquement de ce prétexte pour faire passer certains de leurs programmes, tels que le projet de passeport interne.

Notre unité a reçu pour consigne générale -- directement après l'explosion du FBI -- de combattre les médias de notre zone par l'action directe, tout comme d'autres unités qui ont été désignées afin de prendre pour cible, divers tentacules du Système. Mais il est clair que nous ne gagnerons pas, par la seule action directe; ils sont trop nombreux par rapport à nous. Nous devons convaincre une frange substantielle de nos compatriotes que ce que nous réalisons est tout aussi nécessaire que justifié.

Dernièrement, nous nous sommes attelés à la propagande, et nous n'avons pas été brillants. Les Unités 2 et 6 étaient, à l'origine, responsables pour le secteur de Washington, et j'ai compris que les gars de l'Unité 6 avaient déversé des tonnes de tracts dans les rues; Henry en a ramassé un sur le trottoir hier. J'ai bien peur que de simples tracts ne constituent pas réellement une avancée, par comparaison avec les moyens des mass-médias du Système.

Notre effort de propagande le plus spectaculaire a eu lieu mercredi dernier, et il s'est achevé dans une grande tragédie. Le même jour notre unité a fait sauter une station de télé, trois hommes de l'Unité 6 se sont introduits dans une station de radio et ont commencé à émettre un appel pour que le public rejoigne l'Organisation dans son combat pour renverser le Système.

Ils avaient préenregistré leur message sur une cassette, et ils avaient barricadé les portes de la station, après avoir enfermé tous les employés dans une remise close. Ils voulaient prendre la fuite pendant que leur cassette tournait encore, espérant que la police penserait qu'ils étaient toujours à l'intérieur et qu'elle balancerait des gaz lacrymogènes pour les déloger -- ce qui leur laisserait un quart d'heure, ou plus, d'antenne.

Mais les flics se sont pointés plus tôt que prévu et ils ont pris d'assaut la station presque immédiatement, piégeant nos hommes à l'intérieur. Deux ont été blessés à mort dans le combat qui s'ensuivit, et le troisième n'a pas grande chance de survivre à sa capture. Le message de l'Organisation ne fut diffusé qu'un peu moins de 10 minutes.

Ce furent les premières victimes que nous ayons à déplorer, mais l'Unité 6 est décimée. Leurs survivants, deux femmes et un homme, ont emménagé temporairement dans nos locaux. Avec l'un de leurs membres aux mains de la police ils ont, bien entendu, dû abandonner leur propre quartier général sans délais. Dans l'affaire, nous avons donc perdu un des deux organes de presse de l'Organisation sur Washington, même si nous avons pu récupérer la quasi-totalité de leur matériel d'édition. De plus, nous bénéficions de leur pick-up qui sera bien utile, s'ils restent ici.

28 octobre 1991: La nuit dernière, j'ai dû accomplir la chose la plus désagréable depuis que j'ai rejoint l'Organisation, il y a quatre ans de cela. J'ai participé à l'exécution d'un mutin.

Harry Powell était le chef de l'Unité 5. La semaine dernière, quand le PCW a donné l'ordre à son Unité d'assassiner deux des plus éminents avocats et porte-parole du mélange racial -- un prêtre et un rabbin, coauteurs d'une pétition diffusée largement, exigeant du Parlement des avantages financiers spéciaux pour les couples mixtes -- Powell a refusé cette mission. Il a renvoyé une réponse au PCW, signifiant qu'il s'opposait dans l'avenir à l'emploi de la violence et que son Unité ne participerait plus à aucun acte de terrorisme.

Il a été immédiatement placé aux arrêts et hier, un délégué de chaque unité dépendant du PCW -- y compris l'Unité 5 -- a été désigné pour le juger. L'Unité 10 n'a pas été en mesure d'envoyer quelqu'un et donc 11 membres -- 8 hommes et 3 femmes -- se sont retrouvés avec un officier du PCW dans l'arrière-boutique d'un magasin de cadeaux, appartenant à un de nos "légaux". J'étais le représentant de mon Unité.

L'officier du PCW résuma le cas de Powell très brièvement. Le représentant de l'Unité 5 confirma les faits: Powell n'avait pas seulement refusé d'obéir à l'ordre d'assassinat, mais il avait ordonné aux membres de son Unité de ne pas y prendre part non plus. Heureusement, ils ne se sont pas laissés corrompre par lui.

Powell a alors disposé d'un temps de parole pour sa défense. Il le fit pendant plus de deux heures s'interrompant parfois à l'une de nos questions. Ses propos me choquèrent réellement, mais cela rendit la décision plus facile à prendre, pour chacun des participants, j'en suis certain.

Harry Powell était par définition un "responsable conservateur". Le fait qu'il n'était pas seulement membre de l'Organisation mais qu'il était devenu chef d'une Unité rejaillissait sur toute l'Organisation et pas seulement sur lui-même. Sa seule défense était que nos actes de terreur dirigés contre le Système entraînait une escalade, en "provoquant" le Système, qui prenait de plus en plus de mesures répressives.

Cela bien entendu nous le savions tous! Ou du moins je *pensais* que nous en avions tous conscience. Apparemment ce n'était pas le cas de Powell. En cela, il n'avait pas compris que l'un des buts principaux d'une politique de terreur, de tout temps et en tous lieux, fût de contraindre les autorités à prendre des mesures de représailles et à devenir plus répressives. Cela provoque un courant de sympathie d'une partie de la population envers les terroristes. Et l'autre but est de créer des troubles qui détruisent le sentiment de sécurité des populations et leurs croyances dans l'invincibilité du gouvernement.

Au fur et à mesure que Powell continuait à parler, il devenait de plus en plus clair qu'il était un conservateur et non un révolutionnaire. Il s'exprimait comme si le but le plus important de l'Organisation était de forcer le Système à instituer certaines réformes, plus que de le détruire des pieds à la tête, et de bâtir quelque chose de radicalement et de fondamentalement différent à sa place.

Il était opposé au Système parce que celui-ci taxait ses affaires trop lourdement. (Il était propriétaire d'une grosse quincaillerie avant que nous soyons contraints d'entrer en clandestinité). Il était opposé au laxisme du Système à l'égard des noirs, parce que le crime et l'émeute étaient mauvais pour les affaires. Il était opposé à la confiscation des armes à feu parce qu'il pensait avoir besoin d'un flingue pour sa sécurité personnelle. Telles étaient les motivations d'un ultra-libéral, une sorte d'individu égocentrique qui se représentait simplement le gouvernement comme une entrave à la libre entreprise.

Quelqu'un lui demanda s'il avait oublié ce que l'Organisation avait rabâché tant et plus, à savoir, que notre combat est d'assurer un futur à notre race, et que l'issue de la liberté individuelle est subordonnée à ce principe fondamental. Pour toute réponse, il dit que les tactiques violentes de l'Organisation ne bénéficiaient ni à la race ni à la liberté individuelle.

Sa réplique prouvait une fois encore qu'il n'avait rien compris de ce que nous essayions de faire. Son approbation initiale à user de la force contre le Système, était basée sur la supposition naïve que: "par Dieu, nous allons leur en faire voir, à ces bâtards!" Mais lorsque le Système, au lieu de faire volte-face, continua à serrer la vis de plus en plus fermement, Powell décida que notre politique de terrorisme allait à l'encontre des buts fixés.

Il ne pouvait pas accepter le fait que le chemin menant à nos objectifs ne pouvait être retracé. Jusqu'à présent nous avons maintenu le cap à travers la tempête déclenchée par le système et c'est ce qui conduira le bateau de l'Etat dans une voie hasardeuse. Il n'y aura ni trêve ni retour en arrière, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination et que nous ayons fait échouer ce navire, pour embarquer sur un bateau neuf.

Peut-être avait-il raison lorsqu'il déclarait que nos méthodes étaient erronées; la réaction du public nous le dira. Mais toute son attitude, tout son raisonnement étaient erronés. En écoutant Powell, je me souvenais d'un écrivain du XIX^{ème} siècle, Brooks Adams, et sa division des humains en deux classes: l'homme idéaliste et l'homme matérialiste. Powell était l'archétype de l'homme matérialiste.

Les idéologies, les desseins, la contradiction fondamentale entre la vision du monde du Système et la nôtre -- toutes ces choses ne signifiaient rien pour lui. Il ne voyait dans la philosophie de l'Organisation, qu'un vague support idéologique qui, diffusé sous forme de tracts, était tout juste bon pour gagner de nouvelles recrues. Il considérait notre lutte uniquement comme une contestation vis-à-vis du pouvoir et rien de plus. Si nous ne pouvions pas avoir l'avantage, nous devrions l'obliger à négocier avec nous.

Je me demandais combien d'autres dans l'Organisation raisonnaient comme Powell et j'en eus le frisson. Nous avons été forcés de développer nos effectifs trop rapidement. Nous n'avons pas disposé de suffisamment de temps pour inculquer aux nôtres l'attitude dévote convenant à nos aspirations et à notre doctrine. On aurait ainsi pu prévenir l'incident Powell en le détectant plus tôt.

Ainsi, nous n'avons pas eu réellement le choix pour décider du destin de Powell. Il n'y avait pas seulement à prendre en considération sa désobéissance, mais également le fait qu'il ait lui-même révélé, n'être pas fondamentalement fiable. Avoir l'un des nôtres -- et d'autant plus le responsable d'une unité -- parlant ouvertement aux autres membres de tenter de trouver un compromis avec le Système, alors que la guerre venait juste de commencer.... Il n'y avait qu'un moyen de résoudre une telle situation.

Les huit membres masculins tirèrent à la courte paille, et le sort m'a choisi avec deux autres types pour former un peloton d'exécution. Quand Powell réalisa qu'il allait être abattu, il tenta de gagner du temps. Nous lui avons lié les pieds et les poings, et nous avons dû le bâillonner lorsqu'il commença à crier. Nous l'avons conduit jusqu'à un terrain boisé, au-delà de l'autoroute, à 10 miles au sud de Washington, nous l'avons descendu à coup de flingue et l'avons enterré.

J'ai été de retour un peu après minuit, mais je n'ai pas réussi à m'endormir. Je suis très, très déprimé.

Chapitre VIII

4 novembre 1991: Ce soir au menu, une fois encore: soupe, pain et rien de plus. Notre argent est presque entièrement dilapidé, et il n'y a toujours rien en provenance du PCW. Si notre solde n'arrive pas dans les deux prochains jours, nous allons être contraint de faire une nouvelle attaque à main armée -- un projet peu enthousiasmant.

L'Unité 2 semble toujours posséder un stock illimité de nourriture, et cela irait certainement plus mal encore, s'ils ne nous avaient pas rempli la voiture de boîtes de conserves le mois dernier -- d'autant plus depuis que nous avons sept bouches à nourrir. Mais il est très risqué de rouler jusque dans le Maryland pour nous réapprovisionner en nourriture. Les risques sont trop importants de tomber dans un contrôle de police.

C'est la conséquence la plus visible -- et pour le public ce doit être de loin la plus irritante -- qui remonte à notre campagne de terreur. Les déplacements par véhicules privés sont devenus -- du moins dans la région de Washington -- un cauchemar, avec d'énormes embouteillages causés par les barrages de police. Dans les derniers jours, cette activité policière a augmenté significativement, et cela ressemble fort aux prémices des caractéristiques d'une vie future, que nous avons prévue.

A présent, ils arrêtent aussi les piétons, les cyclistes et les bus. Nous pouvons encore nous déplacer, mais bien moins facilement qu'avant.

Et encore une panne de lumière! C'est la seconde fois cette soirée que nous devons allumer les bougies. Jusqu'à cette année, les pires coupures de courant avaient lieu l'été, mais nous sommes en novembre, et nous devons encore faire face aux "temporaires" 15 % de réduction d'énergie qu'ils ont décrétée en juillet. Même le "couvre-feu" permanent ne nous épargne pas un nombre croissant de coupures.

Il est certain que cette économie d'énergie profite pourtant à quelqu'un. Quand, la semaine dernière, Katherine était assez chanceuse pour trouver quelques bougies dans les drogueries, elle devait déboursier 1,50\$. Le kérosène et l'essence pour lanterne étaient hors de prix, mais de toute manière les quincailleries n'en avaient jamais en rayon. Quand j'aurai quelque temps libre, je verrai ce que je peux improviser dans ce domaine.

Nous avons maintenu la pression contre le Système durant toute la semaine passée, engageant beaucoup d'hommes seuls dans des activités à risques peu élevés. Il y a eu par exemple, environ 40 attaques à la grenade contre des bâtiments fédéraux et des agences de presse dans Washington, et notre unité est responsable de 11 d'entre elles.

Il est depuis virtuellement impossible de pénétrer dans des bâtiments fédéraux, sauf en passant par un poste de sécurité pour subir une fouille complète, nous devons être ingénieux. A cette occasion, Henry tira simplement la goupille d'une grenade à fragmentation et la glissa entre deux cartons sur une grosse palette de marchandises attendant dehors, l'ouverture de la porte du *Washington Post*. Il la coinça de façon à ce

que le levier de sécurité fut maintenu en place par les cartons. Il ne s'attarda pas aux alentours, mais des reportages ultérieurs, diffusés aux infos, confirmèrent qu'une explosion à l'intérieur de l'immeuble du *Post* avait tué un employé et en avait blessé grièvement trois autres.

Le plus souvent cependant, nous utilisons des lanceurs de grenades bricolés avec des fusils. Ils nous donnent une portée de plus de 150 yards, mais la grenade explose toujours trop tôt, à moins que l'élément de retard soit modifié. Il faut effectivement les utiliser en cachette à moins de 100 yards de la cible.

Nous faisons feu depuis le siège arrière d'une voiture en marche. Ou bien de la fenêtre d'une pièce vide, dans un immeuble adjacent. La nuit nous tirions d'une plantation d'arbustes, dans un petit parc en face du bâtiment pris pour cible. Avec un peu de chance, on peut traverser une fenêtre et provoquer une explosion à l'intérieur d'un bureau ou d'un couloir. Mais même quand la grenade explose sur un mur extérieur, l'explosion fracasse des fenêtres, les gens sursautent et cela instaure un climat d'insécurité.

Si nous tenons bon assez longtemps, nous pouvons probablement forcer le gouvernement à boucler toutes les fenêtres des édifices fédéraux. Cela aidera certainement à réveiller la conscience des fonctionnaires fédéraux. Mais il est clair que nous ne pouvons maintenir ce genre d'activités indéfiniment. Nous avons perdu l'un de nos meilleurs activistes hier -- Roger Greene, de l'Unité 8 -- et nous en perdrons encore plus, à mesure que le temps passe.

Le Système gagnera inévitablement cette guerre d'usure, si l'on considère l'avantage numérique qu'il a sur nous.

Nous avons traité de ce problème entre nous, à plusieurs reprises et nous arrivons toujours à la même pierre d'achoppement: une attitude révolutionnaire est inexistante en Amérique, en dehors de l'Organisation. Toutes nos activités passées ne semblent rien avoir changé à ce fait. La masse populaire n'est certainement pas en total accord avec le Système -- en fait son mécontentement a même augmenté graduellement, durant les six ou sept dernières années au cours desquelles les conditions de vie se sont détériorées -- mais la masse a encore trop à perdre. Les gens bénéficient d'encore trop de confort pour accepter l'idée de révolte.

Nous souffrons également de l'image que donne de nous le Gouvernement sur le reste de la population. Nous recevons continuellement des informations émanant de nos "légaux" sur l'opinion publique. Nombreux sont les gens qui acceptent les étiquettes dont nous affuble le Système, à savoir celle de "gangsters" et de "meurtriers".

Sans une espèce de symbiose entre nous et la population, nous ne pourrions trouver de nouvelles recrues pour combler nos pertes. Comme le Système contrôle tous les médias, il paraît difficile de développer cette symbiose. Nos tracts et la prise occasionnelle d'un poste émetteur, pendant quelques minutes, ne peuvent être d'une grande utilité face au

sempiternel lavage de cerveau effectué par le Système, pour maintenir les gens sous sa coupe.

La lumière revient à l'instant -- maintenant je peux vider mon sac. Parfois, je pense que les propres faiblesses du Système provoqueront sa chute aussi rapidement avec ou sans notre aide. Les échecs continuels du pouvoir représentent seulement une fissure entre mille autres, dans cet édifice effrité que nous tentons désespérément de démolir.

8 novembre 1991: Les derniers jours ont vu des changements majeurs dans la composition de notre unité. La population de notre magasin s'est accrue jeudi dernier de quatre nouveaux membres. Mais depuis, quatre personnes nous ont quittés et nous sommes revenus au nombre initial. Toutefois notre unité s'est modifiée, ici il reste: Katherine, Bill et Carol Hanrahan, un ancien de l'Unité 6 et moi-même.

Henry et George font équipe avec Edna Carlson. Elle les a rejoints après le drame de l'Unité 6, tout comme Dick Wheeler, le seul survivant du raid de la police dans la planque de l'Unité 11 jeudi. Tous les quatre ont déménagé dans une nouvelle location du District.

Ce nouvel arrangement nous permet d'être plus productif qu'avant. Cela aussi résolve le problème personnel qui nous tourmentait Katherine et moi. Nous sommes maintenant essentiellement une unité de service technique, tandis que les quatre qui sont partis sont une Unité de sabotages et d'assassinats.

Bill Hanrahan est un mécanicien, un artisan et un imprimeur. Jusqu'à il y a deux mois, lui et Carol ont fait marcher une imprimerie dans Alexandria.

Sa femme ne partage pas son génie mécanique; mais elle est un imprimeur raisonnablement compétent. Aussitôt que nous aurons une autre presse établie ici, son job sera d'élaborer quelques uns des tracts et autres matériels de propagande que l'Organisation clandestine distribuera dans la région. Je continuerai d'être responsable de l'équipement de communication et de l'artillerie pour l'Organisation. Bill m'assistera pour l'artillerie et sera aussi notre armurier. Katherine aura encore une chance d'exercer son habileté rédactionnelle, du moins dans une certaine mesure. Elle aura la responsabilité de transformer la propagande brute, reçue du PCW sous forme de pellicules à développer, en textes et titres pour Carol. Elle pourra ainsi user de la réserve et de la façon de condenser qui la caractérise pour supprimer des passages et faire les modifications nécessaires pour le montage.

Bill et moi avons achevé hier notre montage spécial d'artillerie. Nous avons modifié un mortier de 4,2 pouces pour envoyer des projectiles de 81 mm. La transformation était nécessaire parce que nous n'avions pas pu taxer un mortier de 81 mm correspondant aux projectiles que nous avons saisis, lors d'un hold-up à Aberdeen Proving Ground, le mois dernier. Un de nos membres cependant avait un utile mortier de 4,2 pouces qu'il avait planqué loin de chez lui depuis 1940.

L'Organisation a planifié une mission très importante dans les 2 prochains jours, dans laquelle le mortier serait utilisé. Bill et moi étions sous pression pour finir le travail à temps. Notre principale difficulté fut de trouver un tube en acier à souder à l'intérieur du tube de 4,2 pouces. Nous n'avons aucun tour ou autre machine outil à notre disposition. Une fois que nous avons dégoté un fournisseur pour le tube, le reste fut assez facile et nous pouvons être fiers du résultat.

Aujourd'hui, nous avons fait un travail qui nous paraissait assez simple en théorie, mais qui en pratique, nous a donné plus de fil à retordre que nous n'avions imaginé. Il nous a fallu vider une bombe de 500 livres pour en récupérer la substance explosive. Avec beaucoup d'efforts et de jurons -- et quelques bonnes brûlures dues à l'eau en ébullition qui nous éclaboussait -- nous avons recueilli l'explosif. Puis nous l'avons versé dans quantité de canettes vides de jus de fruits, pots de beurre de cacahuète et autres conteneurs. Ce boulot nous a pris toute la journée et a éprouvé la patience de tout le monde. Nous avons fabriqué suffisamment de bombes de taille moyenne pour être tranquilles pendant des mois.

Je pense que je trouverai en Bill Hanharan un agréable compagnon d'armes dans l'exécution de nos nouvelles missions pour l'Organisation. Nous sommes dénommés Unité 6, et j'en suis le responsable. La nouvelle disposition de notre habitat est plus agréable pour Katherine et moi, maintenant que nous partageons l'immeuble avec un autre couple marié au lieu de deux célibataires.

J'ai écrit "un autre couple marié" mais, naturellement, c'était une erreur car Katherine et moi n'étions pas formellement mariés. Depuis les deux derniers mois -- et plus particulièrement les 2 et trois dernières semaines -- nous avons pourtant vécu tant de choses ensemble et sommes devenus tellement dépendants l'un de l'autre, qu'un lien aussi fort que le mariage s'est développé entre nous.

Dans le passé, toutes les fois que l'un de nous avait une mission à exécuter, nous trouvions toujours un moyen pour l'effectuer ensemble. Maintenant une telle collaboration n'exige plus aucune combine de notre part.

Il est curieux de noter que l'Organisation, qui nous a imposé une vie anormale sous tous les rapports, nous ait conduits à des relations plus naturelles entre sexes opposés, qu'il n'en existait à l'extérieur.

Les membres féminins célibataires sont théoriquement égaux aux membres masculins et elles sont soumises à la même discipline. Malgré cela, nos femmes sont actuellement beaucoup plus chéries et protégées qu'elles ne le sont en général dans la société.

Prenez le viol par exemple, il est devenu un mal omniprésent de nos jours. Il a déjà augmenté à raison de 20 à 25% par an depuis 1970 jusqu'à l'an dernier, quand la cour Suprême a décidé que les lois qui faisaient du viol un crime étaient anticonstitutionnelles, parce qu'ils supposent une différence juridique entre les deux sexes. Les juges ont décidé que le viol pouvait seulement être poursuivi sous les statuts d'agression non sexuelle.

Autrement dit, le viol est réduit, d'après les statuts, à un simple coup de poing dans le nez! Dans le cas où le préjudice physique ne peut être prouvé, il est à présent virtuellement impossible d'obtenir une arrestation ou même des poursuites judiciaires. Le résultat de ce mal juridique a été que les viols ont grimpé en flèche au point que les statistiques ont récemment estimé qu'une Américaine sur 2 peut s'attendre à être violée au moins une fois dans sa vie. Dans nos grandes villes, les statistiques sont encore moins réjouissantes.

Le Mouvement de Libération de la Femme a accueilli ce progrès avec consternation. Ce n'est pas exactement ce qu'elles escomptaient obtenir quand elles ont entrepris leurs manifestations pour l'égalité, il y a 20 ans. Plus exactement: il y a consternation au sein de la base de tels groupes, mais je soupçonne que leurs leaders, dont beaucoup sont juives, en connaissaient l'issue dès le début.

Les porte-parole des droits civils des noirs ont quant à eux fait l'éloge de la décision de la Cour Suprême. Les lois relatives au viol, disaient-ils étaient racistes, car un nombre disproportionnellement élevé de noirs était responsable de ces atrocités.

De nos jours, les gangs de voyous noirs rôdent dans les parkings et dans les cours de récréation. Ils errent dans les couloirs d'immeubles, dans les appartements, cherchant une distraction, une femme blanche isolée ou un citoyen désarmé. Les gangs violent dans les classes et les cours d'écoles, c'est devenu un nouveau sport très populaire. Quelques femmes, particulièrement libérales, peuvent trouver que cette situation fournit une certaine satisfaction à leur masochisme, une voie d'expiation pour leur sentiment de culpabilité raciale. Mais pour la femme blanche normale, c'est un cauchemar quotidien.

Un des aspects les plus repoussants de la chose est que de jeunes blancs, au lieu de combattre cette nouvelle menace pour leur race, ont décidé de la rejoindre. Les violeurs blancs sont devenus chose commune, il y eut même des cas où ils avaient intégré des gangs de violeurs.

Les filles ne restent pas entièrement passives. La débauche sexuelle de toutes sortes de la part de jeunes hommes et femmes blancs -- et même d'enfants et d'adolescents -- ont atteint un niveau qui il y a seulement 2 ou 3 ans aurait paru inimaginable. Les homosexuels, les fétichistes, les couples mixtes, les sadiques, les exhibitionnistes -- encouragés par les médias -- affichent au grand jour leur déviance, et le public se joint à eux.

La semaine dernière, quand Katherine et moi sommes allés au District pour récupérer les salaires pour notre unité, il s'est produit une petite anecdote désagréable.

Comme nous attendions à un arrêt de bus sur le chemin du retour, j'ai décidé de courir vers le bureau de tabac pour acheter un journal. J'étais parti depuis à peine 30 secondes, quand je me suis retourné pour faire signe à Katherine. J'ai alors vu un jeune métis avec une coupe "Afro" (style très en vue chez les jeunes dégénérés) qui raillait Katherine avec des obscénités, en dansant autour d'elle comme un boxeur.

(Note au lecteur: "Afro" se réfère à la race négresse qui, jusqu'à sa soudaine disparition pendant la Grande Révolution, exerça une incroyable influence dégénérative sur la culture et le style de vie des habitants nord-américains).

Je suis revenu sur mes pas et je l'ai saisi par l'épaule. Je l'ai retourné vers moi et l'ai frappé à la gueule aussi fort que j'ai pu. Après l'avoir couché, j'eus la satisfaction primitive de voir quatre ou cinq de ses dents se détacher de sa mâchoire fracassée, dans un abondant flot de sang rouge-noir.

J'ai alors mis la main sur mon pistolet, dans ma poche, avec la ferme intention de le buter sur-le-champ, mais Katherine m'a saisi le bras et s'est retournée prudemment. Au lieu de le flinguer, je l'ai enjambé et lui ai défoncé le groin de trois coups de pieds directs, administrés de toutes mes forces. Il s'est secoué convulsivement et a émit un petit cri au premier coup de latte. Puis il est resté à terre.

Des badauds détournaient les yeux et passaient rapidement leur chemin. Sur le trottoir d'en face, deux noirs gueulaient et sifflaient. Katherine et moi nous sommes magnés jusqu'à l'angle de la rue. Nous sommes passés devant environ six immeubles en marchant, puis nous avons traversé et pris le bus à un autre arrêt.

Plus tard, Katherine m'a expliqué que le jeune était arrivé en courant vers elle, dès que j'étais parti vers la boutique. Il avait passé son bras autour de sa taille, lui avait fait des propositions et commençait à la peloter. Elle est très forte et agile et était capable de se dégager, mais il l'a empêché de me suivre dans le magasin.

D'habitude, Katherine est armée d'un pistolet, mais la journée était exceptionnellement moite pour la saison et il aurait été inopportun de se promener avec une veste. De plus elle portait des vêtements qui ne disposaient pas de poches pour camoufler une arme. Depuis qu'elle sortait avec moi, elle n'avait plus non plus de bombe lacrymogène. C'est pourtant devenu un accessoire indispensable dans la panoplie des femmes, ces derniers temps.

A ce sujet, on notera avec intérêt que les mêmes personnes qui s'agitaient d'une manière tellement hystérique pour la confiscation des flingues avant la loi Cohen, demandent à présent de rendre également hors la loi les bombes lacrymogènes. Il y a eu aussi de nombreux et récents cas, au cours desquels des nanas qui s'étaient défendues contre un violeur avec leur gazante, ont été inculpées pour attaque à main armée! Le monde est devenu tellement dingue que plus rien n'est surprenant.

Par contraste avec la situation extérieure, le viol au sein de l'Organisation est presque impensable. Mais il n'y a aucun doute dans mon esprit: si un authentique cas de viol se produisait, le coupable serait récompensé par huit grammes de plomb sans délai.

Quand nous sommes retournés dans l'atelier, Henry et un autre homme nous attendaient. Henry voulait que je lui donne un coup de main pour le montage définitif de la visée sur le mortier que nous avons modifié. Quand ils partirent, ils emportèrent le mortier avec

eux. Je ne savais par encore sur quoi ils l'utiliseraient. Katherine et moi aimions beaucoup Henry, et sa présence nous manquera dans notre nouvelle unité. C'est le genre de personne dont le succès de l'Organisation dépendra en dernier lieu. Katherine avait déjà transmis à Henry une bonne partie de son savoir en ce qui concerne le maquillage et le déguisement, et quand il est parti avec le mortier, elle lui a donné la plus grande partie de son stock de perruques , barbes et produits de beauté.

Chapitre IX

9 novembre 1991: Quelle journée! A 14 heures une session extraordinaire du congrès s'est réunie pour écouter le Président. Il demandait une législation spéciale qui permettrait au gouvernement d'anéantir le racisme et le terrorisme plus efficacement. Il avait l'intention de demander au congrès où en était la loi sur le passeport interne, qui se faisait attendre depuis longtemps. Depuis la destruction, le mois dernier, de l'ordinateur qui devait être utilisé pour le programme du passeport, le gouvernement semble impatient que les choses avancent.

Le Capitole était cerné de toutes parts, par environ 4000 agents secrets et soldats armés en uniforme. Les Jeeps équipées de mitrailleuses étaient partout. Il y avait même deux chars et plusieurs unités de défense antiaérienne. Les membres de la presse et le personnel du congrès sont passés à travers trois rangs séparés de barricades et de fil de fer barbelés, tous ont été fouillés entièrement au cas où il y aurait des armes. Les hélicoptères ronflent au-dessus de nos têtes.

En fait le gouvernement exagérait délibérément le dispositif de sécurité pour rendre plus intense le caractère d'urgence du moment. Je suis sûr que le spectacle de toutes les troupes armées aux alentours du Capitole ne laissait aucun doute dans l'esprit des téléspectateurs. Il y a une situation d'urgence dans ce pays qui nécessite des mesures draconiennes de la part du gouvernement.

Les caméras s'apprêtaient à diriger leurs objectifs sur la scène, en dehors du Capitole où le Président devait parler, lorsqu'une salve de mortier explosa -- bien que sur le coup, personne n'ait réalisé ce que c'était -- à environ 200 yards au nord-ouest de l'immeuble. Les téléspectateurs entendirent l'explosion mais ne pouvaient rien voir sauf un nuage de fumée grise, flottant au-dessus du Capitole.

Il y eut une confusion générale dans les secondes qui suivirent. Les soldats avec leurs masques à gaz couraient précipitamment dans un sens, pendant que les agents secrets crispés, couraient, l'arme à la main dans une autre direction. Le présentateur annonça hors d'haleine à la TV que quelqu'un avait posé une bombe dans l'un des parkings du Capitole.

Il parlait inconsidérément de tout en moins d'une minute. Il conjecturait sur les auteurs, comment ils étaient arrivés à mettre une bombe avec toutes les forces de sécurité, combien de personnes avaient été blessées par l'explosion et aussi diverses autres hypothèses.

C'est alors qu'une deuxième déflagration se produisit. Un projectile explosa avec un bruit sourd et une grande force à environ 50 yards devant la caméra de télévision. Elle fit presque une touche directe dans l'escouade de soldats en train d'utiliser une mitrailleuse derrière un tas de sacs de sable dans le parking est du Capitole. "C'est notre mortier," criais-je. Cela a sûrement dû soulever la même émotion chez les personnes ayant une

expérience militaire qui regardaient la scène, en constatant qu'un mortier était responsable des deux explosions.

Les mortiers sont de merveilleuses petites armes, particulièrement pour la guérilla. Ils envoient leurs roquettes silencieusement et presque à la verticale de leur cible. Ils peuvent faire feu d'un endroit couvert et personne dans la zone de la cible ne peut dire de quelle direction proviennent les projectiles.

Dans le cas présent, je devinais immédiatement que nos hommes faisaient feu d'un lieu isolé, très boisé, sur la rive ouest du Potomac, qui se trouve à environ 2 miles du Capitole. Henry et moi avons vérifié le coin il y a quelque temps pour une proposition, car un immeuble fédéral très important est d'ici à la portée d'un mortier de 81mm.

Environ 45 secondes après le deuxième coup, le troisième explosa sous le toit de l'aile sud du Capitole à l'intérieur du bâtiment. Ils connaissent maintenant la portée et les projectiles commençaient à pleuvoir à 4 ou 5 secondes d'intervalle. Pratiquement tout le monde, y compris les équipes de TV, se battait pour avoir un abri, seul un intrépide cameraman restait à son poste. Nous voyions de belles flammes et des gerbes d'acier partout, dansant à travers l'asphalte, tonnant dans les murs qui volaient en éclat, brûlant des véhicules, jaillissant tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur du Capitole, donnant libre cours à leur parcours sanglant dans les rangs de la tyrannie et de la trahison.

Tout s'est passé en 3 minutes environ, mais pendant cette durée, j'ai assisté au plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de voir.

Quel effet ça a dû faire sur les téléspectateurs regardant la scène! Il y avait beaucoup d'excitation aujourd'hui, autant à New York qu'en Californie. Le conseil de la ville de Los Angeles avait convenu de regarder l'allocution télévisée du Président s'adressant au Congrès, avant de voter leurs ordonnances antiracistes.

Juste à ce moment, le feu d'artifice démarra, quatre de nos hommes, utilisant le code d'identification de la police, se ruèrent dans la réunion du Conseil et jetèrent des grenades. Huit membres du Conseil furent tués sur le coup, et nos hommes purent s'éclipser.

A une heure matinale, à New York, l'Organisation utilisa un bazooka pour descendre un avion qui emmenait à Tel Aviv une cargaison de dignitaires en vacance, essentiellement juifs. Il n'y eut aucun survivant. (*Note au lecteur: un "bazooka" était un lanceur portable de petites roquettes, utilisé à l'origine dans l'infanterie contre les véhicules blindés durant la seconde guerre mondiale, en 60-54 AE et déjà obsolète en 8 ANE. Tel Aviv était la capitale de la Palestine durant la période d'occupation juive de ce pays infortuné dans l'ancienne ère. Les ruines de la ville sont encore trop radioactives pour une implantation humaine.*)

L'Organisation eut une journée bien remplie! J'étais enthousiasmé par ces démonstrations de nos capacités d'attaques multiples, de nos coups contre ZOG, et j'étais sûr qu'il en était de même pour tous nos camarades.

Malgré tout le bruit, la fumée et les débris causés par notre attaque contre le Capitole, on dénombrera seulement 61 personnes tuées, comme nous l'apprendrons plus tard aux infos.

Parmi elles, deux hommes du Sénat, un officiel du sous-cabinet et quatre ou cinq personnes du Congrès. Mais la valeur réelle de toutes nos attaques réside dans l'impact psychologique, non dans le nombre de morts. Cela indiquait que nos efforts contre le Système augmentaient en crédibilité. Chose plus importante encore, nous donnons une leçon aux politiciens et aux bureaucrates. Ils ont appris cet après-midi, qu'aucun d'entre eux n'était hors de notre portée. Ils peuvent s'entasser derrière les murs bétonnés et les systèmes d'alarme de leurs résidences secondaires. Ils peuvent se dissimuler derrière les fils de fer barbelés et les tanks dans leurs villes, mais quoi qu'ils fassent, nous les trouverons et les tuerons.

Tous les gardes du corps et toutes les limousines pare-balles ne peuvent leur garantir une totale sécurité. C'est une leçon qu'ils n'oublieront pas.

Maintenant, ils se déchaînent contre nous et promettent solennellement au public qu'ils nous écraseront, mais plus tard ils y réfléchiront à deux fois et certains d'entre eux seront prêts à "s'offrir une assurance-vie". La grande faiblesse du Système réside dans cette totale corruption morale.

Leurs leaders ne sont motivés que par leurs propres intérêts. Ils sont prêts à trahir les instances du Système s'ils peuvent y trouver leur compte. Pour le moment, nous ne devons pas leur laisser penser qu'ils seront tous des gibiers de potence. Nous devons les laisser croire qu'ils peuvent traiter avec nous et qu'ils pourront ainsi sauver leur peau quand le Système tombera. Seuls les juifs ne se font pas d'illusion à ce sujet.

Pour ce qui est du public, il est encore trop tôt pour connaître sa réaction devant les exploits d'aujourd'hui. Naturellement, certains d'entre eux tiendront pour acquis le rabâchage médiatique auquel ils sont habitués. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est une vie pépère avec leur bière et leur TV. Leur mentalité est le reflet des magasins de cinglés, du cinéma, et des sitcoms débiles, qui servent de soupe de sécurité au Système..

(Note au lecteur: le mot "sitcom" se réfère apparemment à un type de programme populaire durant les dernières années de l'AE). Néanmoins, nous devons mesurer avec précaution les sentiments du peuple envers le Système et envers nous, bien que la grande majorité persistera à soutenir le Système tant que leurs réfrigérateurs seront pleins. C'est pourtant dans le peuple que nous trouverons des troupes fraîches pour pouvoir compenser nos pertes.

Notre incapacité présente à recruter est source d'une grande inquiétude pour nous tous. La rumeur dit qu'il n'y a pas eu une seule nouvelle recrue dans la région de Washington depuis deux mois. Dans le même temps, nous avons perdu environ 15 % de nos forces. J'espère que la situation n'est pas aussi mauvaise partout ailleurs.

De toutes les couches de la population parmi lesquelles nous avons espéré recruter des membres, les "conservateurs" et "l'aile droite" furent la plus grosse déception. Ce sont les pires conspirateurs du monde -- et aussi les plus grands lâches. En fait leur couardise est seulement dépassée par leur stupidité.

La théorie de la conspiration qui circule parmi les "conservateurs" est que l'Organisation serait actuellement à la solde de ZOG. Nous serions des provocateurs rémunérés pour causer du grabuge et justifier ainsi la répression contre les révolutionnaires et les mesures antiracistes, que prend le Système. Si nous nous contentions d'empêcher le navire de vaciller, les choses seraient plus faciles pour tout le monde. Qu'ils adhèrent à cette théorie ou non, cela leur donne toujours une bonne excuse pour ne pas nous rejoindre. A l'autre extrémité, les libéraux à genoux ont oublié leur enthousiasme chic et radical d'il y a quelques années. Maintenant que nous nous sommes imposés comme d'authentiques radicaux, ils donnent leur réplique idéologique dans les colonnes des magazines à la mode, et la chose "in" en ce moment est d'être pro-Système.

De ce point de vue, les libéraux en dépit de leur prétention à la duperie, sont aussi idiots et aussi manipulés que les "conservateurs".

Les chrétiens sont divisés. Certains d'entre eux comptent parmi nos membres les plus dévoués et les plus courageux. Leur haine du Système est basée -- en plus des raisons qui sont les nôtres -- sur leur lucidité quant au rôle du Système qui sape et perverti la chrétienté.

Mais tous ceux qui sont encore affiliés aux principales églises nous sont hostiles. La mainmise des juifs sur les églises chrétiennes et la corruption des ministères est maintenant quasiment complète. La chaire se prostitue en prêchant la ligne des partis du Système à son troupeau tous les dimanches. Récoltent-ils pour cela 30 deniers d'argent?

Les libertaires constituent un autre groupe en proie à des divisions. La moitié d'entre eux soutient le Système et l'autre est contre lui. Ils sont généralement tous contre nous. Cependant ceux qui vouent une haine sincère contre le Système parviennent à le considérer comme une menace plus importante que l'Organisation. Comme notre crédibilité croît, de plus en plus de libertaires apporteront leur caution au Système. Il n'y a probablement rien à attendre de ces gens-là.

Non, il n'y a pas beaucoup d'espoir de faire des incursions dans les diverses branches politisées de la population. Si nous pouvions faire de nouvelles recrues, ce serait parmi ceux qui sont encore attentistes.

Le lavage de cerveau de ZOG n'a pourtant pas broyé les opinions de tout le monde. Il y a des millions et des millions de braves types qui n'ingurgitent pas cette propagande. Certains n'ont toujours pas admis le fait d'être flatté comme des animaux, tout cela pour un meilleur niveau de vie. Ils ne veulent pas être assimilés à tous ceux qui vivent uniquement pour contenter leurs besoins élémentaires.

Comment peut-on motiver ces gens pour nous rejoindre? La vie est de plus en plus laide ces derniers temps, il y a de plus en plus de juifs. Mais c'est encore relativement confortable, et le bien-être est un grand corrompeur, un grand producteur de lâches. Il semble que, pour l'instant, nous avons récupéré tous les vrais révolutionnaires américains dans notre réseau. Maintenant, nous devons apprendre à "construire" encore plus et encore plus rapidement.

14 novembre 1991: nous avons eu la visite d'Henry aujourd'hui et j'ai eu connaissance de nombre de détails relatifs à l'attaque au mortier du lundi sur le Capitole. Seuls trois ou quatre hommes ont été engagés dans cette action: Henry et les hommes qui l'ont aidé à porter le mortier et les roquettes, jusqu'à l'endroit convenu dans les bois. Ils ont préparé le tout et une fille avec un petit transmetteur était postée à quelques pâtés de maisons du Capitole, dans un parc qui servait d'observatoire. Elle transmettait les corrections de portés aux assistants d'Henry, pendant qu'il mettait la roquette dans le tube. La portée qui avait été calculée était presque parfaite.

Ils ont utilisé toutes les munitions de 81 mm qui avaient été volées à Aberdeen le mois dernier et Henry voulait savoir si je pouvais improviser pour en réaliser encore un peu plus. Je lui ai expliqué la difficulté de la tâche.

Les bombes que nous pouvons fabriquer sont déjà modérément sophistiquées. Mais des roquettes de mortier, c'est encore autre chose. Elles sont de loin trop complexes par rapport à nos capacités présentes. Je pourrais peut-être tout de même en réaliser mais ce serait plus du bricolage qu'autre chose et nous perdriions en précision. En fait, nous devons piller une autre armurerie, avec tous les risques que cela comporte, avant de pouvoir utiliser de nouveau notre mortier.

J'ai également évoqué avec Henry les bombardements irréflechis qui ont eu lieu il y a deux ou trois jours. Il y en a eu plus d'une centaine à travers tout le pays et ils m'ont intrigué à divers aspects, surtout dans le choix des cibles: banques, grands magasins, bureaux de société -- mais aussi par leur amateurisme évident. Pour chaque bombe qui explosait, il semble que la police en découvrait une qui avortait.

Henry confirma mes soupçons: les bombardements, du moins ceux de la région n'étaient pas l'oeuvre de l'Organisation. C'est intéressant, car il semble que nous avons involontairement galvanisé quelques anarchistes latents -- ou dieu sait quoi -- qui seraient restés dans l'ombre jusque-là.

Les médiats nous ont naturellement tout attribué: ce qui est un peu gênant, vu le caractère fantaisiste. Mais peut-être le phénomène en lui-même ne représente-t-il pas une mauvaise

évolution? Au moins la police secrète sera encore plus occupée et relâchera un peu sa pression sur nous.

Nous tirons les bénéfices de la croissance du nihilisme que le Système a longtemps encouragé, et qui ne semble plus lui profiter.

Aujourd'hui, j'ai eu une expérience plutôt intéressante à cet égard. J'ai dû me rendre dans Georgetown pour régler un problème de communication au sein de l'Unité 4. Georgetown, un des plus élégants quartiers de Washington, a succombé depuis les cinq dernières années à la même peste qui a transformé le reste de la nation en une jungle d'asphalte. Nombre de magasins de luxe, aux prix prohibitifs, ont fait place aux bars "gays," aux salons de massage, aux kiosques pornos, aux magasins d'alcool et autres tares capitalistes. Des ordures jonchent les trottoirs et les négros que l'on voyait rarement dans le temps, pullulent désormais.

Mais on trouve encore quelques blancs branchés qui vivent dans ce quartier. La plupart des maisons ont en ce moment les fenêtres barricadées à l'aide de planches, et beaucoup sont occupées par des bandes de squatters, principalement des marginaux et des fuyitifs. Ils mènent une existence brutale, bestiale, mendiant, la main tendue dans la rue, fouillant dans les poubelles pleines de détritius, volant. Beaucoup de filles s'engagent dans la prostitution occasionnelle. Pratiquement tous ceux qui restent chez eux sont en permanence drogués.

Depuis l'année passée, le Système a cessé d'imposer la loi concernant la drogue. L'héroïne est aussi bon marché et facile à obtenir que de simples cigarettes. Les flics laissent tranquilles toute cette racaille bien que certaines histoires impliquant des enfants soient horribles. A l'intérieur de leurs camps retranchés, de leurs immeubles barricadés, dans lesquels ils cuisinent, mangent, dorment, baisent, accouchent, s'injectent de la drogue dans les veines, et meurent du Sida ou d'overdose, ils semblent être revenus à un mode de vie préhistorique. Les cultes religieux satanistes, mettant en scène de l'encens, des incantations, et des cérémonies particulières ont cours. Des marques diverses du culte de la sorcellerie et le retour à d'anciens cultes sémitiques sont spécialement répandus. Tortures et meurtres rituels ont lieu, aussi bien que le cannibalisme rituel, les orgies sexuelles et d'autres pratiques non-européennes.

J'avais terminé mon boulot pour l'Unité 4 et je me trouvais à un arrêt de bus quand j'ai assisté à un incident banal. Deux jeunes voyous -- probablement des portoricains ou des mexicains -- étaient en train de se battre sur le trottoir avec une fille, ils essayaient de l'attirer vers un porche.

Un citoyen prudent aurait passé son chemin sans intervenir. Mais je me suis arrêté, j'ai observé la scène et me suis dirigé vers le trio. Les deux types basanés furent suffisamment distraits par mon approche pour donner une chance à la fille de se sauver. Ils me jetèrent des regards furieux et me lancèrent quelques insultes, mais ils délaissèrent la nana qui piqua un 100 mètres pour s'éloigner au plus vite de ses ravisseurs. J'ai tourné les talons et j'ai poursuivi mon chemin. La fille s'est mise à ralentir, ce qui m'a permis de

la rejoindre. "Merci" me dit-elle en m'adressant un sourire amical. Elle était vraiment très jolie mais elle était légèrement vêtue et n'avait pas plus de 17 ans.

Je bavardais avec elle à mesure que nous avançons. Une des premières informations que j'ai recueillies la concernant, était qu'elle n'avait pas mangé depuis deux jours et qu'elle était affamée. Nous nous sommes arrêtés sur ce même trottoir et je lui ai acheté un hamburger et un milk-shake. Après cela elle avait encore faim, alors je lui ai commandé un autre hamburger et des frites.

Pendant qu'elle mangeait, nous avons discuté, et j'ai récolté plusieurs renseignements intéressants. J'ai notamment appris que la vie parmi les marginaux était plus diversifiée que je ne l'aurais imaginé. Il existe des groupes qui se droguent et d'autres qui s'en abstiennent strictement. Certains clans sont mélangés racialement, alors que d'autres sont très homogènes (composés seulement de blancs par exemple). Certains sont sexuellement équilibrés, d'autres totalement dégénérés. Les bandes sont également subdivisées selon les préceptes de leur culte religieux respectif.

Elsa -- c'est son prénom -- m'indiqua qu'elle ne s'était jamais droguée. Elle avait quitté le groupe parmi lequel elle vivait, depuis deux jours, après une dispute. Elle était en train de se faire kidnapper vers un repaire de latinos, lorsque je suis arrivé par hasard.

Elle me refila également quelques bons tuyaux sur les récentes explosions qui nous intriguaient Henry et moi. Il semble que des amis d'Elsa savent que plusieurs groupes de Georgetown sont partie prenante "dans cette espèce d'affaire -- vous savez, égorger les porcs."

Elsa semble être totalement apolitique et ne paraît pas être impliquée de près ou de loin dans ces attentats. Je ne voulais pas lui poser trop de questions car elle aurait pu penser que j'étais un flic. Toutefois, je n'ai pas eu besoin de la pousser beaucoup pour obtenir des informations sur le sujet. Vu les circonstances, je ne pouvais absolument pas me permettre d'amener Elsa à notre quartier général. Je lui ai glissé un billet de cinq dollars lorsque nous nous sommes séparés et je lui ai demandé si elle trouverait une place dans un de ces groupes sans problèmes. Elle m'a dit qu'elle retournera probablement au sein de celui qu'elle vient de quitter. Elle me laissa son adresse afin que je puisse passer la voir.

En réfléchissant à cela toute la soirée, il me semble que nous pourrions obtenir quelques alliés potentiellement utiles parmi ces jeunes marginaux. Individuellement, ils ne sont pas très impressionnants, bien sûr, mais on peut peut-être les utiliser collectivement.

Chapitre X

16 novembre 1991: La riposte du Système à l'attaque au mortier de la semaine dernière s'organise. Tout d'abord, il est à présent de plus en plus difficile d'aller et venir dans une foule. La police et les soldats ont augmenté considérablement leurs points de contrôle et ils arrêtent tout le monde, aussi bien les piétons que les véhicules. Il y a des annonces à la radio toutes les heures pour avertir la population que les gens incapables d'établir leur identité, lors des contrôles seront soumis à des arrestations sommaires. L'Organisation a déjà été en mesure de fournir à certains d'entre nous des permis de conduire falsifiés et d'autres pièces d'identité, mais il faudra encore quelque temps avant que chacun de la zone de Washington en soit pourvu.

Hier Carol a assisté à une interpellation. Elle allait au supermarché pour acheter les provisions de la semaine pour notre unité, lorsqu'une patrouille de police s'est pointée pendant qu'elle réglait sa note. Ils ont posté des hommes à chaque issue et ont exigé que chacun sorte du magasin en présentant ses papiers. Juste au moment où Carol s'apprêtait à partir, il y a eu des troubles près d'une sortie. La police questionnait un homme qui n'avait apparemment pas de justificatifs d'identité sur lui et qui devenait belliqueux. Quand le flic tenta de lui passer les menottes, il le repoussa et tenta de s'enfuir en courant. Ils le plaquèrent au sol avant qu'il n'ait eu le temps de faire quelques mètres. Carol put s'éclipser avec ses courses, par une issue momentanément sans surveillance.

Tous ces contrôles ont détourné la police de son devoir. Les noirs et autres criminels s'en donnent à coeur joie. Quelques militaires ont aussi pris part à des vérifications d'identité et autres opérations de police, mais leur principale affectation reste la garde des bâtiments officiels et de toutes les infrastructures médiatiques.

Pour la circonstance, le Conseil des Relations Humaines a également vu son pouvoir étendu au même titre que celui de la police et c'est bien là le développement le plus intéressant. Ils ont délégué un grand nombre de nègres de l'assistance sociale. Dans le District et dans Alexandria ces suppléants se pavanent déjà et arrêtent des blancs dans la rue.

Il y a des rumeurs selon lesquelles ils exigeraient des pots-de-vin de ceux qu'ils contrôlent, les menaçant d'arrestation s'ils ne paient pas. Ils ont embarqué des jeunes femmes dans leur quartier général pour les questionner. Là, ils les déshabillent, les violent et les frappent, tout cela au nom de la loi. Les médiats, naturellement, ne soufflent mot de ces outrages. Les gens sont en colère et ont peur, mais ils ne savent pas quoi faire. Sans armes, il n'y a pas grand chose à espérer. Ils sont entièrement à la merci du Système.

Il est difficile de comprendre pourquoi le Système remue délibérément la boue, en faisant reprendre du service aux suppléants noirs, après les énormes remous que cela avait déjà causé il y a deux ans de cela. Nous en avons causé entre nous dans l'unité, et nos opinions

sont partagées. Chacun, sauf moi, semble considérer que les événements de lundi dernier ont paniqué le Système et que celui-ci veut employer les grands moyens.

Peut-être, mais ce n'est pas mon opinion. Ils ont eu deux mois maintenant pour se faire à l'idée d'une guérilla entre eux et nous. Cela fait presque cinq semaines que nous leur avons fait mordre la poussière pour la 1ère fois, en faisant exploser l'immeuble du FBI.

Ils savent que nos effectifs clandestins dans notre vaste nation ne peuvent dépasser 2000 hommes -- et ils doivent aussi savoir qu'ils sont en train de nous user. Je pense qu'ils ont lâché les nègres sur les blancs comme une mesure préventive. En terrifiant la population blanche, ils savent que nous aurons plus de difficultés à recruter et qu'ainsi ils précipitent notre chute.

Bill soutient, au contraire, que la réaction blanche, face aux activités renouvelées du Conseil des Relations humaines et de leur bande de "délégués," nous aidera à faire de nouveaux adeptes plus facilement. Dans une certaine mesure, c'était vrai en 1989, mais les américains blancs se sont acclimatés à la tyrannie croissante du Système qui les opprime depuis ces deux dernières années. Je crois que les derniers coups serviront plus à les intimider qu'à les soulever. Nous verrons. Pendant ce temps, il y a une montagne de travail qui m'attend. Le commandement de Washington a demandé que je fournisse 30 nouveaux transmetteurs et 100 nouveaux récepteurs avant la fin de l'année. Je ne sais pas comment je pourrais y parvenir, mais je ferais bien de m'y mettre.

27 novembre 1991: Jusqu'à aujourd'hui, j'ai travaillé nuit et jour, pour tenter de réaliser les équipements de communication qu'attend le PCW.

Il y a 3 jours -- soit mardi -- j'ai rassemblé les derniers composants dont j'avais besoin et j'ai établi une chaîne de montage dans l'atelier, en embauchant Carol et Katherine. En leur faisant accomplir quelques opérations simples dans les procédures de montage, j'ai peut-être bien repoussé mes limites.

Hier, cependant, j'ai reçu une convocation du PCW qui m'a tenu éloigné de l'atelier depuis l'aube jusqu'à 22 heures. Un des objets de la convocation était un "gage de loyauté."

J'ignorais de quoi il s'agissait avant d'arriver à l'adresse qu'on m'avait transmise. C'était la petite boutique de cadeaux, dans laquelle le procès d'Harry Powell avait eu lieu.

Un garde m'introduisit dans le petit bureau d'une réserve, au sous-sol. Deux hommes m'attendaient là. L'un d'eux était le Major Williams du Commandement Révolutionnaire, que j'avais déjà rencontré. L'autre était le Dr Clark -- l'un de nos "légaux" -- qui était psychologue dans une clinique. Williams m'expliqua que l'Organisation avait développé une méthode d'exams pour les nouvelles recrues clandestines. Sa fonction était de déterminer les vraies motivations et les aptitudes des recrues, afin d'écarter celles qui nous sont envoyées comme taupes par la police secrète. De cette manière nous pouvons également écarter ceux qui sont jugés inaptes, pour d'autres raisons.

Cependant, en plus des nouvelles recrues, un certain nombre de membres expérimentés de l'Organisation est aussi testé: à savoir, ceux qui, de part leur rôle, ont accès à des informations d'une grande valeur pour la police secrète. Ma connaissance détaillée de nos systèmes de communication me place dans cette catégorie. De plus, mon travail me met en contact avec un grand nombre de nos membres des autres unités.

Initialement, nous avions projeté qu'aucun membre d'une unité clandestine ne pourrait connaître l'identité, ou la localisation utilisée par des membres extérieurs à la sienne. En pratique nous avons sérieusement compromis ce plan. Les choses ont évolué ces deux derniers mois et il y a maintenant un grand nombre d'entre nous, dans le secteur de Washington qui pourraient trahir -- volontairement ou sous la torture -- quantité d'autres membres.

Naturellement, nous avons pris de grandes précautions dans le recrutement et l'évaluation de nos nouveaux adhérents, après les Opérations Flingues, mais rien de comparable à ce à quoi j'ai été soumis ce matin. Il y a eu des injections de diverses drogues -- au moins deux, mais j'étais déjà dans le brouillard après la première et je ne peux être certain du nombre qui a suivi -- et une demie-douzaine d'électrodes étaient fixées en des points différents de mon corps. Un éclat, une lumière vibrante remplissait mes yeux, et j'ai perdu tout contact avec mon entourage, sauf à travers les voix de mes interrogateurs.

La seule chose dont je me souviens, c'est d'être en train de bâiller et m'étirer lorsque je me suis levé d'un lit d'hôpital, presque 3 heures plus tard, bien que l'on m'ait dit que l'interrogatoire en lui-même avait duré moins d'une demi-heure. Je me sentais rafraîchi, sans séquelle apparente.

Le garde est arrivé quand j'étais debout. Je pouvais entendre des voix assourdis provenant du bureau fermé; quelqu'un était en train d'être interrogé. Et j'ai vu un autre homme assoupit sur un lit à quelques mètres du mien. Je me suis douté qu'il avait dû subir les mêmes choses que moi. Je fus conduit dans une autre salle du sous-sol, dans un minuscule box contenant seulement une chaise et une petite table en métal sur laquelle trônait une machine à écrire. Sur la table, il y avait un classeur en plastique noir de deux pouces d'épaisseur, dans lequel figuraient des rapports dactylographiés.

Le garde m'invita à lire très attentivement quelque chose dans le relieur et me dit que le Major Williams allait me rejoindre pour en discuter. Il ouvrit la porte et sortit.

Je venais tout juste de m'asseoir lorsqu'une fille m'apporta un sandwich et une tasse de café chaud. Je l'ai remercié et comme j'avais faim, j'ai commencé à mâcher le sandwich et à boire le café, tout en lisant distraitement la première page du document.

Lorsque j'eus fini la dernière page, quatre heures plus tard, j'ai constaté que les sandwiches étaient toujours intacts dans le plat, y compris le morceau entamé. La tasse de café était presque entière et froide. C'était comme si je venais juste de retourner sur terre -- dans cette pièce -- après mille ans de voyage intersidéral.

Ce que j'avais lu, c'est à dire un livre d'environ 400 pages dactylographiées, m'avait élevé hors de ce monde, hors de mon existence quotidienne. C'était comme si mon combat clandestin pour l'Organisation m'avait conduit au sommet de la plus haute montagne, de laquelle je pouvais voir le monde entier, avec toutes ses nations, ses tribus, ses races, apparaître devant mes yeux. Je pouvais voir défiler les âges devant moi, depuis la vapeur et les marécages primitifs d'il y a des centaines de millions d'années, jusqu'aux possibilités illimitées que l'accumulation des siècles et des millénaires nous a offertes.

Ce livre situait notre lutte actuelle -- l'Organisation, ses buts et ses enjeux -- dans un contexte plus vaste que ce que j'avais considéré jusque là. J'avais réfléchi à nombre de choses contenues dans ce livre avant de le lire, mais je n'ai jamais pu les rassembler toutes, pour en faire un modèle simple et cohérent. Je n'en avais jamais distingué très clairement la vision intégrale. (*Note au lecteur*: il est évident que Turner se réfère au Livre. Nous savons, selon toute vraisemblance, qu'il a été écrit approximativement dix ans avant le Livre des Martyrs dans lequel il est déjà mentionné. C'est probablement en 9 ANE, ou 1990 selon l'ancienne chronologie. Turner mentionne "pages dactylographiées," mais ce n'est pas très clair. Ou bien il se réfère à une copie, ou bien aux pages dactylographiées originelles. Si cette dernière hypothèse s'avère, nous pourrions alors être ici en présence de la seule référence exacte à la copie originelle du Livre. Plusieurs reproductions de l'original, transcrites dans des reliures appropriées et fidèles à la description de Turner, ont été découvertes et sont préservées dans les Archives. Mais les archéologues n'ont pas encore trouvé trace de l'original lui-même).

Pour la première fois, je saisisais la signification profonde de ce que nous étions en train d'accomplir. Je comprenais maintenant pourquoi nous ne pouvions échouer. Nous devons faire l'impossible pour gagner, même si beaucoup d'entre nous devaient périr dans cette aventure.

Tout ce qui a été et tout ce qui adviendra dépend de nous.

Nous sommes vraiment les instruments des Dieux, dans l'accomplissement de leur Grand Dessein. Ces mots peuvent paraître étranges dans ma bouche, moi qui n'ai jamais été mystique, ce sont pourtant des propos sincères.

J'étais encore assis là, pensant à ce que je venais de lire, quand le Major Williams ouvrit la porte. Il commença à me demander de l'accompagner, quand il remarqua que je n'avais pas fini mes sandwiches.

Il apporta une autre chaise dans la minuscule pièce, et m'invita à finir mon repas pendant que nous parlions.

J'ai appris plusieurs choses intéressantes durant notre bref entretien.

L'une d'elles concerne le fait que, contrairement à mes croyances antérieures, l'Organisation était parvenue à recruter régulièrement de nouveaux membres. Aucun de nous n'en a vraiment conscience, car le PCW a placé ses nouveaux combattants dans de

toutes nouvelles unités. C'est pourquoi des équipements de communication supplémentaires sont nécessaires.

D'autre part j'ai découvert l'importance des espions de la police secrète parmi ces nouvelles recrues. Heureusement, la direction de l'Organisation avait prévu cette menace et trouvé une parade à temps. Les responsables avaient réalisé que la seule manière pour pouvoir continuer à attirer des militants sans prendre trop de risque, consistait à leur faire passer une épreuve infaillible.

La manière de procéder est la suivante: quand nos "légaux" repèrent quelqu'un qui exprime son désir de rejoindre l'Organisation, celui-ci est immédiatement orienté vers le Dr Clark. La méthode d'interrogation mise au point par le Dr ne laisse aucune place à l'évasion ou à la supercherie. Comme le Major Williams me l'expliqua, si le candidat échoue aux tests, il ne se réveillera jamais de son petit assoupissement.

Ainsi, le Système ne peut jamais découvrir pourquoi ses espions disparaissent. Jusqu'ici, me dit-il, nous avons pris plus de trente personnes voulant nous infiltrer, y compris quelques femmes.

Je frémissais à la pensée de ce qu'il adviendrait si ma propre audition me révélait trop instable ou manquant de fidélité pour confier ce que je savais. Je vis un éclair et j'ai eu momentanément du ressentiment à l'idée que le Dr Clark, qui n'était même pas un membre clandestin, tenait entre ses mains la décision de vie ou de mort sur ma personne. Ce sentiment se dissipa rapidement, car je savais que la seule raison pour laquelle le Dr Clark n'était pas entré en clandestinité, tenait au fait que son nom ne figurait pas dans la liste des arrestations du FBI de septembre.

Nos "légaux" jouent un rôle aussi vital pour notre lutte que nous-mêmes. Ils sont indispensables pour notre propagande et notre effort de recrutement -- ils sont notre seul contact sûr avec le monde extérieur, en dehors de l'Organisation -- et ils courent même encore plus de risques d'être découverts et arrêtés que nous.

Le Major Williams semblait avoir lu dans mes pensées, car il mit sa main sur mon épaule, sourit, et m'assura que mes tests s'étaient très bien déroulés. Si bien, qu'en fait, j'allais être introduit dans une structure de choix, à l'intérieur de l'Organisation. En lisant le Livre, je venais juste d'achever ce qui était la première étape de cette initiation.

La prochaine étape eut lieu environ une heure plus tard. Six d'entre nous étaient réunis dans un large demi-cercle, à l'étage supérieur de l'échoppe. C'était après les heures d'ouvertures, et les stores étaient complètement tirés. La seule lumière provenait de deux grandes bougies, placées vers l'arrière de l'atelier. J'étais l'avant dernier à pénétrer dans la pièce. En haut des escaliers, la même fille qui m'avait apporté les sandwiches m'arrêta et me donna une tunique grossière, de couleur grisâtre avec une capuche, cela ressemblait à une robe de moine. Après avoir passé la robe, elle me montra où je devais rester et m'avertit que je devais garder le silence.

Leurs visages étant dissimulés par leurs capuches, je ne pouvais pas savoir qui de mes camarades se trouvaient dans cette étrange et petite assemblée. Comme le sixième participant passait l'entrée, en haut des escaliers, je me retournais et j'eus la surprise d'apercevoir un homme grand et corpulent, dont l'uniforme de sergent de la police métropolitaine du District de Colombia dépassait de son espèce de soutane.

Puis, le Major Williams entra par une autre porte située dans le fond. Il portait également une de ces robes grises, mais son capuchon était rejeté en arrière, si bien que les deux bougies illuminaient son visage.

Il nous parla d'une voix calme, nous expliquant que nous avions été sélectionnés en qualité de membres de l'Ordre. Nous avons passé le test de la Parole et de l'Action. Nous avons tous prouvé notre fidélité, non seulement par notre attitude vis-à-vis de l'Organisation mais aussi à travers nos actes dans la lutte pour la réalisation de la Cause.

En tant que membres de l'Ordre, nous devons être les porteurs de la Foi.

Les futurs leaders de l'Organisation seront exclusivement issus de l'Ordre. Il nous exposa également beaucoup d'autres choses, réitérant en les développant quelques-unes des idées que je venais juste de lire.

L'Ordre, nous expliqua-t-il, restera hermétique même au sein de l'Organisation, jusqu'à ce que l'aboutissement de la première phase de notre tâche soit couronné de succès. En d'autres termes jusqu'à LA DESTRUCTION TOTALE DE ZOG. Il nous indiqua le signe de reconnaissance des membres.

Puis nous avons prêté serment. Un serment puissant, émouvant qui nous a bouleversés.

Nous sommes sortis en file indienne, à intervalle d'environ une minute. La fille qui se tenait près de la porte récupéra nos tenues et le Major Williams nous remis une chaîne et un pendentif en or. Il nous avait déjà indiqués de quoi il s'agissait. A l'intérieur de chaque pendentif, se trouvait une minuscule capsule de verre. Nous aurions à le porter en permanence, nuit et jour.

A chaque fois qu'un danger serait imminent et que nous courions le risque d'être capturés, nous devrions ôter la capsule du médaillon et la porter à nos lèvres. Si nous sommes arrêtés et qu'il n'y a pas d'espoir de s'échapper immédiatement, nous devrions croquer la capsule. La mort sera indolore et presque instantanée.

Désormais, nos vies appartiennent seulement à l'Ordre. Aujourd'hui, d'une certaine manière, je me sens renaître. Je sais maintenant que je ne pourrai jamais plus regarder le monde, les gens qui m'entourent, ou ma propre existence comme je le faisais jusqu'alors.

Lorsque je me suis dévêtu pour aller me coucher la nuit dernière, Katherine a immédiatement repéré mon nouveau pendentif et m'a demandé ce que c'était. Elle voulait aussi savoir ce que j'avais fait ces derniers jours.

Heureusement, Katherine appartient à cette catégorie de personnes avec laquelle on peut être totalement franc -- elle est vraiment une perle rare. Je lui ai expliqué la fonction de la capsule et je lui ai dit que c'était indispensable car j'entretenais de nouvelles fonctions dans l'Organisation. Des fonctions dont je me gardais bien de lui livrer les détails, du moins pour l'instant. Elle réprova sa curiosité et n'insista pas.

Chapitre XI

28 novembre 1991: Une chose vraiment ennuyeuse a eu lieu cette nuit, qui pourrait avoir de fatales répercussions pour nous tous. Des jeunes camés entassés dans une voiture ont tenté de pénétrer dans l'immeuble, en pensant que celui-ci était désert. Nous avons dû décider de leur sort. C'est la première fois qu'une pareille chose se produit, mais l'aspect dépravé du lieu peut encourager d'autres troubles de ce style à l'avenir.

Nous étions tous à l'étage en train de nous restaurer, quand la voiture s'arrêta sur notre parking et déclencha l'alarme du périmètre. Bill et moi sommes descendus dans le garage éteint et nous avons mâté par un judas pour voir qui était à l'extérieur.

Les phares de la voiture se sont éteints. Un des occupants en est sorti et a cherché la porte. Il commença alors à tirer sur les planches clouées. Un autre jeune s'est extrait du véhicule pour venir lui donner un coup de main.

Nous ne pouvions voir leurs visages dans l'obscurité, mais nous parvenions à les entendre parler. C'étaient manifestement des nègres et ils avaient la ferme intention d'entrer dans ce lieu, d'une manière ou d'une autre.

Bill tenta de les décourager. Il se lança dans sa meilleure imitation de nègre et leur gueula à travers la porte: "Yo man, ce squat est déjà pris, bouge de là connard."

Les deux nègres s'écartèrent effrayés. Ils chuchotèrent en direction de la voiture et deux autres individus les rejoignirent. Le dialogue s'engagea alors entre Bill et l'un des négros. Cela donnait à peu près ça:

"On savait pas que quelqu'un était déjà là mon frère. On cherchait juste un endroit pour se piquer."

"Bon, maintenant t'es au courant, alors gicles!"

"Pourquoi tu me parles comme ça mon frère? Laisse nous entrer. On a un peu de stuff, tu veux en acheter?"

"Non, j'en veux pas. Tu ferais mieux de dégager man." (*Note au lecteur:* Les dialectes des nègres en Amérique contenaient de nombreux termes bizarres relatifs à la drogue. "Stuff" signifiait héroïne, un dérivé de l'opium relativement répandu. Les habitudes des drogués et leur argot se répandaient parmi la population blanche des Etats Unis durant la période pendant laquelle le Gouvernement imposa les mélanges raciaux, c'est à dire dans les cinquante dernières années de l'AE).

Mais Bill échoua dans sa tentative pour les décourager. Le second nègre commença à cogner sur la porte du garage de manière rythmée en psalmodiant "ouvres frère, ouvres!"

Quelqu'un dans la voiture mis la radio en marche et de la musique de bamboula commença à hurler de façon assourdissante.

Avec ce boucan, il nous fallait agir. Nous ne pouvions nous permettre d'attirer l'attention de la police ou de quelqu'un de l'entreprise d'à côté avec un tel tapage. Bill et moi avons rapidement mis au point un plan. Nous avons armé les filles de fusils de chasse, et nous les avons postées derrière des cageots d'un des côtés de l'atelier. J'ai pris un pistolet, j'ai ouvert une porte et je me suis éclipsé silencieusement à l'extérieur de l'immeuble, de façon à pouvoir prendre les intrus à revers. A ce moment, Bill annonça "très bien, très bien, j'ouvre mec, tu peux rentrer ta bagnole."

Lorsque Bill ouvrit la porte du garage, un des nègres retourna à la voiture et la fit démarrer. Bill se tenait sur un côté et gardait la tête baissée pour que les phares ne l'éclairaient pas et que sa peau blanche ne soit pas visible. Quand tout le monde fut à l'intérieur, il referma la porte mais la voiture n'était pas rentrée assez loin pour que la porte puisse être fermée complètement. De plus, le conducteur ne tint pas compte de ces indications pour avancer de quelques mètres. Un des nègres marcha vers Bill et donna immédiatement l'alarme "ce n'est pas un black," cria-t-il.

Bill alluma les lumières de l'atelier, et les filles sortirent de leur cachette, pendant que je me glissais sous la porte à demi-fermée. "Tout le monde descend de la voiture et allongez-vous face contre terre" ordonna Bill en ouvrant brusquement la porte du chauffeur. "Allez les négros, magnez-vous."

Ils jetèrent un oeil sur les quatre flingues pointés dans leur direction et obéirent sans trop protester. Deux d'entre eux n'étaient pas des négros. Quand ils furent étendus au sol, tous les six, nous avons pu voir trois noirs, une négresse et deux salopes blanches. J'ai secoué la tête, dégoûté à la vue des deux collabos, qui ne devaient pas avoir plus de dix-huit ans. Nous avons décidé rapidement de ce qu'il fallait faire. Nous ne pouvions nous permettre d'employer les fusils à cause du bruit des détonations, aussi j'ai ramassé une lourde pince, et Bill a pris une pelle. Nous nous tenions chacun d'un côté de la clique allongée, pendant que les filles les gardaient en joue. Nous avons travaillé rapidement mais efficacement, un coup derrière la nuque fut suffisant pour chacun d'entre eux.

Tout se passa bien jusqu'aux deux derniers. Le tranchant de la pelle de Bill ricocha sur le crâne d'un des nègres et alla se planter dans l'épaule d'une blanche à côté de lui, entamant sa chair mais ne lui infligeant pas une blessure mortelle. Avant d'avoir pu apporter ma pince pour la finir, la petite pute était debout en un clin d'oeil.

En entrant j'avais poussé la porte du garage aussi bas que possible, mais elle n'était pas totalement fermée, et la fille put ramper dessous. Elle se glissa sous l'étroite ouverture et détala vers la rue, et je me lançais à sa poursuite, quelques dix yards derrière elle.

Je fus glacé d'horreur lorsque je vis le trottoir balayé par un faisceau lumineux, juste en face de la fille qui courait. Un gros camion était en train de manoeuvrer dans la rue du

parking. Si la fille parvenait jusqu'à sa hauteur, elle serait entièrement éclairée et le conducteur ne pourrait pas ne pas la voir.

Sans l'ombre d'une hésitation, je la visais et fis feu sur elle. La fille tomba raide instantanément à côté de la palissade séparant notre parking de celui de l'entreprise de transports. Ce fut un coup heureux, non seulement en raison de sa précision, mais également parce que le grondement du moteur en marche l'avait masqué. Je me suis accroupi vers la chaussée, trempé de sueurs froides, jusqu'à ce que le vrombissement du camion s'éloigne.

Bill et moi avons chargé les six macchabées dans le coffre de leur voiture. Puis il roula assez loin, Carol le suivant dans son véhicule. Ils abandonnèrent leur macabre chargement sur un parking de restaurant métèque dans la ville d'Alexandria, laissant la police faire son travail!

Le travail sur les nouveaux équipements de communication était vraiment laborieux. Aujourd'hui, avant le dîner, les filles ont assemblé tellement d'éléments que je n'ai pu faire tous les réglages et les essais qui étaient de mon ressort. Si j'avais un meilleur oscilloscope et quelques autres instruments, je pourrais faire du meilleur boulot.

30 novembre 1991 En repensant aux événements de samedi, je suis surpris de n'avoir aucun remords, aucun regret pour le meurtre de ces deux salopes blanches. Il y a seulement six mois, je n'aurais pu m'imaginer en train de massacrer calmement une jeune fille, quoi qu'elle eût fait.

Mais je suis récemment devenu beaucoup plus réaliste face à la vie. Je pensais que les deux filles étaient avec les nègres, seulement parce qu'elles avaient été contaminées par le virus du libéralisme prôné dans les écoles et les églises. Il est probable que si elles avaient été élevées dans une société saine (débarrassée de cette culture judéo-chrétienne), elles auraient eu plus de fierté raciale.

Mais ces considérations sont sans rapport avec la phase actuelle de notre lutte. Jusqu'à ce que nous ayons enfin entre les mains les possibilités d'apporter un remède à cette gangrène, nous devons la combattre par tous les moyens. Exactement comme quelqu'un devrait impitoyablement éliminer les animaux malades d'un troupeau, à moins qu'il ne souhaite perdre le troupeau tout entier. L'heure n'est pas aux sentiments.

Cette leçon nous est enseignée par ce que nous avons vu ce soir au journal télévisé. Le Conseil des Relations Humaines a organisé à Chicago un gigantesque rassemblement antiraciste. Le prétexte invoqué pour cette manifestation était la protestation contre le mitraillage d'une voiture de "députés" nègres, vendredi dans le centre de Chicago en plein jour. Probablement un coup de l'Organisation. Seuls trois nègres furent descendus dans l'incident, mais le Système donna l'ordre de réprimer le ressentiment bouillonnant de certains blancs contre le Conseil et ses équipes de députés nègres. Apparemment ses "suppléants" ont perpétré bien plus d'outrages choquants contre des blancs sans défense dans Chicago, qu'ils n'en ont subi. Le rassemblement de Chicago qui a été

vigoureusement encouragé par tous les médias de la région, a impliqué presque 200.000 personnes. Plus de la moitié d'entre elles était blanche. Environ 1000 jeunes noirs arboraient les brassards du CRH, et se pavanaient avec arrogance à travers l'énorme foule, leur mission était de "maintenir l'ordre". Le ralliement avait été orchestré par les habitués politiques et les églises serviles lançant de pieux appels à l'égalité et la fraternité.

Le Système exhiba un des toms locaux, qui fit un discours fanatique appelant une fois pour toutes à écraser le "démon blanc raciste." (*Note au lecteur*: un "tom" était un nègre servant les autorités et les intérêts juifs. Expert en manipulation des masses de leur propre race, il était très bien rémunéré pour ses services. Quelques "toms" furent même employés brièvement par l'Organisation au cours des scènes finales de la Révolution, lorsqu'il fut nécessaire que des millions de noirs se soulèvent dans certaines régions urbaines).

Après cela, des agitateurs professionnels du CRH agirent à l'intérieur de la foule dans un réel délire. De jeunes juifs basanés, armés de mégaphones, connaissaient parfaitement leur affaire. Ils manipulaient la foule en braillant avec un réel désir de sang à l'encontre des racistes blancs qui pourraient tomber entre leurs mains.

En chantant "tuez les racistes" et d'autres expressions d'amour fraternel, la foule s'ébranla à travers le centre de Chicago. Les commerçants, les travailleurs, les hommes d'affaires qui se trouvaient sur le trottoir furent forcés par les "députés" noirs de rejoindre la marche. Tous ceux qui refusaient étaient frappés sans aucune pitié.

Puis des gangs de noirs pénétrèrent dans les boutiques et les bureaux situés sur l'itinéraire de la marche et ils intimèrent l'ordre à tout le monde d'aller dans la rue. Habituellement, il est seulement nécessaire de cogner sur quelques blancs entêtés, pour que les autres finissent par venir.

Comme la foule grossissait, approchant maintenant le demi-million de personnes, des noirs avec des brassards devenaient de plus en plus belliqueux: tout blanc qui ne chantait pas, ou pas assez fort, courait le risque d'être molesté.

Il y eut plusieurs incidents particulièrement violents dont les caméras de télé se firent les témoins. Quelqu'un parmi la foule lança la rumeur selon laquelle un libraire, sur le parcours, vendait des livres racistes. En une minute ou deux, un groupe de plusieurs centaines de manifestants -essentiellement de jeunes blancs cette fois-ci -- se détacha de la masse et convergea vers la librairie. Les vitrines furent brisées et des nuées de manifestants commencèrent à piller des tas de livres depuis l'intérieur en les lançant aux autres. Une agitation de fureur fut dissipée par des poignées de pages déchirées et lancées en l'air, puis un bûcher fut allumé sur le trottoir avec le reste des livres.

Un vendeur de type européen fut traîné dehors et roué de coups. Il tomba sur le pavé et la foule lui marcha dessus sautant et donnant des coups de pied.

L'écran de télévision restitua en gros plan la scène. Le visage des manifestants blancs était tordu par la haine de leur propre race!

Un autre incident fut retransmis à la télé: le meurtre d'un chat. Un gros chat blanc fut repéré dans une ruelle et quelqu'un dans la foule cria: "attrapons le chat." Une douzaine de manifestants se précipitèrent dans une ruelle aux trousses de la malheureuse bête. Lorsqu'ils réapparurent quelques minutes après, en exhibant la carcasse ensanglantée du chat, une joyeuse clameur monta de la foule en voyant ce qui s'était passé. Pure folie!

Il est impossible de décrire en quelques mots à quel point nous avons été rabaissés par ce spectacle de Chicago. Apparemment le but des organisateurs du rassemblement est atteint. Ils sont experts en psychologie et connaissent parfaitement l'usage de la terreur sur la masse, pour l'intimider. Ils savent bien que des millions de gens leur sont hostiles en leur for intérieur, mais qu'ils sont désormais trop horrifiés pour ouvrir leur gueule.

Je me demande comment notre peuple peut être aussi mou, rampant, servile envers ses oppresseurs? Comment pourrions-nous recruter une armée révolutionnaire parmi cette racaille?

Est-ce vraiment la même race que ceux qui ont marché sur la lune et atteint les étoiles il y a 30 ans? Nous sommes tombés bien bas!

Il est patent qu'il n'y aura aucun moyen pour gagner la lutte dans laquelle nous nous sommes engagés, sans que soient répandus des torrents -- de véritables rivières -- de sang humain.

La voiture, chargée de charognes, que nous avons abandonnée dans Alexandria samedi, ne fut mentionnée que très brièvement dans les informations locales et pas du tout au niveau national. J'imagine que la raison de ce silence ne tient pas à la banalité des meurtres. Ces derniers auraient pu faire les choux gras des journalistes, mais les autorités ont dû prendre en compte la signification raciale de ce fait divers et les médiats préfèrent passer sous silence ce type d'événements, afin de ne pas les encourager.

Chapitre XII

4 décembre 1991. Je suis repassé à Georgetown aujourd'hui pour parler à Elsa, la petite marginale rousse que j'ai rencontrée il y a 15 jours. La raison de ma visite était d'évaluer le potentiel de ses amis, qui pourraient éventuellement jouer un rôle dans notre lutte contre le Système.

Actuellement, un certain nombre d'entre eux, comme d'autres gens qui se trouvent dans des circonstances analogues, ont déjà engagé leur propre guerre contre le Système. Depuis le mois dernier, il y a eu une prolifération ahurissante d'incidents dans lesquels l'Organisation n'est pas impliquée.

Cela inclus des poses de bombes, des incendies, des kidnappings, des manifestations de rue violentes, des sabotages, des menaces de mort à l'encontre de personnalités influentes et même deux assassinats grandement médiatisés.

Ces différents troubles ont été revendiqués par plusieurs groupes différents. Anarchistes, rebelles, "front de libération" d'une espèce ou d'une autre, et une demi-douzaine de groupes religieux que personne ne soutient. Tous poursuivent dans ces actions des buts personnels. La plupart sont des amateurs insoucians.

L'atmosphère générale de violence révolutionnaire ainsi que la riposte gouvernementale aux activités de l'Organisation, semblent avoir provoqué l'engouement de la plupart de ces groupes.

Dans tout cela, l'aspect le plus intéressant est la preuve que l'emprise du Système sur les citoyens n'est pas totale. Naturellement, la plupart des américains sont encore en train de marcher mentalement sur les traces du Système, avec toutes les hautes prières psalmodiées par la religion télévisuelle, mais une minorité en expansion a rompu ce pacte et considère le Système comme un ennemi. Malheureusement cette hostilité est généralement fondée sur de mauvaises raisons, et il serait quasiment impossible de tenter de coordonner leurs activités.

En fait dans la grande majorité des cas, il n'y a aucune base idéologique à leurs activités - c'est simplement une façon de donner libre cours à leur frustration, sous forme de vandalisme, plutôt qu'un véritable terrorisme politique. Ils veulent juste fracasser quelque chose, infliger quelques dommages aux gens qu'ils prennent pour responsables de ce monde invivable dans lequel ils évoluent. Le vandalisme sur une si grande échelle est désormais devenu une chose contre laquelle la police politique ne pourra pas faire face très longtemps. Cela les fait enrager.

En plus de ces vandales, deux autres segments de la population jouent un rôle important dans les récents événements: les nègres séparatistes et les criminels organisés. Jusqu'il y a

encore quelques semaines, tout le monde avait admis que le Système avait finalement acheté les derniers nationalistes nègres sur le retour des années 70. Apparemment, ils étaient simplement en sommeil, occupés à leurs affaires internes. Mais maintenant, ils voient l'occasion de placer quelques bons coups. Il semble qu'ils sont allés principalement dynamiter les bureaux de certains groupes de toms. Cette joyeuse bande de négros s'est mutuellement tiré dessus, et a organisé un beau merdier dans la Nouvelle Orléans la semaine dernière, au cours duquel de nombreuses vitrines furent brisées et pillées. Souhaitons qu'ils acquièrent encore plus de pouvoir! Black is beautiful!

La Mafia ainsi que deux ou trois syndicats des travailleurs qu'elle contrôle, et deux autres groupes criminels organisés, ont misé sur le désordre et l'inquiétude du public pour une augmentation substantielle de leurs activités. Quand la Mafia promet à un homme d'affaire ou un négociant de mettre une bombe dans leur bureau, à moins qu'ils ne crachent de l'argent pour s'assurer une protection, l'argument fait mouche, bien plus qu'il n'y a quelques mois. Le kidnapping est devenu une grosse industrie. Les flics sont trop occupés à bosser sur des affaires politiques, et se soucient peu d'importuner les assassins professionnels, c'est donc une super opportunité pour eux. En observant ces choses froidement, nous en sommes venus à souhaiter une montée en flèche du crime, depuis qu'il aide à saper la confiance du public envers le Système. Mais le jour viendra où nous mettrons la main sur ces éléments que les juges corrompus par le Système ont choyé si longtemps, nous les collerons au poteau sans trop de cérémonie -en compagnie de ces mêmes juges.

Je suis allé à l'adresse qu'Elsa m'avait indiquée, -- c'était une entrée de sous-sol dans ce qui fut un élégant hôtel particulier -- et j'ai demandé à voir Elsa. Je fus accueilli par une jeune femme manifestement enceinte, qui tenait un enfant brailant dans ses bras. Quand mes yeux se sont adaptés à la faible lumière, j'ai pu constater que tout le sous-sol était utilisé comme une aire de vie commune. Couvertures et draps étaient attachés aux tuyaux qui couraient tout le long du plafond bas, faisant grossièrement office de cloison. Le tout était partagé en une demi-douzaine de recoins et de niches, figurant des aires de repos semi-privées. Il y avait également quelques matelas sur le sol. Il n'y avait aucun meuble, pas même une chaise, hormis une table de jeux de casino située près de l'évier de la blanchisserie, où deux jeunes femmes lavaient de la vaisselle.

Contre l'un des murs se trouvait un ancien poêle à bois qui dégageait à lui seul suffisamment de chaleur pour tout le sous-sol. Comme je l'apprendrai plus tard, l'eau courante était la seule chose d'utilité publique dont disposait la petite communauté. Ils obtenaient du combustible en récupérant les portes, les montants des fenêtres, et même les lames de parquet des étages supérieurs. Une autre communauté occupait la partie supérieure de la maison, derrière une porte en acier barricadée à la cime des escaliers du sous-sol. Mais comme ils s'adonnent souvent à de furieuses parties de drogue, ils sont dans l'incapacité de repousser les pillards de combustible, venus des étages inférieurs. Les habitants du sous-sol s'abstiennent de drogues dures et se considèrent comme supérieurs aux gens du dessus. Ils préfèrent néanmoins résider dans le sous-sol crasseux, car il est plus facile à chauffer et à protéger que les étages, les seules fenêtres étant

minuscules, donc trop petites pour laisser pénétrer un individu hostile. De plus, il y fait relativement frais en été.

Lorsque je suis entré, sept ou huit d'entre eux étaient vautrés sur des matelas et regardaient des jeux débiles sur un poste de TV alimenté par batterie. Ils fumaient des joints. L'endroit tout entier était imprégné par une odeur nauséabonde de bière frelatée, de marijuana et de linge sale. (Ils ne considèrent pas la marijuana comme une drogue). Deux petits enfants d'environ 4 ans complètement nus, se battaient en se roulant par terre près du poêle. Un chat gris était confortablement perché sur l'un des tuyaux près du plafond, me dévisageant curieusement. Les types sur les matelas, après un rapide coup d'oeil, ne firent pas attention à moi. J'ai pu voir que l'un des visages éclairés par la lueur de l'écran de télé était celui d'Elsa. La fille qui m'avait ouvert la porte cria son nom, et aussitôt une des couvertures-cloisons s'écarta et la tête d'Elsa ainsi que ses épaules dénudées apparurent brièvement. Elle poussa un petit cri de joie en me voyant, replongea rapidement derrière sa couverture, et réapparut un instant plus tard dans une robe démodée. Elle sortit et vint vers moi, puis elle m'embrassa rapidement de manière amicale, et m'offrit une tasse de café fumant, qu'elle versa d'une bouilloire. J'acceptais avec reconnaissance ce café, car le trajet depuis l'arrêt de bus m'avait complètement frigorifié. Nous nous sommes assis sur un matelas inoccupé près du poêle. Le son de la TV et les cris du bébé et des deux mômes se chamaillant nous ont permis de parler en relative intimité.

Nous avons discuté de beaucoup de choses, car je ne voulais pas immédiatement aborder le véritable sujet de ma venue. J'ai appris encore beaucoup sur Elsa et les types qui vivaient avec elle. Certaines des choses dont j'ai eu connaissance m'ont attristé, et d'autres m'ont profondément choqué.

J'étais peiné par l'histoire personnelle d'Elsa. Enfant d'une famille bourgeoise, son père est (ou était, car elle n'a plus été en relation avec sa famille depuis plus d'un an) l'auteur de discours d'un des plus puissants sénateurs de Washington. Sa mère est notaire pour une fondation gauchiste dont la principale activité est d'acquérir en bloc des maisons de blancs, dans les environs des banlieues, et d'y installer des familles de nègres parvenus économiquement.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, Elsa avait été très heureuse. Sa famille avait vécu dans le Connecticut jusqu'alors, et elle fréquentait une école privée pour jeunes filles. (Les écoles non mixtes sont désormais illégales). Elle passait ses vacances d'été avec ses parents dans une résidence secondaire sur la plage.

Son visage s'empourpra lorsqu'elle décrivit les bois et les sentiers autour de leur propriété et les longues promenades qu'elle y faisait. Elle possédait son propre voilier et appareillait souvent sur une minuscule île au large pour de longs pique-niques solitaires, allongée au soleil en rêvassant.

Puis la famille a déménagé pour Washington et la mère a insisté pour prendre un appartement près de Capitole Hill, où le voisinage était à prédominance noire, plutôt que

de vivre dans une banlieue blanche. Elsa était l'un des quatre seuls étudiants blancs du lycée où elle fut inscrite.

Elle se développa très tôt. Sa chaleur naturelle, son ouverture d'esprit et sa nature libre combinée à son charme physique évident faisait d'Elsa une fille sexuellement attrayante, malgré ses 15 ans. Il résulta de cela que les nègres la harcelaient continuellement, ne lui laissant pas de répit. Les négresses, en voyant cela, haïssaient furieusement Elsa et s'employèrent à la martyriser de toutes les façons possibles.

Elsa n'osait ni aller en salle d'études, ni s'éloigner un instant de la vue des profs, dès qu'elle franchissait le seuil de l'établissement. Elle comprit bientôt que les enseignants n'offraient pas de réelle protection, lorsqu'un jour, l'adjoint nègre du principal la coinça dans son bureau et tenta de mettre une main sous sa robe.

Chaque jour, Elsa rentrait chez elle en pleurs et priait ses parents de l'envoyer dans une autre école. La réponse de sa mère était de lui crier dessus, de la gifler et de la traiter de raciste. Si les noirs l'importunaient, c'était sa faute -- pas la leur. Elle dut tenter difficilement de se faire des amies parmi les négresses.

Son père ne lui offrait guère plus de réconfort, même lorsqu'elle lui relata l'incident avec l'adjoint du principal. Le problème l'embarrassait et il ne voulut pas en entendre d'avantage. Son libéralisme était plus passif que celui de son épouse et il était généralement intimidé par cette femme totalement "libérée" pour se prononcer sur des questions touchant à la race. Il se comporta de même lorsque trois jeunes délinquants métèques l'abordèrent sur le pas de sa porte, le délestèrent de son portefeuille et de sa montre, puis le cognèrent à terre en lui cassant ses lunettes. La mère lui interdit d'appeler les flics pour porter plainte. Elle considérait le fait même de penser à porter plainte comme quelque chose de "fasciste". Elsa supporta la situation durant trois mois et s'enfuit de chez elle. Elle fut acceptée dans une petite communauté, celle dans laquelle elle vit toujours, et ayant une prédisposition fondamentale à la bonne humeur, elle a appris à être passablement heureuse de son nouveau sort.

Puis, il y a un mois environ, un problème est survenu qui a fait que nous nous sommes rencontrés. Une nouvelle fille, Mary-Jane, a rejoint leur groupe, et il y a eu une tension entre elles deux.

Le garçon avec lequel Elsa avait partagé son matelas pendant un temps, connaissait apparemment Mary-Jane, avant qu'elle n'ait rejoint leur groupe. Celle-ci a considéré Elsa comme une rivale. De son côté, Elsa s'est offusquée des efforts de Mary-Jane pour séduire son petit ami. Il en résulta des hurlements, des gifles et des cheveux arrachés lors de la lutte entre les deux filles, remportée par Mary-Jane plus teigneuse qu'Elsa.

Elsa erra dans les rues pendant deux jours -à l'époque où je l'ai rencontrée -- et enfin elle retourna à la communauté. Mary-Jane durant ce temps s'était mise à dos une des autres filles du groupe, et Elsa en tira profit en posant un ultimatum: ou bien Mary-Jane dégage, ou bien elle les quitte définitivement. Mary-Jane répondit en la menaçant d'un couteau.

"Alors que s'est-il passé ensuite?" Demandais-je

"Nous l'avons vendue," répondit simplement Elsa.

"Vous l'avez vendue?, Que veux-tu dire par là?" M'exclamais-je.

Elsa m'expliqua: "elle refusait de partir bien que tout le monde soit de mon côté, alors nous l'avons vendue à Kappy the Kike. Il nous en a donné 200 dollars et une télé."

"Kappy the Kike" était un juif nommé Kaplan, qui gagnait sa vie dans la traite des blanches. Il faisait des voyages réguliers entre Washington et New York avec l'intention d'acheter des filles fugitives. Ses fournisseurs habituels sont les bandes de "chacals" entre les griffes desquels Elsa était tombée lorsque je l'ai secourue. Ces groupes de pillards enlèvent les filles dans les rues, les gardent pour une semaine ou plus, et ensuite si leur disparition n'est mentionnée dans aucun journal, ils les vendent à Kaplan.

Ce qu'il advient des nanas après, personne ne peut le dire avec certitude. Mais l'on peut penser que la plupart sont enfermées dans des clubs privés à New-York où le pognon satisfait des désirs étranges et pervers. D'autres, selon une rumeur, seraient vendues à des groupes satanistes et douloureusement démembrées lors d'affreux rituels. En définitive, quelqu'un de la communauté avait entendu dire que Kaplan était en ville pour acheter, alors comme Mary-Jane ne voulait pas partir, ils la ligotèrent, ils localisèrent Kaplan et conclurent l'affaire.

Je pensais que plus rien ne pourrait me choquer, mais je fus horrifié par le récit qu'Elsa me fit sur le destin de Mary-Jane. "Comment," demandais-je d'un ton outragé, "pouvez vous vendre une fille blanche à un Juif?," Elsa semblait embarrassée par une évidente contrariété. Elle admit qu'ils avaient fait là une chose terrible, et qu'elle se sentirait éternellement coupable en repensant à Mary-Jane.

Pourtant il lui semblait que c'était une solution convenable pour la communauté à ce moment là. Elle trouva l'excuse, peu convaincante, selon laquelle c'était la faute de la société et pas de quelqu'un en particulier. Elle disait que, de toute manière, ça se pratiquait couramment et que les autorités étaient au courant et ne s'en mêlaient pas.

J'étais complètement dégoûté, mais la tournure de notre conversation me fournit l'entrée en matière qui convenait pour le sujet qui m'intéressait. "Une civilisation qui tolère l'existence de Kaplan et son immonde commerce doit être réduite en cendres" dis-je. "Nous devrions faire un bon feu de joie de tout cela et repartir sur des bases saines."

J'avais inconsciemment élevé la voix, suffisamment haut pour que mon dernier commentaire soit entendu par tous, dans le sous-sol.

Un individu ébouriffé se redressa de son matelas et demanda "que pouvons-nous faire!" visiblement il n'attendait pas vraiment de réponse." Kappy the Kike a été arrêté au moins une douzaine de fois, mais les flics le libèrent toujours. Il a des relations dans la politique.

Certains des plus gros juifs de New-York sont ses clients. J'ai même entendu dire que deux ou trois hommes du congrès se rendaient régulièrement dans les clubs qu'il approvisionne en marchandise humaine."

"Alors quelqu'un doit faire sauter le congrès" répondais-je.

"Je suppose que certains ont déjà essayé" dit-il d'un ton moqueur, se référant à l'attaque au mortier menée par l'Organisation.

"Et bien si j'avais une bombe maintenant, je tenterai le coup moi-même" dis-je.

"Où puis-je trouver de la dynamite?" Le type haussa les épaules et se remit devant sa télé. Alors, j'ai essayé de soutirer des informations à Elsa. Quel groupe dans Georgetown avait bien pu perpétrer ces attentats? Comment pourrai-je entrer en contact avec l'un d'eux?

Elsa essaya de se rendre utile mais elle ne savait rien. C'était un sujet pour lequel elle n'avait aucun intérêt. Finalement elle appela un des gars désœuvrés: "Harry est-ce que c'est les types de la 29ème rue, ceux qui se font appeler "Front de libération du Quart Monde" qui ont livré bataille à ces porcs?"

Cette question n'avait évidemment pas plu à Harry. Il sauta sur ses pieds, nous regarda furieusement tous les deux et sorti du sous-sol sans répondre, en claquant la porte derrière lui. Une des femmes vers l'évier, tourna autour d'Elsa et lui rappela que c'était son jour de préparer le repas de midi, et qu'elle n'avait pas encore mis les patates à bouillir sur le poêle. J'ai serré la main d'Elsa lui souhaitant une bonne continuation, et je suis parti.

Je pense que j'ai été maladroit. Il était incroyablement naïf de ma part de penser que je pourrais simplement, en entrant dans cette communauté de marginaux, les engager dans des activités violentes et illégales contre le Système. Il est évident que chaque flic en civil de Washington tente de soutirer les mêmes informations.

A présent, le bruit doit courir que je suis un flic. Je n'ai aucune chance d'établir un contact avec des militants anti-Système, dans ce milieu particulier.

Naturellement nous pourrions envoyer quelqu'un d'autre essayer de trouver ce fameux "Front de libération du quart monde" qui doit être une espèce d'enfer comparable à ici. Je me demande désormais si cela représente un quelconque intérêt. Ma visite à Elsa m'a convaincu que, parmi les gens qui partagent son mode de vie, il n'y a pas un grand potentiel, en vue d'une collaboration constructive avec l'Organisation. Ils manquent d'autodiscipline et d'idéal. Ils sont condamnés. Tout ce à quoi ils aspirent réellement, c'est de pouvoir manger et fumer. Je crois même que si le Gouvernement doublait toutes les allocations sociales, les poseurs de bombe perdraient leurs militants.

A la base, Elsa est une gosse gentille, et il doit y avoir un bon nombre de ses congénères dont les instincts sont valables, mais que l'on ne peut pas observer dans ce monde cauchemardesque. Bien que nous rejetions tous deux le monde sous sa forme actuelle, et

que nous l'ayons abandonné, dans un sens, la différence fondamentale entre les membres de l'Organisation et les amis d'Elsa réside dans le fait que nous sommes capables de nous débrouiller de manière autonome et eux pas.

Je ne peux m'imaginer Henry, Katherine ou quiconque de l'Organisation, vautrés devant la télé, en laissant le monde s'écrouler alors qu'il y a encore quelque chose à faire. C'est une différence de qualité humaine, probablement d'origine génétique.

Mais il y a plus que cette sorte de qualité qui soit importante pour nous. La plupart des américains se débrouillent encore, tant bien que mal. Ils n'ont pas abandonné parce qu'ils manquent d'une certaine sensibilité -- une sensibilité qui, je le pense, est partagée à la fois dans l'Organisation et par Elsa et ses potes -- une sensibilité qui nous permet de reconnaître l'odeur putride de cette société décadente qui nous bâillonne. Les baptisés au sécateur qui sont aux commandes, tout comme nombre de non-coupés, ne pourront jamais sentir cette puanteur, tout simplement parce qu'elle émane d'eux. Les juifs peuvent mener les goïm dans une quelconque porcherie aussi longtemps qu'ils le souhaiteront, car ils s'y adapteront toujours. L'évolution a fait d'eux des survivants expérimentés, mais a conduit à une absence totale d'estime personnelle.

Quelle fragile chose que la civilisation humaine! Combien est superficielle sa nature profonde! Seuls quelques rares êtres se hissent au-dessus de la multitude grouillante.

Sans la présence de 1 ou 2 % d'individus les plus capables, les alphas -- les plus agressifs, les plus intelligents, les plus travailleurs de nos concitoyens -- je suis convaincu que ni cette civilisation, ni n'importe quelle autre ne pourrait supporter longtemps tout cela. Elle se désintégrerait graduellement, peut-être en plusieurs siècles, et les gens n'auraient pas la volonté, l'énergie ou le génie pour en rafistoler les failles.

Peut-être que tout retournerait à son état naturel et pré-civilisé -- un état pas tellement différent de celui des marginaux de Georgetown.

Mais évidemment, même l'énergie, la volonté et le génie ne suffisent plus. L'Amérique a encore assez de ressources pour que la roue puisse tourner. Mais ces ressources semblent toutes employées à nous conduire sur le chemin de l'abysse. Les juifs sont insensibles à la laideur et à l'aspect contre-nature de la direction qu'ils nous ont fait prendre.

C'est seulement la minorité d'une minorité qui pourra sortir notre race de cette jungle et lui faire faire ses premiers pas vers une civilisation aristocratique authentique. Nous devons tout à ces rares ancêtres, qui non seulement avait cette sensibilité, mais qui ressentaient le besoin d'agir et possédaient les aptitudes pour y parvenir. Tout est lié, sans sensibilité les aptitudes ne servent à rien et sans aptitudes, le besoin d'agir demeure un rêve et une frustration. L'Organisation a sélectionné parmi la grande masse de l'humanité, ceux de notre génération actuelle qui possèdent cette rare combinaison. Nous devons maintenant faire tout ce qui est nécessaire pour l'imposer.

Chapitre XIII

21 mars 1993 Aujourd'hui, c'est un nouveau commencement. Et par une pure coïncidence, c'est aussi le premier jour du printemps. Pour moi c'est comme un retour de la mort -- 470 jours de vie côtoyant la mort. Etre de retour avec Katherine, avec mes autres camarades, capable de reprendre la lutte après tant de temps perdu -- la pensée de ces choses me remplit d'une joie indescriptible.

Tant d'événements ont eu lieu depuis ma dernière inscription dans ce journal (comme je suis heureux que Katherine ait pu le sauver pour moi!) Qu'il est difficile de savoir comment résumer tout cela. Bien, procédons dans l'ordre.

Il était environ 4 heures du matin, un dimanche, l'endroit était sombre. Nous étions tous profondément endormis. La première chose dont je me souviens, c'est que Katherine était en train de me secouer l'épaule pour essayer de me réveiller. Je pouvais entendre un bourdonnement insistant en bruit de fond. Dans cet état de semi-réveil j'ai identifié cela comme la sonnerie du réveil.

"C'est sûrement pas l'heure de se lever" ai-je grommelé.

"Il s'agit de l'alarme d'en bas" me murmura Katherine avec insistance. "Quelqu'un est à l'extérieur du bâtiment."

Cela m'a sorti de ma torpeur, mais avant que j'aie pu même poser un pied sur le sol, il y eut un grand fracas, comme si quelque chose traînant un torrent d'étincelles traversait la palissade obstruant la fenêtre de la chambre. Presque immédiatement, la pièce fut remplie d'un nuage de gaz suffocant, j'ai cru que j'allais agoniser.

Les quelques minutes qui suivirent sont un peu floues dans ma mémoire. Tant bien que mal, nous avons tous enfilé nos masques à gaz, dans l'obscurité. Bill et moi avons foncé à l'étage supérieur, laissant Katherine et Carol barricader les fenêtres des escaliers. Heureusement, personne n'avait tenté de pénétrer dans l'immeuble, mais à l'instant où nous sommes arrivés en haut des escaliers, nous avons pu entendre quelqu'un au-dehors qui avec un mégaphone nous intimait l'ordre de sortir les mains en l'air.

J'ai jeté un rapide coup d'oeil à travers un judas. La nuit était illuminée par une douzaine de projecteurs, tous braqués sur notre bâtiment. L'éclat m'empêchait de voir au-delà des lumières, mais il était assez clair que plusieurs centaines de soldats et de policiers étaient postés dehors avec tout leur équipement.

Il aurait été puéril de tenter une sortie à l'extérieur, mais nous avons disposé brièvement des barricades devant toutes les fenêtres, simplement pour décourager les pandores de tenter un assaut rapide dans nos locaux. Après cela, nous nous sommes tenus à l'écart des ouvertures, qui furent immédiatement criblés de coups de feu. Nous avons concentré, comme nous avons pu, l'essentiel de notre équipement pour le sortir par notre tunnel

d'évasion. Les blocs de ciment du mur du garage offraient une protection efficace face aux tirs d'armes légères qui venaient de toutes les directions.

Bill, Katherine et Carol ont transporté notre matos en bas, le long du sombre tunnel, pendant que je restais dans l'atelier pour réunir des choses que nous pourrions tenter de sauver. Durant 3/4 d'heure frénétiques et épuisants, ils ont amassé une montagne d'armements et d'équipements de communication dans la rigole de drainage, à l'autre bout du tunnel.

Tous trois s'occupaient du transport du matos et au moins ils n'étaient pas en danger. Durant tout ce temps les balles sifflaient à mes oreilles et j'ai été éraflé une douzaine de fois par des éclats de béton qui étaient projeté du mur par ricochets. Je n'ai pas encore compris comment j'ai pu éviter d'être tué. Je suis même parvenu à tirer quelques cartouches à travers la porte, sur nos assaillants, durant environ 5 minutes pour couvrir les autres.

Finalement nous avons pu sortir toutes nos petites armes et leurs munitions, ainsi que la moitié de nos explosifs, nos armes lourdes et nos éléments de communication. Les outils de Bill furent sauvés parce qu'il avait la bonne habitude de les garder tous ensemble dans une boîte à outils. Cependant nous avons abandonné le plus gros de mon équipement pour tester les composants, car ils étaient éparpillés dans tout l'atelier.

Nous nous sommes pressés dans la fosse à vidange et avons décidé que Bill et les filles voleraient un véhicule et chargeraient le matériel à l'intérieur. Pendant ce temps je resterai dans l'atelier pour préparer des charges d'explosifs pour une démolition totale qui recouvrirait l'accès à notre tunnel. Je leur ai donné 30 minutes, puis j'allumerai une fusée et je prendrai la fuite à mon tour.

Katherine fit demi-tour et courut rapidement à l'étage pour récupérer quelques uns de nos effets personnels -- incluant mon journal -- puis je l'ai vu s'élancer dans le tunnel pour la dernière fois.

Les portes de l'étage du bas ainsi que les planches étaient à moitié enfoncées à ce moment-là. Il y avait tellement de clarté dans l'atelier, du fait des projecteurs, qu'il devenait extrêmement périlleux de faire le moindre mouvement. J'ai travaillé nerveusement et avec précipitation pour assembler 20 charges de tritonium, dans la fosse de vidange, située juste à côté de l'entrée du tunnel. Puis j'ai amorcé le dispositif.

J'ai alors rampé le long du sol, dans la direction du mur, où étaient empilés d'autres conteneurs de 100 livres de tritonium. J'avais l'intention de raccorder les deux charges, de façon à ce que l'atelier entier tombe en ruine en une seule explosion, recouvrant tout sous les gravats. Cela prendrait au minimum deux jours aux flics pour fouiller à travers les débris et découvrir que nous nous étions échappés.

Mais je n'ai jamais atteint le mur. Je n'ai pas compris pourquoi -- et je ne saisis toujours pas ce qui s'est passé -- la charge dans la fosse à graisse a prématurément explosé. Peut-

être est-ce une balle qui en ricochant a heurté l'amorce. Ou bien peut-être est-ce l'étincelle d'une grenade à gaz lacrymogène qui est tombé à cet endroit et a allumé la fusée.

En tout cas le choc m'a assommé -- et presque tué. J'ai repris conscience sur une table d'opération dans une salle d'urgence d'hôpital. Les jours qui suivirent furent extrêmement douloureux. J'en tremble encore, rien qu'au souvenir. Je fus mené directement de la salle d'urgence à une cellule d'interrogatoire, dans les sous-sols du bâtiment du FBI. Celui-ci était seulement débarrassé partiellement des débris causés par notre attentat, sept semaines plus tôt.

Evidemment j'étais encore désorienté, mes blessures me faisaient extrêmement souffrir et j'étais manipulé très brutalement. Mes poignets étaient étroitement menottés dans mon dos. J'étais frappé à coups de poings et de pieds toutes les fois que je bafouillais ou que je ne répondais pas assez vite à une question. J'étais forcé de rester au milieu de la cellule pendant qu'une demi-douzaine d'agents du FBI me lançait des questions de toutes parts. J'aurai pu difficilement faire mieux que de marmonner avec incohérence, même si j'avais voulu coopérer avec eux.

Cependant, même dans mon état, je fus fou de joie lorsque j'ai réalisé, selon les questions de mes tortionnaires, que les autres étaient sains et saufs. Encore et encore des hommes autour de moi me criaient les mêmes questions: "où sont les autres? Combien étaient-ils dans l'immeuble avec toi? Comment se sont-ils enfuis?" Apparemment, la charge dans la fosse avait obstrué l'entrée du tunnel. Ces questions étaient ponctuées de coups et de claques répétés, jusqu'à ce que je finisse par terre, de nouveau pitoyablement inconscient.

Lorsque je suis revenu à moi, j'étais couché à l'endroit même où je m'étais effondré, à même le sol. La lampe était allumée, personne ne se trouvait dans la pièce et je pouvais percevoir le bruit d'un marteau piqueur et celui que faisaient d'autres réparateurs, affairés dans le couloir, au-dessus de ma porte de cellule. J'avais mal partout, surtout du fait des menottes, mais j'étais bien au niveau mental.

Ma première pensée fut de regretter de ne plus avoir depuis longtemps ma capsule de poison. La police secrète avait bien entendu pris mon collier dès qu'ils avaient découvert mon corps gisant dans les décombres du garage. Je me suis maudit de ne pas avoir pris la précaution de porter la capsule à ma bouche avant l'explosion. Probablement n'aurait-elle pas été trouvée dans ma bouche et j'aurai pu la croquer dès mon réveil à l'hôpital. Dans les jours qui suivirent, cette amertume fut toujours présente.

Ma seconde pensée fut également un regret et une récrimination. J'étais tourmenté par un doute tellement intense, qu'il s'élevait presque à la certitude que ma visite mal avisée chez Elsa, deux jours avant, était responsable de mon sort actuel. Evidemment, quelqu'un du groupe de marginaux m'avait suivi jusque chez nous et m'avait balancé à ZOG. Ce doute fut confirmé plus tard, implicitement, par les auteurs de ma capture.

Je restais seul avec mes douleurs et mes sombres pensées pour seulement quelques minutes, avant que la deuxième partie de mon interrogatoire débute. Cette fois-ci deux

agents du FBI entrèrent dans la cellule, suivis d'un médecin et de trois autres hommes, dont deux étaient des nègres assez baraqués. Le troisième homme était bossu, avait les cheveux blancs et environ 70 ans. Un petit sourire narquois apparaissait sur sa bouche grossière, qui se fendait occasionnellement en un large rire, dévoilant ses couronnes en or sur des dents jaunies par le tabac.

Après que le médecin m'eut rapidement ausculté, je fus déclaré passablement apte pour la poursuite de l'interrogatoire, et il s'en alla. Les deux agents du FBI me poussèrent violemment et reprirent leur position à côté de la porte. La séance eut lieu avec le sinistre type aux dents en or.

S'exprimant avec un accent yiddish prononcé, et d'une douceur désarmante, à la manière d'un professeur, il se présenta à moi comme étant le colonel Saül Rubin, un agent du Mossad. Avant que je puisse même me demander quel rôle allait jouer ce représentant d'un gouvernement étranger, Rubin m'expliqua: "comme vos activités racistes violent la convention du génocide international, M. Turner, vous serez jugé par un tribunal international, composé de représentants de votre nation et de la mienne. Mais en premier lieu, nous avons besoin de quelques compléments d'informations vous concernant, afin que nous puissions livrer vos camarades criminels à la justice, au même titre."

"J'ai cru comprendre que vous n'avez pas été très coopératif la nuit dernière. Laissez-moi vous prévenir que ce sera très dur pour vous si vous ne répondez pas à nos questions. J'ai eu beaucoup d'expériences ces cinquante dernières années pour extorquer des informations à des gens qui ne voulaient pas collaborer avec moi. Ils ont finalement fini par me dire ce que je voulais entendre, que ce soient les arabes ou les allemands, mais ce fut une expérience fort désagréable pour ceux qui se sont obstinés."

Puis il reprit après une courte pause: "ah oui! La plupart de ces allemands en 1945 et 46 - particulièrement ceux de la SS -- étaient absolument obstinés." Ce souvenir satisfaisait apparemment Rubin, car cela lui provoqua un large sourire qui illumina son visage et je n'ai pu me retenir de frissonner. Je me souvenais des horribles clichés qu'un de nos membres, autrefois officier dans les renseignements militaires, m'avait montrés il y a quelques années. Ces derniers montraient des prisonniers allemands qui avaient eu les yeux désorbités, les dents arrachées, les doigts coupés et les testicules écrasés, durant des interrogatoires sadiques. Ces inquisiteurs portaient quasiment tous l'uniforme américain, et on les a retrouvés lors des condamnations et exécutions par de prétendus tribunaux militaires internationaux, des "criminels de guerre".

Je n'avais qu'un désir, c'était de pouvoir lui massacrer sa gueule souriante à coups de poings, mais les menottes ne m'offraient pas ce luxe. Je me suis préparé à lui cracher à la face et en même temps lui balancer un coup de pied dans les couilles. Malheureusement, la raideur de mes muscles ne me permit de le toucher qu'à la cuisse, l'envoyant s'étaler en arrière quelques mètres plus loin.

Alors, les deux négros apparemment aussi bêtes que disciplinés, me ceinturèrent. Sur les instructions de Rubin, ils procédèrent à un passage à tabac vicieux et méticuleux. Quand

ils eurent fini, tout mon corps tremblait douloureusement et je me tordais de douleur à terre en gémissant.

Les séances d'interrogatoires musclés qui suivirent furent pires encore -- bien pires. Comme une parodie de procès public était prévue à mon intention, probablement à la manière de celui d'Adolf Eichmann, Rubin évita de me désorbiter les yeux et de me couper les doigts, car cela m'aurait défiguré. Mais les choses qu'ils me firent subir furent largement aussi pénibles. (*Note au lecteur: Adolf Eichmann était un fonctionnaire allemand durant la seconde guerre mondiale. Quinze ans après l'armistice, en 39 ANE, il fut kidnappé par des juifs en Amérique du sud et amené en Israël. Il fut la figure emblématique d'une mise en scène bien élaborée, deux ans de campagne de propagande des goïm qui montraient ainsi leur sympathie envers Israël, le seul refuge pour les juifs "persécutés."* Après avoir été diaboliquement torturé, Eichmann fut exhibé dans une cage de verre insonorisée, durant quatre mois d'un simulacre de procès au terme duquel il fut condamné à la peine capitale pour "crime contre la communauté juive."

A ce moment-là, j'avais complètement perdu l'esprit et, comme Rubin l'avait prédit, j'ai dû lui raconter des choses qu'il voulait savoir.

Aucun humain n'aurait pu agir autrement.

Pendant les séances de torture, les deux agents du FBI qui étaient toujours là en tant que spectateurs faisaient parfois tourner le pieu, l'un d'entre eux semblait mal à l'aise mais il ne protestait jamais. En effet, Rubin et ses deux assistants nègres m'enfonçaient une longue tringle émoussée dans le rectum, ce qui me faisait hurler et remuer comme un porc embroché. Je devinais que cela avait sans doute dû être la même chose, quand les officiers américains d'origine germanique regardaient calmement les bourreaux youtres torturer leurs frères de race. Ce devaient être les mêmes qui ne voyaient rien de mal dans le fait que des GI nègres violent et brutalisent les filles allemandes. Est-ce parce qu'ils ont été tellement endoctrinés par les juifs qu'ils ont fini par haïr leur propre race? Ou bien est-ce que ce sont des bâtards insensibles qui feront tout ce qui leur est demandé, aussi longtemps qu'ils perçoivent leur salaire?

En dépit de la grande expérience de Rubin, je suis convaincu que les techniques d'interrogatoires de l'Organisation étaient plus efficaces que celle de ZOG. Nous agissons scientifiquement, tandis que le Système est purement cruel. Bien que Rubin ait vaincu ma résistance et qu'il ait obtenu des réponses à ses questions, il avait heureusement manqué de me poser les questions essentielles.

Quand il en eut fini avec moi, après presque un long mois de cauchemar, je lui avais livré les noms de la plupart des membres de l'Organisation que je connaissais, l'emplacement de leurs caches, et ceux qui étaient impliqués dans les diverses opérations contre le Système. J'avais décrit en détail la préparation de l'attentat sur le bâtiment du FBI et mon rôle dans l'assaut au mortier sur le Capitole. Et, naturellement, il m'a arraché exactement la manière dont les autres membres de mon unité s'étaient échappés.

Toutes ces révélations allaient certainement causer des problèmes à l'Organisation. Mais avant que je lâche le morceau, ils ont pu anticiper exactement ce que la police politique pourrait apprendre de moi, et ils ont été capables d'annuler quelques opérations potentielles. Cela signifie principalement avoir abandonné en toute hâte plusieurs très bonnes planques et en avoir établi de nouvelles.

Mais la technique d'interrogation de Rubin faisait ressortir seulement les informations dans la forme des réponses aux questions directes. Il ne me demandait rien sur nos systèmes de communication et ainsi il n'a rien découvert sur cela.

(Comme je l'apprendrais plus tard, nos légaux ,à l'intérieur du FBI, tenaient l'Organisation informée en ce qui concernait les informations rapportées par mon interrogatoire, ainsi les responsables gardèrent confiance dans la sécurité de nos équipements radio).

Il n'a rien découvert non plus sur l'Ordre, sur notre philosophie ou sur nos buts. Cette connaissance aurait pu aider le Système à comprendre notre stratégie. Pour ainsi dire, tout ce que Rubin obtint de moi, était seulement de nature tactique. Je pense que la raison d'être de l'action arrogante du Système repose sur la croyance que liquider l'Organisation sera l'affaire de quelques semaines. Nous étions considérés comme le problème majeur mais pas comme un danger mortel.

Après que ma période d'interrogation fut terminée, je fus maintenu dans les bâtiments du FBI, pour trois autres semaines. Apparemment c'était en prévision de m'avoir sous la main pour identifier les divers membres de l'Organisation qui avaient pu être arrêtés sur la base des informations que j'avais fournies.

Comme personne n'avait été arrêté durant ce temps, je fus finalement transféré à la prison spéciale de Fort Belvoir où presque 200 autres membres de l'Organisation et environ le même nombre de nos légaux était détenu.

Le Gouvernement avait peur de nous mettre dans des prisons ordinaires parce que l'Organisation aurait pu nous délivrer -- et aussi, je suppose, parce qu'ils avaient peur que nous puissions endoctriner les autres prisonniers blancs. Ainsi, tous les membres de l'Organisation capturés dans tout le pays étaient amenés à Fort Belvoir et détenus en cellule individuelle dans des bâtiments entourés de barbelés, de gardes dans des miradors avec des mitrailleuses, des chars, et deux compagnies de la Police Militaire. Et c'est là que j'ai passé les 14 mois suivants. Je ne pouvais dire quand mon procès aurait lieu.

Beaucoup de gens considèrent que la détention individuelle est un traitement particulièrement dur, mais ce fut une vraie bénédiction pour moi.

J'étais encore déprimé et dans une mauvaise disposition d'esprit -- en partie due aux tortures de Rubin, à la culpabilité d'avoir cédé sous la douleur, au fait d'être enfermé et d'être incapable de participer à la lutte -- et j'avais donc besoin d'être seul quelque temps pour me rétablir.

Et, naturellement, c'était fort agréable de ne pas avoir à s'inquiéter des nègres, ce qui serait une réelle calamité dans une prison ordinaire.

Celui qui n'a jamais été sujet à la terreur et à l'angoisse ne peut pas comprendre les effets profonds et durables d'une telle expérience. Mon corps est maintenant complètement guéri, et je me remets de ma dépression et de cette frousse nerveuse dans laquelle l'interrogatoire m'avait laissé. Mais je ne suis plus le même homme qu'avant. Je suis désormais plus impatient, plus grave (même sombre peut-être), plus déterminé que jamais pour accomplir notre tâche. Et j'ai perdu la peur de la mort. Je ne suis pas devenu plus insouciant, mais plus méfiant. Je peux être beaucoup plus dur avec moi-même qu'avant et aussi plus dur avec les autres, quand c'est nécessaire.

Malheur au conservateur gémissant, responsable ou non, qui se trouvera sur la voie de notre révolution quand je serai dans les parages! Je n'écouterai pas les excuses de ces esclaves de ZOG, mais les flinguerai, tout simplement.

Tout le temps que les autres et moi étions détenus à Fort Belvoir, nous étions supposés ne pas communiquer et aucun journal ou autre lecture n'était autorisé. Néanmoins, nous avons appris très tôt comment communiquer dans une superficie limitée, avec une autre personne. Nous avons établi une transmission orale des nouvelles de l'extérieur, par l'intermédiaire de nos gardes qui n'étaient pas tous complètement hostiles.

Les nouvelles que nous voulions tous entendre, naturellement, concernaient la guerre entre l'Organisation et le Système. Nous nous égayons spécialement à chaque fois qu'il y avait des actions successives contre ZOG. "Une atrocité" dans le jargon des médias, et nous déprimions si la période entre de nouvelles actions majeures s'étendait au-delà de quelques jours.

A mesure que le temps passait, les nouvelles des actions *devenaient* de moins en moins fréquentes, et les médias commençaient à prédire avec de plus en plus de confiance la liquidation imminente du reste de l'Organisation et la normalisation du pays.

Cela nous inquiétait, mais notre inquiétude était tempérée par le fait que de moins en moins de nouveaux prisonniers nous rejoignaient à Fort Belvoir.

Puis eut lieu l'énorme offensive des 11 et 12 septembre 1992 à Houston. En deux jours de bouleversements, il y eut 14 attentats qui firent plus de 4000 morts et la plupart des industries d'Houston et des infrastructures maritimes furent réduites en cendres.

L'action commença lorsqu'un navire entièrement chargé de munitions, transportant des missiles aériens pour Isra'l, explosa dans le canal maritime bondé d'Houston à l'aube du 11 septembre. Ce navire, ainsi que quatre autres, a coulé au fond du canal, l'obstruant complètement, et mettait le feu à une énorme raffinerie toute proche. En moins d'une heure, huit autres importantes explosions eurent lieu le long du canal maritime, mettant hors d'état le second port le plus commercial de la nation, pour plus de quatre mois.

Cinq explosions plus tardives mirent fin aux activités de l'aéroport d'Houston, détruisant la principale station électrique et des ponts surélevés situés à des endroits stratégiques ainsi qu'un pont traditionnel, mettant deux des routes les plus empruntées dans un état impraticable. Houston devint alors une région dévastée. Le gouvernement fédéral dépêcha des milliers de soldats -- aussi bien pour raisonner une population prise de panique et déchaînée, que pour aller à l'encontre de l'Organisation.

Les actions d'Houston ne nous firent pas une bonne presse, mais elles n'arrangèrent pas non plus la réputation du gouvernement. De plus, cela dissipa complètement la rumeur grandissante selon laquelle notre révolution avait été étouffée.

Et, après Houston, ce fut le tour des villes de Wilmington, de Providence, puis de Racine. Il y avait moins d'actions qu'avant, mais elles étaient beaucoup plus importantes. Il devenait évident pour nous, que la révolution était entrée dans une phase nouvelle et plus décisive.

Hier soir, s'est déroulée la plus importante action pour tous ceux de Fort Belvoir. Cela a consisté à nous délivrer de nos geôles. Juste avant minuit, comme d'habitude, deux bus kakis se sont arrêtés en face du portail de notre prison. Ordinairement, ils transportent environ 600 Policiers Militaires pour la relève de la garde à minuit, et emmènent la troupe du soir. Cette fois-ci, ce fut différent.

Mon premier soupçon qu'une évasion était en cours, me vint quand je fus réveillé par le bruit d'une mitrailleuse faisant feu depuis l'un des miradors. Cela fut rapidement réduit au silence par un coup direct de canon de 105 mm tiré d'un des quatre tanks situés dans le périmètre. Après cela, il y eut des tirs intermittents à l'arme légère, puis beaucoup de tirs en rafales. Puis j'ai entendu le son émis par des pas rapides. Finalement, la porte en bois de ma cellule explosa à l'intérieur sous les coups d'un marteau, et je fus libre. J'étais l'un des heureux 150 membres à entrer dans l'un des deux bus de la Police Militaire. Plusieurs douzaines d'autres s'accrochaient à l'extérieur des 4 tanks subtilisés à des équipages inattentifs, qui avaient été les premières victimes de nos libérateurs. Le reste des anciens taulards allait à pied, marchant sous une pluie torrentielle qui clouait providentiellement les hélicoptères de l'armée au sol.

Au total, nous avons perdu 18 prisonniers, 4 sauveteurs ont été tués et 61 prisonniers de nouveau capturés. Mais 442 d'entre nous -- si l'on en croit les nouvelles rapportées à la radio -- se ruèrent dans des camions garés à l'extérieur de la base, pendant que les tanks tenaient les poursuivants en respect.

Ce n'était pas la fin de l'agitation, mais il suffit de dire qu'à 4 heures ce matin nous avons été successivement dispersés dans 2 douzaines de lieux sûrs, présélectionnés dans la région de Washington. Après quelques heures de repos, j'ai enfilé des vêtements civils et j'ai mis la main sur une série de fausses pièces d'identité qui avaient été soigneusement préparées pour moi. J'ai pris un journal et un casse-croûte et j'ai tracé mon chemin parmi les personnes qui allaient travailler. Mêlé à la foule, je me suis rendu au point de rendez-vous qui m'avait été fixé.

Moins de deux minutes plus tard, une camionnette transportant un homme et une femme, s'arrêta le long du trottoir, à côté de moi. La porte s'ouvrit et je montais. Bill conduisait à un moment de la journée où il y avait le plus de trafic, quant à moi je tenais de nouveau Katherine dans mes bras.

Chapitre XIV

24 mars 1993: Aujourd'hui je suis passé en jugement pour parjure -- la plus sérieuse infraction pour laquelle un membre de l'Ordre puisse être inculpé. Ce fut une expérience déchirante, mais je savais qu'elle était en train d'aboutir, et je suis énormément soulagé que cela soit passé, en dépit du résultat.

Durant tous ces mois dans ma cellule, j'angoissais sur une question: avais-je, en ne m'étant pas tué avant d'être capturé, brisé mon serment envers l'Ordre? J'ai dû me remémorer une centaine de fois les circonstances de ma capture et les événements ultérieurs, essayant de me convaincre que mon comportement avait été irréprochable, que j'étais tombé vivant dans les mains de ceux qui m'avaient capturé, sans réelle faute de ma part. Aujourd'hui, j'ai relaté le déroulement complet des événements, à un jury de mes pairs.

La convocation est arrivée ce matin, par radio, et j'ai su immédiatement quel en était le motif, bien que je sois surpris par l'adresse à laquelle j'avais reçu l'ordre de me présenter: il s'agissait de l'un des plus récents et plus grands immeubles du centre de Washington. Une séduisante réceptionniste m'introduisit dans une salle de conférence, dans une grande suite de bureaux de magistrats. Mon inquiétude se mêlait à la gratitude pour cette période de trois jours de convalescence, qui m'avait été octroyée depuis l'évasion.

Je venais juste de me glisser dans la chasuble qui m'attendait sur un portemanteau, quand une porte s'ouvrit et que huit autres silhouettes, portant également des toges et des capuches, entrèrent dans la salle et prirent place silencieusement autour d'une grande table. Le dernier des huit avait sa capuche baissée, et j'ai reconnu le visage familier du Major Williams.

Les procédures se passèrent rapidement car c'étaient surtout des formalités. Après un peu plus d'une heure de questions, on me fit patienter dans une petite pièce, à côté. J'ai attendu là pendant presque trois heures. Les autres eurent finalement achevé de statuer sur mon cas, et avaient arrêté une décision. Je fus appelé dans la salle de conférence. Je m'arrêtais à un bout de la table, le Major Williams était assis à l'autre bout et prononça le verdict. Ses mots, autant que je me souviens, furent les suivants: "Earl Turner, nous avons pesé vos actes en tant que membre de cet ordre sur deux points, et nous avons trouvé à redire sur les deux."

"Premièrement, dans votre conduite précédant immédiatement le raid de la police dans lequel vous avez été capturé et emprisonné, vous avez témoigné d'un manque réel de maturité, et d'une absence de discernement. Votre absence de discrétion en rendant visite à la fille de Georgetown -- un acte qui, bien qu'il ne fût pas spécifiquement interdit, n'était pas du domaine des devoirs qui vous incombaient -- menait directement à la situation dans laquelle vous et les membres de votre unité vous êtes trouvés en extrême péril. De surcroît une infrastructure de valeur a été perdue pour l'Organisation."

"A cause de ce manque de jugement de votre part, votre période de probation comme membre de l'Ordre sera prolongée de 6 mois. De plus, le temps durant lequel vous étiez prisonnier ne compte pas pour votre probation. Donc, vous ne serez pas admis au rituel de l'Union avant mars l'année prochaine, au plus tôt."

"Nous trouvons cependant, que votre conduite antérieure au raid de la police ne constitue pas une violation de votre serment."

J'ai émis un imperceptible soupir de soulagement en entendant ces dernières paroles. Mais alors, Williams continua avec une intonation plus sinistre: " Le second point litigieux concerne le fait que vous avez été pris vivant par la police politique, et demeuré vivant durant presque un mois d'interrogatoire, est une chose beaucoup plus grave."

"En prêtant serment, vous aviez consacré votre vie au service de l'Ordre. Vous vous étiez engagé à placer vos devoirs envers l'Ordre avant toute autre chose, incluant la préservation de votre vie, à tout moment. Vous aviez accepté cette obligation de plein gré, et en pleine connaissance de cause, pour la durée de notre lutte."

"Conséquemment vous étiez spécifiquement averti du fait qu'il ne fallait pas tomber vivant entre les mains de la police politique, et aviez les moyens de vous supprimer."

Vous êtes tombés entre leurs mains vivant. Les informations qu'ils vous ont arrachées ont sérieusement gêné le travail de l'Organisation, dans cette région, et ont placé plusieurs de vos camarades dans une situation très périlleuse."

"Nous comprenons, naturellement, que vous n'avez pas sciemment pris la décision de violer votre serment. Nous avons étudié avec soin les circonstances de votre capture, et nous n'ignorons pas les techniques d'interrogation que la police politique utilise contre nos hommes. Si vous étiez seulement un soldat, dans n'importe quelle autre armée dans le monde, vous seriez considéré comme irréprochable. Mais l'Ordre n'est pas comme n'importe quelle armée. Nous avons revendiqué pour nous même le droit de décider du sort de tous nos hommes et, éventuellement, de diriger le monde en accord avec nos principes. Si nous méritons ce droit, alors nous devons être prêts à accepter la responsabilité que cela entraîne. Chaque jour nous prenons des décisions et exécutons des actions qui causent la mort de personnes blanches; nombre d'entre elles étant innocentes. Nous sommes prêts à prendre les vies de ces personnes innocentes, parce qu'un préjudice beaucoup plus grand, guette en dernier lieu notre peuple si nous échouons maintenant dans nos actes. Notre critère fondamental est le bien de notre race."

"A vrai dire, nous devons être beaucoup plus rigides avec nous-mêmes, qu'avec les autres."

"Nous devons, en ce qui nous concerne, maintenir une ligne de conduite plus élevée que celle que nous demandons au peuple et même aux simples membres de l'Organisation. En particulier, nous ne devons jamais accepter l'idée, née de la maladie de notre ère, qu'une bonne excuse pour ne pas avoir exécuté son devoir est une issue satisfaisante."

"Pour nous, il ne peut y avoir d'excuses. Ou nous accomplissons notre devoir, ou nous ne le faisons pas. Si nous ne le faisons pas, aucune excuse n'est nécessaire. Nous acceptons simplement la responsabilité de l'échec. Et s'il y a une sentence, nous l'acceptons aussi. La sentence pour le parjure est la mort." La salle était silencieuse, mais je pouvais entendre un bourdonnement dans mes oreilles, et le sol semblait osciller sous mes pieds. Je restais abasourdi jusqu'à ce que Williams recommence à parler, cette fois d'une voix un peu plus douce:

"Le devoir de ce tribunal est clair, Earl Turner. Nous devons agir dans votre cas de la même manière que pour chaque membre de cet ordre qui peut, à l'avenir, se trouver dans des circonstances similaires aux vôtres durant un raid de la police dans notre quartier général. Chacun doit savoir que la mort est inéluctable, s'il ne peut éviter la capture -- ou une mort honorable de sa propre main, ou une mort beaucoup plus honorable de la main de ses camarades plus tard.

Il ne doit pas y avoir de tentation pour lui d'échapper à son devoir, dans l'espoir qu'une bonne excuse tardive préservera sa vie."

"Certains d'entre nous, présents ici aujourd'hui, ont soutenu que cette considération -- disposant d'un solide exemple pour les autres -- devait être l'unique élément déterminant de votre destin. Mais les autres ont soutenu que, parce que vous n'aviez pas encore acquis entièrement la qualité de membre de cet ordre au moment en question -- comme vous n'aviez pas encore participé au rite de l'Union -- votre conduite peut être raisonnablement jugée à un degré différent. Cela aurait été différent s'il s'était agi d'un membre qui avait achevé sa période de probation et accompli l'Union."

"Notre décision n'a pas été facile, mais maintenant vous devez l'entendre et vous y soumettre. Premièrement, vous devez achever de manière satisfaisante votre période de probation prolongée. Puis, quelque temps après la fin de cette période, vous serez admis à l'Union. Mais seulement à une condition de base, quelque chose que nous n'avons jamais accordé avant. Cette condition sera que vous entrepreniez une mission dont l'achèvement, couronné de succès, peut vraisemblablement aboutir à votre mort."

"Malheureusement, nous sommes tous trop souvent confrontés à la douloureuse tâche de désigner de telles missions-suicides à nos membres, quand nous pouvons trouver d'autres moyens pour mener à bien un but nécessaire. Dans votre cas, une telle mission servira deux fins."

"Si vous l'accomplissez avec succès, l'acte de réalisation supprimera les conditions de votre Union. Alors, quand bien même vous mourrez, vous continuerez à vivre en nous et en nos successeurs aussi longtemps que notre Ordre durera, tout comme n'importe quel autre membre qui met un terme à l'Union perd la vie. Et si, par chance, vous deviez survivre à votre mission, vous pourrez alors prendre votre place dans nos rangs, sans aucune tâche sur votre rapport officiel. Avez-vous compris tout ce que j'ai dit?"

Je fis un signe de la tête et répondis: "oui, j'ai compris, et j'accepte votre jugement sans réserve. C'est juste et convenable. Je n'ai jamais envisagé de survivre à la lutte dans laquelle nous sommes maintenant engagés, et je suis reconnaissant à l'Organisation de m'avoir autorisé à servir encore notre cause. Je suis également heureux que la perspective de l'Union me soit encore permise."

25 mars 1993: Aujourd'hui, Henry nous a rejoints et avec Bill, nous avons eu une longue conversation. Henry se rendra sur la côte ouest demain, et il a souhaité aider Bill à m'affranchir des derniers développements intervenus depuis l'année passée, avant son départ. Apparemment il aura la charge d'entraîner de nouvelles recrues et de mettre en place d'autres fonctions internes à l'Organisation sur Los Angeles où nous sommes extrêmement bien implantés. Il me salua en me montrant le signe de reconnaissance et j'ai su qu'il était également devenu un membre de l'Ordre.

Par définition, ce que j'ai appris aujourd'hui mène aux mêmes conclusions que celles que j'ai tiré du fond de ma cellule: l'Organisation est passée brusquement d'attaques orientées sur des cibles tactiques et personnelles vers des cibles stratégiques et économiques. Nous n'essayons plus de détruire directement le Système, mais nous concentrons désormais nos efforts en vue de saper le support populaire dont il bénéficie.

Je sentais depuis longtemps que ce changement était nécessaire. Apparemment deux éléments ont conduit le PCW à la même conclusion: le fait que nous ne recrutions pas assez de membres pour compenser les pertes subies dans notre guerre d'usure contre le Système; également le fait que ni nos attentats, ni les réponses répressives exponentielles du Système à ces explosions n'avaient produit d'effets déterminant dans l'opinion publique à l'égard du Système.

Le premier facteur était impératif. Nous ne pouvions pas soutenir le niveau d'activité contestataire à mesure que le nombre de nos victimes augmentait, même si nous l'avions voulu. Henry estimait que le nombre total de nos troupes de combat sur tout le territoire - ceux prêts et capables de se servir de lame, de flingue, ou de bombe -- avait décliné au point le plus bas, avec environ 400 personnes depuis l'été dernier. Nos troupes de choc représentent à peu près le quart de l'effectif de l'Organisation, et elles ont payé le prix fort avec un nombre de victimes disproportionné.

Aussi, l'Organisation était forcée de relâcher temporairement la pression militaire, pendant que nous préserverons toujours un noyau dur pour une nouvelle approche. Toute notre stratégie contre le Système a échoué.

Cela a échoué, car la grande majorité des américains blancs, n'a pas réagi à la situation de la manière que l'on pouvait espérer. Il se trouve que nous avons misé sur un impact positif et sur une imitation de notre "propagande de l'exploit," mais ça n'a pas fonctionné.

Nous espérions qu'en donnant l'exemple de la résistance, face à la tyrannie du Système, d'autres résisteraient également. Nous avons misé sur le fait, qu'en portant des coups dramatiques contre des plus hautes personnalités du Système et contre ses principales

infrastructures, nous aurions insufflé aux américains l'idée de déclencher partout des actions similaires, de leur propre initiative. Mais, dans l'ensemble, les bâtards peuvent dormir tranquilles.

Bien sûr, une douzaine de leurs synagogues a flambé, et il y a eut une montée en flèche de la violence politique, mais c'était généralement désorganisé et inefficace. Sans encadrement de telles actions ont peu de portée, sauf si elles sont généralisées et peuvent être soutenues sur une longue période.

Enfin la réplique du Système aux coups de l'Organisation a irrité bon nombre de gens et a causé un tas de grognements, mais la situation n'est jamais devenue assez tendue pour provoquer une révolution. La tyrannie que nous avons découverte, est tout sauf impopulaire chez les américains.

Ce qui est vraiment précieux pour l'américain moyen, ce n'est pas sa liberté ou son honneur ou encore le futur de sa race, mais sa feuille de paie. Il s'est lamenté quand le Système a mis ses gosses dans des écoles de nègres, il y a 20 ans de cela, mais comme il pouvait toujours jouir de son 4X4 et de son hors-bord, alors il n'a pas combattu.

Il s'est plaint quand ils lui ont dégagé ses flingues il y cinq ans, mais il avait toujours sa télé couleur et son barbecue intégré, alors il n'a pas combattu.

Et aujourd'hui il pleurniche quand des noirs violent sa femme à volonté et quand le Système l'oblige à montrer une pièce d'identité pour acheter des aliments ou pour acquérir de la lessive, mais il a toujours le ventre rempli, à longueur de temps, alors il ne combattra pas.

Aucune idée ne jaillit de son cerveau qui ne lui ait été dictée par son poste de télé. Il cherche désespérément à être "politiquement correct," à agir, à penser et à dire exactement ce qu'on attend de lui. Il est devenu rapidement tout ce que le Système tentait de faire de lui depuis 50 ans: un homme uniformisé, un membre du grand prolétariat lobotomisé; une bête de somme; un vrai démocrate.

Voilà ce qu'est notre américain blanc moyen. Nous pouvons souhaiter le contraire, mais c'est ainsi. L'entière et horrible vérité est que nous avons essayé d'insuffler l'esprit héroïque de l'idéalisme qui n'était plus présent. Cela a été un fiasco chez 99 % de notre peuple, abreuvé par la propagande matérialiste hébraïque, qui a pratiquement submergé toute leurs vies.

Concernant le dernier 1 % restant, il y a de nombreuses raisons pour lesquelles ils ne nous ont pas apporté grand chose de positif. Evidemment, certains étaient trop anars pour travailler à l'intérieur des contraintes fixées par l'Organisation -- ou par n'importe quel groupe structuré; ils pouvaient seulement "se mêler de leurs propres affaires," ils constituaient la majorité. Les autres pouvaient encore avoir d'autres aspirations, ou n'avaient peut-être pas pu entrer en contact avec nous, depuis l'entrée en clandestinité. Eventuellement nous pourrions recruter parmi ces derniers, mais le temps nous manque.

Ce que l'Organisation a entrepris depuis six mois c'est de traiter les américains de façon objective, pour la première fois -- à savoir comme un troupeau de bétail. Depuis qu'ils ne sont plus capables de répondre à un élan idéaliste, nous avons dû les pousser vers des choses qu'ils peuvent comprendre: la peur et la faim.

Nous enlèverons la nourriture de leurs tables et viderons leurs réfrigérateurs. Nous amputerons le Système de sa principale emprise sur le peuple. Et, lorsqu'ils commenceront à sentir la faim, nous nous ferons craindre d'eux, encore plus qu'ils ne craignent le Système. Nous les traiterons exactement de la manière qu'ils méritent. J'ignore pourquoi nous avons négligé cette approche depuis aussi longtemps. Nous avons pourtant l'exemple des décennies de luttes armées en Afrique, Asie et Amérique Latine, pour nous instruire. Dans chaque cas, les guérillas ont gagné en effrayant le peuple, pas en l'aimant. En torturant à mort publiquement les chefs des villages, qui leur étaient hostiles et refusaient de les ravitailler. En organisant d'horribles massacres des populations de villages entiers qui refusaient de les nourrir, elles inspirèrent une telle crainte dans les bleds voisins, que tout le monde était terrorisé à l'idée de refuser ce qu'elles demandaient.

Nous, américains, avons observé tout cela mais n'avons pas appliqué la leçon à nous-mêmes. Nous observions -- objectivement -- tous ces métèques comme une espèce de meute d'animaux et n'étions pas surpris qu'ils aboutissent là où ils en étaient. Mais nous nous considérions -- à mauvais titre -- comme bien meilleurs.

Il fut une époque où nous étions meilleurs -- et nous combattons pour nous assurer que de tels temps puissent revenir -- mais actuellement nous sommes un simple troupeau, manipulés à travers nos instincts les plus primaires, par une poignée d'habiles étrangers. Nous en étions à un point tel, que nous n'avions pas détesté longtemps nos oppresseurs, ou tenté de les combattre; nous tremblions devant eux et comptions innocemment obtenir des faveurs de leur part.

Qu'il en soit ainsi. Nous devons souffrir considérablement pour nous être permis de tomber sous le charme juif.

Nous avons cessé de gaspiller nos ressources dans des attaques de faible ampleur, et nous nous sommes orientés vers des attaques d'envergure en sélectionnant rigoureusement des cibles économiques. Notamment: les centrales électriques, les dépôts de carburant, les équipements de transport, les stocks de nourriture, les usines industrielles clés du pays. Nous ne pouvons pas escompter la destruction immédiate de l'ensemble des clinquantes structures économiques américaines. Mais nous pouvons compter sur un nombre de pannes localisées et temporaires, qui auront graduellement un effet cumulé sur tout le public.

Il y aura certainement une partie conséquente du public, qui réalisera qu'on ne peut pas observer la guerre, en toute sécurité, confortablement calé dans son fauteuil, à travers l'écran de sa télé. A Houston, par exemple, des centaines de milliers de personnes ont été privées de courant, pendant deux semaines, en septembre dernier. La nourriture, contenue

dans leurs frigos et leurs congélateurs, a rapidement pourri, tout comme les denrées périssables de leurs supermarchés. Cela a entraîné deux émeutes importantes des habitants affamés, avant que l'armée soit capable de remettre en marche suffisamment de postes de secours, pour satisfaire tout le monde.

A cette occasion, les troupes fédérales ont descendu 26 personnes dans une foule qui tentait de piller un dépôt de vivres fédéral. Ensuite, l'Organisation déclencha une seconde émeute en faisant courir la rumeur selon laquelle, les rations d'urgence que le gouvernement avait distribuées étaient contaminées par le botulisme. Houston n'est toujours pas revenu à la normale, car toute la ville est soumise à un couvre-feu de six heures par jour. A Wilmington nous avons mis la moitié de la ville au chômage en faisant sauter deux grandes usines DuPont. Nous avons éteint la moitié des lumières de la Nouvelle Angleterre, quand nous avons mis hors service une station électrique à la sortie de Providence.

La fabrique de composants électroniques que nous avons touchés à Racine n'était pas très importante, mais elle desservait certains composants-clés pour d'autres manufactures à travers tout le pays. En carbonisant cette usine, nous avons probablement causé la fermeture d'une trentaine d'autres.

Les effets de ses actions ne sont pas encore décisifs, mais si nous pouvons poursuivre dans cette voie, ils le seront. La réaction du public nous a déjà convaincus de cela.

Cette réaction ne peut certainement pas être considérée comme bienveillante envers nous, dans l'ensemble. A Houston, la foule a réussi à enlever deux prisonniers -- des suspects arrêtés pour interrogatoire dans le cadre d'un attentat -- des mains de la police, et leur ont cassé les membres un à un. Heureusement, il ne s'agissait pas de gars de chez nous -- c'étaient seulement deux malheureux types qui étaient à la mauvaise place, au mauvais moment.

Et bien entendu, les conservateurs avaient redoublé leurs jacasseries. Ils se lamentaient en disant que nous ruinions toutes chances d'amélioration des conditions, en "provoquant" le gouvernement par notre violence. Ce qu'entendent les conservateurs lorsqu'ils parlent "d'amélioration" est une stabilisation de l'économie et encore toute une série de concessions pour les noirs. Ainsi tout le monde pourra retourner de nouveau consommer, dans le confort multiracial.

Mais nous avons appris depuis longtemps à ne pas dénombrer nos ennemis, seulement nos amis. Et le nombre de ces derniers est désormais en augmentation. Henry nous a indiqué que nous avons amélioré de 50 % le chiffre de nos adhérents, depuis l'été dernier. A priori notre nouvelle stratégie a permis à de nombreux spectateurs de franchir la barrière -- certains de notre côté et certains de l'autre. Les personnes réceptives commencent à réaliser qu'elles ne peuvent rester en dehors de cette guerre. Nous les avons poussées dans leurs retranchements, d'où ils doivent maintenant choisir leur camp et entrer dans l'action, que cela leur plaisent ou non.

Chapitre XV

28 mars 1993: Je suis finalement de retour dans l'action. Pendant tout le week-end, Katherine à répondu à toutes mes questions et m'a fourni des détails, principalement sur les développements locaux, que je n'ai pu obtenir avec Henry vendredi.

Pendant que j'étais sous les verrous, nos équipements de communication avaient bien fonctionné et désormais, il y a deux nouvelles personnes très qualifiées dans la région, pour traiter cette tâche. Mais il y a toujours un tas de travail technique de côté, pour moi. Bill est un excellent artisan en mécanique et en armurerie, mais il ne peut réaliser les travaux d'artillerie qui requièrent des techniques chimiques et électroniques. Il m'a fourni une longue liste de requêtes, concernant des systèmes spéciaux qui sont parvenus à notre unité pendant que j'étais en prison, et qu'il a été obligé de mettre de côté.

Nous nous sommes penchés attentivement sur la liste, la nuit dernière pour déterminer les articles les plus importants pour les besoins courants de l'Organisation. J'ai aussi dressé ma propre liste de fournitures et d'équipements nécessaires pour commencer à travailler.

Les articles prioritaires sur la liste de Bill sont des détonateurs radio-contrôlés, des retardateurs, et des amorceurs. L'Organisation a dû improviser dans cette dernière catégorie (en obtenant un pourcentage trop élevé de ratés). Nous voulons un mécanisme de retardement qui puisse être mis en place en quelques minutes, pour un jour ou plus, et qui soit fiable à 100 %.

Une autre catégorie d'articles demandés est composée de bombes camouflées et de produits incendiaires. Il est désormais impossible d'entrer dans des infrastructures gouvernementales ou médiatiques sans se soumettre à un détecteur de métal, et tous les paquets ou les plis postaux sont passés aux rayons X. Cela va demander plus d'astuces, mais j'ai déjà quelques idées.

De plus, il y a le projet personnel de Bill, pour lequel il a besoin d'une assistance technique: la contrefaçon! Bill m'indiqua, que l'Organisation avait déjà imprimé des faux billets et les avaient diffusés avec succès, sur une immense partie de la Côte Ouest. Elle voulait à présent qu'il réalise la même chose ici.

Je saisis maintenant pourquoi la situation économique de l'Organisation s'est beaucoup améliorée depuis l'année dernière! Actuellement, depuis que nous nous sommes lancés dans des actions de grandes envergures, nous avons commencé à exploiter de nouvelles sources de financement -- essentiellement de grosses huiles achetant une "assurance," je suppose -- mais nous avons apparemment trouvé plus simple de battre notre propre monnaie.

De toute manière, le génie qui avait monté notre opération de contrefaçon sur la Côte Ouest, était présent pour nous donner un ensemble d'instructions très scrupuleux. Bill me le montra. Le mec devait avoir travaillé pour les Services Secrets ou pour le Bureau de

Gravure et d'Imprimerie. Il semble vraiment être très compétent. (*Note pour le lecteur: le "Bureau de Gravure et d'Imprimerie" était l'agence gouvernementale qui produisait le papier-monnaie aux Etats-Unis, et les "Services Secrets" étaient une centrale de police qui combattait les faux-monnayeurs, entre autres choses. D'après ce que nous savons, la contrefaçon fut utilisée par l'Organisation, pas seulement pour diffuser des fonds à ses unités, mais également pour désorganiser l'économie générale. Dans les derniers jours de la Grande Révolution, l'Organisation avait déversé des quantités de faux billets tellement importantes, que le gouvernement, en désespoir de cause, a déclaré hors la loi *tout* le papier monnaie, imposant que toutes les transactions financières s'effectuent à la place en pièce ou en chèque. Ce mouvement faisait des ravages sur le moral du public et fut l'un des facteurs déterminant pour le succès final de la Révolution.*)

Bill a presque terminé de tout mettre en place; il possède un très bon atelier pour faire de l'imprimerie de précision. Il a simplement besoin d'aide concernant un problème de fluorescence. Des instructions lui ont été données pour savoir quelles substances chimiques devront être rajoutées à l'encre, mais on ne lui a pas dit où s'en procurer. De plus, il n'est pas certain de savoir s'y prendre pour contrôler, à l'aide d'ultraviolets, l'étape finale de la production. Cela ne sera pas trop dur.

Notre manière de vivre et de travailler est radicalement différente de celle que nous avions précédemment. Au lieu de vivre furtivement "sous terre," nous agissons maintenant à ciel ouvert. Il y a une enseigne lumineuse dans la vitrine de l'imprimerie, et elle est répertoriée dans les Pages Jaunes. Pendant la journée, le magasin est "ouvert pour les affaires," avec Carol derrière le comptoir, Bill maintient ses tarifs tellement élevés, qu'il y a juste assez d'activité pour sauver les apparences. Son véritable boulot commence à la fermeture, généralement au sous-sol où est entreposé le matos.

Nous vivons tous quatre au-dessus de la boutique, comme nous le faisons à notre ancien logement, mais nous n'avons pas à maintenir les volets clos. Et la camionnette de Bill demeure garée dans la rue, juste en face. Pour tout le monde, nous sommes simplement deux jeunes couples qui travaillent ensemble dans une affaire d'imprimerie.

L'astuce, bien entendu, reposait sur de fausses identités, capables de résister aux examens minutieux du Système. Mais l'Organisation a développé un admirable degré de compétence en tout point. Nous sommes tous munis de cartes de Sécurité Sociale, et deux d'entre nous possèdent des permis de conduire. Les cartes et les permis sont authentiques (j'ai entendu quelques histoires désagréables concernant la façon dont l'Organisation les a obtenus), ainsi nous pouvons ouvrir des comptes bancaires, payer des impôts, et faire d'autres choses comme quiconque.

Je dois juste me souvenir que mon nouveau patronyme est -- ough! -- "David J. Bloom". Je suis vraiment très vexé par cela. Par chance, la photographie figurant sur le permis de conduire est assez banale pour pouvoir passer pour la mienne, tant que je garde mes cheveux teints.

L'Organisation n'a pas choisi d'établir de nouvelles identités pour tous ceux d'entre nous qui sont en clandestinité. Une personne sans pièce d'identité ne peut pas avoir de fonction dans cette société très longtemps. Elle ne peut pas acheter de commissions, ni même monter dans un bus sans avoir présenté son permis de conduire ou l'une des nouvelles cartes d'identité, que le gouvernement a commencé à distribuer.

Pour l'instant, il est encore possible d'utiliser de faux documents dans la plupart des cas. Mais le nouveau système informatique sera en place dans quelques mois, et tous les faux papiers seront automatiquement détectés. De ce fait, l'Organisation a décidé de faire les choses convenablement et de nous fournir de "véritables" preuves d'identités, même si cela constitue un lent et difficile boulot. Seul un nombre infime d'unités peut mener à bien cette mission avec sang-froid et l'absence de pitié voulue, mais la demande pour de nouvelles pièces d'identités excède amplement l'offre.

Il apparaît également que le Système est devenu plus impitoyable dans son entreprise contre nous. Un certain nombre de nos gars -- peut-être une cinquantaine dans tout le pays -- a été supprimée par des tueurs professionnels, dans les quatre derniers mois. Il est difficile d'évaluer le chiffre exact, car certains camarades, qui d'après nous ont été exécutés, ont purement et simplement disparu et leurs corps n'ont pas été retrouvés.

Quand nos militants ont commencé à disparaître ou ont été retrouvés flottant dans la rivière, les mains liées derrière le dos et six ou sept balles logées dans la tête, le bruit a couru au sein de l'Organisation. On murmurait que ces meurtres avaient trait à des actions de discipline, internes à l'Organisation. En fait, il y avait bien eu, par le passé, une période pendant laquelle nous avons perdu un certain nombre d'adhérents, lors d'exécutions disciplinaires et rien d'autre. C'était à une époque où le moral était au plus bas et il était nécessaire d'employer des méthodes extrêmes afin de rappeler aux hésitants leurs obligations vis-à-vis de l'Organisation.

Mais il est rapidement apparu au Commandement Révolutionnaire -- aussi rapidement qu'à nous tous d'ailleurs -- qu'un nouvel élément était entré en scène. Grâce à nos contacts, à l'intérieur de l'une de nos agences de police Fédérale, nous avons appris que les nôtres étaient assassinés par deux groupes: une équipe spéciale de tueurs israéliens et un échantillon "d'hommes de mains" de la Mafia, sous contrat avec le gouvernement israélien. Aux endroits où chacun des deux groupes agissait, la police américaine fermait les yeux, sur ordre du FBI. *(Note pour le lecteur: La "Mafia" était une association criminelle, composée à l'origine d'italiens et de siciliens, mais qui fut ensuite dirigée par des juifs. Ces derniers prospéraient aux Etats-Unis, au cours des huit décennies précédant la Grande Révolution. Il y eut quelques efforts, peu enthousiastes, du gouvernement pour éradiquer la Mafia au cours de cette période, mais le capitalisme débridé avait réuni les conditions idéales, pour la prospérité du crime organisé à grande échelle et son corollaire: la corruption politique. La Mafia termina son existence lorsque pratiquement tous ses membres -- soient plus de 8 000 hommes -- furent capturés et exécutés dans une seule et*

massive opération, mise sur pieds par l'Organisation, dans la période de purge qui suivit la Révolution).

La plupart des victimes appartenaient à nos "légaux". Apparemment, quelqu'un au FBI fournit les noms de personnes suspectées d'être membres de l'Organisation, mais qui n'ont pas encore été arrêtées et interrogées à l'ambassade israélienne.

Nous avons procédé à quelques représailles -- à la Nouvelle Orléans notamment. Après que deux de nos "légaux," l'un d'eux était un éminent avocat, aient été abattus dans le plus pur style de la Mafia six semaines avant, nous avons miné la boîte de nuit qui servait de couverture à la Mafia locale. La bombe explosa dans le night-club, à l'occasion de l'anniversaire d'un de leurs "parrains," et provoqua un incendie. La tentative de fuite, des personnes présentes sur les lieux, fut anéantie par le tir croisé des mitrailleuses de nos hommes, postés derrière les deux portes de secours. Plus de 400 personnes perdirent la vie au cours de cette nuit, et parmi elles environ 60 membres de la Mafia.

Mais cette nouvelle menace pesa lourdement sur nous, et cela avait porté un coup sévère au moral de nos membres et de nos partisans qui y étaient exposés. Il s'agissait principalement de ceux qui avaient tenu à conserver leur position de citoyens, aux yeux de la Loi et opéraient sous leurs véritables identités, n'enviant pas notre anonymat dans la clandestinité. Il est clair, que nous devons agir rapidement contre la source de cette intimidation.

2 avril 1993: Le problème de l'approvisionnement est résolu -- du moins temporairement. Il a fallu un autre de ces hold-up que je déteste vraiment. Cette fois-ci, je n'étais pas aussi nerveux que lors de notre premier braquage avec Henry -- il me semble que ça remonte à une éternité -- mais je n'apprécie toujours pas cela.

Bill et moi avons divisé notre liste de matériel en trois catégories, selon leur provenance. Environ les 2/3 des produits chimiques dont nous avons besoin, ne sont pas disponibles dans de simples drogueries et doivent pouvoir se trouver dans des dépôts de marchandises pour usines chimiques. De plus, j'avais besoin d'au minimum 100 montres-bracelets, pour les mécanismes de retardement, et cela nous reviendrait trop cher de les acheter. Enfin il y avait un grand nombre de composants électroniques et électriques, des éléments disponibles dans des quincailleries, et quelques produits chimiques courants qui pourraient être acquis sans difficultés et correspondant à notre budget.

J'ai passé presque toutes les journées de mardi et mercredi à réunir les produits de la dernière catégorie.

Le problème des substances chimiques a également été résolu mercredi. Il y a eu un problème, car les fournisseurs de laboratoires et d'industries chimiques, doivent désormais fournir la liste de leurs nouveaux clients à la police politique, exactement comme les vendeurs d'explosifs. Je me suis penché sur cette question de façon minutieuse. Mais j'ai pris contact avec le PCW et nous avons découvert que l'un de nos "légaux" à Silver Spring possédait un petit magasin de pièces électroniques. Il pourrait

commander ce dont j'avais besoin, en l'incluant dans ses commandes régulières. J'irai chercher le matériel chez lui lundi prochain.

Restaient les montres! Je savais précisément ce qu'il me fallait pour nos retardateurs, et j'en voulais suffisamment d'un même style pour standardiser la minuterie. Les montres devaient être aussi robustes dans leur fabrication, que précises dans leur comportement en opération. Aussi, Katherine et moi-même avons cambriolé un entrepôt au nord du district, et en avons récupéré 200.

Cela a pris deux jours de démarches téléphoniques simplement pour arriver à dégoter les montres que je recherchais. En effet, ils devaient les faire venir de Philadelphie jusqu'à leur entrepôt de Washington. J'ai dit au mec de Washington que j'en avais grandement besoin et que j'étais prêt à lui remettre un chèque certifié de 12 000 \$ pour en prendre livraison sur place. Il m'a répondu qu'ils m'attendraient dans le bureau attendant à l'entrepôt. Et c'est ce qu'ils firent.

J'ai demandé à Bill de m'accompagner, mais il avait du travail à finir au magasin pour toute la semaine. Et Katherine voulait vraiment venir avec moi. Un animal sauvage sommeille en elle et toute personne qui ne la connaît pas, ne peut le soupçonner.

En premier lieu, Katherine nous a maquillés, pour protéger mon identité en tant que "David Bloom" et la sienne. Une identité, sous une autre identité, sous encore une autre identité -- j'en viens à ne plus me souvenir qui est Earl Turner et ce à quoi il ressemble!

Ensuite nous avons emprunté un véhicule. Cela nous prit quelques minutes et nous avons suivi la procédure habituelle: nous avons garé le pick-up dans un grand centre commercial. Nous avons traversé le parking pour trouver une voiture non verrouillée et sommes montés à l'intérieur. J'ai utilisé une petite pince coupante pour ouvrir le boîtier des fils électriques, situé sous le tableau de bord. Alors il m'a fallu seulement quelques secondes pour trouver la bonne connexion entre les câbles et les relier entre eux.

J'avais espéré que tout se passerait sans violence dans l'entrepôt, mais mon voeu n'a pas été exaucé. Nous nous sommes présentés au directeur et avons réclamé notre colis. Il a demandé à voir le chèque certifié. "Je l'ai" ai-je dit "et je vous le remettrai dès que j'aurai jeté un coup d'oeil aux montres, pour voir si elles correspondent bien à celles que j'avais commandé."

Mon plan était d'embarquer les montres et de nous enfuir en laissant le patron gueuler après son chèque. Mais le gars revint avec notre paquet, flanqué de deux ouvriers costauds, et l'un d'entre eux se posta entre nous et la porte. Ils ne nous laissaient aucune chance.

J'ai ouvert le colis, vérifié le contenu et sorti mon pistolet. Katherine avait également dégainé, et elle faisait dégager l'homme de devant la sortie. Mais alors, la porte résista quand elle essaya de l'ouvrir!

Elle retourna son arme en direction de l'ouvrier qui lui expliqua rapidement: "ils ont actionné l'Interphone depuis le bureau pour bloquer la porte." Je me suis retourné vers le directeur et je lui ai grogné féroceement, "ouvre cette porte tout de suite ou je vais te payer ces montres avec du plomb chaud!" Mais il plongea rapidement vers une autre porte, en direction du bureau, du côté de l'usine. Il referma une lourde porte de métal sur lui avant que j'aie pu réagir.

J'ai alors ordonné à une employée, qui se trouvait derrière un bureau, d'actionner l'Interphone de la porte. Mais elle resta assise, immobile comme une statue, la bouche bée dans une expression d'horreur.

Presque désespéré, j'ai décidé de faire sauter le verrou à coup de flingue. Il m'a fallut tirer à quatre reprises pour y parvenir, en partie à cause de ma hâte nerveuse, qui me faisait rater ma cible.

Nous avons foncé jusqu'à la voiture, mais le patron de l'usine y était déjà. Le bâtard était en train de dégonfler les pneus!

J'ai déchargé le contenu de mon revolver dans sa gueule et il s'est effondré sur le bitume. Heureusement il n'avait dégonflé que partiellement un pneu, et la voiture pouvait toujours rouler. Katherine et moi n'avons pas perdu plus de temps avant de déguerpir.

Quelle vie c'était!

Ce ne fut que cet après-midi que je finissais d'assembler et de tester le premier retardateur. J'étais maintenant convaincu que les montres fantaisies que j'avais choisies valaient le coup par rapport au risque que j'avais pris pour les avoir; il se produit un contact permanent avec une basse résistance, à tous les coups. Je suis sûr que l'on réduira notre pourcentage d'échec à pratiquement zéro.

J'ai aussi procédé à l'inspection des ultraviolets, dans l'unité qui travaille pour Bill, et il sera paré à imprimer son premier billet vert dès que j'aurai amélioré le mélange de son encre, lundi. Sa production ne sera pas la perfection, mais elle s'en approchera assez. En particulier, elle pourra passer tous les tests standards pratiqués par les banques pour détecter les faux billets. Ils devront faire examiner les billets par un laboratoire pour déterminer leur authenticité.

J'ai achevé la réalisation de trois mécanismes différents de bombes qui pourront passer un examen aux rayons X, sans éveiller de soupçons. L'un d'entre eux s'adapte dans une poignée parapluie -- la batterie, la minuterie, et tout le reste. La totalité des baleines du parapluie peuvent être remplies de thermitte (à base de 40% de sucre et 60 % de chlorate réduit en poudre) si quelqu'un veut un mécanisme incendiaire. Ou encore, la poignée peut être utilisé comme détonateur. Une autre combinaison minuterie-détonateur peut être placé dans un baladeur (ce dernier peut seulement être amorcé par un signal radio codé), et le troisième pourra ressembler à une montre à quartz, avec le détonateur et l'excitateur dans le bracelet, et l'amorçage pourra se faire grâce à la pile. Dans chaque cas, bien

entendu, le gros des explosifs devra être transporté sur place séparément, mais ils peuvent être dissimulés de différentes manières -- moulés et peints comme du plastic, par exemple, selon la forme de n'importe quel objet familier.

Chapitre XVI

10 avril 1993: C'est la première fois de la semaine que j'ai un peu de temps pour moi et que je peux me relaxer. Je suis dans un motel de Chicago, sans rien avoir à faire jusqu'à demain matin. Je me rendrai alors à la Centrale d'Evanstone. Je suis venu en avion ici, vendredi dans l'après-midi, pour deux raisons: faire un tour à Evanstone et livrer de l'argent frais à nos unités de Chicago.

Bill a mis en route sa première impression dans la nuit de lundi, dès que nous avons mélangé les composants chimiques à l'encre. Il s'y est attelé sans discontinuer jusqu'au petit jour, vendredi matin. Katherine l'a relayé à deux reprises, pour lui permettre de dormir quelques heures. Il ne s'est pas arrêté, avant d'avoir liquidé la dernière feuille de papier bancaire, acquise à cet effet. Katherine et moi l'avons aidé à massicoter le papier, aux deux sorties de la presse. Ce travail a bien failli nous tuer, mais l'Organisation avait besoin d'argent en urgence.

Ils en ont toute une pile maintenant! Je n'ai jamais rêvé en voir autant dans toute ma vie. Bill a imprimé presque dix millions de dollars en coupures de 10\$ et de 20\$ -- soit plus d'une tonne de billets flambant neufs. Et ils ont l'air excellent! J'ai comparé un des billets de 10\$ de Bill avec un authentique et récent biffeton et j'ai été incapable de dire lequel est vrai ou faux, excepté à l'aide des numéros de série.

Bill a réellement fait du travail de pro. Chaque billet possède un numéro de série différent. Cette réalisation nous montre ce qui peut être accompli avec une planification précise, du dévouement et un dur labeur. Bien entendu Bill a eu six mois pour mettre les choses au point et faire des essais, avant que je sois disponible pour l'aider pour l'encre et les ultraviolets. Il a éliminé tous les défauts de la procédure avant de commencer son boulot de trois-jours-et-demi.

Hier, j'ai pris 50 000 coupures de 20\$ sur moi, pour les livrer à mon contact de Chicago. Son unité a pour mission de "blanchir" le pognon. Ainsi, l'Organisation en récupérera pratiquement l'équivalent en vrais billets pour ses dépenses, dans le secteur. C'est une tâche beaucoup plus délicate et beaucoup plus consommatrice de temps, que l'impression proprement dite.

Au même moment où je suis venu ici, Katherine a embarqué sur un vol pour Boston avec 800 000\$ dans ses bagages. Plus tard dans la semaine, nous ferons de même vers Dallas et Atlanta. Passer les contrôles de sécurité dans les aéroports avec tout ce fric brûlant est un peu flippant, mais tant qu'ils se contenteront de passer nos valises aux rayons X, tout ira bien pour nous. Les seules choses qu'ils semblent rechercher sont les bombes et les armes. Mais attendons qu'ils découvrent notre oseille à travers tout le pays!

J'ai eu le temps de méditer dans l'avion depuis Washington. A 35 000 pieds cela donne une perspective différente aux phénomènes. Observer toutes ces banlieues agitées, ces autoroutes et ces usines, qui s'étendent en dessous, donnent une exacte vision de la

dimension de l'Amérique. L'entreprise à laquelle nous nous sommes attaqués présente des difficultés à la mesure de cette immensité.

Ce que nous faisons essentiellement avec notre programme de sabotage stratégique, c'est d'accélérer le déclin naturel de l'Amérique. Nous sommes en train de pratiquer des brèches à la façon des termites, dans la charpente sur laquelle repose l'économie. Ainsi la totalité de la structure s'effondrera plus rapidement, dans les quelques années qui suivront -- et de manière plus catastrophique -- que sans nos efforts. Il est déprimant de réaliser, la relativement faible influence que tous nos sacrifices ont sur la course des événements.

Si par exemple, je considère notre opération de contrefaçon. Nous aurons imprimé et diffusé, en l'espace d'un an, au moins cent fois plus de billets, que ce que Bill a fabriqué la semaine passée -- soit 10 milliards par an -- avant que nous puissions en mesurer l'impact sur l'économie nationale. Les américains dépensent trois fois plus, simplement dans leur consommation de cigarettes.

Bien sûr, nous avons deux autres presses qui fonctionnent sur la Côte Ouest, et nous allons en installer d'autres dans un futur proche. De surcroît, si je peux trouver un moyen pour détruire la Centrale d'Evanstone, cela représentera la perte sèche d'un capital de 10 milliards en une seule fois. Sans parler des dommages économiques qui résulteront de cette perte d'alimentation électrique, pour les usines industrielles à travers toute la région des Grands Lacs.

Mais nous avons fait quelque chose d'autre, qui est beaucoup plus important que notre campagne contre le Système. Dans le long terme ce sera beaucoup plus important. Nous avons forgé le noyau d'une nouvelle communauté, une civilisation totalement nouvelle, qui surgira des ruines de l'ancienne. Et c'est parce que notre nouvelle culture sera basée sur une vision du monde diamétralement opposée à l'actuelle, qu'elle pourra se substituer à elle, de manière révolutionnaire. Il n'y a aucune chance pour qu'un ordre fondé sur des valeurs aryennes et dans une perspective aryenne, émerge paisiblement d'une société qui a succombé à la corruption spirituelle juive.

De plus, notre lutte actuelle est inévitablement et complètement liée au fait que nous y avons été contraints par le Système, et que ce n'était pas notre objectif préliminaire. Au regard des événements des 31 derniers mois qui ont suivi le début de cette réflexion, il m'apparaît que, contrairement à ce que j'avais cru à l'époque, notre stratégie initiale consistant à toucher les responsables du Système plutôt que l'économie générale, n'était pas une aussi mauvaise méthode pour *commencer*. Nous nous sommes orientés plus vers une besogne de construction d'un nouveau noyau social, que vers une stricte guerre de destruction dirigée contre le Système.

Ce qui avait débuté comme une conflagration entre *nous et le Système* s'était progressivement muée en une guerre entre nous et l'économie capitaliste. Le Système a répondu de façon de plus en plus répressive afin de se protéger de nos attaques, et il en a résulté un isolement, plutôt qu'une extension du conflit dans la société. Quand nous nous bornions à assassiner des parlementaires, des juges fédéraux, des agents secrets et des

maîtres de médiats, les gens ne se sentaient pas franchement menacés. Mais ils ressentaient les inconvénients causés par toutes les nouvelles mesures de vigilance, déployées par ZOG.

Si nous avions commencé par nous en prendre directement à l'économie, le Système aurait pu dépeindre notre combat comme étant une menée *contre le peuple*. Il aurait alors été aisé pour les médiats de convaincre le public de la nécessité de collaborer avec le Système, contre la menace commune -- à savoir nous. Aussi, notre erreur stratégique préliminaire a désormais pour effet providentiel, un recrutement facilité. Désormais, nous nous employons à rendre les choses de moins en moins agréables, pour l'ensemble de la population.

Le recrutement actuel ne profite pas seulement à l'Organisation. L'Ordre se développe également à une vitesse jamais atteinte depuis les 48 dernières années, sur les 68 ans que compte son existence totale. Hier, j'ai subrepticement accompli le signe de reconnaissance, lorsque j'ai rencontré notre contact sur place. C'est ce que je fais toujours, à présent, quand je rencontre un nouveau membre de l'Organisation -- et j'ai été heureusement surpris lorsqu'il m'a répondu de cette manière.

Il m'a convié à être présent lors d'une cérémonie d'adoubement qui s'est tenue la nuit dernière, pour la probation de nouveaux membres dans le secteur de Chicago. J'ai accepté avec plaisir, et j'ai été ébahi de compter environ 60 participants à la cérémonie. Pratiquement un tiers d'entre eux a été adoubé. C'est plus de trois fois le nombre total des membres sur Washington. J'ai été presque autant ému par cette cérémonie que par mon propre adoubement, il y a un an et demi de cela.

14 avril 1993: Des problèmes, des problèmes, et encore des problèmes! Rien ne tourne rond depuis mon retour de Chicago.

Bill ne peut pas mettre la main sur le papier dont il a besoin pour la prochaine fournée de fric, et il a sollicité mon appui pour improviser. Nous avons expérimenté une teinte légère pour colorer une sorte de papier, d'une texture et d'une composition élémentaires. Mais le résultat n'a pas été satisfaisant. Bill devra rechercher une autre source d'approvisionnement, pour le type de papier adéquat, pendant que je continue à tester différents procédés de teinture.

Hier, une délégation locale du Conseil de Relations Humaines s'est pointée au magasin. Quatre noirs et un écoeurant homme blanc, portant le brassard du Conseil, sont entrés dans l'imprimerie. Ils ont demandé à afficher sur la vitrine un grand poster -- du même genre que ceux que l'on voit maintenant partout, incitant les citoyens à les "aider à combattre le racisme," en dénonçant à la police politique, toute personne suspecte. Ils voulaient également disposer un tronc pour les dons, sur le comptoir. Carole se trouvait derrière ce même comptoir et les a envoyés chier.

Cela, n'était évidemment pas la bonne manière de procéder, dans ces circonstances. Ils nous auraient dénoncés si je ne n'étais pas intervenu en entendant l'esclandre. J'ai gravi

l'escalier du sous-sol, arborant ce que j'espérais être une expression de youtre. Je suis arrivé avec le rituel "shalom, qu'est-ce qui se passe encore ici?" Je voulais en faire suffisamment -- mais j'espérais ne pas trop en faire tout de même -- pour qu'ils saisissent le message: le propriétaire du magasin est lui-même membre d'une minorité. Une minorité *très spéciale*, et qui pourrait difficilement être suspecté d'animosité face au Conseil des Relations Humaines et à ses louables efforts.

Le responsable nègre m'informa, sur un ton indigné, de la rebuffade de Carol. Je lui ai coupé la parole avec un geste d'impatience de la main et j'ai adressé un regard moqueur à Carol. " Bien sûr, bien sûr" dis-je, "laissez votre tronc ici. C'est pour la bonne cause. Mais pas de poster sur la fenêtre -- nous n'avons pas assez de place. J'avais réservé cet emplacement pour une affiche de l'Appel à l'Unité Juive de mon cousin Abe. Venez! Je vous montre à quel endroit."

Je laissais passer avec déférence la délégation et j'ordonnais à Carol de retourner travailler à la manière youpine, le plus sournoisement possible. "Oui Monsieur Bloom," répondit-elle docilement.

Sur le trottoir, j'ai dû surmonter ma répulsion quand j'ai passé amicalement mon bras autours des épaules du nègre, qui m'avait adressé la parole. J'ai attiré son attention vers un magasin situé juste en face du nôtre. "Nous n'avons pas beaucoup de client ici," lui expliquais-je. "Mais mon bon ami, Solly Feinstein, a beaucoup de monde qui va et vient dans sa boutique. Et en plus il a une grande vitrine. Il sera très heureux d'y apposer votre poster. Vous pourrez le placer juste en dessous de l'écriteau 'Sol, prêteur sur gages' et comme ça tout le monde pourra le voir. Vous pouvez être certain de pouvoir lui laisser une boîte pour les dons -- même deux; il a un grand magasin."

Ils ont tous eu l'air satisfait de ma suggestion pateline et ils ont commencé à traverser la rue. Mais le blanc, une espèce de spécimen dégénéré avec un air de maquereau et une coupe afro, hésita, fit demi-tour et me déclara: "Peut-être devrions-nous relever le nom de cette nana. Certaines choses qu'elle nous a dites étaient, sans nul doute, racistes."

"Ne gaspillez pas de temps avec elle," lui répondis-je brusquement, balayant sa suspicion avec un mouvement sec. "C'est simplement une fille vulgaire, sans manière. Elle traite tout le monde ainsi. Je vais bientôt m'en débarrasser."

Quand je suis revenu dans le magasin, Bill, qui avait suivi l'épisode d'en bas des marches, se tordait de rire avec Carol. "C'est tout sauf drôle" leur dis-je, en faisant un effort pour paraître sévère. "J'ai remis les choses dans l'ordre, mais si mon expression et mon accent n'avaient pas convaincu cette bande de sous-hommes, nous serions désormais dans le pétrin."

Puis j'ai sermonné Carol: "Nous ne pouvons nous payer le luxe de dire à ces créatures ce que nous pensons d'elles. Nous avons un boulot à faire avant tout, et maintenant nous devons nous calmer avec cette équipe de raclures, une fois pour toutes. Nous devons ravalier notre fierté et jouer le jeu autant qu'il faudra. Ceux qui n'ont pas nos

responsabilités peuvent faire montre de racisme s'ils le désirent -- et grand bien leur fasse."

Mais, je n'ai pu réprimer une grimace, lorsque j'ai vu le poster se dérouler dans la vitrine de l'usurier d'en face. Cela cachait les appareils photo et les jumelles d'occasion que Sol avait exposées. Il doit vraiment s'en mordre les doigts! Et à présent, chaque personne qui verra cette affiche tellement particulière, fera une association subjectivement correcte, entre le programme de bourrage de crâne du Conseil et la personne qui se cache derrière.

La dernière chose qui clochait était que Katherine était arrivée grippée la nuit dernière. Elle était chargée d'acheminer un chargement d'argent à Dallas ce matin, mais elle était trop malade pour y aller, et il semblait bien qu'elle soit clouée au lit pour encore deux ou trois jours. Cela signifie que je devrai me taper non seulement un trajet à Atlanta demain, mais que je devrai aussi faire la livraison à Dallas. Ce sera une journée entière perdue entre les avions et les aéroports, et je n'aurai pas assez de temps pour être prêt pour l'opération d'Evanston.

Nous voulons saboter la nouvelle centrale nucléaire d'Evanstone dans six semaines, juste quand ils vont la faire visiter à des touristes. Après le 1er juin, elle sera fermée au public et cela deviendra trop difficile.

La centrale d'Evanstone est un site énorme: quatre gigantesques réacteurs atomiques font tourner les plus grosses turbines et générateurs du monde. L'intégralité du complexe en béton s'étend sur un mile, au bord du Lac Michigan, qui approvisionne le circuit de refroidissement hydraulique des réacteurs. La centrale génère 18 000 mégawatts de courant électrique -- presque 20 milliards de watts! Incroyable!

L'énergie produite alimente la totalité de la région des Grands Lacs. Avant que la centrale n'entre en service il y a deux mois de cela, tout le Midwest a souffert d'importantes coupures électriques -- pire encore que celles que nous avons connues ici, qui sont déjà assez terribles. Dans quelques zones, les usines ont dû restreindre leur activité à seulement deux jours par semaine. De surcroît, il s'est produit tellement de grèves imprévues, que la région est au bord d'une véritable crise économique.

Si nous pouvons démanteler cette nouvelle pile atomique, les choses seront encore pires qu'elles ne l'étaient avant. Pour pouvoir assurer l'éclairage de Chicago et de Milwaukee, les autorités devront taxer du courant produit dans des villes aussi lointaines que Détroit et Minneapolis, qui elles non plus ne peuvent s'en passer. Toute cette partie du pays sera sévèrement frappée. Et cela leur a pris 10 ans pour concevoir les plans et construire la Centrale d'Evanstone, donc ils ne seront pas en mesure de remédier à la situation de si tôt.

Mais le gouvernement a, lui aussi, dû envisager les conséquences que causerait la perte de la centrale et la sécurité est assez importante. On ne peut pas approcher des lieux, hormis par bateau ou par avion. Il y a des miradors, des patrouilles navales et des bouées reliées entre elles par un réseau de câbles, tout autour. Cela écarte toute éventualité d'une approche par l'eau.

Le rivage est clôturé à des miles à la ronde. Un nombre considérable de radars militaires et d'installations antiaériennes rendent hors de question le crash d'un avion bourré d'explosifs, sur le site.

Il me semble que la seule attaque qu'on puisse mener dans les lieux, à l'aide de moyens conventionnels, est de s'installer avec des lance-missiles, quelque part à proximité du rivage où l'on puisse se camoufler. Mais à ma connaissance, nous n'avons pas ce type de matériel pour l'instant. De toute manière, les parties les plus vitales de l'installation sont enfermées dans une construction tellement massive que je doute qu'une attaque aux missiles puisse infliger autre chose que des dommages superficiels.

Alors, le Commandement Révolutionnaire m'a demandé d'inspecter la place et d'en ressortir avec des idées originales -- j'en ai quelques unes, mais il reste encore différents problèmes à résoudre.

Ma visite de lundi dernier m'a donné une bonne idée pour utiliser les faiblesses de leurs dispositifs de protection. Ces faiblesses peuvent paraître ahurissantes. Parmi toutes celles-ci, la décision du gouvernement de laisser les touristes pénétrer sur place, même provisoirement. Les raisons de cette initiative reposent, j'en suis certain, sur le raffut que les antinucléaires ont provoqué concernant cette pile atomique. Le gouvernement doit se sentir obligé d'exhiber au public, toutes les mesures de sécurité qui ont été déployées à l'intérieur.

Lorsque je me suis inscrit pour la visite, je me suis délibérément bardé de tout un attirail, simplement pour constater ce qui peut entrer dans l'usine.

Je portais une mallette, une caméra, un parapluie et j'avais rempli mes poches de pièces, de clés et de stylos métalliques.

Sur le ferry qui transporte les touristes vers la centrale, la surveillance est très légère. Ils m'ont simplement fait ouvrir mon attaché-case pour une inspection superficielle. Mais, quand je suis entré dans le poste de garde de la station par elle-même, ils m'ont privé de ma mallette, mon parapluie et ma caméra. Puis, j'ai dû franchir un détecteur de métal, après avoir ôté toute les pièces métalliques que je transportais. Mais les gardes m'ont restitué le contenu de mes poches, sans avoir examiné attentivement celui-ci. On peut ainsi passer au moins un stylo incendiaire.

Ce qui m'intéressait beaucoup, c'était un vieil homme de mon groupe qui tenait une canne à la main avec un pommeau en acier, et les gardiens lui laissèrent durant toute la balade.

En substance, mon idée était la suivante: puisqu'il n'y avait pas de possibilité pour qu'un simple touriste puisse faire entrer assez d'explosifs pour pulvériser l'endroit -- ni même pour qu'il puisse placer la quantité suffisante, pour être vraiment efficace; comme pour provoquer un trou dans une des valves de pression des réacteurs. Nous devons donc oublier cette histoire d'explosifs. Au lieu de cela, nous allons essayer de contaminer la centrale avec des matières radioactives, ainsi elle sera inutilisable.

Ce qui rend cette idée réalisable, c'est que nous avons un ami, à l'intérieur de l'Organisation, qui est en mesure de nous procurer des substances radioactives. Il enseigne la chimie dans une université de Floride, et il utilise de tels produits, dans le cadre de ses recherches.

Nous pouvons aisément dissimuler des déchets nucléaires -- ayant une durée de vie de six mois ou plus -- dans une canne ou une béquille, toujours avec une petite charge détonante pour disperser le tout, afin de rendre toute la centrale d'Evanstone inhabitable. Physiquement les lieux ne seront pas endommagés mais ils devront les fermer. La décontamination représenterait une tâche tellement énorme qu'ils auront intérêt à la condamner définitivement.

Malheureusement ce sera une mission-suicide. Celui qui introduira les déchets atomiques à l'intérieur, sera également exposé à une dose létale de radiations, avant même qu'il franchisse la porte avec. Il n'y a aucun moyen pour s'abriter derrière un quelconque bouclier.

Le plus gros embarras reste les détecteurs de radiations qui sont placés dans toute la centrale. Si l'un d'entre eux dévoile la présence de notre homme avant qu'il n'ait pu accomplir son oeuvre, il aura du souci à se faire.

Je n'avais pas noté la présence de ces détecteurs à l'entrée du site, où les gardes contrôlent l'arrivée des touristes. Il y en a quelques-uns dans l'énorme pièce, contenant la turbine et le générateur, où sont conduits les promeneurs, et il y en a un à côté de la porte de sortie où passent les visiteurs -- probablement pour éviter que l'un d'entre eux n'essaie de sortir une pièce radioactive. Mais il ne semble pas leur être venu à l'esprit que quelqu'un puisse introduire du matériel irradié à l'intérieur de l'usine.

Je me souviens parfaitement de l'endroit où sont situés les détecteurs, et je devrai m'entretenir avec notre homme de Floride en ce qui concerne la probabilité qu'un d'entre eux détecte à une distance donnée, la présence du matériel qu'il nous remettra. Si une alarme se déclenche après notre entrée dans l'usine mais avant que nous ayons pu entrer dans la pièce du générateur, nous devons nous ruer jusqu'à elle. Mais nous concevons notre gadget pour mettre le plus de chances de notre côté.

L'intégralité du plan est assez simple, mais elle présente un gros avantage: l'impact psychologique sur la population. Les gens sont terriblement effrayés par une irradiation atomique. Le groupe de pression antinucléaire aura toute latitude pour récupérer l'événement. Cela frappera l'imagination du public comme s'il s'agissait de quelque bombardement ou d'une attaque mortelle. La majorité sera horrifiée -- et une partie d'entre elle franchira le pas.

Je dois avouer que je suis heureux que ma période de probation dure encore 11 mois et qu'ainsi on ne me proposera pas d'être volontaire pour cette mission.

Chapitre XVII

20 avril 1993: Une belle journée, une journée de repos et de tranquillité après une semaine agitée. Katherine et moi avons roulé jusqu'aux montagnes tôt ce matin, et nous avons passé la journée à nous promener dans les bois. Il faisait frais, le temps était clair et lumineux. Après avoir pique-niqué nous avons fait l'amour dans une petite prairie à ciel ouvert.

Nous avons discuté d'une foule de choses, et nous étions tous deux heureux et insouciant. La seule ombre au tableau de notre bonheur, était que Katherine déplorait du nombre d'aller et retour que m'avait confié l'Organisation récemment. En dépit du fait que je n'avais été libéré de prison que depuis moins d'un mois. Je n'ai pas eu le courage de lui dire que dans le futur nous pourrions passer de moins en moins de temps ensemble.

J'ai moi-même seulement appris cela hier. Quand j'ai fait mon rapport au Major Williams la nuit dernière, à mon retour de Floride, il m'a indiqué que j'aurai à faire beaucoup de déplacements dans les mois à venir. Je n'ai pas obtenu tous les détails de sa part, mais il a insinué que l'Organisation se prépare à une offensive nationale pour cet été, et je suis appelé à devenir une espèce d'instructeur militaire itinérant.

Mais aujourd'hui j'ai sorti tout cela de mon esprit et j'ai simplement profité du fait d'être vivant, libre et seul en compagnie d'une fille splendide, au coeur d'une nature magnifique.

En rentrant à la maison cet après-midi, nous avons écouté les nouvelles à la radio, et cela a parachevé une journée parfaite: l'Organisation a attaqué l'ambassade d'Israël de Washington, cette après-midi. Aucun autre jour dans l'année n'aurait été mieux choisi pour une telle action!

Depuis des mois, un escadron de tueurs israéliens, travaillant sous la tutelle de leur ambassade, élimine nos amis à travers le pays. Aujourd'hui nous avons rétabli la marque - pour le moment en tout cas.

Nous les avons attaqués avec des lance-missiles pendant que les juifs donnaient une réception pour leurs laquais serviles du sénat américain. Un certain nombre d'officiels israéliens a été éliminé pour l'occasion. Il y avait plus de 300 personnes dans l'ambassade quand nos missiles ont fait éclater un orage de TNT et de phosphore sur leurs têtes, à travers le toit.

L'agression a seulement duré deux à trois minutes, selon le reporter, mais plus de 40 projectiles pulvérisèrent l'ambassade, n'en laissant rien d'autre qu'un tas de gravats en feu -- et seulement une poignée de survivants! Donc nous devons avoir au moins deux points de tir. Cela confirme ce qu'on m'a dit la semaine passée sur nos nouvelles acquisitions d'armes.

Un incident fascinant a également été relaté, que les censeurs ont dû omettre de couper au montage. Il y a un groupe de touristes assassiné par un garde de l'ambassade. Durant l'attaque, un israélien est sorti en courant des ruines du bâtiment armé d'un pistolet mitrailleur, la veste en feu. Il a aperçu un groupe d'une douzaine de touristes, composé de femmes et de jeunes enfants, ébahi par la scène de destruction qui avait lieu sur le trottoir d'en face. Hurlant une phrase haineuse dans un hébreu guttural, le juif a ouvert le feu sur eux, en tuant neuf sur place et en blessant grièvement trois autres. Bien entendu il n'a pas été arrêté par la police. Votre jour viendra, youpins, votre jour viendra!

Je me suis couché tôt ce soir dans l'intention d'être dispos pour la longue journée de demain, mais l'excitation qui m'a gagné en fin d'après-midi ne me permet pas de m'endormir maintenant. L'Organisation a démontré une fois encore quelle incomparable arme représente un lance-missiles, pour une guérilla urbaine. Je suis encore plus enthousiaste désormais en ce qui concerne notre projet pour Evanstone. Je serai plus remonté pour surmonter l'inquiétude de ma rencontre avec notre professeur de Floride.

Samedi dernier, quand j'ai exposé mon plan pour faire pénétrer du matériel radioactif dans l'usine, à Henry et Ed Sanders, ils m'ont convaincu qu'un missile pourrait faire le boulot plus efficacement, et nous sommes désormais bien équipés en la matière. Ainsi j'ai modifié le contenu de la livraison, transformant une canne de marche en un missile.

Nous remplacerons le phosphore contenu dans les têtes de trois missiles par nos contaminants radioactifs. Puis nous remettrons en place les charges conventionnelles et tirerons nos trois projectiles ainsi modifiés et qui pèseront le même poids, bien entendu.

Ce procédé présente trois avantages par rapport à mon idée de départ. Premièrement il est sûr; il y a moins de risques pour que les choses tournent mal. Deuxièmement, nous pourrons leur expédier 10 fois plus de déchets nucléaires, et la charge détonnante dans les projectiles dispersera le tout bien mieux que ce que nous pourrions espérer avec une simple canne de marche. Et troisièmement cela ne nécessitera pas de mission suicide. Nous pourrons stocker les projectiles "chauds," en toute sécurité, jusqu'au moment où ils seront tirés. Ainsi, le commando de tireurs ne sera pas exposé à une dose mortelle de radiations.

Ma seule préoccupation reste de savoir si nous pouvons parvenir à faire entrer les missiles à *l'intérieur* de la centrale électrique, à travers le toit. Le bâtiment est construit de manière tellement solide que je doute qu'ils puissent pénétrer même avec des fusées à action retardée. Ed Sanders m'a convaincu, à grand renfort d'arguments, qu'un premier missile lancé avec suffisamment de précision et à basse altitude, pourra créer une espèce de gigantesque fenêtre de 10 étages de haut sur 200 yards de côté, dans le mur de protection du générateur qui est situé en face de la côte.

Armé de ces nouvelles précisions, je suis allé en discuter avec Harrison, notre chimiste de Floride. Je lui ai expliqué que son rôle consiste à nous procurer le matériel radioactif approprié, puis d'utiliser ses infrastructures spéciales pour l'incorporer en toute sécurité dans les têtes de missiles que je lui remettrai.

Harrison a eu une attaque. Il s'est plaint d'avoir seulement offert de fournir à l'Organisation de très petites quantités de substances irradiées et autre matériel difficile à obtenir. Il ne désirait pas être impliqué concrètement dans le maniement d'explosifs et il a particulièrement réfuté la quantité de matériel requis par notre plan. Peu de gens dans le pays peuvent avoir accès à des déchets atomiques et il craint qu'on puisse remonter jusqu'à lui.

J'ai tenté de le raisonner. Je lui ai expliqué que si nous essayons de charger les projectiles nous-mêmes, sans l'écran de protection dont il peut disposer, un ou plusieurs hommes seront sûrement exposés à une dose létale de radiations. Je lui ai indiqué qu'il était libre de choisir le type de matières ou de déchets nucléaires qui pourraient éveiller le moins de suspicion sur lui -- sur la période qu'il jugera nécessaire, afin de pouvoir mener à bien notre projet.

Mais il a catégoriquement refusé. "C'est hors de question," dit-il. "Cela pourrait compromettre toute ma carrière."

"Docteur Harrison," répliquais-je, "je crains que vous ne saisissiez pas bien la situation. Nous sommes en guerre. Le futur de notre race repose sur l'issue de cette guerre. En tant que membre de l'Organisation vous êtes obligé de prendre vos responsabilités dans l'effort collectif, en dehors de toutes considérations personnelles. Vous êtes soumis à la discipline de l'Organisation."

Harrison devint blême et commença à bégayer, mais je poursuivis implacablement: "Si vous persistez dans votre attitude, je suis prêt à vous flinguer sur-le-champ." Le fait était que j'étais désarmé car j'étais venu en avion sur une ligne commerciale, mais Harrison l'ignorait. Il déglutit pendant un certain temps, retrouva sa voix et dit qu'il ferait ce qu'il pourrait.

Nous avons revu le détail de nos besoins et avons fixé un calendrier approximatif. Avant de le quitter, j'ai assuré Harrison que s'il sentait que cette opération devenait trop compromettante pour lui en tant que "légal," nous pourrions le faire entrer en clandestinité, après que tout soit réglé.

Il est certainement très nerveux et très fâché, mais je ne crois pas qu'il nous trahira. L'Organisation a établi un très haut degré de crédibilité dans ses menaces. Avant d'être mis à l'abri, il devra nous envoyer un nouveau message pour nous signifier que le temps est venu d'emmener les projectiles modifiés jusqu'en Floride pour les remplir. Il n'y a pas besoin de connaissances techniques particulières pour cela.

Je n'aime pas agir en "dur" et effrayer les gens; ce n'est pas un rôle naturel pour moi. Mais j'éprouve très peu de sympathie pour des types comme Harrison, et je suis persuadé que s'il n'avait pas voulu coopérer, je me serais jeté sur lui et l'aurais étranglé à mains nues.

Je pense qu'il y a encore quantité d'autres personnes qui pensent se la jouer cool en nous laissant prendre tous les risques et faire la sale besogne. Ils se figurent qu'ils pourront tirer des bénéfices avec nous si nous gagnons, et qu'ils ne perdront rien si nous échouons. C'est une pratique qui a toujours eu lieu dans la plupart des autres guerres et révolutions, mais je ne crois pas que cela fonctionnera ainsi cette fois-ci. Notre attitude à l'égard de ceux qui ne pensent qu'à profiter de la vie, dans ces temps d'épreuves pour notre race, est qu'ils ne méritent pas de vivre. Laissons-les crever. Dans la conduite de cette guerre, nous ne pouvons pas être concerné par leur bien-être. De plus en plus, ils auront à choisir entre: être avec nous, quelle que soit la tournure que prennent les événements, ou contre nous.

25 avril 1993 Demain, retour à New York pour au moins une semaine. Différentes choses en préparation sur place nécessitent ma présence. Les affaires sur la Floride devront patienter jusqu'à mon retour, et alors ce sera pour moi, un nouveau voyage à Chicago, en car cette fois-ci.

Les youpins ont hurlé après l'attaque de leur ambassade. Ils ont fait encore plus fort dans l'emphase, au cours des informations qui ont relaté l'attaque, que ce qu'ils avaient fait après l'assaut contre le Capitole ou l'explosion de l'immeuble du FBI. Chaque jour, ce que diffuse la télé empire. C'est encore plus spectaculaire que la propagande ayant trait à "la magique chambre à gaz," qui leur a tant rapporté dans le passé. Ils s'arrachent les cheveux et déchirent leurs vêtements: "Oh, nous qui avons déjà tellement souffert! Comme nous sommes persécutés! Pourquoi permettez-vous que cela nous arrive! Six millions n'ont-ils pas suffi?"

Quelle démonstration d'innocence affligeante! Ils sont si bons qu'ils vont me faire verser des larmes sur leur sort. Mais étrangement, il n'y eut aucune mention supplémentaire du meurtre de ces neuf touristes par la sentinelle israélienne. Ah oui c'est vrai, il s'agissait seulement de Gentils!

Nous avons tiré un bénéfice inespéré de notre action contre l'ambassade. Une querelle majeure éclata entre les noirs et leurs patrons juifs. Par une pure coïncidence, l'attaque eut lieu trois jours avant la date fixée pour une "journée d'action nationale en faveur de l'égalité" -- encore une de ces gigantesques manifestations médiatiques, organisées par le Conseil des Relations Humaines et durant laquelle, des manifestations devaient avoir lieu "spontanément" et simultanément, dans nombre de villes importantes. Les citoyens noirs et blancs devaient alors se réunir pour adresser un appel au gouvernement afin qu'il brise les dernières barrières entre les races et assure aux noirs une "pleine égalité."

Mais mardi dernier, le jour suivant notre coup porté aux israéliens, les gros bonnets du Conseil -- des juifs bien entendu -- annulèrent la manifestation. Ils avaient décidé qu'ils ne pouvaient partager le feu des projecteurs médiatiques avec les nègres, avant d'en avoir terminé avec l'exploitation de leur propre martyrologe, qui était évidemment bien plus grave à leurs yeux.

Une minorité de leaders, chez les militants noirs, qui avaient gaspillé de longues heures en préparatifs pour cette journée égalitaire, ne voyaient pas les choses de cette façon. Ils ressentait depuis un certain temps, la façon unilatérale dont les juifs manipulaient et exploitaient le mouvement égalitaire, à leurs propres fins, et ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase pour certains d'entre eux. Les accusations enflammées et les mises au point se multiplièrent. Le niveau culminant à cette escalade intervint samedi, quand le principal nègre de service des juifs, celui affublé du titre de président "de l'Association Nationale du Conseil des Relations Humaines," donna une conférence de presse. Il y dénonça ses maîtres juifs. Maintenant, disait-il, le Conseil des Relations Humaines ne reconnaîtra plus les juifs comme une minorité. Ils seront traités comme la majorité blanche et ne seront pas exemptés plus longtemps d'investigations et de poursuites pour "racisme".

On lui tira les oreilles avant qu'il n'ait pu comprendre ce qui lui arrivait. Et comme toujours en pareil cas, sa place fut vite prise par un serviteur noir plus zélé, mais il y avait toujours de l'huile sur le feu. Dans les rues, les bandes errantes de "suppléants" noirs avaient saisi le message. Malheur aux membres du peuple élu qui tombèrent entre leurs mains! Plusieurs avaient déjà succombé à leur "interrogatoire" depuis deux jours.

Les bamboulas recruteront peut-être plus de militants et certains de leurs frères pleins d'amertume franchiront le pas, mais dans le même temps, Isaac et Jacob y laisseront quelques gorges, dents et ongles. C'est une joie de contempler un tel spectacle.

6 mai 1993: C'est chouette de rentrer à la maison, même si c'est seulement pour une journée. Mais New York était intéressant! J'ai vu plus d'artillerie là-bas, que ce que j'avais imaginé avoir à notre disposition.

Une de nos unités spécialisées de New York a acquis du matériel militaire de toutes sortes et l'a stocké. Le but de ma visite était de superviser quels types de gadgets militaires pourraient m'être utile dans la conception et la réalisation d'armes spéciales et de matériel de sabotage. Ainsi je pourrai faire des recommandations concernant les prochaines pièces à se procurer en priorité.

J'ai été accueilli à l'aéroport par une femme qui m'a conduit en voiture jusqu'à l'entrepôt d'un grossiste en plomb situé dans une zone industrielle crasseuse du Queens, à proximité de la Rive Est. Des ordures, de vieux journaux et des bouteilles de liqueur vides jonchent le sol. Nous devons naviguer entre les déchets et les carcasses de voitures abandonnées qui gênent le passage de l'étroite rue, avant que la femme n'entre dans un petit parking boueux, derrière une haute clôture.

Elle cogna à une porte en acier sur laquelle était indiqué "réservé au personnel" et nous fûmes rapidement introduit dans un sombre et poussiéreux magasin rempli de caisses et de tuyaux de plomb. Puis elle m'orienta vers un jeune homme enjoué, âgé d'environ 25 ans, vêtu d'un bleu de travail grasseux et portant un dossier à la main. Il se présenta seulement comme "Richard" et m'offrit une tasse de café provenant d'une machine électrique douteuse, placée à l'autre bout du comptoir, près de la porte.

Ensuite nous avons emprunté un vieil et rachitique monte-charge jusqu'au deuxième étage de l'immeuble. Lorsque nous sommes sortis de cette espèce d'ascenseur, quelle ne fut pas ma surprise! Dans une immense pièce au plafond bas, de plus d'une centaine de pieds de côté, se trouvait un déballage de toutes sortes d'armes militaire possibles et imaginables: fusils automatiques, mitrailleuses, lance-flammes, mortier et des milliers de caisses de munitions, grenades, explosifs, détonateurs... Je ne sais pas comment le plancher pouvait supporter tout cela.

Dans un coin de la pièce quatre hommes et une femme travaillaient assis sur de longs bancs, sous des lampes fluorescentes. Un mec limait les numéros de séries des flingues. Il piochait dans un tas d'environ 50 fusils, pendant que les autres huilaient et rassemblaient les armes dans des cumulus d'eau chaude dont le sommet avait été enlevé. J'ai pu voir une douzaine de cartons à proximité, contenant d'autres cumulus.

"C'est la méthode par laquelle nous entreposons et nous faisons voyager les armes," m'expliqua Richard. "Nous dégommons les numéros de série pour que les autorités aient plus de difficultés à identifier leurs provenances, si jamais ils en découvraient certaines. Et une fois les ballons d'eau chaude sortis d'ici, ils n'ont aucun moyen de remonter jusqu'à nous. L'étiquette de référence que nous collons sur les cartons est simplement destinée à ce que l'on sache ce qu'ils contiennent. Vous vous dites peut-être que nos cumulus sont livrés aux quartiers généraux de quelques une de nos unités combattantes de la côte est, mais nous en expédions dans tout le pays."

Presque étourdi, je déambulais parmi les empilements d'armes. Je m'arrêtais devant des caisses grise-olives. Sur chaque côté figuraient les mots inscrits au pochoir: "Lance-missiles M30, Equipement Complet" et dessous cela, "Charge de 700 livres".

"Où vous êtes-vous procurés ces pièces?" demandais-je. Je me souvenais tous les obstacles que nous avons rencontrés pour simplement obtenir un seul des mortiers de l'ancien millésime.

"Ils sont arrivés la semaine dernière de Fort Dix," me répondit Richard. "Les gars d'une de nos unités basées à la sortie de Trenton ont graissé la patte à un sergent noir, avec 10 000\$, pour détourner un camion contenant ces armes et leur livrer. Ensuite ils nous en ont remis deux en une fois, à l'arrière d'une camionnette.

Nous réceptionnons ici du matériel en provenance d'une douzaine de bases et d'arsenaux de New York, du New Jersey et de Pennsylvanie. Jette un coup d'oeil sur ce que nous avons reçu, le mois passé, de l'Arsenal de Picatinny," dit-il en soulevant une bâche recouvrant des objets cylindriques. Je me suis penché pour les examiner. C'étaient des tubes en fibre de verre de deux pieds de long et de cinq pouces de diamètre. Chacun d'eux contenait des projectiles hyper-explosifs de type M329 pour mortier. Il devait y en avoir au moins 300 rien que dans cette pile.

Richard poursuivit son explication: "Dans le temps, nos gars stationnés dans les bases militaires arrivaient à sortir en contrebande une seule nouvelle arme à la fois. Mais après,

nous nous sommes tournés vers les services du personnel noir pour soustraire les matériaux dont nous avons besoin. Nous ne savons toujours pas avec exactitude ce que cela nous a rapporté, mais en tous cas nous en avons une quantité bien plus conséquente.

Nous nous sommes fait passer pour un gang d'acheteurs de la Mafia, qui veulent se livrer à un trafic d'exportation d'armes illégales. Nos gars sur la base ont mis en rapport les acheteurs avec les noirs responsables du magasin d'armes. Pour suffisamment d'argent ils ont pu avoir libre accès à toute la caserne. Les nègres ont partagé une partie de la somme que nous leur avons remis, avec quelques uns de leurs 'frères' chargés de la garde.

Cela représente plusieurs avantages pour nous. En premier lieu, il est plus facile pour les noirs de détourner du matos sans attirer l'attention. La police politique les considère comme du personnel de service blanc et les nègres ont depuis longtemps organisés un réseau qui s'étend à toutes les bases pour chaparder et revendre des pneus, de l'essence, et toutes autres choses pour lesquelles il y a une demande de la part des civils. Et cela permet à nos gars dans le service de se concentrer sur leur propre mission, qui consiste à recruter d'autres blancs dans le personnel pour renforcer nos positions dans l'armée."

J'ai passé le reste de la journée à inspecter toute la pièce et à en dresser un inventaire mentalement. Quand je suis parti, j'ai prélevé un échantillon d'une douzaine de types différents de fusées, explosifs, détonateurs et divers autres choses que je compte expérimenter. Je suis ensuite rentré en train.

La situation chez les militaires est en demi-teinte. Avec plus de 40% de négros dans l'armée et presque autant dans les autres services, la morale, la discipline, et l'efficacité sont au plus bas. Cela facilite beaucoup nos vols d'armes et notre recrutement, spécialement chez les engagés, qui ressentent cruellement comment se dégradent leurs services.

Mais cela présente aussi un effrayant danger à la longue, car le jour viendra où nous aurons affaire avec les bidasses. Avec autant de noirs sous les drapeaux ce sera un désordre sanglant. Pendant que nous viderons les nègres et réorganiserons les organismes, le pays sera virtuellement sans défense.

Bien, je suppose que cette éventualité a été envisagée.

Chapitre XVIII

23 mai 1993: C'est ma dernière nuit à Dallas. Cela fait maintenant deux semaines que je suis ici, et j'espérais être de retour à Washington demain, mais les ordres sont arrivés cet après-midi m'indiquant d'aller plutôt à Denver. Il me semble que j'y resterai approximativement la même période que celle que j'ai passé ici à enseigner.

Je viens précisément de finir un cours fracassant sur la technique de sabotage, pour huit activistes sélectionnés ici et j'ai fait divers "fracas". C'étaient les trois premières heures, depuis que je suis arrivé, durant lesquelles je n'étais pas trop épuisé pour pouvoir réfléchir. Nous nous consacrons à nos cours de huit heures du matin à huit heures du soir, chaque jour avec seulement quelques minutes de coupure pour les repas.

J'ai enseigné à ces gars à peu près tout ce que je sais. Nous avons commencé par l'apprentissage de la réalisation de détonateurs improvisés, minuteurs, déclencheurs et autres gadgets de fortune. Puis nous avons étudié la structure, les propriétés et les performances caractéristiques des fournitures militaires courantes, qui peuvent être appliquées à différents desseins. L'ensemble de mes élèves peut désormais assembler et démonter tous types de mécanisme d'amorçage, en aveugle.

Après, nous avons examiné un nombre important de cibles potentielles et nous sommes attachés à dresser des plans pour les attaquer. Nous avons considéré les réservoirs, les pipelines, les dépôts de carburant, les voies ferrées, les tours de contrôle et les émetteurs de transmissions aériennes, les raffineries de pétrole, les lignes haute tension, les générateurs électriques, les stations d'épuration d'eau, les échangeurs d'autoroutes, les réservoirs de céréales, les entrepôts, différents types de machines et d'autres équipements d'usine.

Finalement, nous avons choisi une cible concrète et l'avons détruite: l'échangeur central du téléphone de Dallas. Cela c'est passé hier. Aujourd'hui nous avons pratiqué une autopsie et une analyse critique détaillée de l'opération.

Actuellement, tout se passe extraordinairement bien; mes étudiants ont tous passé leur examen final avec les honneurs. Mais j'avais fait tout mon possible pour garantir que tout se déroule sans faux pas. Nous avons passé trois jours entiers à préparer spécifiquement le coup du central téléphonique.

Premièrement nous avons pompé des informations auprès d'une de nos membres locaux qui a autrefois travaillé dans le bâtiment en tant que standardiste. Elle nous a décrit la disposition des lieux, en nous indiquant approximativement la localisation des pièces, à chaque étage, qui contiennent l'équipement de déclenchement automatique. Grâce à son aide nous avons pu faire un plan sommaire, indiquant les escaliers, les entrées de service, la salle des vigiles et d'autres détails pertinents.

Ensuite nous avons préparé notre équipement. J'avais décidé que nous allions agir avec une précision chirurgicale, plutôt que de façon brutale, puisque nous n'avions pas suffisamment d'explosifs pour effectuer un travail de démolition massif. Nous avons déroulé 500 pieds de mèche lente reliée à un peu moins de 20 livres de dynamite d'un côté et à un détonateur de l'autre.

J'ai divisé nos huit activistes en quatre binômes. Un homme de chaque équipe trimballait un fusil automatique à canon scié et l'autre le matériel de destruction. Trois équipes étaient affectées aux trois étages où se situe le matériel de contrôle des communications et une au rez-de-chaussée. Chacune des équipes possède une bobine de mèche lente, un bidon de cinq gallons de napalm-maison, composé d'un mélange de fuel et de savon liquide, ainsi qu'un détonateur à retardement. Les quatre groupes sont en outre munis de grenades thermites faites mains destinées à être placées dans les structures. La dynamite pulvérisera les transformateurs et les thermites y mettront le feu.

A 10 heures tapantes la nuit dernière, nous avons garé nos deux véhicules dans une ruelle sombre à deux pâtés de maisons de l'échangeur téléphonique. A chaque instant une camionnette de la compagnie du téléphone traversait l'intersection et nous croisait.

Finalement, l'opportunité que nous attendions se présenta: une camionnette de service arriva et stoppa au feu rouge de l'intersection. Il n'y avait aucun autre véhicule ou piéton en vue. Nous avons surgi de la ruelle, bloquant le camion pendant que deux de nos hommes ouvraient les portières et obligeaient le chauffeur à monter à l'arrière, sous la menace d'un pétard. Puis nous avons conduit les trois véhicules sur le côté de la route et nous avons tous grimpé à l'intérieur de la camionnette de service.

Cela ne nous a pris que quelques secondes, mais nous avons perdu encore une demie heure en discussion avec l'employé du téléphone que nous avons kidnappé. Avec un minimum de persuasion il a répondu à toutes nos questions concernant la localisation, la disposition de l'équipement central, le service de sécurité et les procédures.

Nous avons eu l'heureuse surprise d'apprendre qu'il n'y avait qu'un garde armé dans les locaux pendant la nuit. De plus celui-ci était relié par une ligne directe à une sous-station de police située à cinq pâtés de maisons de là, qui fournirait du renfort, en cas d'urgence. Nous avons délesté l'employé de son uniforme et de sa carte d'accès magnétique qu'il était nécessaire de porter, pour les employés de nuit. Puis nous l'avons ligoté avec des cordes, nous l'avons aussi bâillonné et avons roulé à bord de la camionnette jusqu'à l'entrée de service de l'immeuble du téléphone.

J'ai revêtu l'uniforme. En suivant les instructions fournies par l'employé, j'ai rejoint l'accès pendant que les autres sont restés cachés à l'intérieur de la camionnette. Il ne m'a fallu ensuite qu'un court instant pour subtiliser par surprise l'arme du gardien et faire signe aux autres d'entrer. Pendant que nos quatre équipes se dispersaient à travers le bâtiment, j'ai trouvé la remise réservée au gardien et me suis servi de sa propre clef pour l'enfermer à l'intérieur.

A ce moment précis la totalité de l'opération ne nous avait pris que cinq minutes. Les trois équipes assignées au matériel de contrôle ont travaillé rapidement et efficacement. Pendant que l'homme au flingue de chaque groupe tenait en respect les quelques employés qu'ils ont rencontrés dans un bureau, l'autre gars a commencé son boulot sur l'équipement.

La mèche lente était enroulée et attachée à deux ou trois grands panneaux électroniques de chaque étage. Puis le gars chargé de la démolition pris le bidon de napalm et déversa son contenu sur une bonne partie de l'équipement, aussi bien celui où passait la mèche lente que celui qui ne l'était pas. Finalement un détonateur à minuterie fut fixé à un bout de la mèche.

A l'instant où nos trois hommes dévalaient les escaliers pour me rejoindre au rez-de-chaussée, trois explosions assourdissantes firent voler en éclat toutes les vitres de l'immeuble. Un moment plus tard, les quatre équipes se ruaient dans les marches jusqu'au sous-sol.

Nous n'avons pas perdu de temps en grim pant dans la camionnette. Juste comme nous sortions du parking, la charge de dynamite éclata à la base du transformateur avec un grondement qui causa l'éventrement d'une façade en brique, d'un côté du building, qui s'abattit dans la rue. L'intérieur des locaux, que l'on apercevait par cette brèche, était maintenant dévoré par les flammes et la fumée provenant du napalm. Tout l'équipement flambait.

Le compte rendu de l'opération a été rapporté cet après-midi par un journal local. Celui-ci indiquait qu'une vingtaine d'employés qui se trouvaient dans les étages étaient parvenus à s'enfuir et étaient tous sains et saufs -- exception faite du garde que j'avais bouclé dans la remise et qui était décédé après avoir inhalé de la fumée. Je me sens coupable de cela, mais nous n'y pouvons rien; nous étions pressés par le temps.

Bien que notre destruction du central soit un franc succès, la compagnie du téléphone a annoncé qu'elle aurait remis en service la majorité des lignes sous 48 heures. La restauration complète des services de télécommunications, sur la ville entière, se ferait en moins de deux semaines.

Cette nouvelle ne nous surprit pas. Nous savions que la compagnie du téléphone pouvait acheminer par avion un nouvel équipement et des spécialistes pour réparer au plus vite les dommages que nous avons causés. Notre attaque contre le central téléphonique ne devait pas être envisagé comme étant un coup contre le Système. Si cela avait été le cas, il aurait dû être combiné à une foule d'autres offensives sur différents fronts.

Le Système prenait notre action pour argent comptant. Bien entendu, il n'avait aucun moyen de savoir que l'explosion d'hier était simplement un exercice d'entraînement et cela le menait sur une mauvaise piste. Des tanks ont pris position à presque toutes les intersections de la ville, et les soldats ainsi que la police ont établi de nombreux points de

contrôle d'automobiles sur la plupart des routes et des autoroutes. Cela paralyse le trafic routier à travers toute la ville. Si tout se passe bien, je devrais quitter Denver d'ici demain.

8 juin 1993: J'ai reçu un mot de Katherine aujourd'hui! Il était glissé dans une boîte de matériel. J'avais demandé à l'Organisation de me la faire parvenir du magasin. Je n'ai pas vu le mot avant d'avoir ouvert la boîte et de ce fait, je n'ai pas pu faire passer une réponse par l'intermédiaire du coursier qui avait effectué la livraison.

Elle et les autres avaient tous bossés 70 à 80 heures par semaine dans la boutique, m'écrivait-elle, principalement pour imprimer des biffetons mais aussi beaucoup de tracts de propagande. Elle suspectait, devant l'urgence avec laquelle les tracts avaient été sollicités, qu'une nouvelle et majeure campagne allait avoir lieu dans la circonscription de Washington. (Elle se rendra compte assez rapidement de quoi il s'agit!)

Elle me croit toujours à Dallas et me dit qu'elle espère avoir une autre livraison de cash à effectuer là-bas prochainement pour pouvoir me voir. Mon coeur s'emballe à l'idée d'être de nouveau avec elle, même pour quelques heures!

Il n'y a aucune chance pour que je puisse me rendre à Washington avant au minimum trois semaines. Les choses sont vraiment sclérosées dans le secteur de Rocky Mountain. L'Organisation n'est pas vraiment dynamique ici et à présent le Commandement Révolutionnaire a désigné 43 cibles de première priorité dans le coin -- dont plus de la moitié sont des installations militaires. Pour celles-ci nous devons nous préparer à frapper simultanément dès l'arrivée des ordres, soit début juin.

Pour corser le tout, il ne se trouve pratiquement personne sur place ayant une spécialisation ou même une expérience en artillerie. Je dois donc former tout ce petit monde aux techniques terroristes -- soit un total de 26 étudiants. Il leur incombera de savoir préparer et utiliser tous les types d'incendiaires et les mécanismes explosifs requis pour les cibles déterminées. Heureusement, nous avons quelques militaires dans le groupe, qui possèdent d'excellentes notions des tactiques de guérilla. Ainsi, j'oriente uniquement mon entraînement sur les aspects techniques et je laisse le soin des tactiques aux soldats.

En dépit du fait que l'envergure de ma mission est assez réduite ici, cela avance quand même moins vite qu'à Dallas, compte tenu que la zone géographique est plus étendue. Il ne paraissait pas envisageable d'organiser des leçons pour 26 personnes en une seule fois. Donc, j'ai organisé une classe pour six d'entre eux ici-même à Denver; une autre avec 11 gars à Boulder, une ville universitaire située à 20 miles au nord, et une dernière dans une ferme établie plus au sud, pour réunir les neuf derniers. Je vois chaque groupe tous les trois jours, mais entre-temps je leur donne plein de devoirs à réaliser entre les réunions.

Initialement, nous avons entrepris des actions non-violentes contre le Système, circonscrites au secteur de Rocky Mountain. L'ambiance générale était donc plus détendue que sur la Côte Est. Mais quelque chose de très déplaisant est survenu la

semaine passée, qui augure de la tournure particulièrement brutale et hargneuse que devra prendre ici, la lutte plus que nulle part ailleurs.

L'un de nos membres, un travailleur du bâtiment, a été chopé en train de dérober quelques bâtons de dynamite sur un lieu en construction où il était employé. Apparemment il a réussi depuis quelque temps à en sortir une douzaine par jour, dans sa gamelle.

Le vigile du site l'a remis entre les mains du shérif local, qui a immédiatement perquisitionné la demeure de notre homme. Il n'y a pas seulement trouvé une grande réserve de dynamite mais aussi beaucoup de flingues -- et de la littérature émanant de l'Organisation. Le shérif s'est figuré qu'il avait mis le doigt sur quelque chose qui pourrait donner un coup d'accélérateur à sa carrière. S'il pouvait décapiter l'Organisation dans la zone de Rocky Mountain, le Système lui en serait très reconnaissant. Il aurait ainsi une bonne chance de gagner un siège dans l'appareil législatif de l'état. Peut-être même deviendrait-il le lieutenant du gouverneur ou bien encore serait-il rémunéré pour quelque autre poste élevé, au sein de gouvernement de l'état.

Aussi le shérif et ses adjoints commencèrent-ils à frapper notre gars, essayant de lui soutirer les noms d'autres membres de l'Organisation. Ils l'ont torturé, mais il n'a pas parlé. Alors ils ont arrêté son épouse, et l'ont giflé puis ils l'ont rouée de coups de pieds en sa présence.

Le résultat fut que notre homme, en dernier ressort, arracha un revolver du holster d'un des adjoints. Il fut descendu par un autre adjoint avant d'avoir pu presser sur la gâchette. Sa femme a été remise au FBI qui l'a transféré par avion vers Washington pour interrogatoire. Elle ne pourra pas leur révéler d'informations significatives, mais je frissonne à l'idée de l'épreuve qu'elle a due subir.

Quoi qu'il en soit, la gloire du shérif fut de courte durée. Dans la soirée du jour où notre membre a été abattu, le shérif apparut au journal télévisé en se vantant du coup d'éclat qu'il avait commis au nom de la loi, de l'ordre et de l'égalité. Il avertissait pompeusement à tous qu'il traiterait de manière aussi sévère tous les autres "racistes" qui tomberait entre ses griffes.

Lorsqu'il regagna son domicile après son interview télévisée, il retrouva sa femme sur le sol de la salle à manger, la gorge tranchée. Deux jours plus tard, sa voiture de patrouille tomba dans une embuscade. Son corps criblé de balles fut retrouvé dans la carcasse carbonisée.

C'est une chose terrible que de tuer une femme de sa propre race, mais nous sommes engagés dans une guerre où toutes les anciennes règles ont été balayées.

Nous sommes entrés dans une lutte à mort contre les juifs. Ils se sentent désormais tellement assurés de leur victoire finale, qu'ils peuvent tranquillement jeter leur masque et traiter leurs ennemis comme le "bétail," comme le dit leur religion. Notre châtiment contre le shérif devra servir d'avertissement aux gentils, acolytes des youpins. Au moins

sauront-ils que s'ils adoptent une attitude sémite à l'encontre des *nos* femmes et de nos enfants, ils ne pourront espérer que leurs propres familles soient sauvées. (*Note pour le lecteur*: Plusieurs parties des écrits de Turner font référence à la doctrine de la religion juive, qui était nommée: "judaïsme" et qui existe toujours aujourd'hui. Ses livres, le Talmud et la Torah qui traitent les non-juifs de "bétail". Ce qui nous horrifie tout spécialement est la position des juifs vis-à-vis des femmes non-juives. Le mot qui sert à désigner une fille de notre race est "*shiksa*," qui dérive d'un mot hébreu signifiant à la fois "abomination" et "non-casher" ou "viande impropre".)

21 juin 1993: J'ai été arrêté à un barrage de police sur la route, en revenant de Boulder ce soir. Je n'ai pas eu de problème pour le franchir; ils ont simplement contrôlé mon permis de conduire (en fait celui de David Bloom). Ils m'ont demandé où j'allais et ils ont rapidement jeté un coup d'oeil dans la voiture. Mais le barrage a ralenti la circulation sur plusieurs miles et les autres automobilistes étaient vraiment furieux. L'un d'eux m'a appris que c'est la première fois qu'ils établissent des contrôles routiers dans cette région.

Le barrage et les insinuations que j'ai captées aux informations ces derniers jours me donnent à penser que le Système sait que quelque chose d'important se prépare. J'espère qu'ils n'ont pas resserré les dispositifs de sécurité, à la manière que ceux qu'ils avaient déployés sur la Côte Est. Si c'est le cas, cela mettra de la pagaille dans nos plans.

D'un autre côté, cela donnera aux ploucs du coin, la juste mesure de l'amour que leur porte Big Brother. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu un nègre ou un juif et ils agissent comme si la guerre n'était pas déclenchée. Ils semblent croire qu'ils sont assez éloignés de toutes ces choses qui tourmentent le reste du pays et qu'ils peuvent continuer leur petit train-train. Ils considèrent qu'y faire une quelconque allusion pourrait mettre un terme au bon déroulement de leur plaisir égoïste. Ils sont tellement conditionnés, que si nous n'éradiquons pas très rapidement le cancer d'Amérique, nous serons tous détruits. Mais cela c'est toujours passé comme cela dans ce coin du pays.

Je suis assez soucieux de ne pas avoir de nouvelles concernant Evanstone. Je m'attendais d'un jour à l'autre à réaliser l'opération, et ce depuis la dernière semaine du mois dernier. Y a-t-il eu des problèmes avec Harrison? Ou bien le Commandement Révolutionnaire a-t-il décidé de différer le raid sur Evanstone, peut-être jusqu'à notre grande offensive du mois prochain?

Il n'y a pas eu d'indication concernant un tel report lors de notre dernière réunion. Il est plus que probable que les ennuis viennent d'Harrison, quelle ordure! J'ai recalculé le point d'impact probable sur la cible, depuis l'angle de tir que m'a communiqué notre équipe de lanceurs de missiles de Chicago juste avant que je parte de Washington pour Dallas. J'ai ainsi pu déterminer que nous devrions scinder nos contaminants radioactifs en cinq fragments, plutôt que de le faire simplement en trois. Cela nous donne ainsi près de 90 % de chances qu'une partie ou plus des déchets atteignent la salle du réacteur. Mais Harrison doit encore nous approvisionner en matos. Si ce n'est pas le cas, pourquoi personne ne m'en a averti?

Je suis également inquiet de ne pas avoir reçu d'ordre sur ce que j'aurai à accomplir quand j'aurai achevé mon job ici la semaine prochaine. Si je ne retourne pas à Washington à l'issue, j'ai bien peur de ne pouvoir m'y rendre avant que le grand assaut ne débute. Je voudrais bien être en compagnie de Katherine et des autres quand toutes les offensives se déclencheront le mois prochain. Je ne vois aucune raison qui pourrait s'opposer à cela, car le délai sera alors trop court pour m'envoyer ailleurs afin d'entraîner d'autres équipes.

Chapitre XIX

27 juin 1993: Ainsi j'ai finalement reçu mes ordres! Cela consiste à me rendre en Californie durant notre grande attaque de l'été. Au début j'ai été très déçu de ne pas pouvoir être en mesure de rentrer à Washington. Mais plus je réfléchissais aux implications des instructions qui m'ont été remises cet après-midi, plus j'étais convaincu que le point culminant de notre activité des prochaines semaines, se situerait sur la Côte Ouest. Il semble que je serai dans le feu de l'action ici, et ce sera au moins un changement bienvenu par rapport à mon travail de formateur.

Le Centre de Commandement de Denver m'a convié avec six de mes pupilles à une rencontre de deux heures ce jour. On ne nous a rien précisés si ce n'est que moi et quatre des autres devrons être à Los Angeles au plus tard dans la nuit de vendredi. Les deux gars restant ont pour destination San Mateo, juste à la sortie de San Francisco.

J'ai immédiatement protesté avec véhémence: "Toutes ces personnes ont été spécialement entraînées dans l'optique d'attaquer des cibles spécifiques de la région. De plus, ils ont été formés dans le cadre d'une équipe. Cela n'a pas de sens de les séparer maintenant et d'en envoyer certains en Californie, alors qu'ils pourraient être plus efficaces sur leur terrain. S'ils sont expédiés ailleurs, tout notre programme ayant trait à Rocky Mountain sera compromis."

Les deux officiers du CCD supervisant le rendez-vous m'ont assuré que leur décision n'a pas été prise sur un caprice et qu'ils sont en plein accord avec la validité de mes objections. Mais des considérations plus pressantes doivent prévaloir. Je les ai finalement forcés à me révéler qu'ils avaient reçu l'ordre urgent, émanant du Commandement Révolutionnaire, de transférer le plus possible d'activistes vers la Côte Ouest sans délai. Apparemment les autres commandements à travers tout le territoire ont reçu des ordres similaires.

Ils n'étaient pas disposés à en dire plus, mais en considérant l'empressement avec lequel ils avaient mis en place notre transport vers la Californie, je subodorais fortement que les choses allaient se précipiter la semaine prochaine.

J'ai dû accomplir une chose cet après-midi: je me suis arrangé pour faire remplacer Albert Mason qui devait aller à San Mateo, par un autre homme. En effet la présence de Mason était vraiment indispensable pour le succès des opérations planifiées dans le secteur. J'ai insisté pour connaître exactement quels critères avaient été appliqués pour choisir les hommes à transférer. Il s'avéra, qu'à part dans mon cas, deux conditions avaient été retenues: l'expérience du combat d'infanterie et l'aptitude au tir. Cela veut dire qu'ils veulent des snipers et des combattants de barricades plutôt que des saboteurs et des experts en démolition.

Il est vrai que Al fut qualifié de "tireur d'élite" lorsqu'il était en service et qu'il a passé trois années en tant que chef d'un peloton dans le sud de l'Asie. (*Note pour le lecteur:*

Turner fait référence à ce qu'on appelait "la guerre du Vietnam". Ce conflit avait eut lieu 20 ans avant cette époque, mais il joua un rôle déterminant dans les succès futurs de l'Organisation contre les forces armées du Système. En effet, les vétérans du Vietnam étaient des soldats exceptionnels). Mais il a également été mon meilleur élève ici. C'est le seul homme avec qui j'ai passé du temps en explications, pour définir quels devront être les nouveaux gadgets militaires que nous souhaitons acquérir, lors des prochaines attaques des arsenaux du coin. Il est, par exemple, le seul dont je sois absolument certain qu'il saura se servir du nouveau M 58 à guidage laser. Il peut apprendre à notre équipe de lanceurs de missiles comment les utiliser. De plus il est également le seul sur place à toucher suffisamment en électronique pour pouvoir bricoler les détonateurs radio-commandés, sur lesquels l'essentiel de notre plan repose. Ceux-ci serviront à détruire les infrastructures autoroutières dans cette région, pour la paralyser.

C'est seulement quand j'ai exposé tous ces éléments au CCD qu'ils ont bien voulu laisser Al rester. Nous avons ensuite perdu une demie heure à consulter la liste de tous les autres activistes présents ici, avant d'en trouver un qui puisse aller en Californie à la place de Al, sans tout désorganiser, et qui puisse aussi répondre à leurs critères.

Mon impression est que tout ce que nous avons mis en place dans cette région est toujours opérationnel. Je considère qu'il est toujours important d'atteindre nos objectifs sur place, mais que le principal théâtre des opérations se situera sur la Côte Ouest. Nous avons approximativement doublé nos effectifs là-bas avec ces transferts de dernière minute. Mais nous nous sommes débrouillés pour qu'au moins la *plupart* des opérations planifiées dans les autres secteurs puissent tout de même être réalisées, même avec un personnel restreint.

Bien, nous avons seulement 48 heures pour couvrir plus de 1000 milles et nous ne savons pas à combien de barrages nous devons nous arrêter. Les autres viendront me prendre dans quasiment deux heures et ensuite il me faudra un peu moins de quatre heures pour planquer mes gadgets dans la voiture afin qu'ils soient indécélable si nous sommes fouillés. Je pense que je vais faire une petite sieste maintenant.

1er juillet: Waouw! Les choses sont tendues ici! Nous sommes arrivés hier, sur les coups d'une heure du matin, après un voyage que je ne suis pas prêt d'oublier. Les autres se sont mis à la disposition des unités qui leur ont été assignées. Quant à moi je reste temporairement avec le Centre de Commandement du Nord de Los Angeles, dans un lieu nommé Canoga Park, à environ 20 miles de Los Angeles même.

Il est évident que L'Organisation est plus solidement implantée ici que nulle part ailleurs, simplement du fait qu'il y a huit centres de commandement distincts, pour Los Angeles et son agglomération, alors qu'un seul suffit généralement dans la plupart des principales villes du pays. Cela semble indiquer un réseau clandestin fort de 500 à 700 membres.

De surcroît, j'ai piqué un somme à mon arrivée, mais les autres personnes ne semblent pas dormir du tout. Des messagers vont et viennent constamment, et des conférences ont

lieu toutes les heures. Cet après-midi j'ai finalement alpagué quelqu'un pour obtenir une petite indication sur la situation.

Un assaut général contre plus de 600 cibles militaires et civiles sur tout le territoire sera lancé dans la matinée de lundi prochain, le 4 juillet. Malheureusement, un de nos membres a été arrêté par la police mercredi, simplement quelques heures avant notre venue. Il n'a pas eu de bol. Il a été arrêté dans la rue au cours d'un banal contrôle d'identité, et les flics sont devenus méfiants à propos de n'importe quoi.

Puisque l'homme ne faisait pas partie de l'Ordre, il n'était pas préparé et n'avait pas non plus l'absolue obligation de se suicider en cas de capture. Le gros problème c'est qu'au bout de deux jours de torture, il révélera assez de ce qu'il sait pour mettre la puce à l'oreille du Système concernant le fait qu'une attaque majeure est programmée pour lundi. Ensuite, même si les autorités ne peuvent connaître précisément quelles cibles nous voulons atteindre, ils renforceront les dispositifs de sécurité à tous les endroits susceptibles de nous intéresser.

Le Commandement Révolutionnaire a donc deux choix: réduire au silence notre homme avant qu'il ne soit interrogé, ou reprogrammer toute notre offensive. Le second choix est assez impensable: trop de choses ont été précisément arrangées et synchronisées en détail pour que l'on se permette d'avancer la date. Quant à la repousser cela prendrait des mois - - avec l'énorme risque que cela comporte d'avoir trop de gens au courant sur un si long délai.

Alors il a été décidé hier d'opter pour le premier choix. Mais cela présente aussi un problème majeur: nous ne pouvons pas atteindre notre homme ici à Los Angeles, sans griller la couverture d'un de nos légaux infiltré au plus haut niveau, un agent spécial du bureau local du FBI. Tout cela parce que le prisonnier est censé avoir été mis au secret. Si nous faisons une descente dans les lieux, ils ne pourront suspecter qu'une demi-douzaine de personnes pour trouver la seule qui nous aura livré l'information.

La procédure habituelle du Système lorsqu'il chope l'un des nôtres, est de se livrer à un interrogatoire succinct sur place -- simplement pour déterminer s'il y a suffisamment d'éléments pour pouvoir relier d'une façon ou d'une autre le type à l'Organisation. Si cela s'avère, il l'expédie par avion à Washington ou le travail sérieux commence, réalisé par les spécialistes israéliens de la torture. Et la suite dépendra de ce que nous pourrons faire.

La chose intéressante dans ce cas particulier -- et la chose qui a laissé le Commandement Révolutionnaire dans une telle expectative depuis maintenant deux jours -- c'est que le FBI a maintenu le prisonnier ici, au lieu de l'envoyer au quartier général de Washington jeudi matin, dès qu'ils ont suspecté qu'ils tenaient un militant de l'Organisation. Personne ne semble savoir exactement pourquoi, y compris notre légal du FBI. Cela doit simplement être un dysfonctionnement organisationnel de leur part. Ou peut-être ont-ils fait venir de Washington leur équipe de bourreaux, contrairement aux fois précédentes.

N'importe comment, le Commandement Révolutionnaire a décidé de suspendre sa décision et d'attendre de voir ce qui va se passer. Si aucun mouvement n'est fait pour transférer le prisonnier à Washington ou pour l'interroger sur place dans les prochaines 36 heures, la question sera réglée. Toutes les informations que pourra lui soutirer le Système viendront trop tard pour interférer avec notre programme de lundi. Mais si un transfert ou un interrogatoire semblent imminent avant dimanche après-midi, nous nous sommes préparés à une attaque sur la prison secrète du FBI. Et ceci au risque de perdre notre légal actuellement en poste au sein du FBI, qui nous donne des informations inestimables depuis des mois.

Pour ma part, je ne sais toujours pas pourquoi je suis ici, ni ce que je suis supposé faire. Je ne suis pas sûr que quelqu'un d'autre en sache plus que moi. Il ne me reste qu'à patienter.

Et bien je pense que nous allons être confronté de nouveau à un test d'envergure, comme ce fut le cas en septembre 1991, il me paraît incroyable que l'Organisation se lance dans un gigantesque assaut contre ZOG, et cela dans deux jours! Le nombre total d'hommes que nous pouvons réunir sur la ligne de front, pour l'ensemble du pays, ne peut pas dépasser 1500, en dépit de l'augmentation rapide des recrues que nous avons fait ces derniers mois. Au total -- en incluant nos contacts personnels, nos membres féminins et nos légaux -- notre potentiel ne peut excéder 5000 personnes. J'ai estimé que près d'un tiers d'entre elles s'est maintenant concentré en Californie. Cela semble autant irréel que le fait qu'un moucheron puisse terrasser un éléphant!

Bien sûr, nous n'espérons pas que le Système s'effondre dès lundi. Nous ne pouvons pas dire comment nous nous débrouillerons dans cette situation, car l'Organisation est encore trop restreinte pour remettre en marche le pays et reconstruire la société américaine. Pour cela nous aurions besoin d'une infrastructure 100 fois plus étendue que celle dont nous disposons actuellement pour commencer à nous attaquer à ce boulot.

Notre action de lundi fera monter de plusieurs crans le conflit et obligera le Système à reconsidérer sa stratégie vis-à-vis de nous. Nous n'avons pas vraiment le choix en la matière; si l'Organisation veut survivre et continuer à se développer dans ces conditions très difficiles qui nous sont imposées, nous devons maintenir la pression -- et tout spécialement notre pression psychologique.

Le danger de *ne pas* développer constamment la guerre réside dans le fait que le Système trouvera bien à un certain moment, un nouvel équilibre dont s'accommodera le public. Le seul moyen de maintenir le présent afflux de recrues, est de faire pencher une portion substantielle de la psychologie des foules en notre faveur. Il faut au moins qu'une frange de ces foules considère que le Système n'est pas suffisamment fort et efficace pour nous éliminer. Les gens doivent penser que nous sommes une force irrésistible et que tôt ou tard ce sera nous qui les balayerons.

Par ailleurs, les pires bâtards choisiront la voie la plus facile consistant à rester assis en attendant d'assister au déroulement des choses. Le peuple américain a déjà prouvé qu'il

pouvait continuer à vivre sans la moindre honte, dans son grossier conformisme et ce dans les pires conditions de provocation imaginables. Aussi longtemps que de nouvelles provocations seront introduites graduellement, il s'y habituera. C'est la raison pour laquelle le plus grand danger est de ne pas agir.

En outre, la police politique resserre continuellement la vis. Malgré nos procédures de sécurité extraordinaires, la salope policière pourrait parvenir à infiltrer l'Organisation et à nous détruire -- si nous lui en laissons le temps. Il devient de plus en plus difficile, par les temps qui courent, de nous déplacer sans nous faire arrêter. Sous très peu de temps, le nouveau système de passeport interne que nous avons démoli il y a plus d'un an de cela, sera de nouveau en place, dans deux mois ou peut-être moins. Je ne sais pas comment nous survivrons quand il redeviendra opérationnel.

En me remémorant les deux dernières années, il est stupéfiant que nous ayons survécu malgré tout. Il y a eut des centaines de fois au cours desquelles je ne savais pas si nous serions capables de passer encore un mois.

Une partie des raisons pour lesquelles nous avons pu durer aussi longtemps ne doivent pas être attribuées à notre mérite, mais à l'inefficacité du Système. Ils ont commis quelques lourdes erreurs et ont négligé quantités de choses qui auraient pu salement nous atteindre.

Certaines donnent l'impression, qu'à l'exception des juifs qui ont vraiment déployé les grands moyens contre nous, le reste du Système est composé d'un groupe de tire au cul. Un grand merci à "l'intégration républicaine" -- et à tous ces nègres dans le FBI et dans l'armée -- merci pour tout ça! Le Système est devenu tellement corrompu et métissé que seuls les juifs s'y sentent chez eux, et personne ne peut éprouver de loyauté vis-à-vis de lui.

La partie la plus importante de ces raisons est que nous avons su nous adapter à ces circonstances particulières. En seulement deux années l'Organisation a remis en cause tout son mode d'existence. Nous avons pris un nombre de dispositions qui sont absolument vitales pour notre existence, mais auxquelles nous n'avions même pas songé avant. Notre questionnaire technique par exemple: nous n'aurions pas pu en arriver là si nous ne l'avions pas développé. Qu'aurions-nous fait sans les compétences du docteur Clark, je l'ignore.

En plus il y eut l'affaire des documents d'identités. Nous avons seulement de vagues idées quant à la résolution du problème, au début de la clandestinité. A présent nous avons un certain nombre d'unités spécialisées qui ne font rien d'autre que de produire de fausses pièces d'identités quasiment infaillibles pour nos activistes. Ce sont de vrais pros mais ils ont dû apprendre à faire leur horrible trafic dans l'urgence.

Et l'argent -- quel problème *c'était* au commencement! Si nous avions dû compter notre argent sous par sous, cela aurait affecté toute notre psychologie; cela nous aurait fait penser petit. D'aussi loin que je sache, personne dans l'Organisation n'avait envisagé

sérieusement le problème du financement d'un mouvement clandestin, avant que le problème ne devienne crucial. Alors nous nous sommes lancés dans l'apprentissage des méthodes de contrefaçon.

Il fut bien entendu providentiel d'avoir quelqu'un dans l'organisation avec le savoir-faire technique, mais nous avons aussi dû mettre au point notre réseau de diffusion afin de mettre les liasses en circulation après les avoir imprimées.

En seulement quelques mois cette possibilité a réalisé un énorme changement pour nous tous. Avoir une réserve disponible de cash -- pouvoir acheter tout ce dont nous avons besoin sans avoir à le braquer comme naguère -- a rendu les choses plus faciles. Cela nous a donné une plus grande mobilité et une sécurité accrue.

Il y a eu une certaine part de chance dans le succès de notre entreprise, et le Commandement Révolutionnaire a effectué un magnifique travail d'organisation. Nous avons un bon programme, une bonne stratégie -- mais plus que cela, nous avons prouvé notre habileté à relever de nouveaux challenges et à résoudre de nouveaux problèmes. Nous sommes devenus flexibles.

Je pense que l'histoire de l'Organisation démontre que personne ne peut établir de plan figé en vue d'une révolution et s'y tenir à la lettre. Le futur est toujours très incertain. Personne ne peut prévoir quelle tournure prendra la situation. Et les choses totalement imprévues arrivent toujours. Aussi, pour atteindre son but, une révolution doit toujours être prête à s'adapter à toutes circonstances et tirer profit de nouvelles opportunités.

Notre bilan de ce point de vue est rassurant, mais je ne peux m'empêcher d'appréhender les prochaines semaines. Je suis certain que lundi, nous allons leur en mettre plein la gueule à ces bâtards. Nous mettrons une belle pagaille dans la machinerie économique du pays, pour peu que la moitié des choses que nous avons prévues fonctionnent. Et cela plongera le Système dans un état de mobilisation générale, avec pour résultat un choc psychologique sur l'ensemble du public.

Mais après cela? Qu'advient-il le mois prochain et le mois suivant? Nous avons misé tout ce que nous avons sur l'offensive de la semaine prochaine, et il n'y a aucun moyen pour que nous puissions maintenir un tel niveau d'activité durant plus de quelques jours. Nos effectifs sont trop minces partout.

Et maintenant, mon instinct me dit que l'Organisation n'agit pas seulement par désespoir. Lundi, nous n'accomplirons pas un dernier effort désespéré pour briser le Système. En tout cas, j'espère que non. Si nous utilisons toutes nos forces et que nous ayons à battre en retraite en cas d'échec -- ce qui arrivera sûrement -- l'effet psychologique recherché nous sera fatal et rendra service au Système.

Donc le Commandement Révolutionnaire doit avoir des atouts dans sa manche que j'ignore. Je suis persuadé que l'immense concentration de nos troupes en Californie en est un indice, mais je ne saisis pas lequel.

Chapitre XX

7 juillet 1993: Comme j'ai l'impression que je vais être ici toute la matinée, je peux me permettre de prendre une heure pour relater les événements des derniers jours.

Je me trouve dans un lieu somptueux. C'est un appartement situé sur le toit d'un immeuble depuis lequel on surplombe tout Los Angeles -- c'est pourquoi il nous sert de poste de commandement. Mais le luxe y est incroyable: draps en satin; dessus de lit en fourrure naturelle; robinet de la salle de bain en or; distributeurs muraux de bourbon, scotch et vodka dans chaque chambre. Les murs sont couverts d'énormes photos pornos.

En effet l'appartement était la propriété d'un certain Jerry Siegelbaum, un syndicaliste, permanent de l'Union locale des Employés Municipaux. Il était également la vedette de ces photos abjectes. Il semblait affectionner les filles blondes, de type aryen, bien que sur un autre cliché sa partenaire soit une négresse, et sur un autre encore un jeune garçon. Quel merveilleux représentant des travailleurs devait-il être! J'espère que l'un d'entre nous va enfin l'éjecter du couloir; il n'y a plus de climatisation depuis lundi et sa dépouille commence vraiment à empester.

Cette immense ville dévoile désormais un aspect assez différent en comparaison de la dernière fois où j'en avais eu un aperçu nocturne. Les flammes de ces colonnes de lumière tout le long des rues s'en sont allées. Même si l'obscurité générale est déchirée par quelques centaines de feux éparpillés à travers la ville. Je sais qu'il y a des milliers de types qui circulent dans les parages, mais ils conduisent sans lumière pour ne pas se faire tirer dessus.

Depuis ces quatre derniers jours, on a pu entendre le continuel hurlement des sirènes des véhicules de secours, mélangé au son des rafales d'armes automatiques, des explosions et des hélices d'hélicoptères. Ce soir on entend seulement des tirs et rien de plus. Il semble que la bataille qui s'est livrée, soit en train de s'éteindre dans une scène décisive.

A deux heures précises lundi matin, plus de 60 de nos unités de combat ont lancé une offensive générale sur Los Angeles et sa banlieue. Au même instant, des centaines d'autres unités ont attaqué des cibles à travers tout le pays, du Canada au Mexique et d'une Côte à l'autre. Je n'ai pas encore entendu de compte rendu sur ce que nous avons accompli un peu partout. En effet le Système a imposé une censure totale sur l'ensemble des médias -- du moins sur ceux que nous n'avons pas investi -- et je n'ai pas eu la possibilité de parler avec quiconque ayant été en contact avec le Commandement Révolutionnaire. Mais ici à Los Angeles nous avons été agréablement surpris.

Notre assaut initial a coupé tout l'approvisionnement en eau et en électricité dans l'agglomération. Nous avons mis hors d'état l'ensemble des aéroports et rendu les principales autoroutes impraticables. Nous avons suspendu les échanges téléphoniques et pulvérisé tous les dépôts d'essence. Des raffineries s'élèvent d'énormes flammes depuis désormais quatre jours.

Nous avons investi au moins 15 postes de police. Nous avons essentiellement réquisitionné leurs armes, détruit leurs moyens de communications et leurs véhicules qui n'étaient pas en service à ce moment-là et nous nous sommes arrachés. Mais apparemment nos gars ont déjà envahi différents immeubles de la police et s'en servent comme postes de commandement locaux.

Au départ, les flics et les pompiers couraient partout comme des poulets dont on aurait coupé la tête -- des sirènes et des gyrophares en tous lieux. Depuis lundi après-midi, l'état des communications était tellement mauvais et il y avait tant de feux et autres urgences que la police et les pompiers devinrent très sélectifs dans leurs interventions. Dans de multiples endroits nos équipes étaient en mesure de mener à bien leur boulot sans pratiquement rencontrer de résistance. A présent, la plupart des véhicules de police et d'intervention sont à court de carburant et ne peuvent plus se déplacer du tout. Et ceux qui ont encore de l'essence semblent être gardés de côté.

La clef permettant de neutraliser la police -- et tout le reste par la même occasion -- fut notre travail dans l'armée. Il n'était apparu à personne jusqu'à lundi après-midi que quelque chose d'envergure s'était produit dans l'institution militaire. D'une part, aucune troupe ou tanks ne veillaient sur les centrales électriques, les émetteurs TV, et de plus -- comme toujours -- aucun escadron militaire ne fut déployé contre nous. D'autre part, il y avait des signes évidents de conflits armés à *l'intérieur* des casernes du secteur.

Nous pouvions voir et entendre des jets de combat survoler à basse altitude la ville, mais ils ne nous attaquaient pas -- du moins pas directement. Ils ont mitraillé et bombardé une douzaine d'arsenaux de la Garde Nationale de Californie, dans la métropole. Ces jets venaient apparemment de la base navale et aérienne de El Toro, dans le sud. Plus tard, nous avons aperçu quelques chasseurs bombardiers dans l'espace aérien de Los Angeles et nous avons entendu que Camp Pendleton, l'importante base du Corps des Marines situé à 70 miles au sud, était attaquée par les supers bombardiers de la base d'Edwards. C'est un scénario très confus pour toutes les parties concernées.

Mais dans la soirée de lundi, par un coup de chance, j'ai rejoint Henry, entre autres, et il m'a exposé grosso-modo la situation militaire. Cher vieux Henry -- quelle joie de le revoir!

Nous nous sommes retrouvés dans l'immeuble de la chaîne KNX, où j'étais en train d'aider notre équipe de radio-diffusion, à remettre en état la station que nous avons investie. A cet effet, j'ai eu à travailler pendant quatre jours: réparation des transmetteurs, changement des fréquences d'émission et installation du matériel de fortune. Nous disposons désormais d'une radio FM et de deux AM, branchées sur des groupes électrogènes. Dans les trois cas nous avons coupé les câbles des studios et avons installé notre équipe directement sur les sites de transmissions.

Henry est arrivé en hurlant à bord d'une Jeep, il endossait un uniforme de l'armée US avec le grade de colonel. Il était accompagné de trois soldats porteurs de mitrailleuses et

de roquettes anti-tank. Il apportait le communiqué qui devait être diffusé -- un texte rédigé principalement à l'attention des militaires.

Dès que j'eus fini d'installer notre microphone et notre équipement audio à l'intérieur du transmetteur, Henry et moi avons fait quelques pas de côté pendant que son message était lu à l'antenne par notre annonceur. Cela consistait en un appel à tout le personnel militaire blanc n'ayant pas encore franchi le pas, de rejoindre notre révolution. Il y avait également une mise en garde pour tous ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Le message était très bien élaboré et je suis convaincu que ses effets portèrent, à la fois sur les auditeurs civils et militaires.

Il s'avérait qu'Henry avait en charge tout le recrutement, pour l'Organisation, au sein des forces armées depuis un an. Il avait concentré ses efforts sur la Côte Ouest depuis son transfert ici en mars dernier. Le récit qu'il me fit était assez long et en le synthétisant avec ce que j'avais appris depuis, on pourrait le résumer ainsi:

Nous avons effectué un recrutement dans l'armée à deux niveaux, depuis que l'Organisation avait été créée. Au premier niveau nous opérons presque ouvertement avant septembre 1991 et clandestinement depuis. Cela comprenait la diffusion de notre propagande au personnel enregistré dans notre fichier ou non, principalement lors de face à face. Mais Henry m'indiqua que nous avons également recruté aux plus hauts échelons et cela dans le secret le plus absolu.

La stratégie du Commandement Révolutionnaire, qui fut la clef de voûte de notre succès, consista à recruter le plus grand nombre d'officiers possible. Et lundi, nous avons engagé cette troupe qui était restée dans l'ombre jusque là. C'est la raison pour laquelle les forces armées ne sont pas intervenues contre nous et c'est également pourquoi divers bataillons en ont attaqué et bombardé d'autres, ces quatre derniers jours.

Le conflit interne aux militaires commença entre des unités commandées par nos sympathisants d'un côté et celles loyalistes au Système de l'autre. Un autre aspect du conflit s'est peu à peu développé alors qu'il n'était pas apparu au grand jour jusqu'ici: les noirs contre les blancs.

Les unités militaires sous les ordres des officiers partisans de l'Organisation commencèrent par désarmer tout le personnel militaire noir dès que nous eûmes déclenché notre offensive, lundi matin. L'excuse qu'ils avancèrent était que de militants noirs s'étaient mutinés dans d'autres casernes et que les ordres venant d'en haut étaient de désarmer *tous* les noirs pour prévenir tout risque de révolte. En général, les sous-officiers blancs étaient prêts et disposés à croire cette version, et on n'eut pas besoin de leur en fournir une autre pour qu'ils retournent leurs armes contre les noirs de leurs régiments. Les quelques rares bidasses, que des prédispositions libérales rendaient hésitants, furent fusillés sur-le-champ.

Dans d'autres unités, nos membres ont simplement descendu tous les noirs en uniforme qu'ils virent. Puis ils désertèrent pour grossir les rangs des régiments tenus par nos

sympathisants. Les nègres, naturellement assez ulcérés par la tournure des événements, firent en sorte que le bobard de la mutinerie noire devint authentique. Même dans ces unités commandées par des officiers pro-Système, d'important combats eurent lieu entre noirs et blancs.

Et, comme dans certaines de ces unités il y avait presque la moitié de négro, la lutte fut longue et sanglante. Le résultat fut le suivant: bien que les régiments commandés par nos gars ne représentent que 5% des effectifs des régiments pro-Système, la majorité de ces derniers fut paralysée par des combats raciaux internes. Maintenant les militaires blancs rejoignent en nombre nos unités à cause de cela.

Notre programme radio a contribué à l'élargissement de ce processus. Nous avons bien entendu exagéré notre propre puissance et indiqué aux blancs qui le souhaitaient où se présenter. Pour les convaincre d'avantage -- et pour encourager les nègres à faire *leur* part -- nous avons piraté, grâce à l'un de nos transmetteurs, les ondes d'une station "rap". Nous y avons lancé un message en faveur d'une révolution noire, en poussant les noirs à flinguer leurs officiers blancs et à désertir avant que les toubabs ne puissent les désarmer. (*Note pour le lecteur: "Toubab" était l'un des nombreux termes argotiques servant à désigner les aryens. Ce terme était employé couramment par les nègres dans les trois dernières décennies précédant la Grande Révolution. Son origine est incertaine.*)

Les seules bases militaires, de la région de Los Angeles, en mesure de nous opposer une quelconque résistance étaient celles de l'Air Force et des unités aériennes des marines à El Toro. Celles-ci disposaient d'avions et de bombardiers mais elles furent attaquées par des unités militaires qui pensaient qu'elles nous avaient rejoints. Mais selon Henry il y a eu plus de dommages dans les rangs des pro-Système que dans les nôtres.

Henry gloussa en m'expliquant que l'Organisation n'était pas parvenue à recruter suffisamment de responsables parmi la Garde Nationale pour que leurs unités nous appuient. Alors l'Organisation a kidnappé le responsable régional de la Garde, le général Howell, juste avant l'attaque de lundi, à titre de mesure préventive.

Quand le Système n'a pas pu localiser Howell, ils ont apparemment eu peur qu'il soit passé dans notre camp. Leurs craintes ont été confirmées quand ils ont appris qu'il avait précipitamment quitté son domicile en compagnie de trois hommes, lundi peu après minuit, moins d'une heure avant que tout se déchaîne. De toutes manières, leurs suspicions s'orientent désormais vers les meilleurs d'entre eux. Ils ont donc fait bombarder, lundi dans l'après-midi, les arsenaux de la Garde Nationale et leurs casernes par des unités aériennes loyalistes.

Quant à Camp Pendleton, nous avons sous-estimé l'ampleur de la panique du Système qui a ordonné de le faire raser. Je suis certain que cette action a fait bouger les choses en notre faveur. Il y a également eu d'important combats sur le site de Pendleton, mais a priori, nous avons repris le dessus.

J'ignore de quelle base est arrivée la colonne de chars qui a neutralisé les différents quartiers généraux de la police pour nous aujourd'hui. Ces chars sont un cadeau des dieux. Nous n'aurions jamais pu en venir à bout sans eux.

Au commencement, les flics de Los Angeles ont constitué l'unique et réelle opposition organisée. Les petites forces de police de la périphérie n'ont pas posé de problèmes particuliers. Certaines ont été complètement mises KO; d'autres ont décidé de laisser tomber et de s'occuper de leurs affaires après quelques escarmouches rapprochées. Mais les 10 000 hommes de LAPD (Los Angeles Police Department) étaient encore tous dans le feu de l'action après quelques heures et l'issue était incertaine. Nous avons au moins 100 tués ici, depuis les quatre dernières journées. Cela représente entre 15 et 20% de nos unités combattantes locales.

Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas réalisé la même chose avec la police que ce qui semble avoir fonctionné avec les militaires. Peut-être ne disposions-nous pas de suffisamment de cadres. Le recrutement au sein de l'armée avait la priorité sur celui dans la police. De toute manière, les différents quartiers généraux de la police sont devenus presque immédiatement le centre de la résistance contre-révolutionnaire.

Les flics de Los Angeles ont été renforcés par les unités des shérifs du comté et même par quelques patrouilles de l'autoroute. Ils ont transformé la plupart des immeubles de leurs commissariats centraux en une véritable forteresse. Celle-ci était imprenable avec les seuls moyens dont nous disposions. En fait c'était une mort quasi-certaine qui attendait ceux d'entre nous qui se seraient aventurés dans la place. Ils avaient un gros stock de fuel, plus d'une centaine de véhicules, et des générateurs de secours pour leurs moyens de communication. A raison de tous ces moyens ils nous tenaient la dragée haute.

En se servant d'hélicoptères de reconnaissance, ils repéraient nos différents postes avancés et les immeubles que nous avions investis. Ensuite, ils sortaient à 50 véhicules, soit environ 200 à 300 hommes et faisaient des raids sur les points détectés. Notre démolition de pratiquement tous les accès aux autoroutes limitait leur mobilité, mais leurs observateurs aériens pouvaient leur tracer une route contournant plein d'obstacles.

Nous nous sommes organisés pour protéger certains lieux absolument vitaux -- au chapitre desquels les stations radio sous notre contrôle. Pour se faire nous avons correctement disposés des mitrailleuses qui couvrent les avenues en cas d'approche. Les flics étaient très peu équipés en matière de véhicules blindés, et heureusement, car la plupart de nos gars n'avaient pas les armes susceptibles de détruire des blindages. C'est seulement aujourd'hui que nos commandos ont perçu de manière très large les armes antichars.

Si les flics de Los Angeles étaient parvenus à faire la jonction avec diverses unités militaires fidèles au Système, cela aurait signifié notre fin. Par chance, une douzaine de vieux M60 provenant d'une unité s'étant ralliée à nous, les a atteints en premier. Les chars passèrent sur les plots en béton disposés tout autour du commissariat, ils criblèrent l'immeuble à l'aide de bombes et d'obus incendiaires. Ensuite ils pulvérisèrent

complètement les centaines de véhicules de police stationnés dans la place avec leurs mitrailleuses.

Les moyens de communication, les groupes électrogènes des bleus étaient anéantis et leur immeuble commençait à prendre feu en une douzaine d'endroits. Ils devaient évacuer leurs locaux et nous leur avons fait pleuvoir un orage d'obus de mortiers de 81 mm sur la tête. Les parkings et la plupart des rues adjacentes brûlaient, tout cela devenait intenable pour eux. La place est à présent déserte et continue à flamber. La majorité des flics semble avoir regagné son domicile et ils ont dû troquer leur uniforme contre des habits civils.

Maintenant, dans Los Angeles, la plus importante résistance organisée contre nous a été neutralisée. Tous les points stratégiques sont effectivement passés sous notre contrôle et cela avant même que des unités militaires, dépendant d'autres états du pays, ne soient acheminées ici. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi, cela ne s'est pas déjà produit.

Ce matin, j'ai fait un rapport de deux heures à un groupe de nos techniciens qui aura la tâche de planifier les détails de la restauration de l'électricité et de l'eau. Nos hommes auront en outre à organiser le rétablissement des axes routiers et à remettre en état les réserves d'essence et de gasoil. Cela semble plus constituer un boulot pour des ingénieurs civils que pour moi.

Cela peut paraître un peu prématuré, mais il est encourageant de savoir que le Commandement Révolutionnaire semble avoir confiance dans le futur. Peut-être en apprendrai-je plus sur la situation globale demain.

10 juillet 1993: Bien, bien, bien! Différents faits ont eu lieu -- certains positifs, d'autres négatifs, néanmoins le positif l'emporte.

La situation militaro-policière semble être totalement sous notre contrôle ici -- et en fait, sur l'ensemble de la Côte Ouest, malgré quelques zones de combats résiduelles aux alentours de San Francisco et dans peu d'autres endroits.

Et il y a toujours quelques groupes armés isolés ici -- quelques flics et quelques militaires -- qui rôdent et nous causent un certain tort. Mais nous assurons le contrôle et la sécurité de toutes les bases militaires et aériennes et nous rassemblerons le personnel égaré dans un ou deux jours. Ordre a été donné de tirer à vue sur quiconque trimbale une arme sans arborer l'un de nos brassards.

C'est un juste retour des choses car il y a encore quelques jours, nous étions susceptibles d'être passés par les armes pour les mêmes faits. Après des années de planque, de camouflage sous des déguisements et de trouille au ventre à chaque fois que nous voyions des flics, c'est merveilleux d'agir au grand jour -- et d'être les seuls avec des flingues.

Le gros problème ici reste celui des civils. La population est complètement déboussolée. Actuellement on pourrait blâmer sévèrement les gens, et je suis surpris qu'ils soient --

plus ou moins -- fidèles à eux-mêmes. Après tout, ils sont restés sans électricité et sans eau pendant une semaine. Une bonne partie d'entre eux a également été privée de vivres durant plusieurs jours.

Les deux premiers jours -- lundi et mardi -- la population a fait exactement ce que l'on attendait d'elle. Des centaines de milliers ont sauté dans leurs voitures et se sont ruées sur les autoroutes. Ils n'ont pas pu aller bien loin car nous avons saboté la plupart des échangeurs. Ils ont donc créé l'embouteillage le plus monumental jamais imaginé, ce qui a achevé notre tâche pour rendre impossible la circulation de la police.

Mais mardi après-midi, presque toute la population blanche est rentrée chez elle -- ou s'est réfugiée chez ses voisins. Presque tous ont dû abandonner leurs voitures sur les routes et rentrer en stop. Primo, ils ont découvert qu'il ne leur était pas possible de quitter Los Angeles au moyen de leurs automobiles. Secundo, ils ne pouvaient plus se ravitailler en carburant car les pompes des stations services ne fonctionnaient pas. Tertio, l'ensemble des magasins avait baissé ses rideaux. Et enfin que quelque chose d'une très grande *ampleur* était survenue. Ils se sont bouclés chez eux, ils ont laissé leur radio allumée et ils se sont rongés les sangs. Il y eut très peu de crime ou de violence, sauf dans les quartiers noirs où des émeutes des pillages et des incendies ont eu lieu dès lundi après-midi. Le développement de ces désordres est devenu de plus en plus intense et répandu.

Mais très tôt mardi matin, des pillages se sont également produits dans les quartiers blancs, principalement dirigés vers les boutiques d'alimentation. Certaines personnes n'avaient pas mangé depuis 48 heures et ont agi de manière désespérée plutôt que par volonté de créer des troubles.

Même mardi soir, lorsque nous avons su que nous avions mâté la police, nous n'avons rien fait pour décourager le désordre civil. La majorité d'entre eux traînait dans les rues, affamée et désespérée, brisait les vitrines et volait de la nourriture. Ils recherchaient aussi de l'eau potable et des piles neuves pour leurs postes de radio. Des rixes éclataient entre ceux qui voulaient s'approprier les mêmes choses, pendant que les condés s'occupaient de nous. Il s'agissait là de l'aboutissement du plus important de nos projets initiaux, lorsque nous avons mis hors service l'eau et les transports.

Si la police avait simplement dû s'occuper de nous, nous n'aurions pas gagné. Mais ils ne pouvaient pas s'occuper de notre cas *et* dans même temps rétablir un chaos général dans l'ordre public.

Maintenant, il nous incombe de restaurer le calme et cela va être coton. Le peuple a perdu tous ses repères avec la peur et la panique. Ils réagissent tous de manière irrationnelle, et un grand nombre de vies devra être sacrifié avant que nous puissions reprendre le contrôle des choses. Je suis partiellement effrayé par l'effet qu'ont produit sur eux la faim et l'épuisement, car notre personnel et nos ressources en matériel sont complètement inadaptés pour cette mission.

Aujourd'hui, j'ai accompagné un de nos groupes de récupération d'essence, et j'ai eu un aperçu de nos ennuis avec la population. Cela ma vraiment choqué. Nous étions en train de conduire une grosse citerne de carburant, escortés de Jeeps armées, de station service en station service dans le secteur de Pasadena. Nous pompions les réservoirs des stations et les transférons dans notre camion-citerne. Il y avait assez de fuel dans le coin pour subvenir à nos besoins, pour encore un bout de temps. Simplement, les citoyens devraient se passer de leurs voitures pendant cette durée.

Pasadena était peuplée de blancs il y a encore peu d'années de cela, mais c'est devenu à majorité métèque maintenant. Dans les quartiers noirs, quand nous rencontrions des nègres à proximité d'une station, nous ouvrons le feu sur eux pour les tenir à distance. Dans les quartiers européens, nous avons été assaillis par une foule de blancs affamés nous réclamant des denrées -- que bien entendu, nous ne pouvions leur fournir.

C'est une sacrée bonne chose qu'ils n'aient pas d'armes à feu, car ils nous auraient réduits en bouillie. Merci à vous, sénateur Cohen!

Oups! Je n'ai plus le temps d'écrire -- je dois me rendre à une réunion. Nous devrions avoir un exposé ayant trait au contexte national.

Chapitre XXI

11 juillet 1993: Journée bien remplie! Nous avons remis en marche une centrale électrique de la région grâce à une usine hydroélectrique du nord, mais pas plus. L'électricité doit être strictement rationnée, et j'ai passé toute la journée à programmer les sections du métro qui doivent être remises sous tension. Puis j'ai réparti des équipes chargées de couper des lignes de courant et d'en reconnecter d'autres. Ensuite, si la répartition est réussie, nous devons aussi produire du courant pour d'autres sections.

La nuit dernière j'ai compris pourquoi Washington n'a pas tenté d'expédier des renforts de troupes ici, depuis d'autres points du pays. C'est simplement parce que nous tenons le site de Défense Atomique Fédéral de Vandenberg et tous les silos de missiles nucléaires!

Pendant les 48 heures consécutives à notre attaque de lundi passé, ZOG était dans un tel état de panique et la situation militaire était si précaire, qu'aucun mouvement de troupes d'envergure n'était envisageable. Dans tout le pays, nos membres étaient dispersés à un point tel, qu'il n'y avait aucun moyen de regagner du terrain sur nous, ailleurs qu'ici sur la Côte Ouest. Le cas échéant nous aurions provoqué des ravages et du désordre partout ailleurs.

Nos gars infiltrés dans l'armée, à d'autres endroits du territoire, avaient appliqué les consignes, leur demandant de fomenter des actions calculées pour paralyser temporairement leurs unités. Cela impliquait quelques sabotages, incendies criminels, démolition et dans la plupart des cas, meurtres. Dans les régiments avec un taux élevé de métèques, nos membres ont flingué des nègres au hasard, en hurlant des slogans comme "White Power". Ceci dans l'intention délibérée de provoquer une réaction chez les noirs. Il s'ensuivit la même tactique que celle que nous avons suivie ici: prises de stations radio avec messages falsifiés appelant les nègres à retourner leurs armes contre leurs officiers blancs.

Dans d'autres centres de communications que nous avons investis nous avons diffusé un message donnant la fausse impression que les unités militaires avaient rejoint nos effectifs.

La combinaison de tout cela fit des ravages dans la population civile. Les centrales électriques, les possibilités de communication, les barrages, les échangeurs autoroutiers-clés, les réservoirs de carburant, les pipelines de gaz et tous les autres trucs qui pouvaient être détruits ou brûlés l'ont été lundi matin. Nos efforts se sont déployés sur l'ensemble du pays, afin de causer une panique monstre et obliger le Système à régler en priorité les problèmes d'intendance.

J'ai également appris, que pour couronner le tout, l'opération concernant la centrale d'Evanstone s'est déroulée lundi matin. J'ai été comblé de joie de savoir que cela fut un succès total.

Donc, le bénéfice net est le suivant: pendant que le Système évaluait la situation et regagnait suffisamment de confiance dans la loyauté de nombreuses unités militaires pour faire mouvement contre nous, nous en profitons pour prendre Vandenberg. Nous avons ensuite adressé l'ultimatum selon lequel, nous lancerions des missiles nucléaires sur New-York et Tel Aviv si jamais nous repérions des forces armées, marchant contre nos positions. C'est pourquoi les choses sont si calmes depuis ces derniers jours!

Et à présent je saisis toute la stratégie du Commandement Révolutionnaire. Elle a longtemps représenté une énigme et cela a provoqué quelques doutes dans mon esprit. Le CR avait réalisé depuis le commencement qu'il n'y avait pas moyen pour nous, du fait de notre nombre actuel, d'envisager une attaque militaire contre le Système, d'une portée et d'une durée suffisamment importantes, pour parvenir à le renverser. Certes, nous aurions pu poursuivre pendant un certain temps notre campagne de guérilla, de sabotage économique et de guerre psychologique. Mais le temps jouait inexorablement en faveur du Système. Même si nous avions pu infliger de très sérieux ravages, qui auraient augmenté substantiellement le nombre de nos recrues, l'extension des pouvoirs de la police aurait pu nous paralyser.

Eh bien! Nous avons repris l'avantage. Notre potentiel humain est en extension. Il y a douze millions de personnes sous notre houlette dans la seule ville de Los Angeles. Nous ignorons encore le détail précis de la population placée sous notre autorité, car la situation au nord de la Californie n'est pas encore pacifiée.

La bande de la Californie qui part de la frontière mexicaine jusqu'à environ 150 miles au nord de Los Angeles est pour l'instant sous notre contrôle. Cette bande s'étend sur 50 à 100 miles de la côte à l'intérieur des terres et sont incluses dans cette zone: San Diego, Los Angeles et l'important secteur de Vandenberg. Les Sierras et le désert de Mojave forment une barrière naturelle du nord de la Californie à notre territoire.

Dans une zone côtière plus éloignée, s'étendant presque jusqu'à la frontière de l'Oregon et incluant San Francisco et Sacramento, une faction militaire rebelle au Système semble prendre les choses en main. Mais je crois que notre propre autorité n'y est pas encore établie de manière précise. Quant aux états de l'Oregon et de Washington District, il apparaît qu'ils sont toujours fermement sous l'emprise du Système, contrairement à ce que laissaient penser les premières rumeurs.

Partout ailleurs dans le pays, c'est généralement le tumulte qui prédomine et nos actions terroristes se poursuivent. Mais le Système n'est pas en danger immédiat d'effondrement. Le principal problème qui ennuie le gouvernement semble être qu'il ne sait pas sur quelles forces armées compter. En conséquence de cette interrogation, les troupes de plusieurs sites sont toujours confinées dans leurs bases, même si elles font cruellement défaut pour restaurer un semblant d'ordre chez les civils.

Dans quelques unes des régions les plus touchées par les émeutes -- principalement du fait de la pénurie de nourriture -- le gouvernement a utilisé des unités militaires spéciales,

composées exclusivement de métèques. Ils ont disposé certaines de ces unités à la frontière autour de notre enclave californienne.

De telles compagnies semblent avoir été stationnées à Barstow, à environ 100 miles au nord. Certains réfugiés blancs, en provenance de ce coin, passent au compte-gouttes dans notre région et leurs témoignages sont insoutenables. Viols collectifs et terreur de la part des troupes négresses, qui ont tous les droits sur les blancs locaux. Je déteste entendre de tels récits d'abomination à l'encontre de mon sang, mais la réaction ne peut que nous être favorable. Il est positif d'avoir contraint le Système à dévoiler son absence de reconnaissance vis-à-vis des populations européennes loyalistes, et sa dépendance par rapport aux éléments allogènes.

Ce qui est maintenant primordial pour nous, c'est que le gouvernement ne tente pas de forcer le passage pour s'introduire sur notre territoire. La menace que nous faisons peser sur eux les tient à distance pour l'instant, mais la situation ne s'éternisera pas. Mais au moins, cela nous laisse une chance de reprendre le contrôle de la population civile.

Et quel boxon ici! Il y a plus de feux que jamais et les émeutes s'étendent. Nous disposons tout simplement de trop peu de monde, même si l'on tient compte de tous les militaires qui sont de notre côté, pour maintenir le calme, pendant que nous remettrons en état les installations de première nécessité et assurerons une méthode de distribution de nourriture.

Nous pouvons compter sur un total de 40 000 personnes armées. Près des 2/3 d'entre elles sont déployées en ville et le tiers restant est disséminé entre San Diego et Vandenberg. C'est une situation délicate, car le rapport de force est de 1 contre 20 en notre défaveur. C'est un pourcentage assez mauvais mais pas autant que ce à quoi je m'attendais. La grande majorité de ces troupes n'a pas prêté serment à l'Organisation et, en fait, ne réalise pas que leurs ordres émanent de nous.

Depuis le départ, nous les employons jour et nuit et ils n'ont pas le temps de poser trop de questions. Des membres de l'Organisation ont été assignés dans toutes les brigades, jusqu'au plus haut niveau et Henry -- que j'ai revu brièvement la nuit dernière -- semble penser que nous avons une forte emprise sur eux. C'est ce que j'espère!

J'ai eu la chance de pouvoir discuter avec quelques bidasses, que nous avons affecté au recouvrement du carburant et à la réparation de certaines installations. On dirait qu'ils sont impressionnés par trois faits. Ils ont conscience que Washington a totalement perdu le contrôle de la région. Ils savent que les noirs, tant dans l'armée qu'à l'extérieur, sont des éléments dangereux et incontrôlables. Enfin, ils pensent qu'avec des armes et du ravitaillement ils sont mieux lotis que la plupart des gens.

Mais idéologiquement, ils n'ont qu'une formation ridicule! Certains d'entre eux sont vaguement de notre bord; d'autres sont encore sous l'influence du lavage de cerveau du Système; et la quasi-totalité navigue entre les deux comportements. La seule chose qui les maintient dans le droit chemin maintenant est l'absence totale d'autres alternatives.

Le Système n'a pas lancé d'appels à la fidélité, au moyen de la radio, en direction de nos troupes. Probablement parce que cela aurait constitué la reconnaissance, à l'égard du reste du pays, de l'importance de notre victoire ici. En ce moment, la ligne officielle du Système consiste à dire que la situation est bien sous contrôle et que les "gangsters racistes" de Californie (c'est nous), seront sous peu maîtrisés ou liquidés. Depuis que nous émettons nuit et jour un appel à la révolte, à l'attention de *leurs* troupes, et que nous dépeignons notre situation de manière beaucoup plus idéale que ce qu'elle est réellement, les bobards du Système sonnent creux. Au lieu de démentir nos affirmations, le Système a commencé à brouiller nos programmes. C'est sûrement plus malin de leur part.

14 juillet 1993: La première cargaison importante de vivres est arrivée dans la ville aujourd'hui. Il s'agit d'un convoi de 60 gros camions étranges remplis de produits frais venant tout droit de la vallée de San Joaquin. Ils ont ravitaillé 30 points de distribution d'urgence que nous avons définis dans des quartiers blancs. Mais c'était comme essayer de vider un océan avec un dé à coudre. Nous aurions besoin d'au moins cinq fois plus de nourriture et cela chaque jour pour maintenir la population blanche à un niveau de subsistance minimale.

Il y a encore de gros stocks de denrées non-périssables dans des entrepôts, même si les épiceries ont été pillées. Dès que nous aurons une meilleure organisation et que nous aurons localisé et inventorié tout cela, nous pourrons utiliser le contenu de ces entrepôts, comme suppléments alimentaires aux nouveaux produits frais. Pendant ce temps là, il y a eu de sales incidents devant différents entrepôts. Nous avons dû tirer sur beaucoup de gens qui ne voulaient pas d'un "non" pour réponse.

La plus sale besogne eut lieu quand nous sommes entrés dans des quartiers blancs et mixtes. J'ai passé les deux dernières journées à coordonner les équipes de secours dans des zones que les troupes achevaient de nettoyer.

Le travail des militaires consiste à séparer les métèques du reste de la population. Puis ils les confinent dans des secteurs dont l'accès est contrôlé, jusqu'à ce qu'ils puissent être convoyés à l'extérieur de notre enclave. Cela se fait d'une manière assez simple et honnête. Un secteur noir est désigné, ayant été choisi pour sa proximité avec l'autoroute Est. Cela présente l'avantage de pouvoir fermer toutes les issues. Des tanks et des servants de mitrailleuses ont pris position à ces issues.

Ensuite un grand coup de balai dans le voisinage commence et converge vers le secteur désigné. Les groupes d'infanterie sont précédés de camions surmontés de haut-parleurs. Des messages sont en permanence diffusés comme: "Tous les noirs doivent se rassembler immédiatement pour une distribution de nourriture et de boisson à l'école élémentaire Martin Luther King sur la 47ème rue. Tout noir trouvé au nord de la 43ème rue après 13 heures sera abattu sur-le-champ. Tous les noirs doivent se rassembler..."

Au début, des groupes de nègres tentèrent de rester sur place et de défier les troupes. Ils avaient apparemment l'impression que les toubabs ne leur tireraient pas dessus tout de

suite. Ils se sont toutefois rendu compte de leur erreur assez rapidement et se sont vite passés le mot.

Beaucoup de noirs déambulaient le long des rues, en direction des secteurs désignés, précédant d'un ou deux immeubles la lente progression de l'infanterie. Cette dernière se livrait à de rapides recherches dans chaque immeuble se trouvant sur son passage. Les noirs qui n'avaient pas encore vidé les lieux étaient brutalement conduits dans les rues à coup de baïonnettes. S'ils offraient encore de la résistance ils étaient tués sur-le-champ. Le son de cet occasionnel coup de feu aidait les autres noirs à accélérer le mouvement.

Il y eut seulement une demi-douzaine d'endroits où les noirs s'étaient barricadés dans des immeubles et tirèrent sur nos compagnies, avec des armes de contrebande. Lorsque ceci se produisait, les troupes contournaient les immeubles occupés et contactaient un tank qui écrabouillait l'immeuble avec son canon et ses mitrailleuses.

Une fois encore, c'est une sacrée bonne chose que la population civile ait été désarmée par le Système depuis des années. Si plus de noirs avaient eu des flingues, il n'y aurait pas eu moyen de leur faire entendre raison, du fait de la disparité en nombre.

Mes équipes de secours arrivent juste derrière l'infanterie. Notre mission est de répertorier et de récupérer les fournitures essentielles: du fuel et de grosses quantités d'autres carburants, denrées non périssables, matériel médical et médicaments, véhicules de transport en commun, certains matériaux industriels, etc.

Les noirs avaient nettoyé les lieux de toute nourriture et avaient délibérément détruit un tas d'autres choses qui nous auraient été utiles. Nous avons tout de même mis la main sur différentes choses, qu'ils ont oublié, notamment ce matin: 40 tonnes de poisson séché dans une usine pour animaux domestiques. La matière n'a pas très bon goût, mais elle fournira le minimum de protéines nécessaires pour 100 000 personnes, pour une semaine. Et hier, nous avons trouvé 30 000 gallons de chlore liquide, dont nous avons besoin pour purifier l'eau. Nous avons également récupéré le stock de médicaments d'un hôpital et de deux cliniques, qui était toujours intact malgré plusieurs émeutes de nègres qui ont saccagé les édifices.

Nous avons aussi acquis l'horrible preuve, qu'un des moyens par lequel les nègres ont résolu leur problème de pénurie alimentaire est: le cannibalisme. Ils ont commencé par dresser des barricades dans une rue principale afin d'arrêter les voitures conduites par des blancs et ce, dès le mardi précédent. Les malheureux européens étaient arrachés de leurs sièges, traînés dans un restaurant nègre tout proche, dépecés, rôtis et dévorés.

Plus tard les noirs organisèrent des parties de chasses et se livrèrent à des descentes dans les quartiers blancs. Dans la cave d'un immeuble de métèques, nous avons découvert une scène d'une indescriptible horreur, attestant du succès de ces descentes.

Lorsque nous eûmes achevé de constater le carnage et le pillage dans un magasin adjacent, nous sommes retournés dans la rue. Mes hommes et moi avons remarqué des

troubles devant l'entrée de l'immeuble. Une patrouille de GI était visiblement angoissée. L'un d'entre eux sorti en courant du bâtiment, il commença par avoir des hauts le coeur et vomit sur la chaussée. Puis un autre soldat conduisit une petite fille blanche hors de l'immeuble, le visage marqué par une expression grimaçante. L'enfant avait environ 10 ans, elle était nue, très sale et visiblement en état de choc.

Dès que j'ai pénétré à l'intérieur de l'édifice, j'eus un mouvement de répulsion causé par la puanteur qui saturait l'endroit. J'ai mis un mouchoir sur mon nez et ma bouche mais cela n'y a rien fait. Néanmoins, aidé de ma lampe torche, j'ai descendu les marches menant à la cave, après avoir laissé passé deux autres GI. Dans les bras de l'un d'eux il y avait un garçon blanc qui devait avoir 4 ans. Il restait silencieux et avait les yeux fixes. Il était vivant mais était apparemment trop faible pour marcher.

La cave, éclairée par deux lampes à pétrole suspendues aux tuyaux d'eau chaude, avait été transformée en abattoir pour humains, par les noirs de l'immeuble.

Le sol était rendu glissant par le sang à demi-coagulé. Il y avait des bassines pleines d'entrailles putrides et d'autres remplies de têtes arrachées.

Quatre minuscules fesses humaines pendaient à des fils au-dessus de nous. Sur un établi en bois, juste au-dessous d'une des lanternes, j'ai vu la chose la plus horrible qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie. Il s'agissait du corps dépecé et partiellement démembré d'une adolescente. Ses yeux bleus vides fixaient le plafond et ses longs cheveux blonds étaient emmêlés par le sang qui avait giclé d'une plaie béante à sa gorge. J'eus des hauts le coeur et j'ai trébuché en remontant l'escalier, avant de ressortir à la lumière du jour. Je n'ai pas pu me résoudre à retourner dans cet affreux antre, mais j'ai chargé deux de mes hommes de procéder à des photographies minutieuses. Les clichés serviront à l'endoctrinement des troupes.

J'ai appris de la bouche d'un des GI, que les restes d'au moins 30 enfants, tous blancs, avaient été découverts dans la cave, gisant avec les deux petits encore vivants. Ils avaient été attachés à un conduit, dans un coin de la pièce. Dans l'arrière-cour de l'immeuble se trouvait un barbecue improvisé et une grande pile de petits ossements humains -- minutieusement rongés. Nous avons également pris des photos de la cour.

Mon champ d'activité principal avait été les quartiers noirs et j'avais déjà entendu quelques histoires croustillantes de la part de nos gars qui avaient travaillé dans les quartiers blancs et chicanos. Toutefois, chez ces derniers, aucun cas de cannibalisme ne fut jamais rapporté -- les noirs composaient une race à part à ce sujet -- mais il y avait eu beaucoup de meurtres au cours de luttes pour la nourriture. D'affreuses atrocités s'étaient produites là où les gangs de noirs avaient envahi les quartiers blancs et pris possession des maisons, en particulier dans les quartiers les plus aisés, dans lesquels les demeures sont plus isolées les unes des autres.

Heureusement, dans quelques quartiers à prédominance européenne des classes moyennes et populaires, les habitants blancs se sont rassemblés pour se protéger des

incursions des nègres et des chicanos. C'est une évolution satisfaisante, mais curieuse, si on la compare avec la manière de voter de ces faibles d'esprit, au cours de ces dernières années. Est-il possible que le lavage de cerveau orchestré par les juifs depuis toutes ces années, n'ait pas réussi à avoir plus d'emprise sur le public blanc?

En fait, j'ai bien peur que la propagande sémite ait fonctionné dans beaucoup trop de cas. Dans les quartiers cosmopolites, par exemple, les blancs ont terriblement souffert durant ces 10 dernières années mais n'ont jamais fait aucun effort pour se protéger. Sans arme, bien sûr, l'autodéfense dépend plus du nombre et de l'instinct de survie. Bien que seulement dans certains quartiers mixtes les blancs soient ultra majoritaires, ils semblent avoir perdu leur identité et leur unité. Tandis que les noirs et les chicanos possèdent encore ces vertus.

Par-dessus tout, beaucoup d'entre eux semblent convaincus que tout effort d'autodéfense serait "raciste," et ils ont peur d'être considérés comme tel -- ou de culpabiliser -- bien plus qu'ils n'ont peur de mourir. Même quand des bandes de noirs enlèvent leurs enfants ou violent leurs femmes sous leurs yeux, ils n'opposent pas de réelle résistance. C'est vraiment écoeurant!

Il est difficile pour moi de m'apitoyer sur les blancs qui se laissent faire. C'est même encore plus difficile de comprendre pourquoi nous prenons des risques et nous nous battons pour sauver de tels rebuts de la société. Ils sont lobotomisés et leur destin est bien mérité. C'est déjà dans les quartiers mixtes que nous avons eu le plus de troubles et que nous avons pris le plus de risques.

Nous sommes contre le fait de mitrailler la foule, au risque de tuer des blancs aussi bien que des non-blancs, et les bâtards l'ont apparemment bien compris et en ont tiré avantage. Dans certains quartiers nous avons rencontré une telle opposition qu'il était presque impossible d'atteindre notre but: séparer les différents groupes raciaux dans des enclaves.

Il existe un autre gros problème dans notre tentative de séparation raciale, car beaucoup de gens ne peuvent pas facilement être classés comme blanc ou allogène. Le processus de batardisation est allé si vite dans ce pays et il y a tant d'individus basanés et crépus qui courent les rues, que personne ne sait où se situe la frontière.

Néanmoins, nous devons instaurer une frontière quelque part, et vite! Il n'y avait aucun moyen pour que nous puissions nourrir tout le monde dans notre région, aussi, si nous voulons éviter la famine parmi les blancs, nous devons les regrouper rapidement dans une zone clairement définie, dans laquelle l'électricité, l'eau, la nourriture et d'autres choses essentielles sont disponibles. Et nous devons exclure tous les autres de notre zone, d'une manière ou d'une autre. Plus nous attendrons, plus le public deviendra indiscipliné.

En fait, nous avons assez bien réussi à concentrer les noirs. Environ 80% d'entre eux sont maintenant isolés dans quatre petites enclaves, et j'ai été informé que le premier convoi partira pour l'Est cette nuit.

Mais quant au reste, tout ce que nous sommes parvenus à faire, c'est immobiliser la population, pour qu'elle ne puisse plus aller d'un quartier à l'autre. Nous n'avons certainement pas un contrôle total sur eux, et, pour autant que je sache, nous n'avons pas encore commencé les arrestations en masse ni commis aucune autre action contre les juifs ou tout autre élément hostile. Mais cela ne va pas tarder!

Chapitre XXII

19 juillet 1993: Durant les 5 derniers jours, j'ai été le témoin de ce qui sera sûrement la plus grande migration de masse de l'Histoire: l'évacuation des noirs, des métis et des "boats-people" du sud de la Californie. Nous les avons expédié à l'est, au rythme de plus d'un million par jour, et il me semblait que cela ne s'arrêterait jamais.

Cependant, j'ai appris à la réunion de notre unité de cet après-midi, que demain aura lieu la dernière grosse journée d'évacuation. Après cela, il faudra simplement les envoyer hors des frontières, par fournées de quelques milliers, au fur et à mesure que nous rassemblerons les brebis égarées et que nous achèverons de séparer les zones où les races sont encore mélangées.

Mes hommes et moi avons été chargés de trouver un moyen de transport pour ceux qui étaient incapables de faire la route à pied. Nous avons commencé avec des camions à plateau et des tracteurs remorquant de larges attelages, capables de traîner plusieurs centaines de personnes à la fois. Puis nous avons fini par utiliser toutes les camionnettes de livraisons et les camions à compartiment que nous avons pu trouver dans, ou à proximité, des quartiers noirs ou chicanos évacués: soit au total, presque 6000 camions.

En premier lieu, nous avons essayé de faire un travail minutieux pour s'assurer que chaque camion avait juste assez de carburant dans son réservoir pour effectuer un aller simple en territoire ennemi, mais cela prenait trop de temps. Alors, nous avons décidé d'essayer d'être à peu près sûrs que chaque véhicule possédait au moins suffisamment de carburant pour le voyage.

Hier, tard dans la soirée, nous avons commencé à manquer de camions. Aussi, toute la journée d'aujourd'hui nous avons utilisé des voitures. J'ai réparti les 300 hommes sous mes ordres en escadrons de 10.

Chaque escadron encadrait approximativement 50 jeunes noirs volontaires -- avec la promesse de nourriture -- qui prétendaient avoir l'expérience de faire démarrer des voitures.

Nos escouades ont donc commencé à acheminer vers les sites d'embarquement, toutes les voitures en stationnement qui pouvaient être démarrées et dont la jauge de carburant indiquait au moins le 1/4 du plein. Cela allait des Volkswagen aux Cadillacs. C'est ainsi qu'on a pu voir nos volontaires nègres, habituellement voleurs de voiture professionnels, bousculer une négresse enceinte ou un très vieil estropié à l'arrière d'une bagnole, remplir le véhicule avec autant de négrillons, et divers boiteux, malades, et estropiés non-blancs, qu'il était possible d'en emporter -- les entassant parfois sur les toits ou les pare-chocs -- et les envoyant sur la route. Puis ils recommencèrent leur manège avec d'autres véhicules.

Je fus surpris de voir à quel point nos kapos nègres étaient sans pitié à l'égard de leurs congénères. Quelques-uns des noirs les plus âgés, qui n'avaient pas été capables de se

débrouiller par leurs propres moyens et visiblement sur le point de mourir de faim et de déshydratation, étaient maniés si brutalement par les volontaires, et serrés comme des sardines dans les voitures, que cette vision me donna à réfléchir. Lorsqu'une Cadillac bondée s'engagea sur l'autoroute en direction de l'Est, un vieux nègre perdit l'équilibre et tomba du toit, la tête la première sur la chaussée, et sa nuque craqua comme un oeuf. Les noirs qui venaient de charger la voiture éclatèrent de rire; c'était apparemment la chose la plus drôle qu'ils aient vu depuis longtemps.

Notre logistique était terrible. Nous avons enfreint toutes les règles de sécurité et pris des risques inconsidérés. Il y eut des centaines de fois au cours desquelles, les noirs auraient pu nous rouler, tant nous nous étions dispersés. Souvent, nous étions obligés de travailler très loin dans leurs enclaves surpeuplées sans arrière-garde pour nous épauler en cas de problème.

Je n'avais vraiment pas assez d'hommes pour mener la mission à bien, et nous avons tous travaillé au moins 18 heures par jour, souvent sans même se reposer jusqu'à ce que nous soyons fatigués au point de ne plus pouvoir tenir debout. C'est une bonne chose que demain soit le dernier jour, parce que je ne pense pas que mes hommes puissent tenir, et que la chance soit avec nous encore longtemps.

Cependant, ce que nous avons accompli jusqu'alors est assez remarquable. Nous avons évacué approximativement un demi-million d'allogènes qui ne pourraient faire le trajet à pied. Chacun d'entre eux est maintenant sous la responsabilité de ZOG -- qui doit les nourrir, les loger, les vêtir et empêcher le désordre. Avec les 7 millions de noirs et de chicanos que nous avons viré, c'est une sacrée responsabilité!

Cette évacuation massive a conduit à une nouvelle forme de lutte: la guerre démographique. Non seulement nous avons expédié les métèques hors de notre enclave, mais nous avons fait deux choses supplémentaires qui joueront en notre faveur en leur faisant franchir les lignes ennemies: nous surchargeons l'économie déjà tendue du Système et nous rendons la vie des blancs dans les zones frontalières presque intolérable.

Même après la dispersion des évacués dans tout le pays, ils constitueront une augmentation d'environ 25% de la densité moyenne de la population de métèques en dehors de la Californie.

Nous pensons que les derniers des libéraux blancs les plus lobotomisés trouveront l'augmentation de la dose de "fraternité" dure à avaler.

Il y a environ une heure, en route vers la réunion d'unités, je me suis arrêté devant un panorama surplombant la principale route d'évacuation de Los Angeles. C'était après le coucher du soleil, mais il y avait encore assez de clarté pour bien distinguer les choses, et je fus terrifié par la vision de cet énorme torrent de vie colorée avançant lentement vers l'est. D'où que l'on regarde, le flot insalubre s'étendait à perte de vue. Plus tard, nous avons allumé les lampadaires le long de l'autoroute, pour que la marche puisse continuer toute la nuit. Alors, dans la chaleur du matin, l'évacuation des biens-portants fut

suffisamment avancée pour qu'il y ait de la place sur l'autoroute pour que nos véhicules puissent avancer de nouveau. Nous avons découvert que lorsque nous essayions de faire continuer les marcheurs pendant la journée, ils tombaient comme des mouches.

La vue de cet énorme mouvement de métèques me donna le sentiment irrésistible d'un soulagement comme ils s'éloignaient de nous, hors de notre région. Et je frissonnais de dégoût à l'idée d'être à l'autre bout de la route de l'évacuation et de voir cet essaim se rapprocher de moi, dans mon territoire.

Si les dirigeants du Système avaient eu le choix, ils auraient fait rebrousser chemin aux nègres à la frontière avec des mitrailleuses. Mais avec principalement des troupes de non-blancs affectés aux frontières, il était plutôt difficile de donner l'ordre de tirer sur ce flot d'allogènes. Depuis que l'inondation a débuté, ils n'ont pas été capables de trouver un moyen de l'enrayer.

Ils sont piégés par leur propre propagande, qui maintient que chacune de ces créatures est égale, avec leur "dignité humaine" et ainsi de suite. Ils doivent donc les traiter en conséquence.

Oui monsieur! Les choses ici commencent à aller de mieux en mieux, alors qu'ailleurs elles semblent devenir de plus en plus sombres!

La preuve en est que le nombre de blancs réfugiés de l'Est dans notre zone ne cesse de croître. Passant d'une centaine quotidiennement il y a 10 jours, leur nombre a augmenté jusqu'à plusieurs milliers par jour. Cet après-midi, nos gardes-frontières ont comptabilisé un total de plus de 25 000 blancs traversant la frontière.

Il semble que la plupart d'entre eux ait simplement fui les milices noires et les évacués noirs et chicanos qui ont inondé les zones frontalières ennemies. S'il avait été plus facile pour eux de fuir à l'Ouest plutôt qu'à l'Est, ils l'auraient fait.

Mais environ 10% d'entre eux ne viennent pas du tout des zones frontalières. Ce sont des volontaires blancs qui ont délibérément traversé la frontière pour se rallier à notre lutte. Certains sont même venus d'aussi loin que la Côte-Est, des familles entières comme des jeunes hommes qui ont pris leur décision dès qu'il est devenu évident pour le pays que notre révolution avait établi un bouleversement ici.

24 juillet 1993: Garçon! Je suis vraiment devenu l'homme à tout faire. Je viens juste de rentrer du QG après une réparation à la grande gare de triage, en dehors de Santa Barbara. Cela marchait vraiment mal, faisant sauter l'électricité tous les jours, ou presque, et je devais évaluer ce qui n'allait pas et mettre en place une équipe de réparation pour y remédier. Je serais certainement heureux quand nous aurons remis de l'ordre dans la population civile, de manière à ce que les gens qui sont supposés faire fonctionner les services publics puissent retourner au travail.

Mais chaque chose en son temps, et cela suppose le rétablissement de l'ordre public et d'assurer un approvisionnement en nourriture adéquate. Nous n'avons pas encore rétabli cet ordre, mais nous apportons maintenant presque assez de nourriture dans la zone métropolitaine pour préserver les gens de la famine. J'ai eu un certain aperçu de la manière dont nous allons gérer cela, pendant le voyage à Santa Barbara.

Dans la campagne, j'ai croisé des centaines de groupes organisés de gosses blancs, certains travaillant dans les vergers, d'autres marchant le long de la route en chantant, avec des paniers de fruits jetés sur l'épaule. Ils étaient tous bronzés, semblaient heureux et en bonne santé. Quelle différence avec les grévistes et les émeutiers des cités!

J'ai fais arrêter mon chauffeur alors que nous arrivions à hauteur d'un groupe d'environ 20 jeunes filles, portant toutes d'épais gants de travail et indifféremment vêtues de shorts et de salopettes. Leur chef était une fille de 15 ans, couverte de taches de rousseur, avec des nattes, qui identifia joyeusement son groupe comme étant la 128ème Brigade de Nourriture de Los Angeles. Elles venaient juste de finir 5 heures de ramassage et allaient déjeuner à leur campement en bas de la route.

Eh bien! Pensais-je, c'est à peine une brigade, mais visiblement bien mieux organisée que la population civile que je connais. Je savais que la fille était trop jeune pour être membre de l'Organisation et qu'elle était dépourvue de tout discernement politique quel qu'il soit.

Tout ce qu'elle savait, c'était que ces choses qui s'étaient déroulées dans la ville étaient effrayantes et déplaisantes. Ainsi, quand la gentille dame avec un brassard s'est adressée à elle et à ses parents, au centre de distribution de nourriture d'urgence et leur a dit que les gosses qui se portaient volontaires pour le travail étaient protégés et bien nourris, ils ont décidé qu'elle devrait y aller. C'était il y a semaine, et mercredi elle fut désignée comme chef de son groupe de filles.

Je lui ai demandé ce qu'elle pensait de son travail. Elle m'a répondu que c'était dur mais qu'elle savait qu'il était important pour elle et ses filles de ramasser le plus de fruits possible, pour permettre à leurs parents et amis restés en ville de se nourrir. Au camp, les adultes leur avaient expliqué quelle importante responsabilité elles avaient.

Lui avait-on aussi parlé de la signification de la révolution? Non, elle ne savait rien de cela, seulement que les Chicanos étaient partis, et que maintenant c'était au peuple blanc de faire tout leur travail. Elle pensait que c'était certainement une bonne idée. A part ça, on avait appris à toutes les filles comment faire leur travail -- ainsi que les chants de travail et les conférences sur l'hygiène purificatrice -- durant les soirées, autour du feu de camp.

Ce n'est pas un mauvais commencement pour les 12-15 ans. Le temps viendra pour une éducation plus poussée ultérieurement. Si seulement les adultes étaient aussi coopératifs que les enfants!

Les filles avaient un seul motif de plainte: la nourriture. Il y en avait beaucoup, mais c'était seulement des fruits et des légumes. Pas de viande, pas de lait, pas même de pain. Visiblement, ceux qui avaient organisé les Brigades Nourriture avaient encore quelques problèmes de logistique pour mener à bien leur mission. Nous avons échangé avec elles des conserves de sardines et des boîtes de biscuits secs que nous avions dans la voiture, contre un panier de pommes, et les deux parties eurent l'impression d'avoir réalisé une bonne affaire.

En traversant les montagnes situées au nord de Los Angeles, nous avons croisé une longue colonne de marcheurs, étroitement gardée par des GI et du personnel de l'Organisation. Comme nous les dépassions lentement, j'observais minutieusement les prisonniers, essayant de savoir qui ils étaient. Ils ne ressemblaient pas à des noirs ni à des chicanos, cependant seulement quelques-uns d'entre eux étaient des blancs. Beaucoup de visages étaient clairement juifs, alors que les autres avaient des visages ou des cheveux évoquant une hérédité négroïde. La tête de la colonne quitta la route principale pour un chemin forestier peu utilisé qui disparaissait dans un canyon jonché de blocs de pierres, alors que la queue s'étendait en arrière sur plusieurs miles en direction de la ville. Il ne devait y avoir pas moins de 50 000 marcheurs, de tous âges et de chaque sexe, dans la seule partie de colonne que nous dépassions.

De retour au QG, je me renseignais sur cette étrange colonne. Personne n'en était sûr, quoique l'opinion générale fût qu'il s'agissait de juifs et de bâtards de teinte trop claire pour être mélangés aux évacués envoyés à l'est. Je me rappelais maintenant de quelque chose qui me contrariait, il y a quelques jours: la séparation des noirs les plus clairs -- les presque blancs, les métis inclassables des différents pays asiatiques et pays du sud -- des autres durant les opérations de concentration et d'évacuation.

Je commençais à comprendre. Les métèques, clairement identifiables, étaient ceux dont nous voulions qu'ils augmentent la pression raciale sur les blancs, hors de Californie. La présence de beaucoup de bâtards, presque blancs, aurait purement et simplement compromis le résultat -- et il y avait toujours le danger qu'ils se fassent passer pour de purs blancs ensuite. Il était préférable d'en finir avec eux maintenant, tant que nous les avions sous la main. J'avais dans l'idée que leur voyage dans le canyon, au nord d'ici, était un aller simple!

Mais beaucoup d'endroits devront encore être passés au peigne fin. Nous avons épuré les quartiers noirs, chicanos et certains quartiers juifs, mais il y avait encore des zones, y compris presque la moitié du territoire urbain, où régnait le chaos complet. Les juifs de ces zones, travaillant avec des éléments réactionnaires parmi les blancs, étaient devenus plus audacieux jour après jour. Il y avait des émeutes et des manifestations presque incessantes dans les pires secteurs, et les juifs utilisaient des tracts et d'autres moyens pour maintenir l'agitation générale dans les autres coins. Depuis vendredi, quatre de nos hommes avaient été tués par des tireurs embusqués. Quelque chose devait être fait, et vite!

25 juillet 1993: Journée agréable aujourd'hui présentant un contraste avec mes tâches précédentes: j'ai interrogé certains des volontaires qui avaient immigré dans notre zone depuis le 4 juillet, essayant d'en rassembler une centaine, au sein d'un groupe chargé de résoudre les problèmes spéciaux. Ils commenceront par assurer les corvées techniques et logistiques régulières et systématiques, que moi et mon équipe étions las d'effectuer jusqu'à présent.

Les personnes à qui j'ai parlé ont été présélectionnées avant de m'être envoyées, et elles possèdent toutes une formation technique ou de gestion industrielle. Il y avait près de 300 hommes, plus une centaine de femmes et d'enfants, ce qui est une indication du flux vraiment substantiel de sang nouveau arrivé dans notre région. Je ne sais pas quel est le total à ce jour, mais je sais que l'Organisation a multiplié ses forces en Californie, plusieurs fois en l'espace des 3 dernières semaines -- et nous ne comptons comme membre qu'une petite partie des nouveaux volontaires.

La grande majorité a été répartie en brigades ouvrières, principalement pour le travail à la ferme. En ce qui concerne la plupart des hommes d'âge mûr, ils avaient endossé l'uniforme de l'Armée, et avaient reçu des carabines récupérées dans une armurerie de la Garde Nationale, détruite lors d'un bombardement. De cette manière, nous avons augmenté graduellement la quantité de la force militaire sous notre contrôle, à défaut de sa qualité. Beaucoup de ces "soldats improvisés" n'avaient pas, ou peu, reçu de formation militaire et nous n'avions pas encore eu l'occasion de leur donner la moindre préparation idéologique, contrairement à celle que recevaient les nouveaux membres de l'Organisation. Cependant ils étaient en moyenne plus sympathisants à notre cause que les GI. Nous les avons intégrés le plus rapidement possible aux Unités régulières.

J'ai questionné les gens que j'avais vus, aussi bien sur leurs conditions de vie actuelle et leur situation familiale, que sur leurs stages et expériences professionnelles. La plupart d'entre eux avait été assignée dans des appartements récemment libérés dans un ancien quartier noir du centre de Los Angeles.

L'Organisation y a installé un nouveau QG d'unité dans un petit appartement, et c'est là qu'eurent lieu les entretiens.

Les personnes à qui j'ai parlé émirent très peu de réclamations, hormis le fait qu'ils aient tous mentionné les extraordinaires conditions d'insalubrité des immeubles où ils avaient été conduits. Certains appartements ou immeubles sont tellement saturés par les immondices, qu'ils sont tout simplement inhabitables. Cependant, tout le monde a mis la main à la pâte, et les travaux de désinfection, de nettoyage et de peinture ont produit une remarquable transformation en seulement deux jours.

J'ai fait une rapide ronde d'inspection et il était réconfortant de voir d'adorables enfants blancs jouant calmement, là ou avant, des hordes de jeunes noirs hurlant pullulaient. Un groupe d'une douzaine de parents travaillait encore sur les terrains autour des immeubles. Ils avaient collecté une montagne de détritrus: canettes de bière, mégots et paquets de cigarettes, boîtes de nourriture vides, meubles détruits et appareils couverts de rouille.

Deux femmes avaient délimité un terrain aride d'assez grande taille, de pelouse complètement piétinée, avec des poteaux et de la corde, et avaient retourné la terre pour faire un jardin potager commun. Aux fenêtres où se trouvaient seulement des stores en papier dans le passé, étaient maintenant des rideaux brillants -- je suppose fabriqués à partir de draps et de tissus teints à la main. Sur les rebords des fenêtres, sont apparues des fleurs fraîches, là où précédemment il y avait seulement des bouteilles de vin vides.

La plupart des gens sont arrivés ici avec à peine plus que les vêtements qu'ils avaient sur le dos, laissant tout derrière eux et risquant leur vie pour être avec nous. C'est dommage de ne pas être en mesure de faire plus pour eux maintenant, mais ils sont solides et doivent être capables de très bien se débrouiller eux-mêmes.

L'un des premiers volontaires que j'ai sélectionnés ce matin est un homme chargé de trouver un camion convenable pour transporter les déchets hors de la nouvelle colonie et pour rapporter de la nourriture chaque jour du point de ravitaillement le plus proche, qui se trouve à environ 6 miles d'ici. Il sera responsable de sa propre maintenance mécanique et l'approvisionnement en carburant sera de son ressort, jusqu'à ce que nous ayons pu installer un nouveau système de distribution de diesel. C'est un homme de 60 ans, qui possédait précédemment sa propre usine de plastique dans l'Indiana, mais il est heureux d'être éboueur ici!

Lorsque nous aurons remis la situation des civils en bonne forme, la densité moyenne de population dans notre partie de la Californie sera divisée par deux par rapport à ce qu'elle était il y a un mois.

Il y aura la plus grande abondance de logements pour les nouveaux arrivants, et nous raserons probablement la moitié des zones résidentielles et commerciales dans le comté de Los Angeles. Nous planterons des arbres et en ferons des parcs. Mais tous cela se fera dans le futur, pour le moment notre but est simplement d'installer provisoirement les nouveaux arrivants dans des zones bien séparées de celles que nous n'avons pas encore pacifiées et assainies.

Mais, même ce que nous avons accompli depuis le tout début, me remplit de joie et de fierté. Quel miracle de marcher dans des avenues, qui, il y a seulement quelques semaines, étaient envahies de sous-hommes, errant à tous les coins de rues et sur chaque pas de porte et de ne voir que des visages blancs -- des visages propres, joyeux, enthousiastes, déterminés et confiants en l'avenir! Aucun sacrifice n'est trop grand pour réussir complètement notre révolution et leur assurer ce futur -- aux filles de la 128ème Brigade Nourriture de Los Angeles, et aux millions d'autres comme eux sur toute notre terre!

Chapitre XXIII

1er août 1993: Le Jour de la Corde a eu lieu aujourd'hui -- une journée sinistre et sanglante, mais une journée inévitable. Cette nuit, pour la première fois depuis des semaines, tout est calme et complètement pacifié dans tout le sud de la Californie. Mais la nuit est remplie d'une horreur silencieuse; des centaines de milliers de réverbères, de poteaux électriques et d'arbres à travers cette vaste métropole, prennent de sinistres formes.

Dans les zones éclairées, on voyait des corps pendus partout. Même les feux tricolores aux intersections avaient été réquisitionnés, et pratiquement à tous les coins de rue où je suis passé, en me rendant au QG, il y avait un corps se balançant, quatre à chaque intersection. A environ un mile d'ici, un groupe d'environ 30 corps se balance d'une simple passerelle, chacun avec une pancarte identique autour du cou portant la légende, "j'ai trahi ma race". Deux ou trois d'entre eux avaient été parés de robes académiques avant d'être pendus sur le campus car tous étaient apparemment membres de la faculté UCLA toute proche.

Dans les zones où nous n'avons toujours pas rétabli le courant, les corps sont moins visibles, mais le sentiment macabre qui règne dans l'atmosphère est encore pire que dans les zones éclairées. J'avais à traverser deux pâtés de maisons, dans une section résidentielle non éclairée, entre le QG et mon appartement après notre réunion d'Unité de ce soir. Au milieu d'un des deux pâtés de maisons plongés dans les ténèbres, je vis quelque chose qui semblait être une personne debout sur le trottoir directement en face de moi. Comme je m'approchais de la silhouette dont les traits étaient cachés par l'ombre d'un grand arbre surplombant le trottoir, elle restait immobile, bloquant mon passage.

Ressentant une certaine inquiétude, je sortis mon pistolet de son étui. Lorsque je fus à une douzaine de pas de la silhouette, qui me tournait le dos, elle se retourna lentement vers moi. Il y avait quelque chose de surnaturel dans ce mouvement et je me figeais sur place, alors que la silhouette continuait de tourner. Une brise légère secoua les branches au-dessus de nous et soudain, un rayon de clair de lune traversa le feuillage et tomba directement sur la forme silencieuse devant moi.

La première chose que je vis dans le rayon de lumière, fut la pancarte avec sa légende en grosses lettres majuscules: "j'ai souillé ma race". Au-dessus de la pancarte, le visage d'une jeune femme horriblement boursoufflé, violacé, me fixait, les yeux grands ouverts et exorbités, la bouche bée. Enfin, je réussis à déceler la fine ligne verticale de la corde disparaissant dans les branches. Apparemment, la corde avait un peu glissé et la branche à laquelle elle était accrochée, avait fléchi jusqu'à ce que les pieds de la femme reposent sur le sol. Cela donnait l'étrange impression d'un corps se tenant droit de son plein gré.

Je titubais et retournais rapidement sur mes pas. Il y avait plusieurs milliers de corps de femmes pendus comme celui-ci dans la ville ce soir. Tous portaient les mêmes pancartes autour du cou. Ce sont les femmes blanches qui s'étaient mariées ou qui avaient vécu avec des noirs, des juifs ou tout autre sous-homme.

Il y a aussi un certain nombre d'hommes portant la même pancarte, mais les femmes sont majoritaires à raison de sept ou huit contre un. D'autre part, comme environ 90% des corps avec les autres pancartes "j'ai trahi ma race" sont des hommes, le nombre des deux sexes s'équilibrent à peu près.

Ceux qui portent ces dernières pancartes sont les policiers, les avocats, les hommes d'affaires, les présentateurs TV, les éditeurs et journalistes de la presse, les juges, les enseignants, les fonctionnaires de l'enseignement, les "autorités civiques," les prêtres, les bureaucrates, et tous les autres, qui pour des raisons de carrière, de statut social, que sais-je encore, ont aidé la promotion et l'exécution du programme racial du Système. ZOG leur avait déjà remis leurs 30 deniers d'argent. Aujourd'hui, c'est nous qui les avons dédommagés.

Cela a commencé dès 3 heures ce matin. Hier se sont produites des émeutes particulièrement violentes. Des juifs utilisaient des mégaphones pour motiver les foules et les inciter à jeter des pierres et des bouteilles sur nos troupes. Les gens scandaient "le racisme dehors," "l'égalité toujours" et d'autres slogans que les juifs leur avaient appris. Cela me rappelait les manifestations massives à l'époque du Vietnam. Les juifs ont le chic pour ce genre de choses.

Mais à 3 heures ce matin, cela faisait longtemps que la foule avait terminé son orgie de violence, ses slogans et que tout ce petit monde était au lit -- tous sauf quelques groupes de conservateurs qui avaient installé des haut-parleurs et étaient en train de faire retentir les émissions de radio du Système dans tous les quartiers environnants. Ces émissions alternaient avec de la musique "rap" criarde et les appels à la "fraternité".

Nos escadrons investirent soudain plusieurs centaines de pâtés de maisons à la fois. Cette opération eut lieu dans une cinquantaine de quartiers résidentiels différents, dans une parfaite synchronisation. Chaque chef d'escadre possédait une longue liste de noms et d'adresses. La musique retentissante s'arrêta brusquement et fut remplacée par le bruit de milliers de portes brisées, enfoncées à coups de pied.

C'était comme les Opérations Flingues d'il y a 4 ans, seulement à l'envers -- et le résultat fut à la fois plus rigoureux et plus permanent pour ceux qui furent arrêtés. Deux solutions se présentaient pour ceux que les troupes avaient traînés dans la rue. S'ils étaient métèques -- et cela inclus tous les juifs et même tous ceux qui paraissaient avoir une hérédité métisse -- ils étaient poussés dans les colonnes précipitamment formées et commençaient leur marche sans retour vers le canyon dans les collines au Nord de la ville. La moindre résistance, toute tentative de pourparlers ou de se cacher, se soldait immédiatement par une balle.

Les blancs, d'autre part, furent dans presque tous les cas pendus sur-le-champ. L'un des deux types de pancartes pré-imprimées était accroché autour du cou des victimes, leurs mains étaient rapidement attachées dans leur dos, une corde était lancée par-dessus une branche convenable ou un poteau indicateur. L'autre bout était noué autour de leur nuque, et était tiré vers le haut sans autre forme de procès. Puis les corps étaient laissés là, dansant dans les airs, tandis que les soldats allaient au prochain nom de leur liste.

Les pendaisons et la formation de la colonne de morts durèrent pendant environ 10 heures sans interruption. Quand les troupes finirent leur sinistre besogne, tôt dans l'après-midi, et commencèrent à retourner aux baraquements, la zone de Los Angeles était entièrement pacifiée. Les habitants des quartiers, dans lesquels on ne pouvait s'aventurer en sécurité la veille, tremblaient derrière leurs volets clos aujourd'hui, effrayés à l'idée d'être aperçus à travers les fentes. Tout le long de la matinée, il n'y eut aucune réaction spontanée ou organisée à grande échelle contre nos troupes et cet après-midi, le désir même d'opposition s'était évaporé.

Mes hommes et moi avons été dans le vif du sujet, toute la journée pour gérer la logistique. Quand les escadrons d'exécution commencèrent à manquer de corde, nous avons enlevé plusieurs kilomètres de fil aux poteaux électriques pour les utiliser à la place. Nous avons aussi rassemblé des centaines d'échelles.

De plus, nous avons affiché les déclarations du Commandement Révolutionnaire dans tous les quartiers. Celles-ci informent chaque citoyen que, désormais, tout acte d'émeute, de pillage, de sabotage ou tout refus d'obéissance à l'ordre d'un soldat, conduirait à l'exécution sommaire du contrevenant. Les déclarations comportent un avertissement similaire pour toute personne qui héberge en connaissance de cause un juif ou tout autre non-blanc, qui fournit délibérément de fausses informations ou en dissimule à nos services de police. Enfin, ces déclarations rappellent que chaque personne doit se rendre à la permanence de son secteur, en vue de son enregistrement et de son assignation dans une Unité de travail, à une heure et une date qui dépendent de la position de son nom dans le classement alphabétique.

J'ai failli être pris dans une fusillade avec un commandant de compagnie près de la mairie, ce matin vers 9 heures. C'est là que nous avons attrapé tous les gros bonnets pour les pendre: les politiciens renommés, un nombre d'acteurs et d'actrices hollywoodiens en vue et plusieurs personnalités de la TV. Si nous les avions pendus en face de leur maison comme tous les autres, seules quelques personnes les auraient vus. Mais nous voulions que leur exemple soit instructif pour un plus large public. Pour la même raison, beaucoup de prêtres de nos listes ont été conduits à l'une des trois principales églises où nos équipes de télé étaient prêtes à retransmettre leur exécution.

Le problème, c'est que beaucoup de ces grosses huiles sont parvenues à la mairie, plus mortes que vives. Les troupes leur avaient donné une bonne leçon durant le transport.

Une actrice renommée, tristement connue pour être en faveur du mélange des races et qui avait été la vedette de plusieurs films "d'amour" inter-raciaux à gros budgets, avait perdu

presque tous ses cheveux, un oeil et plusieurs dents -- sans parler de tous ses vêtements -- avant qu'on ne lui passe la corde au cou. Elle avait le visage complètement tuméfié et ensanglanté. Je n'aurais pas su dire qui elle était si je ne m'étais pas renseigné. Je me suis demandé quel était l'intérêt de la pendre publiquement si le public ne pouvait pas la reconnaître et ainsi établir un lien entre ses croyances antérieures et sa punition!

J'ai ressenti une vive émotion à l'arrivée d'un des camions. Un vieil homme énorme, que j'ai reconnu immédiatement comme étant le juge Fédéral qui avait pris les décisions les plus outrageuses de ZOG ces dernières années -- en particulier celle confirmant la possibilité d'arrestation accordée par le Ministère des Relations Humaines à ses députés noirs -- était en train de résister aux efforts des soldats pour lui enlever son pyjama et le vêtir de sa robe de juge.

Un des soldats le jeta à terre et les autres commencèrent à lui mettre des coups de pied. Ils lui frappèrent le visage, l'estomac et l'aîne avec leurs bottes, à plusieurs reprises.

Il était inconscient et peut-être même déjà raide quand on lui passa la corde au cou et que sa silhouette grasse fut soulevée à mi-hauteur d'un poteau indicateur. Un cameraman de la télé a filmé toute la scène et l'a retransmise en direct.

J'étais complètement dégoûté par ces derniers événements et par plusieurs autres d'une nature similaire. J'ai cherché l'officier chargé des troupes pour lui faire part de mes réclamations. Je lui ai demandé pourquoi il ne faisait pas respecter plus de discipline parmi ses hommes et je lui dis dans des termes très clairs, que les raclées données aux prisonniers avaient des effets contraires à ceux recherchés.

En effet, nous devons maintenir une image publique de force et d'extrême intransigeance, quand nous traitons avec les ennemis de notre race. Mais le fait de se conduire comme un gang d'ougandais ou de portoricains, permettra difficilement de donner cette image. *(Note au lecteur: l'Ouganda était une subdivision politique du continent africain durant l'Ancienne Ere, quand ce continent était habité par la race noire. Porto-Rico était le nom donné à l'île de la Nouvelle Caroline durant l'Ancienne Ere. Elle est maintenant occupée par les descendants des blancs réfugiés des zones radioactives du sud-est des Etats-Unis. Mais avant l'épuration ethnique des derniers jours de la Grande Révolution, elle était habitée par une race bâtarde d'individus particulièrement répugnants).*

Par-dessus tout, nous devons nous montrer disciplinés, si nous exigeons une discipline stricte de la part de la population civile. Nous ne devons jamais laisser éclater nos sentiments de frustration et nos haines personnelles, mais à tout moment, donner exemple de notre comportement, car ce que nous faisons sert un but suprême.

Le Capitaine explosa. Il me cria de m'occuper de mes affaires, il devint rouge de colère et dit que lui seul, et pas moi, avait la responsabilité et qu'il faisait de son mieux étant donné les mauvaises conditions.

Il souligna le fait que l'Organisation avait remplacé presque la moitié de ses hommes par de nouvelles recrues inexpérimentées, et que je n'aurais pas dû être surpris par le résultat. Il dit aussi qu'il connaissait suffisamment la psychologie de ses hommes, pour savoir que c'était une bonne chose que de les laisser frapper les prisonniers, afin qu'ils soient parfaitement convaincus que ces prisonniers étaient leurs ennemis et qu'ils méritaient d'être pendus.

Je ne pus contredire aucun de ses arguments et il se détourna de moi, à grandes enjambées, l'air furieux. Cependant, j'ai remarqué avec une certaine satisfaction, qu'il s'est dirigé vers un groupe de soldats en train de molester un jeune aux cheveux longs, qui portait une tenue bizarre "à la mode," avec un look efféminé -- c'était un chanteur "rock" populaire -- et qu'il leur ordonna d'arrêter.

Personnellement, je ne voyais pas les choses à la manière du Capitaine, mais les circonstances étaient telles que j'ai dû me ranger à son avis. Certes, nous devions nous astreindre à la discipline le plus souvent possible, mais pour le moment, il semblait préférable d'avoir plus de fiabilité politique et moins de discipline parmi nos troupes. Nous avons retardé nos mesures énergiques à l'encontre de la population civile autant que nous l'avons pu de manière à pouvoir éliminer et désarmer les GI douteux et à les remplacer par de nouvelles personnes ayant passé les lignes ennemies pour nous rejoindre.

Nous voulions aussi du temps pour habituer nos troupes au nouvel ordre des choses et pour leur donner au moins une petite préparation idéologique en vue des travaux d'aujourd'hui. Et nous avons laissé volontairement certains civils devenir plus incontrôlables que jamais, afin d'avoir une excuse valable pour prendre des mesures tout à fait radicales. Cela valait mieux que des demi-mesures car elles n'auraient pas résolu les problèmes civils à long terme.

J'ai appris aujourd'hui qu'une autre raison du retard était que nous avions besoin de temps pour finir de compléter nos listes. Depuis plusieurs années, les membres de l'Organisation, ici comme dans tous les coins du pays, avaient dressé des listes de pourriture du Système, des adulateurs des juifs, des théoriciens de l'égalité, et autres blancs traîtres de la race. Ceci en parallèle avec leurs répertoires d'adresses de tous les non-blancs résidant dans des zones à majorité blanche.

Nous pouvons désormais utiliser ces renseignements, qui ont été très bien tenus à jour durant les derniers mois, sans modification. Mais les dossiers demandent une somme énorme d'évaluations et de tri. En premier lieu leur nombre est beaucoup trop important.

Par exemple, une famille de blancs peut avoir un dossier comme traîtres de la race, parce qu'un voisin a vu une fois un noir assister à un apéritif chez eux, ou parce qu'ils se sont affichés avec un militant de l'"Egalité Maintenant," qui était téléguidé par le Ministère des Relations Humaines. A moins qu'il n'y ait une autre preuve sur un dossier particulier, ces gens n'étaient pas mis en état d'arrestation. Sinon nous aurions dû pendre plus de 10% de la population blanche -- une tâche pratiquement impossible.

Et même si nous avions pu exécuter toutes ces personnes, il n'y aurait pas eu de bonnes raisons à cela; la plupart de ces 10% ne sont vraiment pas pire que les 90% restant. Ils ont été endoctrinés: ils sont faibles et égoïstes; ils n'ont aucun sens de la loyauté envers la race -- mais c'est aussi vrai pour la plupart des gens aujourd'hui. Ils sont devenus ce que ZOG attendait d'eux, et nous devons l'accepter -- comme postulat de départ.

En fait, de tout temps, il est vrai que seulement une petite fraction de la population est valable, en éthologie on appelle ses membres les alphas, ou mauvaise, les omégas. L'immense majorité est moralement neutre -- c'est une espèce de masse flottante, incapable de discerner le bien absolu du mal absolu -- et ils prennent exemple du premier venu qui se trouve au sommet à ce moment là.

Quand les personnes génétiquement valables, intègres et supérieurs sont les législateurs et les décideurs du programme de la société, la population entière les suivra, mais les gens sans originalité ni sens moral inné ne soutiendront cependant pas avec ferveur les buts suprêmes de leur société. Mais quand les parasites gouvernent, comme c'est le cas aux Etats-Unis, depuis maintenant des années, la majorité de la population va se vautrer joyeusement dans la dégénérescence de la pire espèce et se fera le porte-parole vertueux de toutes les idées crapuleuses et destructrices qu'on lui aura enseigné.

La plupart des juges aujourd'hui, des enseignants, des acteurs, des autorités civiles, etc. ne sont pas consciemment et délibérément mauvais, ni même cyniques, en suivant l'exemple des juifs. Ils se considèrent comme étant de "bons citoyens" puisqu'en accord avec l'orientation générale, et comme un exemple pour les autres.

La pendaison de quelques-uns des pires traîtres de notre race, dans tous les quartiers d'Amérique, aidera énormément à remettre la majorité de la population sur le droit chemin et à réorienter sa pensée. En fait, cela n'aidera pas seulement, c'est absolument nécessaire. Les gens ont besoin d'un choc psychologique violent pour casser leurs vieilles habitudes de pensée.

Je comprends tout cela, mais je dois admettre que c'était flou en ce qui concerne certaines des choses dont je fus le témoin aujourd'hui.

Quand les arrestations débutèrent, le public ne réalisa pas ce qui arrivait et beaucoup de citoyens furent outrecuidants et injurieux. J'étais présent au petit jour, lorsque les soldats traînèrent environ une douzaine de jeunes en dehors d'une grosse maison proche d'un des domaines universitaires. Tout comme leurs colocataires qui n'étaient pas arrêtés, ils se mirent à hurler des obscénités et à cracher sur nos hommes. Tous ceux arrêtés, sauf un, étaient soit juifs, soit noirs, soit un bâtard de leur sorte, et deux des plus bruyants furent immédiatement fusillés alors que les autres étaient poussés dans une colonne de marcheurs.

La dernière était une fille blanche, d'environ 19 ans, un peu mollasse, mais plutôt mignonne. Les coups de feu la calmèrent assez pour qu'elle s'arrête immédiatement de hurler: "porcs de racistes" aux soldats. Mais lorsque les préparatifs de sa pendaison lui

firent entrevoir la suite de son destin, elle devint hystérique. Elle fut informée qu'elle était sur le point de payer pour avoir souillé sa race en vivant avec un amant noir. Alors la fille gémit, "mais pourquoi moi?"

Comme on lui passait la corde au cou, elle pleura, "je faisais seulement ce que tout le monde faisait. Pourquoi ne prenez-vous que moi? Ce n'est pas juste! Et Helen, Elle aussi couchait avec lui." Sur cette dernière clameur, avant qu'on ne lui coupe le souffle à tout jamais, une des autres filles (probablement Helen) dans le groupe de spectateurs silencieux amassés sur la pelouse, recula avec terreur.

Bien sûr, personne n'a répondu à la question de la fille, "pourquoi moi?" La réponse est simplement que son nom se trouvait sur notre liste et pas celui d'Helen. Il n'y a rien de "juste" dans cela -- ni d'injuste non plus. La fille qui était pendue méritait ce qui lui arrivait. Helen méritait certainement le même sort -- et elle va certainement souffrir maintenant du tourment des damnés, dans la crainte d'être éventuellement recherchée et obligée de payer le même prix que son amie.

Ce petit épisode m'a appris quelque chose sur la terreur politique. Les côtés arbitraires et imprévisibles sont des aspects importants de son efficacité. Il y a beaucoup de personnes dans la situation d'Helen, qui de peur qu'un châtement puisse les frapper à tout moment soient contraintes de marcher sur des oeufs continuellement.

L'aspect mélancolique de cet épisode peut se résumer dans les lamentations de la fille, "je faisais seulement ce que tout le monde faisait." C'est un peu exagéré, mais c'est assez vrai, car s'il n'y avait eu personne pour lui montrer le mauvais exemple, cette fille ne serait certainement pas devenue une traîtresse à sa race. Elle a payé autant pour les erreurs des autres que pour les siennes. Je réalise maintenant plus que jamais, combien il est essentiel d'inculquer de nouvelles bases morales à tous nos gens, d'instaurer de nouvelles valeurs fondamentales, de manière à ce qu'il ne soit plus à la dérive moralement comme l'était cette pauvre fille -- et comme l'est la grande majorité des américains aujourd'hui.

Cette absence totale de toute moralité saine ou naturelle m'a encore frappé, juste avant midi. Nous étions en train de pendre un groupe d'environ 40 promoteurs immobiliers et de courtiers en bien immobiliers, en dehors des bureaux de l'Association des Belles Habitations du canton de Los Angeles. Ils avaient tous participé à un programme spécial offrant des taux d'hypothèque plus bas pour les familles racialement mixtes achetant des maisons dans les quartiers à prédominance blanche. L'un des agents immobiliers était un beau gaillard robuste d'environ 35 ans, avec des cheveux blonds coupés en brosse. Il se défendait avec véhémence. "Bon Dieu, je n'ai jamais été d'accord avec ces conneries de mélanges raciaux. Cela me rendait malade de voir ces familles mixtes avec leurs gosses bâtards. Mais un homme doit bien gagner sa vie. L'inspecteur en chef des travaux du canton m'a dit qu'il était plus facile pour les agents immobiliers qui arrivaient avec leur programme spécial d'hypothèque, d'éviter toute violation du code du bâtiment."

Sans s'en rendre compte, il était en train de nous dire qu'un revenu plus important passait avant la loyauté à la race dans son échelle de valeurs -- quelque chose qui est malheureusement vrai aussi pour beaucoup de ceux qui n'ont pas été pendus aujourd'hui. Donc, il avait fait librement son choix et il ne méritait aucune clémence.

Bien sûr, les soldats ne discutèrent pas avec lui. Quand son tour arriva, il fut traité avec la même impartialité qu'ils montrèrent à l'égard de ceux qui avaient accepté leur sort en silence. Ils ne recevaient pas des ordres pour palabrer avec qui que ce soit, ni pour expliquer quoi que ce soit, excepté un bref exposé des délits pour lesquels la personne allait être pendue. Même les protestations d'innocence les plus convaincantes ou le type de formules comme: "il doit y avoir une erreur," ne les faisait pas hésiter un instant. Nous avons certainement commis des erreurs à ce jour -- identités erronées, mauvaises adresses, fausses accusations -- mais une fois les exécutions prononcées, il n'y avait plus de possibilités de recours admises. Nous avons délibérément créé l'image d'inexorabilité dans l'esprit des gens.

Et apparemment, nous sommes plutôt convainçants. Nos escadrons d'exécution étaient rentrés depuis longtemps dans leurs casernes, cet après-midi lorsque nous avons commencé à recevoir des rapports d'un peu partout dans la ville de ce qui apparaissait être une vague soudaine de meurtres et d'agressions. Des corps, pour la plupart présentant des blessures au couteau, ont été trouvés sur les trottoirs, dans les allées, dans les entrées d'immeubles. Un grand nombre de blessés -- plusieurs centaines au total -- a aussi été ramassé dans les rues par nos patrouilles. Bien qu'il y ait quelques noirs parmi ces victimes blessées et poignardées, nous avons rapidement déterminé que la grande majorité était juifs. Tous étaient apparemment des personnes que nos escadrons d'exécution avaient oubliées, mais pas les citoyens.

L'interrogatoire de plusieurs juifs qui avaient été battus, révéla bientôt qu'au moins certains d'entre eux avaient été chassés par des familles de blancs. Après l'affichage de nos proclamations, leurs protecteurs se sont retournés contre eux et les ont conduits dans la rue. Des milices locales armées de couteaux et de gourdins en ont déniché d'autres qui n'étaient même pas sur nos listes.

Je suis sûr que, sans la leçon énergique du Jour de la Corde, nous n'aurions pas obtenu si rapidement cette espèce de coopération citoyenne. Les pendaisons ont aidé tout le monde à ouvrir les yeux avec précipitation.

Demain après-midi, quelques-uns de mes hommes organiseront les bataillons ouvriers civils pour réunir les cadavres et les remorquer jusqu'à une décharge que j'ai déjà choisie. Cela prendrait probablement 3 ou 4 jours pour déplacer tous les corps -- il y en a entre 55 et 60 000 -- et avec la chaleur ce sera plutôt déplaisant vers la fin.

Quel sentiment de soulagement d'avoir finalement terminé la partie déplaisante de notre oeuvre! Maintenant tout reste à faire -- dans le bon sens: réorganiser, rééduquer et reconstruire cette société intégralement.

Chapitre XXIV

8 Août 1993: Durant les quatre derniers jours, j'ai joué un rôle à la tête de notre département des Ressources, des Services et des Transports Publics (DRSTP) pour le Sud de la Californie, tout récemment organisé. C'est une situation temporaire et dans les 10 prochains jours, j'aurai confié le poste à un autre ingénieur, un de ceux du groupe de volontaires avec lequel j'ai travaillé pendant deux semaines. Il aura l'assistance compétente d'un certain nombre de personnes qui étaient employées ici avant, par des agences de l'état, du canton et de la municipalité ou par une des entreprises de service privées. Je pense qu'il sera capable de résoudre le reste des problèmes du département.

Avec plus de la moitié des postes clés remis en service, les choses commencent à fonctionner presque normalement. Nous avons maintenant rétabli l'électricité, l'eau, le traitement des eaux usées, la collecte des ordures et les services téléphoniques dans toutes les zones occupées. L'électricité est cependant strictement rationnée. Nous avons aussi remis 50 stations-service en marche, et seuls les civils dont les affectations professionnelles leur donnent un statut prioritaire, peuvent obtenir du carburant pour leurs propres automobiles.

Le DRSTP couvre la totalité de notre enclave, depuis Vandenberg jusqu'à la frontière mexicaine, et j'ai fait beaucoup de voyages pour évaluer les besoins et les ressources des différentes régions afin que tout soit à peu près coordonné. Je suis vraiment très satisfait de ce que nous avons été capables d'accomplir en un temps aussi réduit. Après l'armée et le Département Nourriture, le DRSTP a une fonction essentielle à remplir. Il emploie le plus de travailleurs de toutes les agences que nous avons installées ici.

L'un des aspects les plus intéressants de mon travail, a été de mettre en place l'interface avec le Département Nourriture. Ils produisent la nourriture; nous la transportons, la stockons et la distribuons. Il y avait plusieurs problèmes à résoudre, tout d'abord parce qu'une certaine quantité de denrée qui est produite ne va pas directement des champs aux points de distributions, mais est tout d'abord traitée. Cela signifie que le Département Nourriture a besoin de prendre en charge une partie du transport et du stockage des champs jusqu'aux usines de transformations, avant que le DRSTP ne les prennent sous sa responsabilité. Le DN a aussi besoin des moyens de transport spécialisés pour amener les ouvriers de leurs quartiers de résidence aux champs et pour les ramener.

J'ai dû me familiariser avec la totalité des opérations du DN pour pouvoir décider du meilleur moyen de définir nos responsabilités respectives. Je suis très impressionné par ce que j'ai vu. Ils ont mobilisé plus de 600 000 ouvriers -- environ le quart de la population active totale sous notre contrôle -- pour la production de nourriture. Entre 10 et 15% de ces ouvriers sont les blancs qui étaient à l'origine agriculteurs ou éleveurs dans cette région. Le reste est composé de personnes des zones urbaines, qui travaillaient avant à des occupations non-essentiels et qui ont été affectés dans les équipes supervisées par le DN.

Beaucoup, dans ce dernier groupe, font maintenant le premier vrai travail productif de leur vie. Cela signifie que le DN joue autant un rôle de réhabilitation sociale, que de production de nourriture et notre Département de l'Education travaille en étroite liaison avec le DN sur ce sujet.

Chaque travailleur reçoit 10 heures de conférences par semaine et il est noté non seulement sur son attitude vis-à-vis du travail, sur sa productivité, mais aussi sur sa sensibilisation à cette formation idéologique.

Il y a un perpétuel procédé de tri qui s'effectue, les ouvriers étant assignés à de nouveaux groupes sur la base de leur attitude et de leurs performances dans le groupe précédent. De cette manière, il y a déjà des groupes de travail d'élite qui émergent de la masse. Parmi ces derniers, seront sélectionnés les candidats appelés à être membres de l'Organisation.

A plusieurs reprises, lors de mes visites sur des sites du DN, je me suis arrêté pour discuter avec des ouvriers dans les champs. Le moral variait considérablement selon les groupes, avec une forte proportion d'anciens parasites sociaux et de groupes d'élite. Mais aucun d'entre eux ne pouvait être considéré comme médiocre. Malgré les bouleversements et les privations causés par la révolution, nous sommes maintenant sûrs qu'il y aura assez de nourriture pour tout le monde -- cependant, ceux qui ne travailleront pas ne mangeront pas.

Ma plus forte impression vient du fait que tous les visages que j'ai vus dans les champs sont blancs: pas de chicanos, pas d'asiatiques, pas de noirs, pas de bâtards. L'air semble plus pur, le soleil plus brillant, la vie plus joyeuse. Cette fantastique évolution est la concrétisation visible de notre révolution!

Les ouvriers aussi ressentent tous cette différence, qu'ils soient idéologiquement avec nous ou pas. Il y a un nouveau sentiment de solidarité parmi eux, de parenté et de coopération non égoïste, pour entreprendre et mener à bien une tâche commune.

La plupart des nouvelles qui nous parviennent des autres parties du pays sont très encourageantes pour notre cause. Même si le Système s'accroche encore, il est en train d'imposer une répression de plus en plus ouverte et brutale. Le pays entier est sous la loi martiale et le gouvernement compte énormément sur des escadrons de gorilles noirs. Ceux-ci ont été armés à la hâte, ils remplacent la police et l'armée pour intimider la population civile blanche. La moitié des unités militaires du Système est à ce jour confinée dans ses quartiers, car elle est plus ou moins "indigne de confiance."

Les conditions se sont détériorées presque partout. Pannes d'électricité, arrêt complet des transports et des communications, attentats terroristes, manque de nourriture, assassinats, sabotages industriels massifs, tourmentent le Système et contribuent à maintenir un climat d'insécurité. Les Unités d'action de l'Organisation font un travail héroïque, mais leurs pertes sont lourdes. Le seul but maintenant est de maintenir une pression constante sur le Système et la population. Il nous faut attaquer toutes les cibles disponibles encore et encore, sans relâche.

Les nouveaux volontaires qui se faufilent à travers les lignes ennemies jusqu'à notre région, nous font un récit cohérent des effets physiques et psychologiques qu'ont provoqué les conditions d'existence chaotiques sur la population. Les libéraux blancs et les minorités hurlent de manière hystérique contre le Gouvernement, pour qu'il "fasse quelque chose"; les conservateurs se plaignent, se congratulent et déplorent "l'irresponsabilité" de tout cela; et "l'américain moyen" est de plus en plus exaspéré par tous les protagonistes: nous, le Système, les métèques ainsi que les différents porte-parole libéraux et conservateurs. Ils veulent juste un retour à la "normale" -- et à leur confort habituel -- le plus vite possible.

Les propagandistes de ZOG rédigent des mélopées sur notre évacuation forcée des allogènes et notre exécution sommaire des traîtres à la race et autres éléments hostiles et dégénérés. Cela ne produit pourtant pas l'effet escompté, excepté parmi les libéraux et les minorités. Pour le moment, le gros de la population européenne est trop préoccupé par ses propres problèmes pour verser une larme sur les "victimes du racisme."

Le plus important problème pour nous reste la Californie du Nord. Les choses y sont complètement incontrôlées. Le Général Harding a vraiment saboté la situation. Nous n'avons que ce que nous méritons, car nous n'avons rien à faire avec un conservateur. Comme ceux de sa caste bourgeoise, il est resté opportuniste et n'hésitera pas à jouer sur tous les tableaux et à trahir s'il y trouve son compte. (*Note au lecteur: Turner fait référence au Lt Général Arnold Harding, commandant de la Base Aérienne de Travis, située à mi-chemin entre San Francisco et Sacramento. Le rôle de Harding, durant la Grande Révolution, bien qu'important, ne dura que 11 semaines; il fut finalement assassiné par une équipe de l'Organisation le 16 septembre 1993, après que plusieurs attentats aient précédemment échoué.*)

Si la situation dans la zone, qui va de San Francisco à Sacramento, ne s'améliore pas rapidement, nous nous orienterons vraisemblablement vers une guerre civile contre les troupes aux ordres de Harding. Le Système aimerait vraiment que les choses soient ainsi. La seule bonne action qu'ai réalisée Harding jusqu'à présent, a été de rompre avec Washington pendant la première semaine de notre offensive du 4 juillet, dès qu'il fut évident que le Système avait lâché prise en Californie. De sa propre initiative, il décréta un Gouvernement militaire indépendant, en Californie du Nord et obtint de presque la totalité des officiers des Unités militaires, basées là-bas, (excepté nos agents secrets militaires) de le suivre.

Le Commandement Révolutionnaire prit la décision strictement pratique, de laisser le Général Harding mener les opérations dans sa région et nos agents reçurent l'ordre de ne pas s'opposer à lui. Cela eut pour effet de réduire substantiellement nos pertes, d'autant plus que l'Armée a souffert de beaucoup plus de dommages en Californie du Nord que dans le sud. Tout cela parce que Harding n'a pas réussi à prendre des mesures suffisamment fermes pour affirmer son autorité et pour mater le personnel militaire noir.

De plus il a complètement échoué dans le fait de maintenir la population civile sous son autorité. Cela tient toujours au fait qu'il ne semble pas capable de comprendre la nécessité

de mesures radicales. Les juifs et autres éléments bolcheviques de San Francisco, se sont rabattus sur lui et les chicanos de la région de Sacramento poursuivent plus ou moins continuellement des émeutes depuis un mois.

Une délégation d'émissaires de l'Organisation rencontra Harding, il y a un mois, et lui suggéra une organisation militaire unie. L'idée était de régner en Californie du Nord, en unissant les forces de Harding qui s'occuperaient des problèmes de défense, et de celles de l'Organisation qui régleraient les problèmes civils, y compris les fonctions de police. Mais, contre toute attente, Harding les fit arrêter et refusa de les libérer. A partir de ce moment-là, il émit des proclamations stupides à propos de la "restauration de la Constitution," qui devrait étouffer le "communisme et la pornographie". Il promit de nouvelles élections pour "rétablir la forme républicaine de gouvernement, voulue par les Pères Fondateurs," avec tout ce que cela impliquait.

De surcroît, il a dénoncé nos mesures radicales dans le Sud comme étant "du socialisme". Il a été choqué par le fait que nous n'ayons pas organisé un référendum public avant d'expulser les métèques et par le fait que nous n'avons pas jugé individuellement les juifs et les traîtres à la race, que nous avons exécutés sommairement.

Ne comprend-il pas que c'est le peuple américain qui s'est mis dans ce pétrin? Ne comprend-il pas que les juifs ont pris possession de ce pays, en accord avec la Constitution? Ne comprend-il pas que le peuple a déjà eu sa chance dans la démocratie et qu'il l'a gâchée?

Où pense-t-il que de nouvelles élections puissent nous mener maintenant, avec cette génération d'électeurs conditionnés par la télé, toujours dirigés dans l'ombre par la même porcherie juive? Et comment pense-t-il que nous puissions résoudre nos problèmes autrement qu'avec les mesures énergiques, telles que celles que nous avons prises?

Harding ne comprend-t-il pas que le chaos va aller en empirant, tant qu'il n'aura pas identifié les *catégories* de personnes responsables de cela et qu'il ne les aura pas traités comme il convient. Cela lui sera impossible, tant qu'il essaiera de négocier *individuellement* avec les juifs, les noirs, les chicanos et autres éléments perturbateurs, par catégorie?

Apparemment il n'a rien capté, puisque cet idiot fait encore appel aux leaders noirs "responsables" et aux juifs "patriotes" pour l'aider à rétablir l'ordre. Harding, comme tous les conservateurs en général, ne peut pas se résoudre à faire ce qui doit être fait, parce que cela impliquerait le fait de punir des "innocents," en même temps que des "coupables," de "bons" nègres et des juifs "loyaux" au même titre que les autres -- comme si ces termes avaient la moindre signification dans ce contexte. Et donc, craignant de traiter les individus "injustement," il patauge, impuissant, alors que tout va mal et que les civils de sa région tombent comme des mouches à cause de la famine. Les généraux devraient être faits d'un bois plus solide!

Le principal avantage que représente la situation pour nous, c'est le flot de réfugiés blancs que cela nous a amené. En effet, au cours de ces deux dernières semaines, il nous est arrivé plus de gens de San Francisco que de l'ensemble du pays. Ceux-ci fuyaient surtout l'anarchie. Ils se sont tous faufilés à travers les mailles du Système sans trop de problème.

Eh bien! Que tout cela continue. Il est intéressant d'avoir l'exemple vivant de deux types d'ordre social en face du nôtre: au nord, un régime conservateur, à l'est, une démocratie judéo-libérale et ici, le commencement d'un ordre nouveau, émergeant des ruines de l'ancien.

23 Août 1993: Demain, je m'en retourne pour Washington. Je suis resté quatre jours à Vanderberg pour m'initier au fonctionnement des missiles à tête nucléaire. Je suis chargé d'un groupe qui doit convoier quatre têtes nucléaires de 60 kilotonnes à Washington, pour les dissimuler à des endroits clés autour de la capitale.

Environ 50 autres hommes -- tous membres de l'Ordre -- ont été formés avec moi et chacun d'entre eux a une mission similaire en tant que chef de groupe. Cela signifie environ 200 têtes nucléaires dispersées initialement dans tout le pays, avec d'autres qui suivront plus tard. Toutes les ogives sont identiques; elles ont été prélevées dans un stock de projectiles d'artillerie de 240 mm que nos hommes ont découvert ici. Elles ont été légèrement modifiées de manière à pouvoir être mises à feu par des signaux radio-commandés. Ce sera notre assurance, pour le cas où nous perdrons nos installations lance-missiles ici.

Cette mission est la plus délicate que l'on ne m'ait jamais confiée. Ce sera beaucoup plus dur que de détruire les quartiers généraux du FBI il y a deux ans. Cinq d'entre nous doivent se frayer une route à travers 3500 miles de territoire ennemi, en transportant quatre ogives nucléaires pesant un peu plus de 260 kilos au total, sans se faire attraper cela va sans dire. Nous devons ensuite les introduire discrètement dans une des régions les plus sévèrement gardées. Puis nous aurons à les dissimuler, de manière à ce qu'il n'y ait qu'une chance infime pour qu'elles soient découvertes.

En dehors des dangers encourus, qui me donnent froid dans le dos à chaque fois que j'y pense, j'ai des sentiments mitigés à propos de cette mission. D'une part, je déteste quitter la Californie car, participer à la naissance de notre société est terriblement excitant et satisfaisant pour moi et notre travail ne fait que commencer. De nouveaux projets sont élaborés chaque jour, et je voudrais y prendre part. Nous bâtissons les fondations du nouvel ordre social, qui servira notre race pendant les milliers d'années à venir.

Nos enfants pourront vivre et travailler dans un monde d'hommes blancs, sains mentalement et en bonne santé -- ce qui est pour moi la chose la plus importante. Ces dernières semaines ont été formidables. C'est terriblement déprimant de penser quitter cette oasis blanche pour replonger une fois encore dans cette fosse d'égout de bâtards, de noirs, de juifs et de libéraux blancs, tordus et pervers.

D'autre part, il y a plus de trois mois que je n'ai pas vu Katherine et cela me semble être une éternité. La seule chose qui ait freiné mon enthousiasme à propos de ce que nous avons accompli ici, est le fait qu'elle n'était pas là pour le partager avec moi. Maintenant, comme la situation a changé, elle et les autres à Washington vivent dans de bien plus mauvaises conditions et ils sont bien plus en danger que nous ici en Californie. Prendre conscience de cela me fait culpabiliser chaque jour qui passe.

Cependant, le sentiment le plus fort que j'éprouve en ce moment, est celui de la responsabilité. Je suis à la fois fier et intimidé d'avoir été investi dans une tâche aussi importante et difficile, en n'étant qu'un membre probatoire de l'Ordre. Je dois m'efforcer de mettre tous les autres serments et toutes les autres pensées de côté, tant que la mission n'est pas complètement menée à bien.

Durant ces quatre derniers jours, j'ai appris, non seulement la structure et le fonctionnement des ogives dont je serais responsable, mais aussi pourquoi cette mission est vitale. Cela s'est traduit par une leçon de stratégie qui a été très approfondie.

Les responsables du Commandement Révolutionnaire observent avec conviction et lucidité notre but à longue échéance, pour notre victoire totale sur le Système. Ils ne se font pas d'illusions concernant l'augmentation de nos forces en Californie et restent prudents au regard des difficultés auxquelles est confronté le Système partout ailleurs. Les faits menaçants sont les suivants:

Premièrement, hors de Californie, le Système reste partiellement intact et la disparité numérique entre les forces de ZOG et les nôtres est même pire que ce qu'elle était le 4 juillet. Cela tient au fait que nous avons imprudemment expédié nos forces partout ailleurs dans le pays, pour empêcher le Système de garder son équilibre plus longtemps et pour nous permettre de consolider nos forces ici.

Deuxièmement, malgré les forces militaires sous notre contrôle ici, le Système -- dès qu'il aura surmonté les problèmes présents de son armée -- sera capable de nous pilonner et de nous réduire en miettes sans peine, avec des moyens conventionnels. La seule chose qui les a vraiment empêchés de le faire jusqu'à présent, a été la menace de représailles nucléaires contre New York et Tel Aviv.

Troisièmement, notre défense nucléaire est susceptible d'être neutralisée. Le Système a la possibilité de lancer une première attaque surprise contre nous avec une forte probabilité de détruire tous nos silos de lancement, avant même que nous ayons pu tirer nos missiles. Les sources du service de renseignements du Commandement Révolutionnaire indiquent qu'une telle attaque surprise est prévue. ZOG attend seulement d'avoir fini une réorganisation militaire d'urgence, afin d'avoir confiance dans la fiabilité politique de l'armée des Etats-Unis. Il veut immédiatement poursuivre la destruction de notre puissance nucléaire, par une invasion massive qui nous détruirait en un ou deux jours.

Pire encore, le Système a un plan alternatif, qui prévoit l'anéantissement nucléaire de toute la Californie du Sud. Il appliquera ce plan, s'il n'a pas entièrement confiance dans l'armée de terre et ce, dans les deux prochaines semaines.

Nous ne connaissons pas encore le plan de mise à exécution exact du Système. Toutefois on nous a rapporté que plus de 25 000 youtres, comptant parmi les plus riches et les plus influents ainsi que leurs familles, ont précipitamment fait leurs valises et quitté la région de New-York, durant les 10 derniers jours. La plupart d'entre eux n'a emporté qu'une quantité insignifiante de bagages avec elle -- ce qui est juste assez pour une absence de deux ou trois semaines.

Ainsi, notre stratégie entière contre le Système a été minée. Si nous ne pouvons dissuader nos ennemis indéfiniment -- ou ne serait-ce que pendant un an ou deux -- avec notre menace de représailles nucléaire, alors nous ne pourrons les détruire à plus long terme. Avec la Californie comme base d'entraînement, de ravitaillement et avec une population de plus de cinq millions de blancs au sein de laquelle nous pouvons recruter, nous avons pensé organiser notre guérilla à travers le reste du pays. Mais sans la Californie, nous ne pourrons pas le faire -- et le Système le sait fort bien.

Donc, ce que nous devons faire -- immédiatement -- c'est disperser un grand nombre d'armes nucléaires, hors de la Californie. Nous ferons alors exploser une de ces têtes pour montrer au Système que la situation a changé. Si ZOG attaque la Californie après cela, nous serons obligés d'employer toute notre force de frappe nucléaire, ou du moins la plupart des armes dispersées, pour empêcher le Système d'organiser sa riposte.

Malheureusement, une grande partie de la population blanche du pays est vouée à être sacrifiée, si nous sommes poussés à cette extrémité. Le pays sera également vulnérable au danger d'une invasion d'un autre pays. C'est une perspective sinistre, en réalité.

Chapitre XXV

4 septembre 1993: Bien que je sois à Washington depuis maintenant une semaine, c'est la première opportunité que j'ai de reprendre mes carnets. Après notre traversée épique du pays, nous avons passé plusieurs jours difficiles à essayer de planquer deux de nos bombes. Et puis, hier soir, ce fut enfin la première nuit pendant laquelle j'ai été entièrement seul avec Katherine depuis notre retour. Demain commencera une autre journée, avec d'autres missions pour poser des bombes. Mais ce soir sera consacré à l'écriture.

Notre voyage ici depuis la Californie a ressemblé à un mauvais film. Et, bien que tous les événements soient encore frais dans ma mémoire, je peux à peine croire que tout cela soit réellement arrivé. Les conditions de vie dans ce pays ont tellement changé depuis ces neuf dernières semaines, que c'est comme si nous avions eu une machine à remonter dans le temps et que nous étions dans une époque complètement différente. Une époque dans laquelle, toutes les anciennes lois que nous avons mis une vie entière à assimiler venaient de changer. Heureusement pour nous, tous les autres semblaient aussi surpris par ces changements que nous.

J'ai été surpris par la facilité avec laquelle nous avons quitté nos bases. Les troupes du Système étaient toutes massées ensemble, simplement le long de quelques zones frontières qui longent les autoroutes principales. De petites troupes de la taille d'une compagnie sont quant à elles stationnées en vue de dresser des barrages sur les petites routes secondaires. Toutefois, elles n'effectuent pratiquement aucune patrouille. Il est donc relativement facile de franchir leurs lignes. Bien entendu cela explique que beaucoup de volontaires blancs, aient réussi à pénétrer dans notre zone de Californie depuis le 4 juillet.

Nous avons pris un camion de l'armée, au nord jusqu'à Bakersfield. Ensuite, nous avons conduit vers le nord-est pendant encore 20 miles, jusqu'à environ un demi-mile d'un barrage administré par des troupes noires. Nous pouvions les voir et ils pouvaient nous voir, mais ils n'ont rien tenté contre nous. Ils n'ont pas essayé de nous causer de problèmes lorsque nous avons quitté la route principale, jusqu'à un chemin forestier. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés dans les contreforts de Sierra Range.

Après environ une heure passée à cahoter sur une route de montagne quasiment impraticable, nous sommes retournés sur l'autoroute. Nous étions maintenant bien loin du barrage et complètement introduits dans le territoire sous la coupe du Système. Nous appréhendions spécialement de rencontrer de l'opposition dans les montagnes. Nous savions que la plus grande concentration des troupes du Système était à China Lake, de l'autre côté des Sierras et nous avons l'intention de nous diriger vers le nord, le long de l'autoroute 395 pour éviter de les rencontrer. Notre plan, si nous avions croisé un camion de ravitaillement près des barrages de Bakersfield, était simplement de le percuter et de le pousser en dehors de la route de montagnes étroite, avant que ses occupants aient pu réaliser que nous étions l'ennemi. Nous avons tous les cinq nos flingues automatiques

chargés et prêts à l'emploi. De plus, nous avons deux lance-roquettes de côté, mais nous n'avons rencontré aucun autre véhicule.

Nous savions, qu'en dépit d'une inhabituelle absence de trafic dans la montagne, nous pouvions compter sur un trafic beaucoup plus dense quand nous aurions atteint la 395, la principale autoroute dans le sens nord-sud situé à l'est des montagnes. Nos patrouilles de reconnaissance n'avaient pas été capables de nous donner de plus amples précisions quant à la disposition des troupes, hormis des vues très générales, aussi loin à l'est. Nous n'avions donc aucune idée sur ce qui nous attendait en matière de barrage et de contrôle du trafic autoroutier.

En revanche, nous savions que moins de 10% des troupes du Système placées à la frontière étaient, pour l'instant, encore blanches. Même si le Système semblait regagner la confiance de quelques-unes de ses unités européennes, il évitait de les employer en tant que garde-frontières, car elles auraient pu être tentées de passer de notre bord. Les quelques militaires blancs de cette zone, bien qu'ils soient partisans du métissage de façon avérée, étaient regardés avec suspicion et traités avec mépris par les noirs. Nos espions avaient rapporté à plusieurs reprises que ces renégats blancs avaient été humiliés et abusés par leurs propres subalternes noirs.

En considérant ceci, nous avons décidé que nous aurions une meilleure chance, en nous faisant passer pour des métèques, de bluffer leur contrôle et de poursuivre notre chemin en déjouant les pièges. Pour se faire, nous avons tous passé sur nos visages un fond de teint sombre, ainsi que sur nos mains et nous avons accroché à nos uniformes des noms à consonance chicanos. Nous pensions que nous pourrions passer pour des mexicains -- tant que nous ne rencontrions pas d'*authentiques* chicanos. C'est ainsi que pendant quatre jours, je devins "Jésus Garcia".

Notre chauffeur, le "Caporal Rodriguez," joua son rôle à merveille faisant un salut, le poing de la main gauche serré et souriant à bouche que veux-tu, à chaque fois que nous passions à proximité d'un groupe de soldats noirs sur notre route et lorsque, à deux reprises, nous fûmes stoppés à des barrages. Nous avons aussi réglé notre poste de radio sur une station mexicaine diffusant à plein tube de la soupe chicanos. Nous faisons hurler le transistor à chaque fois que nous étions à portée d'oreilles des troupes du Système.

A un moment, comme nous avons eu besoin de faire le plein, nous avons brièvement tenté de nous engager vers un dépôt de carburant militaire. Mais la longue file d'attente, composée de camions et de groupes de nègres, immobile nous a décidé de ne pas courir le risque. Nous nous sommes alors arrêtés à une station-service qui faisait aussi office de restaurant et de libre-service, à l'ombre du Mont Whitney. Comme l'endroit semblait désert, deux de nos hommes ont commencé à remplir le réservoir à la pompe, pendant que moi et les autres nous sommes dirigés vers le restaurant pour voir si nous pourrions trouver un peu de nourriture à emporter.

Nous avons trouvé quatre soldats à l'intérieur, passablement éméchés, assis autour d'une table remplie de bouteilles vides et de verres. Trois d'entre eux étaient des noirs et le quatrième était blanc. "Y a-t-il quelqu'un ici à qui l'on puisse régler l'addition pour le diesel et la nourriture?" Demandais-je.

"Non mec, sers-toi simplement. Nous avons chassé les propriétaires toubabs d'ici il y a trois jours," répondit l'un des noirs.

"Mais non sans avoir pris un peu de bon temps avec leur fille," s'exclama le blanc, en souriant et en donnant des coups de coude à son voisin.

Peut-être était-ce le regard sombre que je lui lançais, ou peut-être trouva-t-il que le "Caporal Rodriguez" avait les yeux un peu trop bleus, ou bien encore le fond de teint commençait-il à s'estomper sous l'effet de la transpiration; en tout cas le soldat blanc s'arrêta tout à coup de sourire et murmura quelque chose aux noirs. Au même moment, il se pencha en arrière pour attraper son fusil, qui était posé contre une table adjacente.

Avant même qu'il ait pu toucher son arme, j'ai épaulé mon M16, et descendu d'une rafale le groupe attablé. Cela les a tous envoyé bouler au sol, dans un flot de sang jaillissant de leurs blessures. Les trois noirs étaient morts sur le coup, mais leur compagnon blanc, traître à notre race, bien qu'ayant la poitrine traversée par une balle, se redressa en position assise et demanda d'une voix plaintive, "Eh mec! Qu'est-ce que c'est que ce bordel?"

Le "Caporal Rodriguez" l'acheva. Il tira sa baïonnette de son fourreau, saisit le blanc agonisant par les cheveux, le souleva du sol, la pointe de la lame coincée sous son menton. "Nourriture de collabo! Va rejoindre tes frères noirs!" Et d'un seul coup net et précis "Rodriguez" le décapita pratiquement.

Cinq miles plus loin le long de l'autoroute, à l'intersection, nous voulions tourner vers l'est. Mais une Jeep de la police militaire, avec deux noirs à l'intérieur, bloquait ce côté-ci de la route. Un troisième noir réglait la circulation, faisant des gestes vers le nord, pour diriger des véhicules militaires le long de l'autoroute principale. Nous avons ignoré ces gestes et tourné à droite, en nous éloignant le plus possible sur cette bretelle pour contourner la Jeep. Le noir qui contrôlait la circulation, donna un grand coup de sifflet et les trois policiers militaires se mirent à gesticuler et brandirent leurs armes dans notre direction, alors le "Caporal Rodriguez" sourit et fit le salut black power en criant, "*Siesta frijole! Hasta la vista!*" Et quelques autres mots espagnols qui lui venaient à l'esprit en pointant son doigt devant lui et en enfonçant l'accélérateur. Nous avons laissé les noirs dans un nuage de poussière et de cailloux.

Le noir au sifflet continuait son cirque, quand nous avons passé le virage, c'est la dernière fois que nous l'avons vu. Apparemment, lui et ses compagnons ne jugèrent pas utile de nous suivre, mais nos trois hommes cachés à l'arrière du camion ont gardé les doigts sur les gâchettes de leurs armes automatiques, au cas où.

D'ici, jusqu'à la périphérie de Saint Louis, nous n'avons rencontré aucune concentration de troupes du Système. Nous y sommes parvenus en évitant seulement les autoroutes principales et les grandes villes et en restant sur les itinéraires de délestage. Nous avons été secoués tout le long des montagnes et du désert de Californie, Nevada, Utah et Colorado. Ensuite, nous sommes passés par les plaines du Kansas et devant le rocher géant du Missouri, le tout durant environ 75 heures d'une traite, nous arrêtant seulement pour faire le plein et nous relayer. Pendant que deux d'entre nous restaient à l'avant et un troisième à l'arrière du camion pour surveiller, deux autres essayaient de dormir en même temps, mais sans grand succès.

Quand nous avons atteint l'est du Missouri, nous avons modifié notre tactique, pour deux raisons. La première était que nous avons entendu à la radio que l'Organisation avait bombardé Miami et Charleston et lancé un ultimatum au Système. Cela rendait le facteur temps plus important qu'avant; nous ne pouvions pas nous permettre une autre perte de temps en zigzaguant sur les routes secondaires. Deuxièmement, le danger d'être arrêtés par les autorités entre Saint Louis et Washington devenait décroissant, car toutes ces pourritures semblaient dispersées dans le reste du pays, nous laissant l'opportunité d'adopter un nouvel itinéraire.

Nous étions branchés à la fois sur des programmes civils et la fréquence des communications militaires, durant le voyage et nous nous trouvions à 80 miles à l'ouest de Saint Louis, quand un flash spécial interrompit les prévisions météo de l'après-midi. La veille, une bombe atomique avait été lancée sans préavis sur les plages de Miami et le journaliste annonça qu'elle avait causé environ 60 000 morts ainsi que d'énormes dommages. Une seconde bombe nucléaire venait d'exploser en dehors de Charleston en Caroline du sud, quatre heures avant l'annonce à la radio. Les dommages et le nombre de victimes n'avaient pas encore été estimés.

Ces deux bombes étaient l'oeuvre de l'Organisation indiqua le journaliste et il lut le texte de l'ultimatum de l'Organisation. J'ai rapidement pris des notes, mot à mot, sur un bout de papier qui se trouvait à côté du poste. En voici presque fidèlement son contenu:

"A l'attention du Président, des Sénateurs des Etats-Unis d'Amérique et des commandants de toutes les forces armées US. Nous, Commandement Révolutionnaire de l'Organisation, formulons les demandes et mises en gardes suivantes:

"Premièrement, toutes concentrations militaires à l'ouest de la Californie et des zones environnantes, doivent être interrompues immédiatement, vous devez également abandonner tous les plans concernant l'invasion de la zone libérée de Californie.

"Deuxièmement abandonnez tout plan ayant trait à une attaque nucléaire contre la zone libérée de Californie ou quelque partie que ce soit.

"Troisièmement, faites connaître à l'ensemble du peuple des Etats-Unis, grâce à tous les moyens de communication dont vous disposez, ces demandes et cette mise en garde.

"Si vous échouez à satisfaire l'une de ces trois demandes d'ici à demain midi, le 27 août, nous ferons exploser une seconde bombe nucléaire dans une zone très peuplée des Etats-Unis, exactement comme nous l'avons fait dans Miami, il y a quelques instants. Nous continuerons à faire exploser une bombe toutes les douze heures, jusqu'à ce que vous les ayez satisfaites.

"D'autre part, nous vous avertissons que si vous faites le moindre mouvement hostile contre la zone libérée de Californie, nous ferons immédiatement exploser plus de cinquante bombes nucléaires. Celles-ci sont déjà cachées dans des zones clés des Etats-Unis. Plus de 40 de ces bombes sont localisées dans la cité de New-York. De plus, nous utiliserons immédiatement tous les missiles nucléaires que nous avons à notre disposition pour détruire la présence juive en Palestine.

"Enfin, nous vous prévenons, que quoiqu'il arrive, nous avons l'intention de libérer d'abord l'intégralité des Etats-Unis puis le reste de cette planète. Quand nous aurons fini, nous liquiderons tous les ennemis de notre cause. Ceci incluant en particulier toute personne blanche qui aurait en toute conscience aidé ces ennemis.

"Nous aurons constamment connaissance de vos plans les plus confidentiels et de chaque ordre que vous recevrez de vos maîtres juifs. Abandonnez votre trahison raciale maintenant, ou bien abandonnez tout espoir pour vous-même quand vous tomberez aux mains du peuple que vous avez trahi."

(Note au lecteur: La version de Turner du texte de l'ultimatum par l'Organisation est pratiquement correcte, à l'exception de petites erreurs de mots et de l'omission d'une phrase dans l'avant-dernier paragraphe, la version complète et exacte du texte de l'ultimatum, se trouve au chapitre neuf, de l'Histoire de la Grande Révolution du professeur Anderson.)

Nous venions de quitter la route quand l'annonce spéciale est tombée à la radio. Cela nous prit quelques minutes pour reprendre à nouveau nos esprits et décider de ce que nous allions faire. Nous ne nous attendions pas à ce que les choses aillent aussi rapidement. Ces gars qui avaient emmené les armes atomiques jusqu'à Miami et Charleston avaient dû partir un jour ou deux avant nous, ou alors ils avaient vraiment dû foncer tout le long de l'autoroute pour y être aussi tôt. Malgré notre conduite non-stop, nous nous sentions comme une bande de minables.

Nous savions que nous étions sur la corde raide. Nous étions au milieu d'une guerre civile nucléaire et durant les prochains jours, le destin de la planète serait décidé à tout jamais.

Maintenant, c'était soit les juifs, soit la race blanche. Les gens savaient que c'était très sérieux. Je n'ai pas encore saisi tous les détails de notre stratégie qui nous a conduits jusqu'à l'ultimatum. Je ne sais pas pourquoi, par exemple, Miami et Charleston ont été choisies comme des cibles initiales. Bien que j'ai entendu une rumeur selon laquelle les juifs les plus riches, qui avaient été évacués de la zone de New-York, étaient temporairement hébergés dans un quartier de Charleston. Bien entendu, Miami était

l'important foyer d'une surabondante colonie juive. Mais alors, pourquoi ne pas d'abord éliminer les hommes de New-York City, avec ces deux millions et demi de youtres? Peut-être que nos bombes n'étaient pas réellement en place à New-York, malgré ce que l'ultimatum annonçait.

Je ne suis pas non plus sûr de comprendre pourquoi notre ultimatum revêtait cette forme particulière, le style ne promettait que le bâton et aucune carotte. Peut-être la déclaration était-elle délibérément destinée à faire se diviser toute cette faune -- ce qui semble être le cas. Ou peut-être y avait-il des communications secrètes, entre le Commandement Révolutionnaire et les leaders militaires du Système, qui avaient déterminé la forme de l'ultimatum. Quel que soit le cas, cela avait eu pour effet de diviser le Système dans ses fondations. Les juifs et presque tous les politiciens étaient placés d'un côté, alors que presque tous les responsables militaires étaient de l'autre.

La faction juive demandait immédiatement l'assaut nucléaire de la Californie, sans tenir compte des conséquences. Les goïm maudits avaient osé lever la main contre le Peuple Elu et devaient être détruits à tout prix. La faction militaire, quant à elle, est en faveur d'une trêve temporaire, qui lui permettrait de trouver nos "500 (une exagération pardonnable) têtes nucléaires" et de les neutraliser.

Après avoir entendu cette annonce à la radio, notre seule pensée fut d'amener notre chargement mortel jusqu'à Washington le plus rapidement possible. Nous savions que tout le monde serait un peu déstabilisé après ce qui venait de se passer et nous avons décidé de tirer profit de la confusion générale. C'est ce que nous avons fait en transformant notre camion en un véhicule d'urgence et en fonçant à tombeau ouvert, tout droit sur l'autoroute jusqu'à notre destination. Nous n'avions pas de sirène, mais nous possédions des gyrophares à l'avant et à l'arrière du véhicule. Nous avons complété la transformation de notre véhicule quelques minutes plus tard, en nous arrêtant et en achetant dans un magasin plusieurs bombes de peinture. Nous avons improvisé des pochoirs dans des vieux journaux et nous avons peint les symboles de la Croix Rouge aux endroits appropriés de notre camion.

Après cela, nous avons atteint Washington en moins de 20 heures, malgré les mauvaises conditions de circulation sur les autoroutes. Nous avons foncé le long des bandes d'arrêt d'urgence, pour dépasser les bouchons. nous avons conduit à contresens à grand renfort d'effet lumineux, et de klaxon. Nous avons franchi des fossés et roulé dans les champs pour contourner des intersections bloquées. Nous sommes passés outre tous les contrôles et avons ignoré plus d'une douzaine de barrages.

Notre première bombe arriva dans Fort Belvoir, la grande base militaire située au sud de Washington où j'avais été détenu durant plus d'un an. Nous avons dû attendre deux jours complètement dingues avant de pouvoir entrer en contact avec notre homme à l'intérieur des lieux, afin de pouvoir convenir d'une bonne planque dans la base pour cacher notre bombe.

"Rodriguez" a passé la clôture avec la bombe attachée dans le dos. J'ai reçu un message radio de sa part le jour suivant, me confirmant le plein succès de sa mission. Pendant ce temps, le reste de notre commando a dissimulé une seconde bombe dans le District de Columbia. Cette dernière serait capable d'éliminer 200 000 noirs le jour venu, sans oublier quelques agences gouvernementales et une partie fondamentale du réseau de transport de la capitale.

Je n'ai pas obtenu mes instructions définitives concernant la troisième bombe avant cet après-midi. Elle sera placée dans Silver Spring, au nord d'ici -- qui est le centre de la communauté urbaine juive du Maryland. La quatrième est destinée au pentagone, mais la sécurité y est si renforcée, que je n'ai toujours pas trouvé le moyen de nous en approcher.

Je dois avouer que j'avais un peu la tête ailleurs ces derniers temps. Katherine et moi-même, avons empiété un peu sur nos responsabilités envers l'Organisation afin d'être ensemble. Ni elle ni moi n'avions réalisé à quel point nous comptions l'un pour l'autre, jusqu'à ce que nous soyons séparés cet été, si peu de temps après que je me sois échappé de prison. Ce printemps, pendant un mois, nous avons été réunis, avant que je sois envoyé au Texas, puis au Colorado et finalement en Californie. Nous sommes devenus aussi proches que deux personnes puissent l'être.

Les choses ont été très dures pour Katherine et les autres ici, en mon absence. Spécialement depuis le 4 juillet. Ils ont été soumis à d'énormes pressions venant de deux directions. L'Organisation les a poussés sans répit pour qu'ils accroissent encore leur niveau d'activité, alors que dans le même temps, le danger d'être arrêté par la police politique devenait de plus en plus précis. ZOG s'est donné de nouveaux moyens pour nous combattre. D'énormes fouilles, de maisons en maisons portant sur de vastes zones, des récompenses astronomiques pour les informateurs. Ils ont mis en place des contrôles beaucoup plus serrés concernant tous les mouvements civils. Dans beaucoup d'autres parties du pays, ces mesures répressives ont été plus sporadiques. Elles ont même fini par disparaître complètement dans ces coins où le Système n'a pas réussi à maintenir l'ordre public -- spécialement depuis la panique provoquée par les bombardements de Miami et de Charleston. Mais autour de Washington, le Système a toujours les choses en main et c'est très dur.

Tard cet après-midi, Katherine et moi nous sommes échappés du magasin durant deux heures et avons fait une balade. Nous sommes passés devant de nombreux groupes de soldats postés avec des mitrailleuses derrière des sacs de sable, à l'extérieur d'immeubles de bureaux; nous avons dépassé ce qui restait de la station du métro que Katherine avait elle-même dynamitée il y a tout juste deux semaines. Nous avons traversé une espèce de parc, dans lequel un haut-parleur, monté sur un lampadaire, déversait des exhortations à l'attention de "tous les citoyens bien pensants," pour qu'ils dénoncent à la police politique la moindre manifestation de racisme de la part de leurs voisins, ou de leurs collègues de travail. Et enfin, nous sommes allés jusqu'à un des ponts de la principale autoroute qui traverse la rivière Potomac, de Virginie jusqu'au district de Columbia. Il n'y avait pas de circulation sur le pont parce que celui-ci se terminait brutalement 50 yards au-delà de la rive Virginia, dans un mélange de béton et de barres d'acier disloquées. L'Organisation

l'avait fait sauter au mois de juillet dernier et aucun effort n'avait été entrepris pour le réparer.

C'était plutôt calme là-bas au bout du pont, avec seulement un hurlement lointain des sirènes de police et le ronflement occasionnel des hélicoptères de police qui passaient dans le ciel. Nous avons parlé, nous nous sommes embrassés et nous avons silencieusement contemplé le panorama, tout autour de nous, pendant que le soleil se couchait. Nous et nos compagnons avons certainement influencé le monde ces derniers mois. Aussi bien, le monde ordinaire des blancs du côté virginien du pont, que le monde du Système avec ses bureaux gouvernementaux, de l'autre côté. Mais en même temps, le Système est toujours bien vivant autour de nous. Quel contraste avec la situation en Californie!

Katherine m'a posé plein de questions à propos de la vie dans la zone libérée et j'ai essayé de lui répondre de mon mieux. Mais j'ai bien peur que mes pauvres mots soient inadéquats pour exprimer la différence entre ce que je ressentais en Californie et ce que je ressens ici. Il s'agit d'avantage de quelque chose de spirituel, plutôt que d'une différence dans la vie politique et sociale. Là-bas l'esprit souffle. La Californie est devenue le berceau de cette puissance régénératrice vitale au guerrier, au poète comme au paysan. Le destin d'une nouvelle race d'homme se forge. Au coeur même des ténèbres se concentrent les énergies qui feront éclater l'ancien ordre décadent dans le jaillissement de l'aube nouvelle. L'étincelante clarté de l'Ordre inondera nos terres, restaurant la vie au coeur des hommes. Alors régneront les êtres de lumière, alors reviendront les dieux.

Alors que nous étions en train de discuter à proximité des décombres de l'édifice, au bout du pont, nos corps toujours enlacés, le monde s'est assombri autour de nous. Un groupe de jeunes nègres s'est pointé sur le pont, par une entrée du côté de Washington. Ils ont commencé à se comporter typiquement de façon négroïde, c'est à dire comme des sauvages. Deux d'entre eux urinaient dans la rivière. Puis l'un deux nous montra du doigt et ils commencèrent tous à crier et à faire des gestes obscènes. Pour moi au moins, cela mettait en évidence la différence qui faisait que je ne pouvais pas trouver de mots pour exprimer clairement les choses.

Chapitre XXVI

Le 18 septembre 1993: Tant d'événements se sont produits, tant de choses ont été perdues ces deux dernières semaines. Il faut vraiment que je me force pour commencer à écrire là-dessus. Je suis vivant et en bonne santé mais il y a des moments pendant lesquels j'envie ces dizaines de millions de personnes qui ont été tuées ces jours derniers. Je me sens vide ; je suis comme un mort-vivant en marche.

La seule chose à laquelle j'ai été capable de penser -- ce qui se tourne dans mon esprit encore et encore -- c'est le simple et inexorable fait: Katherine n'est plus! Avant aujourd'hui, alors que je n'étais pas absolument certain de son sort, cela me tourmentait et ne me laissait pas de répit. Maintenant que je sais qu'elle s'en est allée, le tourment a disparu et je ressens simplement un grand vide et une perte irremplaçable.

Je vais devoir faire un important travail et je sais que je devrai enfouir le passé au fond de mon coeur et accomplir seulement mon boulot. Mais ce soir je me dois d'écrire mes mémoires, mes pensées. Dans le chaos de ces derniers jours, des millions d'êtres ont péri sans laisser la moindre trace -- ils seront oubliés pour toujours, anonymes à jamais -- mais je peux au moins m'assurer par les quelques pages de mon journal, que Katherine et nos autres camarades puissent toujours vivre dans les mémoires. Pour que les enfants de notre race se souviennent quel a été notre combat et notre espoir. Nous devons au moins cela à nos morts, à nos martyrs.

Cela a eut lieu le 7 septembre, un mercredi, date à laquelle j'ai fini d'installer notre troisième bombe. Deux autres membres de notre équipe et moi-même l'avons déplacée d'un endroit secret où la dernière tête nucléaire est encore cachée et nous l'avons amenée dans le Maryland. J'avais déjà déterminé l'endroit où je voulais l'installer, mais les mouvements de troupes ont été si intenses cette semaine à travers la région de Washington que nous avons dû patienter dans le Maryland durant trois jours avant d'avoir l'opportunité d'approcher notre cible.

La circulation des véhicules civils était, depuis assez longtemps, très encombrée dans Washington par des barrages. Il y avait des brigades volantes sur plusieurs routes, des points de contrôles et tout le reste. Mais cette semaine, cela a été pire que tout et il était presque impossible de se déplacer en voiture. Sur le chemin du retour jusqu'à notre imprimerie/quartier général, les routes étaient congestionnées par de longues files de véhicules civils. Tous allaient dans la direction opposée à la nôtre. Ils avaient empilé très haut sur le toit, des malles contenant leurs affaires. Puis, à 1/4 de mile de l'imprimerie, je suis tombé sur un nouveau poste de contrôle militaire qui n'était pas là lorsque j'étais parti. Des herses étaient posées en travers de toute la route et un char stationnait derrière cette ligne de rouleaux de barbelés.

J'ai tenté de faire demi-tour et j'ai essayé d'emprunter une autre rue, mais elle était également bloquée. J'ai crié à travers le barrage à un soldat, lui disant où je me rendais et lui demandant qu'elle rue non bloquée je devais prendre pour m'y rendre. "Vous ne

pourrez pas y aller, me répondit-il, il y a une zone de sécurité, tout le monde est parti ce matin, tout civil repéré à l'intérieur de ce périmètre sera abattu à vue."

J'étais abasourdi, qu'était-il arrivé à Katherine et aux autres?

Apparemment les autorités militaires avaient étendu le rayonnement de leurs zones de sécurité autour du Pentagone de deux à trois miles sans prévenir. Notre magasin avait été en sécurité dans un demi-mile en dehors du périmètre précédent et il ne nous est jamais venu à l'esprit que celui-ci pourrait être étendu. Mais ils avaient évidemment procédé ainsi, pour éviter que l'Organisation ne planque une bombe nucléaire suffisamment près pour raser le Pentagone. Actuellement, je considérais que le périmètre précédent était adéquat pour le protéger contre la tête nucléaire de 60 kilos. Puisque le Pentagone était équipé depuis bien longtemps de volets anti-explosions sur toutes les fenêtres et entouré par du béton renforcé, capable de résister à une telle déflagration. J'avais essayé sans succès de calculer comment mettre une bombe à l'intérieur de ce périmètre depuis que j'étais revenu de la Californie, jusqu'à Washington.

J'ai roulé jusqu'à notre point de rendez-vous d'urgence, à quelques miles au sud d'Alexandria. Mais il n'y avait personne et pas de message pour moi. Je n'avais aucun moyen de prendre contact avec le Centre de Commandement de Washington, pour savoir où étaient Katherine, Bill et Carol, car tout notre équipement de communications était dans le magasin. Mais le fait qu'ils n'étaient pas au point de rendez-vous, me faisait pressentir, de façon presque certaine, qu'ils avaient été arrêtés.

Il était déjà minuit passé, mais je suis immédiatement retourné au nord, vers la zone où les civils évacués étaient passés plus tôt. J'espérais peut-être pouvoir rencontrer quelqu'un qui vivait dans les alentours de notre magasin et qui pourrait m'apprendre ce qui était arrivé à mes camarades. C'était une pensée folle et dangereuse, mais j'étais poussé par le désespoir. J'ai probablement eu de la chance que le convoi de camions militaires sur l'autoroute ait bloqué le passage, car j'ai finalement quitté la route pour dormir jusqu'au matin.

Quand j'ai finalement atteint la zone des réfugiés, plus tard ce jour là, j'ai rapidement réalisé que la chance pour moi d'obtenir des informations était vraiment très mince. Un océan de tentes de l'armée avait été dressé dans le parking d'un énorme supermarché de banlieue et dans un champ adjacent. Autour de ce campement, étaient disposée pêle-mêle, un amalgame de W-C chimiques, de véhicules civils, de réfugiés avec leurs biens et de soldats.

J'ai erré à travers la foule étouffante pendant près de trois heures et ne vis aucun visage familier. J'ai essayé de questionner quelques personnes au hasard, mais sans succès. Les gens étaient effrayés et ne me donnaient que des réponses évasives ou bien ne répondaient pas du tout. Ils étaient misérables et choqués et ils ne voulaient pas avoir d'ennuis supplémentaires. Les questions au sujet d'arrestations dont ils auraient pu être témoins, leur faisaient peur.

Alors que je passais près d'une tente à peu près deux fois plus grande que les autres, j'ai entendu des cris étouffés et des sanglots qui venaient de l'intérieur, interrompus de temps à autre par des rires et des plaisanteries masculines. Une douzaine de soldats noirs faisaient la queue à l'entrée, je me suis arrêté pour savoir ce qui se passait, au moment où deux soldats noirs hilares sont passés en force par l'entrée de la tente, en tirant une jeune blanche d'environ 14 ans, qui était terrifiée. La file d'attente se rapprocha du lieu du viol.

J'ai couru vers le soldat blanc qui portait une insigne de major et qui se tenait à environ 50 yards de là. J'ai commencé à protester avec colère au sujet de ce qui se passait, mais avant même que j'ai pu terminer ma phrase, l'officier se détourna de moi, honteux et s'enfuit dans la direction opposée. Deux soldats blancs qui avaient vu la scène, les yeux fixés au sol, se sont éclipsés également dans deux tentes. Personne ne voulait passer pour un raciste. J'ai lutté contre une impulsion très forte qui me dictait de prendre mon pistolet pour flinguer tout le monde et je suis parti.

J'ai conduit jusqu'au seul endroit que je savais être toujours dirigé par le personnel de l'Organisation, le vieux magasin de cadeaux de Georgetown qui était juste en dehors du nouveau périmètre de sécurité du Pentagone. J'y suis arrivé au moment où le soir tombait et j'ai garé mon pick-up derrière l'immeuble, vers l'entrée de service.

Je venais juste de descendre du camion et de faire un pas dans l'ombre derrière le bâtiment quand tout à coup, tout s'est éclairé comme s'il était midi, pour un court moment. Il y eut d'abord un flash lumineux, intense et brillant, puis un éclat plus faible, qui passa du blanc au jaune puis au rouge et termina sa course en quelques secondes.

J'ai couru vers l'allée pour avoir une vision plus précise du ciel. Ce que j'ai vu m'a glacé le sang et j'ai senti la chair de poule sur ma nuque. Une énorme lueur en forme de bouquet, avec une couleur dominante rouge vif, mais aussi striée de couleurs plus foncées, parsemée de motifs oranges plus clairs et des zones jaunes, était en train de s'élever dans le ciel, au nord. Une espèce de champignon géant diffusait son inquiétante lumière couleur sang, sur toute la terre située en dessous. C'était une vision d'apocalypse.

Tandis que je regardais, la gigantesque boule de feu continuait à grandir et à s'élever avec une colonne foncée. Des langues de feu vives, d'un bleu électrique, clignotaient et dansaient sur la surface de la colonne. Il y avait d'énormes éclairs, mais de là où j'étais, je n'entendais aucun grondement. Quand le bruit arriva finalement, ce fut un son étouffé et vide, mais néanmoins terrifiant. Le type de son que l'on pourrait entendre lors d'un tremblement de terre, d'une force incroyable, qui aurait pu secouer une cité énorme et causer l'effondrement d'un millier de gratte-ciel de cent étages.

Je réalisais que j'étais en train d'assister à l'anéantissement de la cité de Baltimore 35 miles plus bas, mais je ne comprenais pas l'énorme magnitude de l'explosion. Est-ce qu'une de nos bombes de 60 kilotonnes avait fait ça? Il semblait plus vraisemblable qu'il s'agissait d'une bombe d'une mégatonne.

Les journaux du gouvernement relatèrent cette terrible nuit. Le lendemain, ils annoncèrent que la tête nucléaire qui avait détruit Baltimore, tuant plus d'un million de gens, ainsi que les autres explosions qui avaient détruit d'autres cités américaines ce même jour, avaient été notre oeuvre. Ils ont aussi annoncé que le Gouvernement avait contre-attaqué, en détruisant un "nid de vipères racistes" en Californie. En réalité, ces deux annonces étaient fausses et je devais apprendre deux jours plus tard la vérité sur ce qui s'était réellement passé.

Je ressentais un immense sentiment de désespoir, tout comme une douzaine d'autres gars, attroupés autour du poste de télévision. Nous étions barricadés au rez-de-chaussée du magasin de cadeaux, tard cette nuit-là, quand nous avons entendu le présentateur jubiler en nous annonçant la destruction de notre zone libérée de Californie. C'était un juif et il a vraiment laissé éclater sa joie, je n'avais jamais vu ni entendu dans le passé quelque chose de tel.

Après l'énumération solennelle de la plupart des cités qui avaient été touchées ce jour-là, avec des estimations préliminaires du nombre de morts (par exemple: "...et c'est à Detroit, que les démons racistes ont frappé avec deux de leurs missiles, ils ont assassiné environ 1,4 millions d'américains innocents, hommes, femmes et enfants de toutes races..."), lorsqu'il arriva à New-York, des larmes apparurent à ses yeux et sa voix se brisa.

Entre deux sanglots, il suffoqua, en annonçant que 18 explosions nucléaires séparées, avaient détruit Manhattan et ce qui l'entourait dans un rayon de 20 miles avec une estimation de 14 millions de victimes aux alentours et peut-être encore cinq millions d'autres qui mourront des brûlures dues aux radiations dans les prochains jours. Ensuite, il se mit à parler hébreux et entama un chant de lamentations, tandis que les larmes ruisselaient le long de ses joues et qu'il serrait fermement son poing contre sa poitrine.

Après quelques secondes, il se ressaisit et son comportement changea complètement. L'angoisse fut remplacée d'abord par une haine brûlante envers ceux qui avaient détruit sa chère citée juive de Jew-York, puis par une expression de satisfaction qui se mua peu à peu en jubilation: "... mais nous avons eu notre vengeance contre nos ennemis et ils ne sont plus. De temps à autre, à travers l'histoire, les nations se sont dressées contre nous, et ont essayé de nous expulser ou de nous exterminer, mais nous avons toujours triomphé en définitive. Personne ne peut nous résister. Tout ceux qui ont essayé, l'Egypte, la Perse, la Grèce, Rome, l'Espagne, l'Angleterre, la France, la Russie, l'Allemagne, se sont eux-mêmes détruits. Nous avons toujours réussi à émerger, renaissant de nos ruines. Nous avons toujours survécu et prospéré et maintenant nous avons complètement écrasé les derniers qui ont osé se lever contre nous. Tout comme Moshe a étouffé les égyptiens, nous avons étouffé l'Organisation."

Il s'humecta les lèvres et ses yeux brillaient d'une lueur sinistre, tandis qu'il décrivait la grêle d'anéantissement nucléaire qui avait été lâchée sur la Californie cet après-midi. "...Leur prétendue supériorité raciale ne les a pas du tout aidés quand nous avons envoyé nos centaines de missiles nucléaires sur leurs bastions racistes" exultât le présentateur juif, "la vermine blanche a été exterminée comme des mouches. Nous espérons seulement

qu'ils ont réalisé au dernier moment, que beaucoup des loyaux soldats qui ont appuyé sur les boutons de mise à feu des missiles, étaient noirs, juifs ou chicanos. Oui les blancs et leur criminelle fierté raciste ont été balayés de la Californie, et maintenant nous allons tuer les racistes partout où ils se trouvent, afin que l'harmonie raciale et la fraternité puissent être restaurées sur la planète. Nous devons les tuer, les tuer encore! Les tuer tous."

Puis il a repris en hébreu et sa voix est devenue plus dure et plus forte. Il se leva et se pencha vers la caméra, avec un visage haineux. Il hurla et brailla dans sa langue hébraïque, en postillonnant et bavant.

Cette prestation extraordinaire avait dû embarrasser certains de ses congénères moins sensibles, car il fut soudainement coupé au milieu d'un cri et remplacé par une douce et gentille journaliste qui repris la litanie des pertes en vies estimées, jusque dans les premières heures de la matinée.

Petit à petit, durant les 48 heures suivantes, nous avons appris ce qui s'était réellement passé cet affreux jeudi. Nous avons pu faire des recoupements en suivant les infos les plus tardives, diffusées par le gouvernement, qui semblaient plus nuancées, ainsi que par nos propres sources. La première et plus importante nouvelle que nous avons reçue arriva tôt, vendredi matin. C'était un message codé du Commandement Révolutionnaire à l'adresse de toutes les unités de l'Organisation à travers le pays. La Californie n'avait pas été détruite. Vandenberg avait été anéanti et deux gros missiles avaient frappé la cité de Los Angeles, causant dans un large périmètre la mort et la destruction. Mais au moins 90% de la population de la zone libérée avait survécu, en partie parce qu'ils avaient eu quelques minutes pour se mettre à l'abri grâce à un avertissement.

Malheureusement pour les gens des autres parties du pays, il n'y avait pas eu de mise en garde. Le nombre total de mort -- y compris ceux qui ayant des brûlures occasionnées par les radiations devraient périr dans les dix prochains jours -- est approximativement de 60 millions. Toutefois, les missiles qui ont causé ces ravages n'étaient pas les nôtres. A l'exception de la cité de New-York qui a subi un tir, en premier lieu de Vandenberg, puis de l'ex-Union Soviétique. Baltimore, Detroit et les autres citées américaines qui ont été frappées, ainsi que Los Angeles, ont toutes été victimes des missiles russes. Le site de lancement nucléaire de Vandenberg fut la seule cible intérieure atteinte par le gouvernement US.

Une chaîne d'événements cataclysmiques a commencé, avec une très pénible et douloureuse décision prise par le Commandement Révolutionnaire. Les rapports qu'avait reçu le CR dans la première semaine de ce mois indiquaient un progressif mais certain déplacement du pouvoir vers la faction militaire du gouvernement qui désirait éviter un conflit nucléaire avec nous. Mais la faction juive quant à elle demandait un anéantissement complet de la Californie. Les juifs craignaient qu'autrement, l'impasse qui existait entre la zone libérée et le reste du pays demeure permanente. A terme, cela aurait signifié presque certainement une victoire pour nous.

Pour éviter cela, ils se sont mis au travail dans l'ombre, de leur manière habituelle, c'est-à-dire en contestant, en menaçant, en baratinant, en mettant la pression sur un adversaire à la fois. Ils avaient déjà réussi à arranger la destitution de plusieurs hauts généraux, au profit des leurs. Le CR voyait là disparaître la dernière chance de rétablir l'équilibre entre ses missiles nucléaires et les forces du gouvernement.

Aussi, nous avons décidé de conclure avant même d'avoir ouvert les débats. Nous avons frappé les premiers, mais pas en direction des forces gouvernementales. Nous avons fait partir nos missiles depuis Vandenberg (à l'exception d'une demi-douzaine qui restait pointée sur New-York) sur deux cibles: Israël et la Russie. Dès que nos missiles furent lancés, le CR annonça la nouvelle au Pentagone via une ligne téléphonique directe. Le Pentagone, bien entendu, a immédiatement eu confirmation de cela grâce à ses propres écrans de contrôle radar. Ils n'avaient alors pas d'autre choix que de lancer également sa propre attaque contre les russes pour tenter de mettre hors d'état, le plus possible de leur potentiel de représailles.

La réponse russe fut terrible, mais très localisée. Ils ont envoyé tous les missiles qui leurs restaient, mais cela ne fut pas suffisant. La plupart des plus grandes villes américaines, y compris Washington et Chicago, furent épargnées.

Ce que l'Organisation avait accompli en précipitant cet événement nucléaire peut être décomposé en quatre points: premièrement, en frappant New York et Israël, nous avons pratiquement détruit deux des principaux centres nerveux de la juiverie mondiale. Cela devrait leur prendre pas mal de temps pour rétablir une nouvelle chaîne de commandement et retrouver leur pouvoir.

Deuxièmement, en les forçant à accomplir une action aussi décisive, nous avons fait pencher la balance du pouvoir vers les leaders militaires. Pour toutes ces raisons pratiques, le pays est désormais sous administration militaire.

Troisièmement, en provoquant une contre-attaque russe, nous sommes allés très loin dans la destruction d'une bonne partie de la structure du Système dans ce pays. Nous avons ainsi cassé le modèle de vie des masses, ce que nous n'aurions jamais pu faire en utilisant nos propres armes contre des cibles intérieures. De surcroît, nous avons encore à notre disposition, la plupart de nos 60 kilotonnes de têtes nucléaire! Cela constituera un énorme avantage pour nous dans les prochains jours.

Et quatrièmement, nous avons éliminé un spectre majeur qui aurait pu bouleverser nos plans par la suite: le spectre d'une intervention russe. Effectivement ils auraient pu tenter de nous envahir après que nous et le Système nous soyons neutralisés l'un et l'autre.

Nous avons eu une énorme chance bien sûr: en premier lieu parce que la Californie aurait pu être complètement dévastée par la contre-attaque russe; en second lieu parce que les militaires US auraient pu perdre leur sang froid et utiliser leur armement nucléaire contre la Californie. Bien qu'à l'exception de Vandenberg, il n'y avait aucune menace nucléaire à

détruire dans cette région. Grâce à ces deux éléments, nous récoltons les bénéfices de cette guerre, même si la menace émanant des militaires US ne soit pas encore écartée.

Les pertes que nous avons subies sont néanmoins assez substantielles. Environ 1/8 des membres de l'Organisation et presque 1/5 de la population blanche dans le pays ont été sacrifiés. Il faut également mentionner un nombre inconnu -- plusieurs dizaines de millions -- de nos semblables en ex-Union Soviétique. Heureusement, le taux de morts le plus élevé dans ce pays, s'est géographiquement localisé dans les grandes agglomérations, qui sont majoritairement cosmopolites.

L'un dans l'autre, la situation stratégique de l'Organisation vis-à-vis du Système, s'est énormément améliorée et c'est ce qui compte réellement. Nous sommes prêts à assumer un grand nombre de pertes si nécessaire, si tant est que le Système en subisse encore plus. Ce qui importe à long terme, c'est que lorsque la fumée sera dissipée, le dernier bataillon dans les champs soit le nôtre. Aujourd'hui, j'ai finalement localisé Bill et j'ai appris ce qui était arrivé là-bas, dans l'atelier d'imprimerie, durant l'évacuation. Bill a lui aussi souffert d'une terrible perte personnelle et son histoire fut aussi brève que poignante.

L'évacuation de la zone de sécurité élargie du Pentagone avait été décrétée à l'improviste. Le matin du 7 septembre, des tanks sont arrivés dans les rues et les soldats ont commencé à frapper à toutes les portes. Ils ont donné aux occupants seulement dix minutes pour abandonner tout ce qu'ils possédaient. Ils étaient très brutaux avec ceux qui n'allaient pas assez vite.

Bill, Carol et Katherine, étaient en train d'imprimer des tracts de propagande sur la presse, quand les chars sont arrivés. Ils ont tout juste eu le temps de dissimuler les preuves qui pouvaient les compromettre, sous une bâche goudronnée, avant que ne pénètrent dans la pièce quatre soldats noirs. Comme les troupes ne prenaient pas le temps de fouiller tous les bâtiments, on aurait pu penser que tout allait bien se passer dans le magasin, si l'un des nègres n'avait pas fait une remarque suggestive à Katherine qui était en train de mettre rapidement quelques affaires personnelles et des vêtements dans un sac.

Katherine n'a rien dit au noir, mais le regard glacial qu'elle lui a jeté, a apparemment touché son "amour propre". Il a commencé à geindre: "qu'est-ce qu'il y a, bébé, tu n'aimes pas les gens de couleur?" Une approche que les noirs ont trouvée et qui marche habituellement très bien avec les filles libérales, pleines de remords et qui ont terriblement peur d'être considérées comme racistes si elles repoussent les avances de ces sous-hommes. Mais Katherine n'était pas libérale. Quand elle essaya de passer la porte avec deux lourdes valises, le noir en rut lui bloqua le passage et essaya de passer sa main sous sa robe.

Elle s'esquiva et donna au noir un coup de pied bien placé dans l'aine, celui-ci se calma aussitôt, mais c'était trop tard. Il avait senti le holster de Katherine. Il cria en direction de ses complices qui tirèrent en même temps des deux côtés. Pendant que Katherine et Carol

faisaient feu avec leurs pistolets, Bill envoyait des rafales vers les soldats noirs avec un fusil automatique à canon scié.

Les quatre noirs furent mortellement touchés, mais ils avaient aussi blessé Katherine et les autres. Un des bamboulas sortit en titubant du magasin et s'écroula. Bill qui était le moins sérieusement atteint, eu juste un instant pour s'assurer que Katherine n'avait malheureusement plus besoin d'aide. Carol et lui furent obligés de fuir par la porte arrière du magasin.

Ils se sont cachés dans le grenier d'un bâtiment adjacent et les poursuivants ont été incapable de les retrouver. Carol devint rapidement faible du fait de ses blessures, elle était incapable de bouger et Bill n'était pas en meilleur état. La nuit suivante, Bill sortit tant bien que mal de sa cachette, comme un voleur, pour aller chercher de l'eau, de la nourriture et quelques médicaments dans les bâtiments vides autour, avant de retourner rapidement auprès de sa femme.

Carol mourut à la fin du quatrième jour et ce fut seulement cinq jours plus tard que Bill retrouva suffisamment de forces pour quitter le grenier et se faufiler en dehors de la zone de sécurité.

Je sais que Bill ne me mentirait jamais et j'ai au moins la consolation de savoir que Katherine n'est pas tombée vivante entre les mains de ces sous-hommes. Ce que je dois faire maintenant, c'est vouer tout le temps qui me reste à notre cause, pour que Katherine ne soit pas morte pour rien.

Chapitre XXVII

28 octobre 1993: Je viens juste de revenir d'un mois passé à Baltimore, ou du moins ce qu'il en reste. Moi et quatre autres camarades avons transporté un lot de compteurs Geiger, équipement de mesure de la radioactivité, jusqu'à Silver Spring où nous avons été rejoints par une Unité du Maryland. Nous avons ensuite progressé au nord, à proximité de Baltimore. Comme les routes principales étaient totalement impraticables, nous avons dû traverser à pied plus de la moitié du chemin, ne conduisant un camion que pour les 12 derniers miles.

Bien que deux semaines se soient écoulées depuis le bombardement, l'état des lieux autour de Baltimore est un indescriptible chaos. A notre arrivée, nous n'avons même pas tenté de nous rendre au coeur de la cité carbonisée. Même sur les pourtours et dans la campagne environnante, 10 miles à l'ouest du niveau central, la moitié des bâtiments a été brûlée. Même les routes secondaires à l'intérieur et autour des zones périphériques, étaient jonchées d'épaves brûlées de véhicules et tous les gens que nous avons rencontrés allaient à pied.

Des groupes de charognards étaient présents partout. Ils pillaient dans les ruines des magasins, sondaient dans les champs avec des bâtons. Ils portaient leur butin, ou des biens qui avaient été épargnés -- principalement de la nourriture mais aussi des vêtements, du matériel de construction et tout un tas de choses inimaginables -- en allant et venant comme une colonie de fourmis.

Et les corps! Il y avait une autre bonne raison pour rester loin des routes le plus possible. Même dans les zones où relativement peu de personnes furent tuées par l'explosion initiale ou par les conséquences des radiations, les routes étaient jonchées de corps, par milliers. C'était presque tous des réfugiés de la zone touchée.

Près de la cité, on pouvait voir les cadavres de ceux qui avaient été gravement brûlés par la boule de feu. La plupart d'entre eux n'avait pas été capable de marcher plus d'un mile avant de s'effondrer. Plus loin, à l'extérieur de la ville, il y avait ceux qui avaient été moins sérieusement brûlés. Enfin, très loin dans la campagne, il y avait les restes de ceux qui avaient succombé aux radiations des jours et des semaines plus tard. Tous avaient été laissés là, pourrissant là où ils étaient tombés, à l'exception de quelques zones où les militaires avaient restauré un semblant d'ordre

Nous avions à ce moment-là seulement environ 40 membres de l'Organisation parmi les survivants, dans la zone de Baltimore. Ils avaient été engagés dans une mission de sabotage, de guérilla contre la police et les militaires, durant la première semaine après l'explosion. Puis, progressivement ils ont découvert que les règles du jeu avaient changé.

Ils ont découvert qu'il n'était plus nécessaire d'opérer aussi furtivement qu'ils ne l'avaient fait avant. Les troupes du Système ripostaient lorsqu'elles étaient attaquées, mais elles ne les poursuivaient pas. A l'extérieur de certaines zones, la police ne fouillait plus

systématiquement les personnes et les véhicules et il n'y avait plus de raids dans les maisons. Le mot d'ordre semblait même être "ne nous embêtez pas et nous ne vous embêterons pas."

Les survivants civils aussi ont adopté une attitude plus neutre que par le passé. Il y avait de la crainte envers l'Organisation, mais très peu d'expression d'hostilité. Les gens ne savaient pas si l'Organisation avait lancé les missiles et détruit leur cité, comme les médias du Système l'avaient affirmé. En tout cas, ils semblaient tout aussi disposés à accuser le Système d'avoir laissé cela se produire, que nous de l'avoir fait.

L'holocauste que ces gens-là avaient traversé, les avait clairement convaincus d'une chose: le Système ne pouvait plus désormais garantir la sécurité. Ils n'avaient même plus une brîbe de confiance dans leur ancien ordre. Ils veulent désormais simplement et sûrement survivre et ils se tourneront vers n'importe qui, pourvu qu'on les aide à rester en vie un peu plus longtemps.

Percevant ce changement d'attitude, nos membres ont commencé à recruter et à organiser parmi les survivants autour de Baltimore des réunions semi-publiques. Ces dernières ont rencontré suffisamment de succès pour que le Commandement Révolutionnaire autorise la tentative d'établissement d'une petite zone libérée, à l'ouest de la cité.

Avec dix de mes camarades, nous sommes venus de Washington pour essayer d'aider le lancement de ce projet, avec enthousiasme. Au bout de quelques jours, nous avons établi un périmètre raisonnablement défendable, qui englobait environ deux mille maisons et autres bâtiments, avec un total d'environ douze mille occupants. Ma principale fonction fut de pratiquer des tests de surveillance radiologique des sols, des bâtiments, de la végétation et des sources d'eau de la région, afin que nous puissions être certains de toute absence de niveau dangereux de radiations nucléaires.

Nous avons organisé une milice à peu près efficace, composée d'environ 300 personnes de la région et les avons équipées d'armes. Il serait risqué à ce stade d'essayer d'armer une milice plus importante, car nous n'avons pas encore eu l'opportunité de conditionner idéologiquement la population locale autant que nous le souhaiterions. Nous devons donc toujours les surveiller et les encadrer sérieusement. Toutefois, nous avons choisi les hommes en meilleure santé et présentant les meilleures capacités. Il faut dire que nous avons plutôt de l'expérience en ce qui concerne le recrutement des personnes. Je ne serais pas surpris si près de la moitié de nos miliciens montaient en grade pour devenir membres de l'Organisation. Certains vont même probablement être admis dans l'Ordre.

Oui, je pense que nous pouvons plus ou moins compter sur nos nouvelles recrues. Il y a encore beaucoup de ressources humaines non corrompues et livrées à elles-mêmes dans ce pays. La corruption a été largement produite par l'installation d'une idéologie étrangère et d'un système de valeurs étranger, dans un peuple désorienté par un mode de vie non naturel et une spiritualité malsaine. Le "soft totalitarisme" de ces dernières années avait imposé le "culturellement" et le "politiquement correct," mais tout ceci est désormais effacé. La dimension héroïque de la vie, incarnée par la figure emblématique du guerrier,

est en train de renaître. La logique d'une société de consommation qui ne propose comme reconnaissance sociale que le nombre d'appareils électroménagers, voitures etc. dont dispose un foyer est belle et bien révolue!

L'enfer qu'ils traversent actuellement présente au moins un aspect positif: ils sont en train de s'affranchir de leur inconscience. A nous de nous servir de leur réceptivité actuelle pour les initier à une vision du monde conforme à notre héritage aryen.

Notre premier travail fut de nettoyer et d'éliminer les éléments étrangers et les criminels raciaux de la nouvelle enclave. C'est incroyable le nombre de gens venant du moyen orient, à la peau foncée et aux cheveux crépus, qui ont envahi ce pays durant la dernière décennie. Je pense qu'ils avaient la mainmise sur tous les restaurants et les stands de hot dog du Maryland. Nous avons dû abattre au moins une douzaine d'iraniens, "réfugiés politiques," rien que dans notre petite enclave et plus du double s'est enfui quand il a réalisé ce qui se passait.

Ensuite, nous avons formé des brigades de travail avec la population, pour accomplir un certain nombre de tâches nécessaires, dont l'une était l'évacuation sanitaire des centaines de corps des réfugiés. La majorité de ces pauvres créatures était blanche et j'ai entendu un de nos membres se référer à ce qui leur était arrivé, en utilisant l'expression: "c'est le massacre des innocents."

Je ne suis pas sûr que ce soit une description correcte du récent holocauste. Je suis évidemment désolé pour les millions de blancs qui sont morts ici et en Russie, ainsi que tous ceux qui vont encore mourir avant que nous en ayons fini avec cette guerre pour nous libérer du joug juif. Mais innocents, je ne crois pas. Ce terme ne devrait certainement pas être appliqué pour la majorité des adultes.

Après tout, l'homme n'est-il pas essentiellement responsable de sa condition, au moins dans le sens de la collectivité? Si les nations blanches dans le monde ne s'étaient pas laissés faire en devenant des sujets du juif éternel, des idées sémites et de l'esprit marchand, cette guerre n'aurait pas été nécessaire. Nous ne pouvons pas les considérer comme "innocents".

Nous avons le choix, nous avons d'autres références, qui nous auraient permis d'éviter le piège de la gangrène juive. Nous n'avons aucune excuse.

Des hommes de sagesse, d'intégrité et de courage nous ont prévenus, encore et encore des conséquences de notre folie. Et même lorsque nous étions tous en train de marcher le long du "chemin fleuri des juifs," plusieurs opportunités se sont présentées à nous pour nous libérer des tentacules de la pieuvre. La plus récente eut lieu il y a 50 années de cela, quand les juifs étaient coincés dans leur conflit pour devenir les maîtres de l'est et du centre de l'Europe.

Nous nous sommes rangés du côté des juifs lors de cette bataille, comme toujours. Nous avons choisi les mauvais guides, des leaders corrompus, car nous accordions de la valeur

à ce qui était pourri. Nous avons choisi des chefs qui nous faisaient de belles promesses, qui flattaient nos faiblesses et nos vices. Ces personnalités étaient mielleuses, présentaient bien sur scène et savaient sourires de manière charmeuse, mais étaient sans caractère ou sans scrupule. Nous avons ignoré les issues réellement importantes pour la vie de notre peuple. Nous avons donné les pleins pouvoirs à un Système criminel, afin qu'il conduise les affaires de notre nation, comme il l'entendait, pourvu qu'il nous donne suffisamment de pain et des rêves futiles.

La folie, l'ignorance volontaire, la feignantise, l'avarice, l'irresponsabilité et la timidité morale sont à blâmer au même titre que la pire des perversités. Nous sommes autant responsables du fait de notre lâcheté que les juifs eux-mêmes.

La nature ne tolère aucune bonne excuse et nous ne devons pas la trahir, sinon nous risquons de devenir esclaves, ce qui est pire que la mort. Toute espèce qui néglige de suivre sa voie naturelle en n'assurant pas sa descendance, ou en se mélangeant avec une autre espèce, n'accomplit pas son devoir et ne peut donc être jugée "innocente". La punition ne peut en aucune manière être considérée comme injuste quelle qu'en soit la sévérité.

Immédiatement après notre succès en Californie cet été, dans ma tâche avec la population civile, il m'est clairement apparu la raison pour laquelle le peuple américain ne mérite pas d'être considéré comme "innocent". Sa réaction face au conflit civil était basée uniquement sur la façon dont cela affectait leur petit confort. Durant les deux premiers jours, avant qu'il n'apparaisse à la plupart des gens que nous allions peut-être l'emporter, les civils blancs, même ceux qui avaient une conscience raciale, nous étaient généralement hostiles. Nous étions en train de bouleverser leur façon de vivre et de rendre leur poursuite coutumière du plaisir terriblement difficile.

Puis, lorsqu'ils ont appris à nous craindre, ils se sont tous fait forts de nous plaire. Mais ils n'étaient pas réellement conscients de ce qui était juste ou non dans cette lutte. Ils ne voulaient pas s'encombrer l'esprit avec de grandes considérations. Leur attitude aurait pu se traduire par: "dites-nous juste en quoi nous sommes censés croire et nous y croirons." Ils voulaient seulement se sentir en sécurité et retrouver leur petite vie tranquille, le plus vite possible. En revanche, ils n'étaient pas cyniques. Ils n'étaient pas spécialement cultivés, c'étaient des gens simples.

En fait, les gens simples ne sont pas moins coupables que les gens plus évolués qui forment les piliers du Système. Prenons la police politique par exemple. La plupart d'entre eux, les hommes blancs, ne sont pas spécialement diaboliques. Ils servent des maîtres redoutables, mais eux relativisent ce qu'ils font. Ils se justifient, certains en des termes patriotiques, en disant qu'ils protègent notre façon libre et démocratique de vivre. D'autres reprennent une argumentation religieuse ou idéologique, brandissant les idéaux chrétiens d'égalité et de justice.

On peut les traiter d'hypocrites et les montrer du doigt, ils évitent délibérément de penser à quoi que ce soit qui pourrait remettre en question la validité de leurs phrases creuses,

par lesquelles ils se justifient. Ne peut-on pas dire de tous ceux qui ont toléré le Système qu'ils sont hypocrites? Qu'ils l'aient activement encouragé ou non. Tous ceux qui ont répété comme des perroquets des phrases types, en refusant d'examiner leurs implications et leurs contradictions, ne sont-ils pas tous à blâmer?

Aucune strate de la société blanche ne vaut plus qu'une autre. Depuis les "cous-rouges" (sobriquet donné aux péquenots du Maryland) et leurs familles, dont les corps radioactifs ont été envoyés par un bulldozer dans une énorme fosse il y a quelques jours, jusqu'aux professeurs d'université que nous avons "punaisés" à Los Angeles en juillet dernier. Qui peut réellement clamer qu'il ne méritait pas ce qui lui est arrivé? Il n'y a pas si longtemps de cela, presque tous ceux qui aujourd'hui déambulent sans maison, en se lamentant sur leur malheur présent, soutenaient le Système, directement ou non.

Un bon nombre de nos gens ont été plutôt maltraités par le passé et je connais même le cas de deux camarades qui ont été tués quand ils sont tombés entre les mains des cousins-rouges. Ces "braves gars" qui, bien que n'étant pas des libéraux ou des *shabbos goïm*, n'avaient que faire des radicaux qui voulaient renverser le régime. Dans leur cas ce n'était que pure ignorance.

Mais l'ignorance de cette sorte n'est pas plus excusable que le bêlement des moutons libéralistes, des pseudo-intellectuels qui ont promu, de manière malhonnête, l'idéologie juive depuis tant d'années. C'est par égoïsme et par lâcheté que la majorité de la classe moyenne américaine a pris le train juif en marche. Ils ne se plaignaient que lorsque leur portefeuille d'action souffrait des fluctuations boursières.

Non, décidément le mot "innocents" n'a pas de sens. Nous devons observer notre situation de façon collective, selon une éthique et des critères raciaux. Nous devons comprendre que notre race est comme un patient atteint du cancer, qui suit une chirurgie drastique ayant pour objet de sauver sa vie. Cela n'a pas de sens de se demander si le tissu que l'on est en train de retirer est malade ou pas.

Ce n'est pas plus raisonnable d'essayer de distinguer les bons juifs des mauvais. Ou, comme certains de ces braves gars, de tenter toujours de séparer les bons nègres du reste de leur race.

Le fait est que nous sommes tous responsables individuellement de la morale et du comportement de l'ensemble de notre lignée. Il n'y a aucun moyen d'éviter d'être responsable à long terme, pas plus pour nous que pour ceux des autres races. Et chacun, à tout moment, doit se tenir prêt à rendre des comptes. Actuellement, beaucoup doivent s'y préparer.

L'ennemi est également en train de payer. Il essaie toujours d'avoir une emprise ici, mais il commence aussi à décliner en dehors de l'Amérique du nord. Bien que le gouvernement fasse le black out sur la plupart des informations étrangères, nous avons reçu des rapports clandestins de nos unités d'outre Atlantique et nous avons également suivi les émissions des journaux télévisés européens.

En 24 heures à peine, nous avons touché Tel Aviv et une demi-douzaine d'autres cibles israéliennes le mois dernier. Des centaines de milliers d'arabes traversaient la frontière de la Palestine occupée. La plupart d'entre eux étaient des civils armés seulement de couteaux et de massues et les garde-frontières juifs en ont descendu des milliers, jusqu'à ce que leurs munitions soient épuisées. La rancœur des arabes, contenue depuis 45 ans, les a entraînés à traverser les champs de mines à travers les tirs des mitraillettes juives. Même dans le chaos radioactif des cités brûlantes, leur seule pensée a été de massacrer ceux qui avaient volé leur terre, tué leurs pères et les avaient humiliés depuis deux générations. En l'espace d'une semaine, la gorge du dernier juif survivant avait été tranchée, le dernier kibboutz et la dernière ligne de front étaient partis en fumée.

Les nouvelles qui parviennent de la Russie sont très éparses mais les rapports nous disent que les survivants russes se sont occupés de leurs juifs à peu près de la même manière. Dans les ruines de Moscou et de St Pétersbourg, durant les premières journées, les gens ont rassemblé tous les juifs qu'ils ont pu trouver et les ont poussés dans les bâtiments en feu ou sur les débris brûlants.

Des émeutes anti-juives ont éclaté à Londres, Paris, Bruxelles, Rotterdam, Bucarest, Buenos Aires, Johannesburg et Sydney. Les gouvernements de la France et de la Hollande, tous deux pourris jusqu'à la moelle par la corruption juive sont tombés et les gens marquent des points dans les villes et les villages à travers ce pays.

C'est le genre de choses qui s'est produite à maintes et maintes reprises durant le moyen âge. Bien sûr, chaque fois les gens en avaient finalement eu assez des juifs et de leurs escroqueries. Malheureusement ils n'ont jamais complètement terminé le boulot, et ils n'y parviendront sûrement pas cette fois-ci encore. Je suis sûr que les juifs sont en train de fomenter des plans pour leur retour, dès que la pression sera un peu retombée, ils oublieront. Les peuples ont la mémoire si courte!

Mais *nous*, nous n'oublierons plus! Nous n'en laisserons pas un seul en vie, afin que l'histoire ne se répète plus. Quel que soit le temps que cela nous prendra et quelle que soit la distance à parcourir, nous emporterons la victoire finale sur le combat qui oppose nos deux races depuis des millénaires. Si l'Organisation survit à ce conflit, aucun juif ne sera sauf nulle part. Nous irons jusqu'au fin fond de la terre pour chasser le dernier rebut de l'humanité. Grâce à l'élaboration de nouveaux tests médicaux très simples, nous pourrons éradiquer jusqu'au dernier des porteurs de marqueurs génétiques juifs.

Les principes de l'Organisation que nous utilisons dans le Maryland, sont un peu différents de ceux utilisés en Californie, car la situation ici n'est pas la même. Ici, contrairement au sud de la Californie, il n'y a ni barrière géographique naturelle, ni une clôture formée par les troupes gouvernementales pour séparer notre enclave de ce qui l'entoure.

Bien sûr, nous avons fait ce que nous avons pu pour parer à ce manque. Initialement, nous avons choisi un périmètre qui suivait les espaces séparant les structures construites par les hommes, même si, pour presque un mile de longueur, cet espace ne faisait que

100 yards de largeur, c'est-à-dire la valeur d'une autoroute, les troupes du Système contrôlant les sorties. Nous avons protégé certaines zones ouvertes avec des barbelés et des mines. Nous avons brûlé les bâtiments et la flore autour de l'enclave qui pouvaient servir d'abri ou de couverture pour les snippers ou pour une concentration de troupes hostiles.

Toutefois si les gens de notre enclave veulent partir, il n'y a quasiment aucun moyen pour notre milice d'en arrêter plus de quelques-uns. Plus encore que la peur de la mort, nous disposons de trois facteurs pour les retenir. Premièrement, nous avons ramené l'ordre parmi la population de notre enclave, de manière beaucoup plus efficace que le gouvernement ne le fait à l'extérieur. Après le chaos que ces gens viennent de subir, ils ont tous, hormis les asociaux incurables, soit d'autorité et de discipline.

Deuxièmement, nous sommes bien engagés sur la voie du rétablissement d'une nouvelle économie dans cette enclave. Nous avons un grand réservoir où l'eau est stockée, que nous gardons plein simplement en pompant la nappe phréatique grâce aux puits déjà existants; il y a deux bâtiments remplis de nourriture quasiment intacte et un silo presque entièrement rempli de grain. De plus, nous possédons quatre fermes qui ont un bon rendement, avec presque assez de production pour nourrir la moitié des gens ici. Nous complétons notre déficit actuel de nourriture, en faisant des raids à l'extérieur de l'enclave. Mais quand nous aurons fini de convertir chaque parcelle de terre en un potager, nous n'aurons plus besoin d'agir ainsi.

Et enfin, ce qui n'est pas négligeable, tout le monde dans l'enclave est aryen. Nous réglons chaque cas litigieux efficacement. Alors qu'en dehors il y a toujours un assortiment de toutes les races possibles et imaginables. Quiconque ayant envie de rejoindre cet amalgame par excès de fraternité juive peut quitter notre enclave, mais je doute qu'il y ait beaucoup de volontaires.

2 novembre 1993: Nous avons eu une longue réunion cet après-midi, durant laquelle nous avons été mis au courant des derniers développements nationaux. Les nouvelles priorités ont été définies pour notre programme d'action locale.

Très peu de changements ont eu lieu au plan national ces six dernières semaines. Le gouvernement a été incapable de rétablir l'ordre dans les zones dévastées. Les dommages faits au réseau de transport national n'ont pas été réparés. La production et la distribution d'énergie, ainsi que les autres éléments essentiels au contrôle de l'économie nationale sont toujours à l'abandon. Les gens, de façon générale, doivent se débrouiller seuls, pendant que le Système galère avec ses propres problèmes, dont le principal reste le manque de confiance et de fiabilité en ses forces militaires.

Ce manque de changement est très encourageant parce que cela signifie que le Système n'arrive pas à retrouver le niveau de contrôle sur le pays qu'il exerçait avant le 8 septembre. Le gouvernement n'est tout simplement pas capable de gérer les conditions chaotiques qui prévalent maintenant dans de grandes zones.

Nos unités ont fait le maximum en matière de sabotage. Cela a, bien sûr, contribué à déstabiliser les choses, mais le Commandement Révolutionnaire a préféré attendre pour voir évoluer la situation à court terme, avant de décider de la prochaine phase stratégique de l'Organisation.

La décision a maintenant été prise et nous devons continuer un peu partout, d'agir ainsi que nous l'avons fait le mois dernier dans le Maryland. Nous allons transformer une grande partie des actions de guérillas, en actions publiques et semi-publiques. C'est une bonne nouvelle! Cela veut dire un nouvel échelon dans notre offensive. Cette évolution ne peut être entamée que parce nous gagnons la confiance du peuple et que la victoire tourne maintenant en notre faveur!

Mais notre ancienne offensive n'est, en aucun cas, terminée. Un des dangers les plus inquiétants auquel nous devons nous préparer serait une attaque militaire de grande envergure sur la Californie. Les forces du gouvernement sont en train d'organiser en ce moment un rassemblement rapide dans les zones sud de la Californie. Une invasion de la zone libérée semble imminente. Si le Système l'emporte en Californie, cela entraînera certainement des mouvements similaires contre Baltimore ainsi que toute autre enclave que nous pourrions établir dans le futur et ce, malgré nos menaces d'attaque nucléaire.

Le problème semble émaner d'une clique de généraux conservateurs du Pentagone. Ces derniers nous considèrent comme une menace vis-à-vis de leur autorité. Ils n'ont aucune affection particulière pour les juifs, ils ne sont pas spécialement touchés par la situation actuelle, même s'ils en sont partie prenante *de facto*. Ils voudraient institutionnaliser de façon permanente, l'état actuel des lois martiales, pour restaurer l'ordre progressivement en ramenant de nouveaux statu quo, basés sur leurs idées plutôt réactionnaires et myopes.

Nous sommes pour eux des gêneurs et ils aimeraient bien nous écraser. Ce qui les rend particulièrement dangereux pour nous, c'est qu'ils ne sont pas aussi effrayés par notre riposte nucléaire que l'étaient leurs prédécesseurs. Ils savent que nous pouvons détruire d'autres cités et tuer encore beaucoup de civils, mais eux se croient invulnérables.

J'ai eu un entretien privé avec le Major Williams du Commandement de Washington durant plus d'une heure, concernant le problème de l'attaque du Pentagone. Les autres principaux centres de commandement nucléaire ont été soit effacés le 8 septembre, soit coordonnés par le Pentagone. Ce dernier semble être apparemment imprenable et continu de nous narguer.

Nous avons passé en revue toutes les possibilités qui s'offrent à nous et nous avons fini par arriver à un plan plutôt convaincant: effectuer un bombardement aérien.

Dans le cordon de protection qui encercle le Pentagone, il y a un grand nombre d'endroits de défense antiaérienne. Cependant, nous avons pensé qu'un petit avion, qui volerait juste au-dessus du sol, pourrait peut-être franchir leurs lignes avec une de nos têtes nucléaires de 60 kilotonnes. Un des facteurs favorables pour une telle tentative est que nous n'avons

jusqu'à lors jamais utilisé d'avion pour ce genre de mission. Nous pouvons ainsi espérer prendre le personnel antiaérien par surprise.

Bien que les militaires gardent tous les aéroports civils, il se trouve que nous avons un petit avion qui sert à déverser des pesticides sur les cultures. Actuellement, il est caché dans une vieille grange, à seulement quelques miles d'ici. Ma tâche immédiate est de préparer un plan détaillé de l'attaque aérienne du Pentagone, pour lundi prochain. Nous devons ce jour-là arrêter une décision finale et décider de passer à l'action sans plus attendre.

Chapitre XXVIII

9 novembre 1993: Il reste encore trois heures avant la première lueur du jour et tous les systèmes sont opérationnels. Je vais utiliser ce temps pour écrire quelques lignes -- ce seront les dernières avant un aller simple pour le Pentagone. La tête nucléaire est attachée sur le siège avant de ce vieux Stearman et elle est réglée pour exploser lors d'un choc, ou bien lorsque j'appuierai sur un bouton du siège arrière. Avec un peu de chance, je devrais être capable de provoquer une explosion aérienne à basse altitude, juste au-dessus du centre du Pentagone. Si j'échoue, je pourrais tenter de voler le plus près possible du bâtiment, avant d'être abattu et d'exploser.

Cela fait plus de quatre ans que je n'ai pas volé, mais je me suis bien familiarisé avec le cockpit du Stearman et j'ai été informé de toutes les particularités de l'avion. A priori, je n'aurai aucun problème de pilotage. La grange-hangard n'est qu'à huit miles du Pentagone, nous allons faire chauffer l'engin dans la grange et dès que la porte sera ouverte, je m'en irai comme une chauve-souris sortant de l'enfer, directement vers le Pentagone, à une altitude d'environ 50 pieds.

D'ici au périmètre de défense, je devrais avoir atteint la vitesse d'environ 150 miles par heure et cela ne devrait pas me prendre plus de 70 secondes pour atteindre la cible. Les deux tiers des troupes en garnison autour du Pentagone sont composés de négros, ce qui devrait énormément améliorer mes chances de passer.

Le ciel devrait encore être assez sombre et il devrait y avoir juste assez de lumière pour que je puisse prendre mes points de repères. Nous avons peint l'avion de façon à ce qu'il soit le moins repérable possible. En optimisant les conditions de vol, je serai trop bas pour que les radars puissent me détecter. Si je tiens compte de tous ces points, je pense que mes chances sont excellentes.

Je regrette de ne pas être là pour assister au succès final de notre révolution, mais je suis heureux d'avoir été autorisé à participer à la victoire de la cause. C'est rassurant et réconfortant de songer, durant ces dernières heures de mon existence, que parmi les millions d'êtres de ma race j'aurais été capable de jouer un rôle plus vital que tous. Je suis ainsi en accord total avec l'Ordre, en déterminant la destinée ultime de la race aryenne. Si je réussis, ce que je vais accomplir aujourd'hui aura plus de poids dans les annales de l'histoire de notre sang, que toutes les conquêtes de César et Napoléon réunis!

Et je réussirai, car il le faut, sinon la révolution entière sera en grand péril. Le Commandement Révolutionnaire estime que le Système va lancer son invasion contre la Californie d'ici les 48 prochaines heures. Une fois l'ordre envoyé par le Pentagone, nous ne serons plus capables de repousser cette invasion. Si ma mission échoue aujourd'hui, nous n'aurons pas suffisamment de temps pour trouver une alternative.

Lundi soir, après que nous ayons arrêté les détails définitifs de cette mission, j'ai été convié au rite de l'Union. Celui-ci a commencé depuis ces trente dernières heures, mais il

ne sera pas complet avant encore trois heures. Ce sera seulement au moment de ma mort que j'aurais achevé mon appartenance à cet Ordre.

Pour beaucoup, je suppose que ce doit être une perspective plutôt déprimante, mais pas pour moi. J'ai toujours su ce qui m'attendait depuis mon procès en mars dernier et je suis reconnaissant à l'Organisation d'avoir écourtée ma période d'essai de cinq mois. Cela tient en partie à la présente crise, mais aussi à mes succès depuis le mois de mars, qui ont été considérés comme exemplaires.

La cérémonie de lundi fut extrêmement émouvante et magnifique, plus encore que je ne l'avais imaginée. Plus de deux cents d'entre nous étaient réunis dans la cave du magasin de cadeaux de Georgetown. Trente nouveaux membres en probation ont été introduits dans l'Ordre et 18 autres, moi y compris, ont participé au rite de l'Union. Néanmoins, J'ai été différencié à cause de mon statut particulier.

Quand le Major Williams me désigna, j'ai fait un pas en avant et je me suis tourné vers l'océan silencieux des visages voilés par les chasubles. Quel contraste par rapport au petit rassemblement d'il y a deux ans, quand sept d'entre nous étions réunis au premier étage à l'occasion de mon initiation. L'Ordre, même avec ses critères très sélectifs, est en train de croître à une vitesse considérable.

En connaissant la somme d'investissement et la volonté de chaque homme qui se tenait devant moi, ma poitrine se souleva de fierté. Ce n'étaient pas de doux rêveurs ou des businessmen conservateurs, qui s'étaient rassemblés pour quelque mascarade maçonnique. Cela n'avait rien à voir avec ces grandes gueules de cous-rouges racistes primaires, qui ne connaissent que la vulgarité. Ils n'étaient pas non plus des fanatiques religieux effrayés, geignants pour être guidés ou protégés, par une divinité anthropomorphique. Ceux-ci étaient de vrais hommes, des hommes purs, qui maintenant ne forment qu'un avec moi, par l'esprit et la confiance aussi bien que par le sang.

Alors que la lumière des torches se reflétait en vacillant sur les robes grises et que la foule était immobile, j'ai pensé: ces hommes sont les meilleurs que ma race ait produit pour cette génération. Une passion les anime, ainsi qu'une discipline et une volonté de fer. Ils sont toujours prêts à l'action, ils possèdent un grand sens de valeurs et sont totalement dévoués à notre cause commune. Sur eux repose l'espoir du devenir.

Ils sont l'avant-garde de la Nouvelle Ere, les pionniers qui offriront un futur à notre race aryenne. Et je suis l'un d'entre eux.

Puis, j'ai fait une brève déclaration: "Frères! Il y a deux ans, lorsque je suis entré dans vos rangs, j'ai consacré ma vie à notre Ordre et à ses objectifs. Alors, je reconnais parfois avoir hésité dans l'exécution de ma tâche. Désormais, je suis prêt à affronter pleinement mon devoir. Je vous offre ma vie. L'acceptez-vous?"

Ils répondirent à l'unisson: "Frère! Nous acceptons ta vie. En retour, nous t'offrons la vie éternelle dans notre Ordre. Tes actions n'auront pas été vaines, elles ne seront pas oubliées et ceci jusqu'à la fin des temps. A cet engagement, nous jurons fidélité."

Je sais, aussi sûrement qu'il est possible à un homme d'être certain de quelque chose, que l'Ordre ne m'abandonnera pas, si moi-même je ne l'abandonne pas. L'Ordre a une vie qui représente plus que la somme des vies de tous ses membres. Quand il parle collectivement, comme il l'a fait lundi, il y a quelque chose de plus profond, de plus endurci, de plus sage, que lorsque l'un d'entre nous parle. Cela représente quelque chose qui ne peut pas mourir.

Naturellement, j'aurais aimé avoir des enfants de Katherine, afin que je puisse être également immortel d'une autre manière, mais il en sera autrement.

Je me sens satisfait.

Ils sont en train de faire chauffer le moteur depuis maintenant 10 minutes, et Bill me signale qu'il est temps de partir.

Le reste de la compagnie s'est déjà mise à l'abri, dans le refuge que nous avons aménagé sous le plancher. Je confierai, dès lors, mon journal à Bill qui le dissimulera plus tard dans la cache, avec les autres volumes. VIVE LA VICTOIRE!

Epilogue

Ainsi s'achèvent les Carnets d'Earl Turner, aussi modestement qu'ils ont commencé. Naturellement, sa dernière mission fut un succès, puisque nous pouvons tous commémorer chaque année, le 9 novembre -- notre traditionnel jour des Martyrs.

Avec le principal centre militaire du Système anéanti, les forces du Système qui se maintenaient en dehors de l'enclave californienne de l'Organisation, continuèrent désespérément à attendre les ordres, qui ne vinrent jamais.

La baisse du moral, l'augmentation des désertions, l'indiscipline grandissante des nègres et finalement, l'incapacité du Système à maintenir la sécurité des approvisionnements de ses troupes californiennes, contribuèrent à l'érosion progressive de la menace d'invasion. Finalement, le Système battit en retraite et regroupa ses forces ailleurs, pour affronter les nouveaux défis qui surgissaient partout dans le pays.

Puis, précisément comme les juifs le redoutaient, le flux des activistes de l'Organisation s'inversa complètement par rapport à ce qu'il avait été dans les semaines et les mois précédant le 4 juillet 1993.

Depuis l'ensemble des camps d'entraînement de la zone libérée, d'abord une centaine, puis un millier de combattants les plus motivés commencèrent à pénétrer dans le périmètre d'encerclement, contrôlé par des troupes du Système de plus en plus réduites, et progressèrent vers l'est.

Avec ses forces de guérilla, l'Organisation suivit l'exemple des membres de Baltimore et établit rapidement une douzaine de nouvelles enclaves. Ce fut le cas en premier lieu dans la région dévastée par le feu nucléaire, dans laquelle l'autorité du Système était la plus faible.

L'enclave de Détroit était initialement la plus importante de toutes celles-ci.

Une anarchie sanglante avait régné parmi les survivants de la région de Détroit, pendant plusieurs semaines, après l'explosion nucléaire du 8 septembre. Finalement, un semblant d'ordre fut rétabli, malgré la lâcheté des troupes du Système qui partageaient leur pouvoir avec un nombre important de chefs de gangs nègres du secteur.

Bien qu'il y eût encore quelques rares "forteresses" blanches, qui tenaient en échec les pillards nègres, le plus gros des survivants blancs, localisé dans Détroit et sa périphérie, n'offrait aucune résistance efficace contre les métèques. Comme dans les autres régions concernées par ce problème, ils souffraient terriblement.

C'est alors qu'à la mi-septembre, l'Organisation reprit l'initiative.

Un grand nombre de raids éclairs fut organisé en même temps contre les bases militaires stratégiques de Détroit. Il en résulta une victoire facile.

L'Organisation institua alors certaines nouvelles méthodes dans Détroit, qui seraient bientôt généralisées partout ailleurs. Toutes les troupes blanches capturées, aussitôt les armes déposées, se voyaient offrir une chance de combattre dans nos rangs contre le Système. Ceux qui se portaient spontanément volontaires, étaient mis à part, puis envoyés dans des camps d'entraînement et d'instruction. Les autres étaient fusillés sur-le-champ, sans plus de cérémonie.

Une manière d'agir tout aussi radicale fut adoptée vis-à-vis de la population civile blanche. Quand les cadres de l'Organisation se sont rendus dans les "citadelles" blanches de la banlieue de Détroit, la première chose qu'ils ont jugé nécessaire de faire, fut de liquider le plus grand nombre de chefs blancs locaux afin d'établir une autorité incontestée de l'Organisation. Nous n'avions ni assez de temps ni assez de patience pour essayer de raisonner ces blancs enjuivés, qui insistaient sur le fait qu'ils n'étaient ni racistes, ni révolutionnaires et n'avaient pas besoin de l'aide de quelques "agitateurs extérieurs" pour résoudre leurs problèmes.

Les blancs de Détroit et des autres nouvelles enclaves étaient plus organisés le long des lignes de Baltimore décrites par Earl Turner, qu'en Californie. Dans la plupart des régions du pays, il n'y eut pas l'opportunité de rétablir l'ordre, de mettre à part, à grande échelle, les gens de couleur, comme en Californie et par conséquent, une guerre de races sanglante a sévi durant des mois. Cela a entraîné une mortalité importante chez ces blancs qui n'étaient pas dans l'une de ces enclaves blanches étroitement dirigées par l'Organisation.

La nourriture devint extrêmement rare durant l'hiver 1993-94. Les nègres sombrèrent dans le cannibalisme à grande échelle, exactement comme cela avait été le cas en Californie. Pendant ce temps-là, des centaines de milliers de blancs faméliques, qui avaient ignoré les appels à la révolte de l'Organisation contre le Système, commençaient à apparaître aux abords des diverses zones libérées en mendiant de la nourriture. L'Organisation pouvait seulement nourrir les populations blanches déjà sous son contrôle, et ce en imposant un rationnement sévère. Il fut donc nécessaire, pour la survie du groupe, de renvoyer beaucoup des nouveaux arrivants.

Ceux qui étaient admis -- cela signifiait les enfants, les femmes en âge de procréer, et les hommes pouvant se battre dans les rangs de l'Organisation -- étaient sujets à des tests génétiques raciaux sévères, qui avaient déjà été utilisés en Californie pour séparer les blancs des métèques.

Il ne suffisait pas d'être seulement blanc; diverses tares étaient mises à l'index: la judaïcité, l'homosexualité, et toutes les tares mentales et physiques.

A Détroit, la règle établie était (et elle serait adoptée plus tard partout) de fournir aux hommes blancs bien constitués, qui cherchaient à être admis dans l'enclave de

l'Organisation, un repas chaud et une baïonnette ou une autre arme tranchante. Leurs fronts étaient alors marqués avec une encre indélébile, et ils étaient alors renvoyés à l'extérieur de l'enclave et n'étaient réadmis que s'ils revenaient avec la tête d'un nègre ou d'un autre ennemi fraîchement tué. Cette pratique permettait de nourrir les effectifs combattants de l'Organisation et évitait le gaspillage de la nourriture pour ceux moins enclins à lutter. Il en résulta une forte mortalité parmi les éléments blancs les plus faibles.

Des dizaines de millions périrent au cours de la première moitié de 1994, et le total de la population blanche du pays atteignit son point le plus bas en août de cette année, avec environ 50 millions. Dès lors, presque la moitié des blancs restants était dans les enclaves de l'Organisation. La production et la distribution de nourriture dans les enclaves avaient augmenté, jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment pour éviter de nouvelles morts dues à la famine.

Bien qu'une espèce de gouvernement central existât encore, les forces policières et militaires du Système étaient pratiquement toutes réduites, pour l'essentiel, à des commandements locaux autonomes dont la principale activité devenait le pillage de la nourriture, de l'alcool, de l'essence et même des femmes. L'Organisation et le Système évitaient l'affrontement à grande échelle, l'Organisation se limitait à quelques courts mais intenses raids sur les troupes du Système et ses équipements. De leur côté, les forces du Système se bornaient à garder leurs sources d'approvisionnements et, en quelques endroits, tentaient de limiter l'expansion des enclaves de l'Organisation.

Mais ces enclaves continuèrent à se développer, aussi bien en taille qu'en nombre, pendant les cinq années sombres précédant la Nouvelle Ere. A cette époque, il y avait environ 2000 enclaves dépendantes de l'Organisation, dans le Nord de l'Amérique. En dehors de ces zones d'ordre et de sécurité, l'anarchie et la sauvagerie augmentaient régulièrement. Seules "gouvernaient" les bandes de pillards spoliant la masse inorganisée et sans défense.

La plupart de ces bandes étaient composées de nègres, de portoricains, et de métis. Le nombre de blancs formant des bandes racialement homogènes croissait sans cesse, même sans être sous la férule de l'Organisation. Comme la guerre d'extermination s'éternisait, des millions de blancs lobotomisés, amorphes, recouvraient peu à peu leur maturité. Le reste mourait.

Les succès croissants de l'Organisation n'étaient, bien entendu, pas sans revers. L'un des plus marquants, fut le terrible massacre de Pittsburg de juin 1994. L'Organisation y avait établi une enclave en mai de cette année, imposant la retraite aux forces locales du Système, mais elle n'avait pas agi assez rapidement pour l'identification et l'extermination des éléments juifs locaux.

Un grand nombre de juifs, en collaboration avec les conservateurs et les libéraux blancs, avaient eu le temps de mettre au point un plan de subversion. La conséquence fut que les troupes du Système, aidées de cette 5ème colonne à l'intérieur de l'enclave, reprirent Pittsburg.

Les nègres et les juifs, dans une rage sauvage, perpétrèrent d'horribles meurtres sur le peuple, rappelant les pires cruautés du judéo-bolchévisme pendant la révolution russe de 1917, 77 ans plus tôt. Au moment où "l'orgie" sanglante fut finie, tous les blancs présents à cet endroit avaient été soit égorgés, soit obligés de fuir. Les membres survivants de l'état major du Commandement de l'Organisation de Pittsburg, dont le manque d'efficacité avait causé une catastrophe, furent rassemblés, puis fusillés par une section disciplinaire spéciale, sur ordre du Commandement Révolutionnaire.

Après le 9 novembre 1993, l'Organisation fut contrainte de faire usage, pour la dernière fois sur le continent Nord Américain, d'une arme atomique un an plus tard à Toronto. Des centaines de milliers de juifs avaient fui les Etats-Unis pour se réfugier dans la cité canadienne entre 1993 et 1994. Ils en avaient presque fait une seconde New-York et ils l'utilisaient comme leur principal centre de commandement, en raison de la guerre qui sévissait dans le sud. (Dans la mesure où, tant les juifs que l'Organisation étaient impliqués, la frontière entre le Canada et les Etats-Unis n'avait pas une réelle valeur, durant les périodes de la Grande Révolution. A la mi-94, la situation était seulement légèrement moins chaotique au nord de la frontière, qu'au sud de celle-ci).

Au cours des années sombres, ni l'Organisation, ni le Système ne pouvaient espérer une supériorité complètement décisive sur l'autre, tant qu'ils seraient tous deux tenus en respect par leurs capacités nucléaires réciproques. Durant la première partie de cette période, même lorsque les forces militaires conventionnelles du Système étaient fortement excédées par les actions de l'Organisation, seules les menaces de représailles de l'Organisation, avec sa centaine de têtes nucléaires dissimulées à l'intérieur des lieux à forte population encore sous la coupe du Système, incitèrent ce dernier, dans tous les cas, à ne rien tenter contre les zones libérées de l'Organisation.

Plus tard, quand les avantages de l'Organisation, conjointement à l'érosion des forces du Système du fait des désertions, firent pencher la balance des forces conventionnelles du côté de l'Organisation, le Système garda le contrôle sur un grand nombre d'unités militaires ayant des armes nucléaires et, en menaçant de les utiliser, força l'Organisation à laisser tranquilles certaines forteresses inviolées du Système. Même l'élite du Système choyait ces troupes affectées à des sites nucléaires, qui pourtant n'échappaient pas au processus d'usure sapant les forces conventionnelles du Système, néanmoins l'inévitable ne pouvait être différé que temporairement.

Le 30 janvier 1999, au moment de l'importante Trêve de Omaha, les derniers groupes de généraux du Système abandonnèrent leurs commandements à l'Organisation, en échange de la garantie qu'eux et leurs familles seraient autorisés à finir leur vie en paix.

L'Organisation respecta cette garantie, et une île le long des côtes californiennes fut spécialement réservée pour les généraux.

Puis, vint le temps du grand "nettoyage". Lorsque les dernières bandes d'éléments allogènes furent chassées puis exterminées, il s'ensuivit une purge de tous les éléments racialement indésirables du reste de la population blanche.

De la libération de l'Amérique du Nord jusqu'au commencement de la Nouvelle Ere sur toute notre planète, il s'était écoulé une courte période d'à peine 11 mois. Le Professeur Anderson a analysé puis consigné par écrit les événements de cette période, dans son *Histoire de la Grande Révolution*. Ici, c'est suffisant pour constater que, avec les principaux centres du pouvoir juif mondial anéantis et la puissance nucléaire de l'Union soviétique neutralisée, les plus grands obstacles à la victoire universelle de l'Organisation étaient écartés.

Dès 1993, l'Organisation avait eu des cellules très actives dans l'ouest de l'Europe, et ces dernières avaient crû avec une extraordinaire rapidité au cours des six années précédant la victoire en Amérique du Nord. Le libéralisme avait causé un grand nombre de victimes, tant en Europe qu'en Amérique. L'ancien ordre, dans la plupart des cas, était comme un oeuf pourri sous une coquille d'apparence robuste. L'économie s'effondra de façon désastreuse en Europe au printemps 1999. Cela constitua la suite logique du décès du Système en Amérique du Nord et du travail de sape moral, opéré sur les masses du vieux continent pour assurer le succès final de l'Organisation.

Cette victoire finale eut lieu entre la fin de l'été et le début de l'automne 1999. Elle passa sur tout le continent tel un cyclone, balayant en quelques mois le rebut de plus d'un millénaire d'idéologie sémite et de plus d'un siècle de profonde décadence morale et matérielle. Le sang coula à flot dans les rues de toutes les grandes villes d'Europe. Les traîtres à notre race, les descendants de générations dégénérées et des hordes de *travailleurs immigrés* subirent un sort fatal. Ce fut alors la grande aube de la Nouvelle Ere, qui se leva sur tout l'occident.

L'unique puissance sur terre à ne pas encore être sous le contrôle de l'Organisation, début décembre 1999, était la Chine.

L'Organisation voulait repousser pour quelques années la résolution du problème chinois, mais les chinois eux-mêmes obligèrent l'Organisation à prendre immédiatement des mesures drastiques. Naturellement, les chinois avaient envahi les régions asiatiques de l'Union soviétique, immédiatement après l'explosion nucléaire du 8 septembre 1993. Mais jusqu'à l'automne 1999, ils étaient restés à l'est de l'Oural, consolidant leur vaste et nouveau territoire conquis.

Quand, durant l'été et le début de l'automne 1999, les unes après les autres, toutes les nations européennes furent libérées par l'Organisation, les chinois décidèrent de conquérir la Russie européenne. L'Organisation déjoua cette manoeuvre massive, en utilisant des missiles nucléaires afin de mettre hors de combat la puissance de feu chinoise, et également pour frapper un grand nombre de troupes, à l'ouest de l'Oural.

Malheureusement, cette action n'endigua pas la marée jaune venant du nord et de l'ouest de la Chine.

L'Organisation avait encore besoin de temps pour réorganiser et réorienter les populations européennes récemment passées sous son contrôle, avant de pouvoir régler le problème

constitué par le grand nombre de fantassins chinois répandus à travers l'Oural en Europe. Toutes ces troupes dignes de confiance, à ce moment là, n'étaient pas suffisantes. Leur nombre n'était pas assez important, même en tenant compte des garnisons délivrées depuis peu, dans les zones pas tout à fait pacifiées de l'Est et du Sud de l'Europe.

Donc, l'Organisation eut recours à une combinaison de moyens nucléaires, biologiques et chimiques, à une grande échelle, pour résoudre le problème. Sur une période d'environ 4 ans, quelques 16 millions de kilomètres carrés sur la surface de la planète, des montagnes de l'Oural au Pacifique, et de l'océan Arctique à l'océan Indien, furent efficacement stérilisés. Ainsi fut créé le Grand Désert Oriental.

Ce fut seulement au cours de la dernière décennie que certaines régions du Désert furent déclarées saines pour une colonisation. Elles étaient "saines" seulement dans la mesure où les produits nocifs répandus un siècle plus tôt avaient diminué, au point de n'être plus un danger pour la vie. Mais tout le monde fut averti que les bandes de mutants qui parcouraient le Désert demeuraient une réelle menace. Il se passa peut-être encore un siècle avant que les derniers de ces mutants aient été éliminés et qu'une colonie blanche puisse s'établir partout dans cette vaste région.

Mais ce fut en 1999, selon la chronologie de l'Ancienne Ere: 110 ans après l'anniversaire de naissance de l'un des plus grands fils de notre sang -- que le rêve d'un monde blanc devint finalement une certitude. Et ce, grâce au sacrifice d'innombrables braves, hommes et femmes de l'Organisation durant les années précédentes. Ils avaient maintenu ce rêve vivant jusqu'à sa réalisation.

Earl Turner avait été l'un de ces milliers de protagonistes. Il gagna l'immortalité en ce sombre jour de novembre, il y a 106 ans, lorsqu'il accomplit fidèlement son devoir envers sa race, pour l'Organisation et pour l'Ordre élitiste qui l'avait accepté dans ses rangs. Il a ainsi grandement contribué à assurer un futur à sa race. Il a fait en sorte que l'Organisation puisse achever ses buts militaires et sa politique universelle afin que l'Ordre puisse régner en maître et instaurer un empire organique pour l'éternité.

FIN

